REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1857

11.483

054
R3274

1857, v.3

LE SCANDINAVISME

ET

LE DANEMARK

On appelle *scandinavisme* ce sentiment de la fraternité commune né, il y a une trentaine d'années à peine, chez les trois peuples du nord scandinave, fondé sur des souvenirs et des intérêts identiques, et qui, s'étant peu à peu transformé en idée précise et en dessein pratique, a désormais une histoire. Écrire cette histoire n'est pas un travail facile, puisqu'il s'agit de saisir à sa naissance une pensée d'abord fugitive, un sentiment d'abord vague et indécis, d'en suivre le progrès et la diffusion à l'aide de symptômes quelquefois trompeurs, de délimiter enfin avec exactitude les différentes périodes de son développement, de telle sorte que nous sachions précisément quand et de quelle manière le sentiment est devenu idée, quand et comment l'idée est devenue espérance. Aujourd'hui d'ailleurs la question du scandinavisme est introduite dans le domaine politique, et la récente circulaire de M. de Scheele, le chef du dernier cabinet danois, dénonce les tendances scandinaves en termes pleins d'amertume. Qu'importent cependant ces alarmes et ces défiances soulevées par le scandinavisme? Elles ne font que mieux comprendre la nécessité de rechercher l'histoire, d'examiner et de peser le caractère présent, les conséquences possibles d'un mouvement devenu très général et en possession désormais de fixer l'attention des politiques. Il n'est pas, après tout, d'étude plus digne de toutes les sympathies du publiciste ou même de l'homme d'état que celle qui consiste à rechercher dans la vie morale des peuples l'augure ou le commentaire

de leur vie publique, dans leur conscience l'origine ou la raison de leurs actions, dans leurs mouvemens les plus spontanés et les plus sincères les marques certaines de leurs secrets instincts et de leurs vraies destinées.

I.

Le scandinavisme a déjà une histoire, disions-nous. La première période en est toute littéraire et poétique. A sa naissance en effet il nous apparaît comme un des nombreux aspects de la rénovation littéraire et morale dont l'Europe est témoin dans le même temps. C'est assurément le caractère particulier de la première moitié du XIXe siècle que chacune des littératures nationales de l'Europe, absorbées naguère par le génie cosmopolite du siècle précédent, par l'habitude et le goût des imitations, se retire alors du grand chemin banal où toutes les traces et toutes les empreintes étaient confondues, se recueille à part, creuse son sentier, et prend une foi nouvelle dans sa propre inspiration et dans ses propres forces. En France, quand s'apaisent autour de nous le tumulte de la révolution et le fracas de la conquête, nous prêtons de nouveau l'oreille à cette voix du spiritualisme chrétien que nous avions oubliée, mais qui s'élève encore du fond de nos cœurs, et dans laquelle nous croyons reconnaître la voix même du génie français; nous lui demandons une réforme non-seulement morale, mais littéraire, et nous prétendons, dans notre zèle de néophytes, qu'une originalité plus que jamais profonde, exagérée quelquefois, marque cette nouvelle ère de notre littérature. En Allemagne, qui ne se rappelle comment la réaction littéraire jeta alors les esprits sans aucun frein sur la pente rapide où les engageait le propre génie germanique? En Angleterre enfin, lord Byron et Walter Scott n'imprimaient-ils pas à la littérature de leur pays un cachet bien autrement original que celui des Pope et des Addison? Les peuples scandinaves avaient été trop mêlés aux agitations de l'époque précédente pour ne pas ressentir, eux aussi, la réaction commune. Ils y étaient d'ailleurs plus intéressés que les grandes nations elles-mêmes, à qui leur passé avait créé des traditions en même temps salutaires et glorieuses. Ils avaient eu, disséminés çà et là dans le cours de leur civilisation moderne, des hommes de talent et de beaucoup d'esprit, un Holberg, un Bellman; ils avaient eu dans les sciences plusieurs beaux génies, un Linné, un Berzélius, un Oersted; mais ils manquaient encore de ce qu'on appelle, à proprement parler, une littérature, c'est-à-dire d'un ensemble de productions littéraires issues de cette inspiration, à certains égards commune, toujours contagieuse et féconde,

que fait dominer un génie national. Le poète danois Oehlenschlæger fut le premier qui donna ouvertement à ses compatriotes le conseil de rejeter toute imitation étrangère, et au conseil il joignit l'exemple. Jusque-là, c'était pitié de voir la scène de Copenhague, qui s'est montrée depuis fort capable d'une existence propre, et qui avait eu Holberg, ne vivre que de misérables traductions des pièces de Kotzebue, imitées elles-mêmes de nos productions les plus vulgaires.

C'était pis encore en Suède. Si l'on peut croire que l'introduction des mœurs et de l'esprit français à la cour brillante de Gustave III avait servi à répandre parmi ses sujets les habitudes et les goûts d'une société polie, il faut bien reconnaître que déjà sous son débile et malheureux successeur, le voile d'emprunt une fois écarté et le charme rompu, on apercevait l'anéantissement de tout esprit public et un vide funeste que de ridicules superstitions ou bien de misérables intrigues, marques de l'ébranlement maladif des intelligences et de la corruption des cœurs, essayaient seules de remplir. Trois jeunes poètes, Atterbom le premier, et bientôt après lui Geijer et l'évêque Tegner, excités par l'exemple du poète danois, donnèrent en Suède le signal de la réaction. Dès 1807, Atterbom, de concert avec quelques jeunes écrivains d'Upsal, fonda une société littéraire et un recueil périodique, celui-ci sous le nom de *Phosphoros* et celle-là sous le nom d'*Aurora;* c'était l'aurore en effet de la littérature nationale, et ces jeunes gens en étaient les vrais messagers. Au commencement de 1811, à l'exemple des *phosphoristes,* Geijer et Tegner, avec quelques compagnons d'étude, fondèrent aussi à Upsal la *Société gothique* et le recueil intitulé *Iduna.* C'est dans ces deux publications de *Phosphoros* et *Iduna,* organes des deux sociétés, que parurent les premières œuvres des poètes qui allaient devenir si justement célèbres, et à qui la Suède est redevable aujourd'hui d'avoir une littérature. L'une et l'autre réunion, bien entendu, n'avaient pas été fondées de propos délibéré pour opérer la réforme dont elles devaient être les instrumens : on s'était réuni pour converser et versifier ensemble; mais à leur insu peut-être, et grâce à l'heureuse et providentielle initiative éternellement réservée à la jeunesse, ces écrivains et ces poètes s'étaient trouvés les dépositaires et les interprètes d'une inspiration commune qui se traduisit bientôt dans leurs écrits comme dans leurs patriotiques entretiens. Dès qu'ils eurent la claire conscience de la mission (ce n'est pas trop peu dire) dont ils étaient chargés envers leur pays et leur temps, et dès qu'ils l'eurent annoncée à la Suède, il sembla véritablement qu'un souffle nouveau eût passé dans les esprits et dans les cœurs pour susciter un essor général.

Unique était le but, mais la poursuite en fut multiple et diverse, selon les divers penchans des esprits et selon les manifestations variées de l'idée nationale qu'on voulait dégager et mettre en lumière. La première inspiration, nous l'avons dit, avait été de demander exclusivement au sol natal la nouvelle moisson qu'on espérait recueillir. Loin de la capitale, loin des villes, foyers d'une civilisation souvent étrangère et empruntée, n'y avait-il pas les campagnes, et l'industrieuse Dalécarlie, et le pauvre Norrland, où l'on retrouverait intacte et pure la vieille sève scandinave? En remontant d'ailleurs au-delà des limites du temps présent, ne rencontrerait-on pas les souvenirs et les inspirations du génie national se développant par ses seules forces? Isolés par leur situation géographique des autres états de l'Europe, les peuples du Nord avaient pendant longtemps échappé, puis résisté aux influences venues du continent, même à l'ascendant des traditions classiques, même aux bienfaisans progrès du christianisme. Recueillir partout où ils seraient encore cachés, dans les coutumes locales, dans les chants populaires, dans les légendes des campagnes, les traits essentiels du caractère scandinave, reconstituer ensuite le passé, retrouver la verve originale et poétique du moyen âge, évoquer les ombres des anciens héros, celles des dieux du Nord et les mythes ténébreux de la religion primitive, telles furent les voies diverses dans lesquelles se répandit, chefs et disciples, la nouvelle école. Le célèbre philologue danois Rask était venu en 1812 à Stockholm et s'y était fixé pour quelque temps. Il y publia, outre ses éditions si estimées des deux *Eddas* (1), de curieux commentaires sur cette mythologie du Nord, encore à peu près inconnue. Ce fut une étincelle qui alluma une inspiration nouvelle. Odin, Thor et Frei, les trois grands dieux de l'ancien olympe, redevinrent populaires, aussi bien que les *vikings* (les anciens pirates) et les héros des vieilles *sagas*. La linguistique et l'archéologie s'appliquèrent à fouiller les tombeaux, à interpréter les inscriptions runiques, à secouer la poussière des manuscrits islandais. A côté de l'école poétique, une école historique était née, dont le patriotisme et le dévouement, voisins de l'enthousiasme, soutenaient les patientes études, aiguisaient la perspicacité et doublaient les lumières.

Il s'en fallut de peu qu'il ne se formât aussi dans le domaine de l'art une école nouvelle. Les adorateurs les plus passionnés de la mythologie du Nord prétendaient qu'elle offrait aux artistes des modèles de beauté idéale égaux à ceux de l'antiquité classique; ils affirmaient que c'était de la servitude que de rester attaché aux vieux enseignemens de la Grèce; il était temps de s'en affranchir et de révéler

(1) Les grands poèmes mythiques du Nord; on distingue la *vieille* et la *jeune Edda*.

au monde un art tout scandinave. Inutilement Geijer et quelques bons esprits essayèrent-ils de lutter contre une exagération périlleuse; inutilement l'Académie des beaux-arts de Stockholm voulut-elle prendre en mains la cause des anciennes traditions. Au mois de juin 1817, un inconnu fit donation à la Société gothique d'une somme considérable pour être distribuée, selon les décisions d'un jury spécial, à titre de récompenses ou d'encouragemens, aux artistes suédois et norvégiens qui auraient emprunté leurs sujets à la mythologie du Nord. Le concours fut institué, et au mois de janvier 1818, terme fixé pour la décision des juges, une trentaine de dessins, de tableaux et d'objets de sculpture avaient répondu à l'appel. L'exposition de ces nouveautés, faite par la Société gothique au mépris du privilége prétendu de l'Académie de gouverner seule le goût public et de le convier seule à contrôler les éloges ou le blâme distribués aux artistes, fut regardée comme un scandale par quelques esprits jaloux ou timides, mais l'opinion s'était montrée en général favorable aux novateurs; des protecteurs puissans les soutenaient et les encourageaient; la famille royale vint visiter l'exposition scandinave, et le mérite des œuvres exposées compléta le succès que la mode avait commencé. Toutefois la cause n'était gagnée qu'après bien des modifications apportées par les artistes à la théorie primitive et grâce précisément à ces réserves et à cette prudence. On avait admiré surtout les modèles envoyés par Fogelberg pour trois statues d'Odin, de Thor et de Frei; mais dans quelles sages limites ce grand artiste n'avait-il pas su contenir la liberté qu'on lui prodiguait! Ouvrez son *Œuvre* (1), et examinez avec attention son Odin, son Thor et son Balder. Quelle habile mesure Fogelberg a observée, se gardant bien d'admettre dans son idéal des traits de costume ou de caractère trop particuliers, mais modifiant le type de la beauté telle que l'humanité la conçoit pour le rapprocher cependant du type spécial imaginé et adopté par plusieurs générations humaines, tenant de la sorte un milieu difficile, également éloigné du monstrueux, ou au moins du bizarre et de l'étrange, et des vagues imitations sans caractère ni cachet! C'était par de longs et consciencieux travaux, par un profond respect des maîtres uni à un tact exquis, que Fogelberg s'était préparé à sortir ainsi, pour y rentrer bientôt, du grand chemin de la tradition antique. L'antique, il le révérait comme la source et le modèle de toute vraie beauté; il ne dédaignait pas, pour s'en approcher et le pénétrer davantage, de se fortifier lentement par l'érudition. Un artiste moins préparé par des

(1) Si consciencieusement gravé sous la direction et par les soins de M. Casimir Leconte, son admirateur et son ami. Voyez sur Fogelberg la *Revue* du 15 juin 1855.

études générales et doué d'une nature moins délicate n'aurait pas sans danger tenté l'épreuve.

La réaction littéraire et morale ne datait encore que de quelques années dans chacun des pays du nord scandinave, et déjà elle avait produit des œuvres d'une incontestable valeur, les poésies d'Atterbom, le célèbre poème de Tegner, *la Saga de Frithiof*, en 1825, la première partie de l'*Histoire de la Suède* de Geijer, et enfin, pour nous borner aux principaux monumens, les poèmes et les drames d'Oehlenschlæger. Les deux pays, Danemark et Suède, animés d'un même zèle, marchaient d'un pas à peu près égal; l'inspiration de chacun d'eux était seulement diverse, suivant le génie particulier : ici plutôt épique et dramatique, là de préférence historique et lyrique. Il y avait bien eu, comme en France pendant la période du romantisme, quelques abus excentriques d'un enthousiasme qui s'égarait, il y avait eu des amans fanatiques du moyen âge et des hallucinés; mais, comme en France, une telle crise avait été salutaire à l'esprit public, qui en était sorti régénéré.

Le développement spontané de chacun des peuples scandinaves devait nécessairement, pour premier résultat, mettre bientôt en lumière leur parenté réelle et leur confraternité primitive. A mesure qu'en Suède, en Danemark, ou bien dans la Norvége, à qui son indépendance, confirmée par la constitution de 1814, avait aussi imprimé un nouvel essor intellectuel, poètes, antiquaires et historiens scrutaient davantage les vieilles annales du moyen âge, ils s'apercevaient clairement que les souvenirs nationaux, ceux de l'origine primitive, ceux de l'ancienne religion païenne, étaient communs à tout le nord scandinave. Ces peuples, s'ils n'étaient pas les aînés de la grande famille germanique, s'étaient isolés soigneusement pendant leurs migrations d'Asie en Europe. Loin du contact des tribus qui s'étaient répandues avant eux sur le continent, et longtemps préservés même des influences de la civilisation romaine et du christianisme, ils s'étaient développés ensemble et de concert, croyant aux mêmes traditions et parlant le même idiome.

Les *Eddas* contiennent un grand nombre de légendes qui montrent les nations scandinaves groupées dans une étroite union. Il y est dit par exemple que le prédécesseur d'Odin, Gylfe, un des premiers souverains de la Suède, fit présent à la déesse Géfion de tout le territoire qu'elle pourrait en vingt-quatre heures entourer d'un sillon. Elle alla donc chercher dans le divin Jötunheim (1) quatre taureaux fils d'un géant; elle les attela furieux au joug d'une charrue dont le soc immense déchirait profondément la terre, elle les dirigea quelque

(1) Séjour des géans suivant la mythologie scandinave.

temps pour leur faire décrire un cercle, puis elle les lança au galop. Entraîné derrière eux dans leur course rapide, le sol qu'ils détachaient glissa à travers le continent de la Suède vers le rivage du sud-ouest, puis sur les vagues du Skager-Rack et du Sund, et alla s'arrêter au milieu de ce beau détroit, entre le Jutland et la Suède, où il forma l'île de Seeland, tête et cœur du Danemark. L'espace resté vide à la surface du continent suédois fut occupé aussitôt par le lac Mélar, qui reçut primitivement, suivant la tradition, une forme précisément identique à celle de Seeland, chacun de ses golfes correspondant à un promontoire de l'île récente. Le pays voisin du Mélar avait été bien évidemment le centre religieux des trois pays scandinaves. De même que les différentes tribus de la race hellénique ornaient de leurs riches offrandes le temple d'Apollon Delphien, de même les anciens Suédois, Norvégiens et Danois vénéraient et enrichissaient le temple païen d'Upsal. Les plus vieilles sagas le représentent orné de splendides présens; il était surmonté, suivant un dessin que sainte Brigitte a porté et laissé à Rome, de quatre tours inégales, entourées d'une chaîne d'or massif. L'une de ces tours dépassait de beaucoup les autres, qui étaient consacrées à Odin, Thor et Frei. Bien que le premier de ces trois dieux reçût dans tout le Nord un culte général, c'était pourtant en Danemark qu'il était particulièrement adoré. Thor était le dieu de la Norvége, et Frei celui des Suédois. Bien des témoignages actuels attestent les curieux souvenirs d'une antiquité si reculée. L'église chrétienne édifiée pour l'ancien Upsal (*Gamle Upsala*), qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village voisin de l'université, repose sur les fondations du temple païen, visibles encore avec quelques pans de vieux murs, et nous avons déjà nommé les trois monticules, tombeaux des grands dieux, qui sont jusque dans notre temps une sensible image de l'ancienne communauté de croyances et de culte.

Après la communauté de la religion, celle du langage, que nous indiquions tout à l'heure, est indubitablement la preuve d'une étroite parenté; elle suppose en son temps l'identité des sentimens et celle des idées. Or il est certain qu'avant la formation des idiomes modernes, tout le nord scandinave se servait d'une seule et même langue, le *norsk* ou *islandais*, langue primitive qu'on retrouve en Islande, langue des *Eddas* et des sagas, de ces curieux livres où se rencontrent mêlées les traditions mythologiques et historiques de chacun des trois peuples.

Enfin la science, apportant, elle aussi, son tribut à la nouvelle école, avait remarqué que les traits physiques ne manquaient pas eux-mêmes pour distinguer profondément la Scandinavie des contrées qui l'environnent. Sans examiner si la Finlande en est géogra-

phiquement un appendice, rien ne ressemble moins que la péninsule suédo-norvégienne, région de montagnes et de fleuves, aux grandes plaines de la Russie, qui se relient au vaste plateau européen formant les côtes méridionales de la Mer du Nord et de la Baltique, pour le continuer jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. D'autre part, quelle différence n'y a-t-il pas entre les landes qui couvrent l'Allemagne du nord et la vive physionomie des rians paysages du Danemark!

Les traits si profondément gravés par la nature physique et morale s'étaient-ils effacés sous l'influence active de la civilisation, et par le mélange des idées et des peuples? Loin de là, ils s'étaient conservés intacts, malgré des apparences contraires, et avaient engagé ces peuples, à leur insu peut-être, dans de communes destinées. Au même temps et d'un même essor, confondus sous la dénomination commune de Northmans ou hommes du Nord, ils avaient exercé la piraterie et s'étaient dispersés en colonies lointaines; ensemble et d'une pareille ardeur ils acceptèrent le christianisme, puis, dans une semblable mesure, la réforme. Si enfin la langue *norske* s'était divisée pour former le suédois, le norvégien et le danois, ces trois idiomes n'en restaient pas moins les rameaux d'une même souche dont l'affinité était aisément visible. Il est vrai que de fréquentes guerres civiles avaient, pendant le moyen âge et une partie des temps modernes, armé les uns contre les autres les enfans de la Scandinavie. Leurs intérêts répugnaient-ils donc à l'alliance conseillée primitivement par la nature? Non, tout au contraire : on reconnut que les discordes passées avaient seulement affaibli chacun des trois peuples en substituant des haines fraternelles à un noble concours intellectuel et moral, et l'on comprit dans le Nord ce que l'on commençait à comprendre, vers la même époque, dans les autres états de l'Europe, combien la Providence cache de salutaires conseils et de ressources sous cette mystérieuse enveloppe qu'on appelle une nationalité. Ainsi naquit de l'idée de commune origine et de parenté mieux comprise le mouvement du scandinavisme. La conformité du développement littéraire avait conduit aux mêmes conclusions morales : chaque peuple scandinave avait admiré l'essor poétique du peuple voisin; il y avait rencontré une inspiration identique à la sienne; il avait retrouvé des alliés, des frères, et il était décidé à faire disparaître désormais dans une sympathique union les préjugés ou les dissentimens d'un autre âge.

Le scandinavisme, ou, comme on dit encore, l'idée scandinave, a pour la première fois conçu une vue claire de son objet et pris un corps le jour où dans la cathédrale de Lund, en 1829, Œhlenschlæger reçut de Tegner la couronne de laurier. Tous deux s'embrassèrent en présence des jeunes gens, Suédois et Danois, qu'avaient enflammés

leurs poésies, qui vivaient de leur inspiration commune, et cet embrassement apparut à ces jeunes esprits comme le premier symbole de l'amitié qui devait désormais rapprocher et unir des nations voisines et sœurs. Dès l'été de 1829, Tegner, rendant sa visite au poète danois, fut suivi au-delà du Sund par un certain nombre d'étudians suédois qui furent reçus à bras ouverts par ceux de Copenhague et fêtés au bruit des toasts scandinaves. La jeunesse des universités, qui avait déjà donné le signal de la rénovation littéraire, se chargeait de recueillir encore la seconde étincelle, et il était naturel que celle-ci s'enflammât d'abord dans cette petite ville de Lund, capitale de la province la plus méridionale de la Suède actuelle, naguère encore ville danoise et monument des guerres civiles qui avaient armé les uns contre les autres les peuples de la Scandinavie, mais aujourd'hui le premier anneau de leur réconciliation et de leur future alliance.

Pendant l'hiver de 1837 à 1838, les glaces avaient formé un pont naturel sur le Sund, entre la Suède et le Danemark. Bien que le détroit, si resserré en face d'Elseneur, soit encore d'une navigation de deux heures environ entre Copenhague et Malmoe, cependant la force du courant empêche communément que les glaces ne s'y arrêtent, et il faut un rude hiver, tel que chaque génération peut en voir un ou deux tout au plus, pour que le Sund soit entièrement pris. Il est curieux de voir alors toute l'activité de la navigation d'été se renouveler sur un sol factice, et les paysans suédois, avec leurs petites charrettes, venir s'approvisionner en Danemark. C'est par un tel hiver, en 1658, que Charles X Gustave, faisant passer sur la glace une armée entière, vint mettre le siége devant Copenhague. C'est par un tel hiver que les étudians des deux universités voisines, Lund et Copenhague, ayant eu pendant leurs communes vacances de Noël la pensée de se visiter mutuellement, se rencontrèrent au milieu de la route, sur les glaces du Sund. La surprise et l'à-propos de cette rencontre révélaient combien chez les uns et chez les autres la pensée avait été spontanée et le bon vouloir réciproque. Une fête s'improvisa aussitôt, non pas sur le sol suédois ou danois, mais au centre même et comme au cœur de la Scandinavie, sur ces eaux qui relient, par une admirable et facile communication, Norvége, Suède et Danemark, non plus, comme autrefois, pour propager les discordes et la guerre, mais pour devenir au contraire le symbole d'une indivisible union. Les représentans d'Upsal manquaient encore, il est vrai, à la fête; mais on ne les oublia pas dans les toasts, et il fut résolu d'un commun accord, qui répondait à la pensée des absens, que chacune des universités du Nord recevrait à son tour la visite des autres universités sœurs.

Ce n'était pas d'ailleurs la jeunesse des universités qui se char-

geait seule de propager l'idée scandinave; des congrès, formés exclusivement d'archéologues et de naturalistes suédois, danois et norvégiens, presque tous professeurs célèbres, voulaient contribuer à ce dessein, et des sociétés où entraient de nombreux publicistes se proposaient de concentrer, de diriger et de féconder les efforts. Les congrès des naturalistes, dont le premier eut lieu à Gothenbourg en 1839, et le septième à Christiania en 1856, avaient pour but de démontrer combien l'union entre les trois pays était fondée sur l'identité des conditions physiques; ceux des archéologues voulaient la confirmer par les preuves historiques; ceux des publicistes hâtaient de leurs vœux et de leurs efforts le jour où l'idée commune pourrait se traduire dans les faits et s'ouvrir une place dans la politique.

La première réunion générale des quatre universités du nord scandinave n'eut lieu, par suite des obstacles matériels qui s'opposaient à ces voyages simultanés, qu'en 1845, à Copenhague; encore n'y comptait-on pas d'étudians finlandais. On sait que la Finlande, la chère *Suomi*, russe depuis 1809, parle encore le suédois, et qu'elle est encore aimée comme une sœur par le peuple dont elle a partagé pendant plusieurs siècles les destinées. Lors d'une réunion particulière à Upsal en 1843, des invitations avaient été adressées à l'université d'Helsingfors, et trois étudians finlandais étaient venus témoigner par leur présence des sympathies qui subsistaient en faveur de la Suède sur l'autre rive de la Baltique. Le gouvernement russe les avait poursuivis au retour; désormais néanmoins nulle fête scandinave ne devait plus se célébrer sans qu'on y mêlât, pour la rendre complète, le souvenir de la Finlande. La réunion de 1851, à Christiania, eût été générale comme celle de 1845 sans l'absence des étudians d'Upsal, qui n'accomplirent que pendant l'année suivante leur voyage en Norvége. Celle qui a eu lieu dans l'été de 1856 a été de la sorte, à vrai dire, la seconde réunion vraiment générale.

Si quelque touriste non initié visitait au mois de juin 1856 Stockholm et Upsal, il a dû s'étonner de l'avalanche de discours et de sentimens patriotiques qui venaient fondre sur la Suède avec la belle saison. Pendant toute une semaine, ce n'a été dans Upsal et Stockholm que hurras, chants nationaux, interminables harangues, mouchoirs agités aux fenêtres et bouquets jetés par les rues, avec accompagnement de banquets et de toasts bruyans. Le programme obligé était resté le même : visite des étudians de Copenhague, de Christiania et de Lund à ceux d'Upsal; pèlerinage aux tertres du vieil Upsal, tombeaux des trois grands dieux Odin, Thor et Frei; discours et poèmes en l'honneur des ancêtres, de la gloire récente ou de la gloire passée; souhaits enfin d'une alliance conforme aux anciens souvenirs.

Un des plus intéressans épisodes de la dernière fête a été certainement l'offre aux étudians norvégiens d'une bannière brodée pour eux par les dames d'Upsal. Il faut avoir quelque connaissance de ces beaux pays pour comprendre quels charmes leur nature si originale peut mêler aux fêtes patriotiques de la jeunesse. Upsal, assise aux bords de la petite rivière du Fyris, est dominée sur la rive droite par une colline verdoyante au haut de laquelle sont situés le château et la bibliothèque, à quelque distance de la cathédrale et de la célèbre université; tout autour s'étendent d'admirables promenades, bosquets et charmilles, que les sapins encadrent et qu'embaument aux chaudes soirées d'été les parfums pénétrans du Nord. En juin, comme on sait, l'extrême Nord ne connaît pas la nuit. A la hauteur de Stockholm et d'Upsal, pendant une semaine environ, la nuit est remplacée par une lueur mystérieuse qui inspire à l'étranger l'incertitude et une sorte de terreur. Ce sont bien les *nuits d'acier* dont parle la reine Christine, c'est l'éclat métallique d'un ciel opaque et terne, où l'on sent le froid du matin toujours présent sous le pâle reflet d'un soleil caché. Par une telle nuit, à une heure du matin, les trois paquebots à vapeur amenant les étudians de Lund, ceux de Copenhague et ceux de Christiania, entrent dans les eaux du Fyris et s'arrêtent devant les quais d'Upsal. Malgré l'heure avancée, toute la petite ville est en émoi. Les étudians d'Upsal, aux casquettes blanches, sont rangés sur le rivage, chaque *nation* universitaire avec sa bannière en tête; au chant national suédois, qu'a entonné le chœur des nouveaux venus, se mêlent les fleurs jetées à leur rencontre et de cordiales embrassades; ce ne sont pas seulement les membres d'une famille commune, ce sont d'anciens hôtes qu'on reconnaît et qu'on aime. Voici le Danois, spirituel et brave; de quel cœur on eût fait avec lui la campagne des duchés contre les Allemands! Voici le Norvégien, fier et loyal; il semble porter inscrite au front la beauté majestueuse de son incomparable pays. En tête de chaque troupe s'avancent des chefs respectés, des professeurs que leur science a rendus célèbres. Ce n'est pas un Rütli où se trame quelque conspiration; l'idée de la liberté et le sentiment du patriotisme planent cependant au milieu des airs. On monte au bois d'Odin, sur la hauteur voisine, où les strophes suivantes, chantées par les étudians de Lund et d'Upsal, saluent Norvégiens et Danois :

« ... Fils de l'extrême Nord, assemblés ici au plus haut point du globe terrestre, sans autre frontière que l'Océan, sans autres voisins que les neiges éternelles, prions. Disparaissez de nos annales, sanglans souvenirs! Voici qu'approche un temps de concorde et de paix!

« L'arbre scandinave, de ses rameaux verdoyans, enveloppe Dana, Nore et Svea. Sa couronne est partagée, il est vrai, mais son tronc reste vert et

vigoureux. Nulle force ne le saura maintenant diviser, nous le jurons par Odin, Thor et Frei! »

Il est trois heures du matin; la beauté du lieu, le silence de la nature, assoupie sous une sorte de lumière magique, et que ne trouble pas le chœur harmonieux des voix humaines, enfin les nobles sentimens suscités dans les âmes ont déjà transformé les premières impressions en durables souvenirs. Le lendemain, dans le même lieu, un des professeurs d'Upsal, M. Böttiger, poète aimé du Nord, remet aux étudians norvégiens la bannière qui leur est offerte, tandis que les Suédois chantent les strophes suivantes, composées par une des donatrices :

« Le cœur du jeune homme, fortement ému, a le chant pour interprète. Le sentiment de la femme au contraire ne se trahit que par sa rougeur ou par une larme. Le soleil fond la neige, la main du printemps tisse la fleur; aussi secret et silencieux est le travail de la timide jeune fille pendant que la joie fait battre son cœur.

« Le cœur nous bat, à nous femmes suédoises, pour l'honneur de la Scandinavie. Aussi avons-nous travaillé en silence, faisant passer nos âmes dans l'œuvre de nos doigts et le secret de nos rêves dorés dans de simples images. Voyez cette bannière : voici la croix éclatante sur ce fond empourpré; au-dessous est une lyre que nous avons couronnée de lauriers; puisse-t-elle résonner toujours d'accens paisibles et purs!

« Mais s'il faut combattre les ténèbres, le mensonge ou l'injustice, portez-la, notre bannière, haut et ferme, car elle est consacrée à la lumière! Et, vous souvenant des filles de Svéa, vous souvenant de l'instant heureux de cette réunion, chantez notre chant suédois : « O jeune homme! si tu as un cœur pour suivre les traces de tes pères, vole à la défense de ta patrie; venge-la ou meurs! »

Suit la réponse des étudians, qu'un d'entre eux improvise; nouvelle invocation à la bannière, à la patrie, à l'avenir, le tout couronné de neuf hurras qui fendent les airs.

Voilà, dira-t-on, un pays où la poésie court les champs! Oui, les champs, les rochers, les lacs et les rivières. Il faut voir comme, au sortir du long hiver et dès que paraît la courte et brillante saison d'été, ces Suédois s'élancent sur les eaux, dans les campagnes, et se mêlent, comme ils disent, « dans la nature. » Et sous quelque prétexte qu'ils se trouvent réunis, dans ces fêtes d'été comme dans les solennités universitaires, sur les mille embarcations légères qui, à l'aide de la vapeur, sillonnent en courant ces belles eaux vivantes et pures, ou bien dans les marches en commun, cette jeunesse, plus naïvement joyeuse et plus sérieuse à la fois que la nôtre, cette jeunesse, qui aime encore et célèbre son Dieu et son roi, charme sans

cesse la route par les chants nationaux, dont pas un d'entre eux n'ignore paroles et musique. Pour peu que la circonstance devienne solennelle, comme à l'occasion d'une *fête scandinave,* les discours viennent s'ajouter aux chants avec une rare fécondité. Ajoutez l'intervention fréquente des mères et des sœurs, sûrs indices de l'alliance conservée chez ces peuples entre le patriotisme et le respect de la famille.

Pour certaines gens, il est vrai, les sentimens excluent les idées. « Fêtes de jeunesse, disent-ils, et loisirs d'étudians! Vaines imaginations d'un avenir impraticable! Beau sujet de toasts et de harangues, de chants et de poésies, et, s'il voulait être pris au sérieux, digne sujet de moquerie et de caricatures (1)! » Est-ce donc là tout, et le scandinavisme mérite-t-il cette justice sommaire? Est-il bien vrai que, sous le sentiment généreux d'une fraternité nouvelle, il n'y ait absolument nulle idée pratique, nul dessein salutaire et exécutable? N'y a-t-il là qu'un rêve de poètes et qu'une fantaisie de jeunes gens? Il faut reconnaître sans doute que des écrivains, des poètes ont été les premiers à raviver dans le Nord le sentiment presque effacé de la nationalité commune. Qu'importe cependant? et quel argument en saurait-on légitimement tirer contre les premiers efforts du scandinavisme, s'il est vrai que ces écrivains et ces poètes avaient de leur mission une haute idée, s'il est vrai qu'il ne s'agissait pas pour eux d'un jeu d'esprit, mais d'un patriotique dessein, et que la conscience claire d'une vérité lointaine, n'excluant pas la vue des difficultés pratiques, en donne plutôt la mesure, les domine et aide à les vaincre? Non, ce n'était pas un vain jeu d'esprit que de montrer aux Suédois, aux Danois et aux Norvégiens, — par l'histoire remontant aux sources originales, comme l'écrivait Geijer, par la poésie s'inspirant des sagas, comme Tegner la chantait, par le drame national enfin, tel qu'OEhlenschlæger l'instituait sur la scène danoise, — quelle source de nobles sentimens et de glorieux travaux la vieille Scandinavie avait su tirer du développement de ses seules forces. Ce ne pouvait être un conseil stérile que d'exhorter la jeune Scandinavie, après lui avoir révélé sa dignité, ses ressources, à ne pas demeurer au-dessous de ses premiers aïeux. Quels étaient les vœux des promoteurs du mouvement scandinave? Que chacun des trois peuples apprît seulement à mieux connaître les deux autres, et qu'à d'aveugles inimitiés succédât une mutuelle estime, base nécessaire d'une étroite alliance morale dans l'avenir;

(1) L'ancien *Corsaire* danois en avait fait une amusante à ce propos : trois bouteilles, dont chacune portait une des trois étiquettes : *Suède, Danemark, Norvége,* et d'où s'élançaient à la suite des bouchons trois étudians qui se rencontraient et sympathisaient dans les airs, au milieu des nuages, parmi les vapeurs fumeuses du champagne!

que cette future alliance, loin de rien enlever à un seul des peuples scandinaves, fortifiât chacun d'eux de tout le trésor de gloire et de force acquis à la famille commune. Voilà ce que demandaient les écrivains et les poètes scandinaves; ils ne se donnaient pas pour des politiques, ils ne prétendaient pas, comme on les en accusait, renverser ici un trône, modifier là une constitution, afin de rendre exécutables demain leurs beaux projets conçus d'hier. Les universités, il est vrai, ont adopté les premières et avec ardeur l'idée une fois émise, mais les jeunes gens sont devenus des hommes, ils ont pris place parmi les membres actifs et honorés de la patrie; ils ont siégé dans les assemblées délibérantes, tenu la plume ou manié la parole, après avoir au besoin, comme en Danemark, porté le mousquet, et leurs premières espérances ne les ont pas abandonnés, et les générations qui leur succédaient, quand elles ont voulu prendre à cœur, elles aussi, l'idée généreuse qui leur était offerte, n'ont pas été par eux détrompées ni détournées. Il n'est pas prudent de compter pour rien les vœux ou les inspirations de la jeunesse. La Providence n'a pas sans dessein mêlé aux sociétés humaines cet élément perpétuel de leur vitalité. La séve n'est pas tout l'arbre assurément, il y faut encore et les secrets conduits qui la contiennent et la dirigent, et les racines dans un sol bien préparé, et le feuillage dans un air pur; mais c'est par elle que se communiquent tout accroissement, condition inévitable de la vie, et finalement toute saine prospérité.

Le projet d'une alliance intellectuelle et morale entre trois nations d'une même famille n'offrait rien en vérité qui dût sembler chimérique, et il se montre aujourd'hui visiblement praticable. Non-seulement la classe éclairée, dans chacun des pays scandinaves, lit aisément les livres composés dans l'un ou l'autre idiome, et offre ainsi aux écrivains et aux poètes un plus nombreux auditoire, mais les journaux quotidiens commencent à insérer indifféremment des articles rédigés en suédois, en danois ou en norvégien (ces deux derniers langages sont d'ailleurs à peu près identiques); les enfans apprennent les trois langues dans les écoles; l'étude plus que jamais répandue de l'ancien islandais chasse les mots étrangers et aplanit les différences nationales; les théâtres s'unissent; les naturalistes, les archéologues, les médecins travaillent en commun... Rien n'empêchera sans doute que l'union littéraire, scientifique, morale, ne devienne aussi commerciale et industrielle. La diète suédoise élabore en ce moment un projet de navigation et de douanes communes entre la Norvége et la Suède. Le Danemark n'est pas éloigné de s'y associer. Je vois bien ce qu'un tel concert pouvait offrir d'incroyable aux contemporains de Charles XII, ou même à ceux de

Bernadotte jusqu'en 1814; mais en quelques années il s'est fait toute une révolution morale, et ce qui semblait justement impraticable autrefois, ce que les esprits sceptiques déclaraient plus imprudemment, hier encore, chimérique et puéril, s'est accompli sous leurs yeux.

Soit, dira-t-on, la commune alliance du nord scandinave, sous le triple rapport de l'idée nationale, des échanges intellectuels et même des intérêts matériels, paraît, s'il faut le reconnaître, possible aujourd'hui, nous l'accordons et ne voulons plus y contredire. N'en concluez cependant pas que le scandinavisme puisse jamais entrer dans le domaine des idées ou des faits politiques. C'est ici la pierre de touche de l'exacte et sévère réalité: ici les combinaisons sages et pratiques se condensent, prennent une figure et un corps, pour ainsi parler, et les songe-creux s'évaporent. — Voyons donc, faisons l'épreuve. Nous avons esquissé toute une période de l'histoire du scandinavisme, pendant laquelle nous l'avons vu briser sa première enveloppe, littéraire et poétique, pour aboutir à une alliance intellectuelle et morale, et même à quelque chose de plus. Cherchons s'il n'a pas aspiré plus loin encore, et s'il ne prétend pas en effet à se faire compter même par les politiques et les diplomates. Si nous le trouvions admis parmi leurs préoccupations et leurs calculs, ne fût-ce qu'au dernier rang et comme dans la réserve d'un conditionnel avenir, nous aurions donné la preuve que l'étude de cette première phase n'était pas inutile; nous aurions en outre recueilli quelques indices pour l'histoire contemporaine, quelques conseils peut-être en vue de prochaines complications, et nous aurions enfin ouvert une seconde période à l'histoire particulière du mouvement scandinave.

II.

Au préalable, et comme fin de non-recevoir, on oppose d'ordinaire au scandinavisme l'exemple de l'union de Calmar, comme si cet exemple ne rappelait pas au contraire la première protestation de la Scandinavie contre l'invasion de l'élément germanique (1). D'ailleurs

(1) En appelant Marguerite, déjà reine de Danemark et de Norvége, la Suède se débarrassait de son premier roi de race allemande, Albert de Mecklenbourg. Malheureusement le successeur de Marguerite, son petit-neveu Éric le Poméranien, fut encore un Allemand, qui s'entoura d'étrangers et gouverna en conquérant étranger, et, quand la Suède rejeta ce joug pour nommer le chef national Charles Canutson, le Danemark et la Norvége allèrent s'offrir au contraire à un Oldenbourg, à Christian Ier. Ce que fut pour la Suède, asservie de nouveau, la domination d'un Christian Ier et d'un Christian II, personne ne l'ignore; l'union de Calmar, qui avait subi d'ailleurs de très longues alternatives, ne pouvait plus lui paraître désormais une association nationale et fraternelle, mais plutôt un asservissement en commun sous des maîtres cruels et

à l'objection générale qu'on veut tirer d'un épisode du XIVe siècle il est bien permis d'opposer les vues précises d'un des génies les plus puissans des temps modernes. Au mois de juin 1810, au moment où la Suède, incertaine sur le choix d'un héritier à la couronne, suppliait Napoléon de dicter ou de laisser entrevoir sa volonté, il fut aisé de comprendre, par les observations insérées au *Journal de l'Empire*, que l'avis de l'empereur et même son secret désir étaient que la diète suédoise votât pour le roi de Danemark et de Norvége. « Une telle réunion, disait notre chargé d'affaires aux députés suédois qui venaient lui demander le mot d'ordre, affranchira votre politique de l'influence russe et votre commerce de l'influence anglaise. Faites taire les préjugés. Formez un seul état dans lequel disparaîtront ces dénominations diverses qui entretiennent parmi vous la discorde et la haine; formez une grande puissance composée de trois peuples unis par les mêmes intérêts... » Un mois après, à la vérité, le chargé d'affaires de France recevait son rappel, mais c'était seulement parce que l'empereur ne voulait pas être engagé publiquement dans un dessein qui devait blesser la Russie. Son génie politique n'en avait pas moins donné raison d'avance aux projets de réunion qui commençaient de germer dans les esprits. Son alliance avec la Russie ne l'empêchait pas d'apercevoir pour la France et l'Europe, comme pour la Scandinavie elle-même, la nécessité d'un fort boulevard contre les envahissemens de cette puissance; au lendemain de Tilsitt, qui avait livré la Finlande, Napoléon voyait sa faute et pressentait Bernadotte.

Ainsi d'une part effort des peuples scandinaves à la fin du XIVe siècle pour résister, en s'unissant, à l'étreinte de l'Allemagne, d'autre part conseil donné à ces mêmes peuples au commencement du XIXe siècle par Napoléon lui-même de s'unir pour résister à la Russie, — ce double témoignage nous autorise à chercher au fond de l'agitation scandinave des dernières années une pensée politique applicable et sérieuse.

Ne se trouvait-elle pas déjà, cette pensée politique, sous le premier vêtement, en apparence purement poétique et littéraire, de l'agitation scandinave? C'est un des caractères généraux de la rénovation intellectuelle des premières années du XIXe siècle que la littérature n'y apparaît plus comme un amusement inutile, mais comme l'expression la plus élevée du sentiment public, et ne séparant plus le poète du patriote et du citoyen. Interrogée plus attentivement ou mieux instruite de sa dignité et de ses devoirs, la con-

étrangers; le même sentiment qui avait amené l'union devait l'anéantir, et ce sentiment n'était autre que celui qui revit de nos jours, éclairé et fortifié par l'expérience, dans le scandinavisme.

science humaine a réclamé à la même date, dans les différens ordres d'idées, la part d'influence active et de respect qui lui est due; le goût des institutions libres s'est montré contemporain de l'essor intellectuel et moral; les diverses applications du juste, du vrai et du beau, solidaires en effet, n'ont point paru pouvoir s'isoler ou s'ajourner à plaisir. Chez nous, Mme de Staël et Chateaubriand, et après eux les fondateurs de l'école historique, les rénovateurs de la critique philosophique et littéraire, les poètes eux-mêmes, se sont trouvés par leurs seuls écrits mêlés au mouvement politique de leur temps et ont été entraînés à y prendre une part, quelquefois la plus active. Ce fut leur péril à quelques-uns d'entre eux, ce fut leur honneur à tous. Eh bien! il en a été de même chez les autres peuples qu'agitait comme nous le nouvel esprit. J'ouvre au hasard les œuvres de l'évêque Tegner, l'auteur de *la Saga de Frithiof*, et je lis dans un de ses discours, prononcé en 1817 à l'université de Lund, des paroles qui nous montrent là aussi la direction, toute politique et pratique, des idées nouvelles :

« ... Cet esprit de liberté qui s'est manifesté dans toute l'Europe ne sera plus étouffé, dit-il, par violence ni par ruse. Sans se troubler, il poursuit tranquillement sa route, renversant à droite et à gauche les vieilles constructions pourries et fondant sur elles les assises de ses temples. Il n'est pas question ici d'une populace en délire qui fait voler en éclats trône et autel, et qui célèbre sa victoire insensée sur les ruines de l'ordre et de tout l'état. Il n'est pas question des abus, mais du noble usage de la liberté. Il s'agit des droits éternels des peuples, tels que la conscience les révèle; il s'agit des principes les plus essentiels et les plus profonds qui soutiennent les états. Que demandent les peuples, au nord comme au midi? Rien autre chose, sinon ce que réclame la nature même des gouvernemens, destinés apparemment à aider au développement de l'humanité, et non pas à instituer le pouvoir d'un seul sur des millions d'esclaves; rien autre chose que le droit d'établir eux-mêmes les lois auxquelles ils obéiront ensuite; rien autre chose que la responsabilité partagée par les gouvernans eux-mêmes, et le droit d'exprimer librement leur pensée dans les limites de l'ordre et de la sécurité publique. Ce droit étant le souffle même de la liberté, celui qui le restreint sans nécessité fait en vérité comme s'il arrachait à son pays la langue de la bouche, et montre le dessein de se faire servir, comme les despotes de l'Orient, par des esclaves muets. Ils demandent, ces peuples, qu'on ne les vienne plus abuser par le sot fantôme d'un prétendu droit devenu par héritage la possession d'une seule famille, et dont rien ne saurait faire déchoir, ni l'incapacité ni l'abus. Ils demandent un rapport plus libéral entre les différentes classes d'une même nation, la consécration de la liberté personnelle et des droits que la nature a donnés à toute personne humaine... Mépriser de telles demandes ne serait pas bien avisé, car, à coup sûr, tôt ou tard ces peuples prendront eux-mêmes ce qu'on leur aura refusé. Il y a des gens qui se réjouissent en disant que la révolution est finie et que

l'ancien ordre est enfin rétabli. Ils se trompent; la révolution n'est pas finie; seulement elle était ivre, et son ivresse est dissipée; elle a repris possession d'elle-même, elle a recouvré l'usage de ses sens. Voyez-la, avec son regard ferme et tranquille, continuer sa route inévitable à travers notre histoire. Inutile effort que de vouloir lui faire rebrousser chemin pour ramener le vieux système avec ses formes légales! Ce qui a vieilli ne rajeunit pas; ce qui est précisément contraire à l'esprit nouveau ne se rétablit pas. Nous en avons de nos jours même un grand, un solennel exemple. Nous l'avons vu tomber, le héros des temps modernes, héritier de toutes les forces de la révolution, mais qui les avait fait servir au gigantesque édifice de sa propre grandeur. Pourquoi est-il tombé? Par quelques fautes de détail? Non. Par la supériorité de ses ennemis? Encore moins. Il est tombé parce qu'il a méprisé l'essor naturel de l'humanité, parce que le despotisme est le seul uniforme que ces âmes hautaines viennent toutes finalement revêtir; il est tombé parce qu'il a lutté contre l'esprit du temps nouveau, qui a été plus fort que lui. Les petits esprits insultent au puissant dans sa chute; mais ce qu'il n'a pu faire avec sa force de géant, les autres en vérité le pourront bien moins encore!... »

Voilà en quels termes Tegner, évêque et professeur en même temps que prêtre, parlait il y a quarante ans à la jeunesse suédoise dans une harangue universitaire. Nous n'étions pas les seuls, à ce qu'il paraît, à nous bercer de ce qu'on appelait les idées libérales : elles étaient mêlées à l'esprit public dans l'Europe tout entière; chaque peuple, dans son essor national et spontané, les avait rencontrées comme d'inévitables et sûrs pressentimens de l'avenir. Et en effet comment la Suède, le Danemark et la Norvége eussent-ils échappé à cette direction générale des esprits? Aussi bien que les peuples du continent, ces pays avaient été effrayés des excès de la révolution française et avaient ressenti ce premier ébranlement de l'Europe; bien plus, dans quelles complications pleines de péril et d'anxiété les péripéties de l'époque impériale ne les avaient-elles pas entraînés! Allié fidèle de l'empereur jusque dans son adversité, le Danemark avait été mutilé. La Suède, dépouillée par les Russes, ébranlée à l'intérieur par une révolution qui, si elle renversait l'absolutisme, devait placer un étranger sur les marches du trône, — la Suède avait failli périr. Dans sa renaissance inespérée, comment le sentiment de la nationalité tout à l'heure si menacée, comment le désir impérieux d'institutions libres n'eussent-ils pas trouvé une expression constante? Comment les poètes, s'ils voulaient entraîner les esprits et toucher les cœurs, n'eussent-ils pas été avant tout des amis ardens de la liberté, des libéraux, comme on eût dit en France, et en même temps des ennemis des Russes? Le désir de venger les insultes faites au dehors au nom suédois ne les avait pas moins inspirés que celui de conquérir un gouvernement libre. Il est aussi

de Tegner, ce beau chant à la gloire de Charles XII qui est devenu pour les Suédois un chant national : « Le roi Charles, le jeune héros, il est debout au milieu de la fumée et de la poussière. Il tire son glaive et s'élance dans la mêlée. — Voyons, s'écrie-t-il, s'il mord bien, l'acier suédois! Hors du chemin, Moscovites, et courage, mes garçons bleus! » Et les imprécations contre la Russie, l'*ennemie héréditaire*, avaient retenti dès les premières réunions scandinaves : « Finlande, tu es toujours notre sœur, et la brise d'orient nous apporte les vœux de plus d'un ami... Un jour, il faut l'espérer, nous ferons voile vers cette côte; nous aurons bientôt tranché les liens qui retiennent les mains de nos frères!... »

On conçoit que, par ce double caractère d'effervescence libérale et d'hostilité contre un voisin redoutable, le scandinavisme ait apparu dès sa naissance comme un mouvement doublement politique en même temps que littéraire et moral. C'est chose curieuse que de reprendre aujourd'hui par le souvenir les espérances que le mouvement scandinave fournissait à l'opposition libérale pendant le règne de Bernadotte, et de calculer ainsi dès-lors ses premiers progrès et sa portée. En 1843, au milieu des périls que semblaient accumuler contre l'indépendance de l'un des trois peuples du Nord, et par conséquent contre l'indépendance de toute la famille scandinave, les incertitudes de la succession danoise, puis les fiançailles de la grande-duchesse de Russie avec le jeune prince de Hesse, qui avait des droits à cette succession; à la fin d'un règne où la libre discussion avait représenté comme menacées certaines libertés constitutionnelles, d'habiles et ardens écrivains signalaient déjà à l'opinion publique le scandinavisme comme l'arme destinée à conquérir la sûreté du dehors et les garanties réputées nécessaires à la dignité intérieure. Charles-Jean mourut en 1844, après avoir lutté contre ces tendances qu'il qualifiait de révolutionnaires, et qui pouvaient compromettre son système d'alliances. Le roi Oscar lui-même, pendant la première année de son règne, témoigna le désir que les étudians suédois ne prissent point part à une fête nouvelle déjà préparée, tant la royauté voyait avec inquiétude l'action de ce mouvement général devenir vraiment politique et faire contre-poids à sa propre influence!

Aussi n'est-ce pas sans étonnement qu'on a vu, lors de la réunion universitaire de juin 1856, le roi Oscar manifester, non pas seulement envers les étudians, mais, on peut le dire, envers le scandinavisme, des dispositions beaucoup moins défavorables. Les jeunes gens de Copenhague, de Christiania et de Lund venant visiter ceux d'Upsal, le roi les invita tous (environ huit cents) à un souper dans le château d'été de Drottningholm, et là il prononça devant eux

plusieurs allocutions dont les termes avaient été à coup sûr sérieusement pesés à l'avance et qui avaient une importante signification. Les journaux français n'ont donné que deux de ces harangues : il y en a quatre, et chacune mérite d'être connue. Voici d'ailleurs toute la scène. Les étudians étaient réunis dans la grande salle du château, au premier étage; la galerie voisine avait été préparée pour les personnages de la cour, les professeurs qui avaient accompagné les élèves, et les notables des trois pays que quelque titre universitaire avait fait adjoindre à la fête. Le roi Oscar porta le premier toast au roi de Danemark, Frédéric VII, et c'est dans ce premier discours qu'il plaça tout d'abord un chaleureux souvenir de la lutte soutenue naguère par le Danemark, non sans le secours des Suédois et des Norvégiens, contre l'Allemagne : « Le roi Frédéric VII et le peuple danois, dit-il, sont inséparables dans notre hommage; ils ont traversé ensemble des épreuves difficiles, mais ils ont puisé une force irrésistible dans leur union, dans la justice de leur cause, et le drapeau danois, que leurs ennemis voulaient renverser et fouler aux pieds, mais qui pour cela *était trop vieux et trop bon,* flotte aujourd'hui aussi fièrement et aussi majestueusement que par le passé ! »

Ces paroles n'étaient pas de nature à plaire à la Prusse, qui, dit-on, s'en plaignit. Après une réponse, faite au nom du peuple danois, M. C. Ploug, directeur du journal le plus important de Copenhague et l'un des chefs du parti libéral, prit la parole pour proposer un toast au roi Oscar au nom de tous les étudians. Son discours résumait avec sincérité et précision les traits principaux d'une royale figure qui fait honneur à son pays et à son temps. C'est à ces paroles que le roi Oscar répondit par un toast à la jeunesse scandinave : « Ils sont loin de nous, dit-il, ces temps où des préjugés déplorables et des intérêts mal entendus armaient les uns contre les autres les frères d'une même race ! Alors des guerres malheureuses divisaient nos forces et augmentaient la puissance et l'orgueil de nos ennemis... Il ne reste plus de ces souvenirs que ce qui en est glorieux... » Voilà les deux harangues que la presse a fait connaître; mais, après les avoir prononcées, le roi se rendit à la grande salle où se trouvaient les étudians : là il voulut porter de nouveau la santé du roi de Danemark et de nouveau féliciter la jeunesse des universités. Les mêmes souvenirs auxquels il avait déjà fait allusion furent alors exprimés par lui une seconde fois en termes non moins précis ni moins significatifs. Il affirma que personne ne pouvait savoir aussi bien que lui, son allié et son ami, de quel dévouement Frédéric VII se sentait animé envers le Danemark. « Quant au peuple danois, continua-t-il, il est digne de tout notre respect. On croyait que l'in-

fluence d'une longue paix avait endormi son courage et engourdi ses forces; mais quand est venue la tempête apportée du midi, le Danois s'est levé, et il a été digne de son passé glorieux, il a été à la hauteur du péril, il a été vainqueur!... » Puis, s'adressant à ses invités, le roi dit : « Tout sincère ami de la patrie contemple avec joie la jeunesse scandinave rassemblée ici dans une fraternelle union. Jeunesse et avenir, objets d'une pensée commune, s'éclairent aujourd'hui du soleil levant de la fraternité. Son éclat illumine les montagnes de la vieille Scandinavie, ses forêts épaisses, ses lacs d'eau vive, ses champs parsemés de fleurs. La discorde s'est enfuie, la haine a disparu. Nos poètes chantent la gloire commune; pour la commune défense, nos épées sont prêtes... A partir de ce jour, plus de guerre possible entre les trois peuples frères! C'est l'inébranlable volonté inscrite au cœur des deux rois, au cœur des trois peuples du Nord! » Des tonnerres d'applaudissemens suivirent ces dernières paroles. Suédois, Norvégiens et Danois saluaient dans ce langage la première victoire gagnée par le scandinavisme, c'est-à-dire l'oubli des anciennes discordes; une bouche royale constatait et par là consacrait ce beau résultat : — plus de guerre possible entre les nations scandinaves!

Mais ce n'est pas tout : les différentes harangues du roi Oscar, outre le souvenir des défaites de l'Allemagne, outre l'assurance que les guerres fraternelles étaient finies pour jamais, contenaient quelques expressions générales et vagues derrière lesquelles on croyait apercevoir le conseil d'une alliance complète entre les trois peuples du Nord. Une telle alliance ne devait-elle pas nécessairement devenir un jour politique? A quelle distance précise l'union morale, déjà élaborée par les peuples et proclamée par leurs souverains, se trouvait-elle encore d'une telle consécration? Questions délicates qui naissent de l'épisode que nous venons de raconter, et auxquelles il nous reste à répondre en nous efforçant de ne pas dépasser les limites précises de la réalité.

Un orateur de la dernière réunion scandinave, M. C. Ploug, que nous avons déjà nommé, a résolûment abordé lui-même ces questions et les a publiquement produites. Laissant là, comme faits accomplis, le rapprochement intellectuel et moral et la réconciliation fraternelle des peuples du Nord, il a porté un toast à leur *union politique*. Son discours datera dans l'histoire du scandinavisme comme un curieux témoignage des espérances que ce mouvement a fait naître, peut-être même comme un programme de l'avenir. « Le temps est venu, a-t-il dit, de saisir le côté extérieur et pratique de l'idée scandinave, et de savoir nettement ce qu'on veut, et comment on le veut. Si elle nous préserve de l'horreur des guerres fraternelles, notre mutuelle amitié

nous assure-t-elle contre des complications politiques capables non-seulement de compromettre tous nos intérêts, non-seulement de blesser nos affections réciproques, mais, bien plus encore, de nous diviser et de briser toute notre alliance? Non. Je prends un exemple : que serait-il arrivé si le ministère danois qui, au commencement de la guerre d'Orient, a entrepris d'importantes démonstrations au plus grand profit de la Russie, était resté au pouvoir jusqu'après le traité conclu par la Suède et la Norvége avec les puissances occidentales? On aurait vu l'un des trois peuples du Nord s'allier au mortel ennemi des deux autres! — Supposez maintenant que la guerre se fût prolongée au milieu de telles circonstances, enveloppant sans aucun doute tous les petits états : nos rapports mutuels ne fussent-ils pas devenus extrêmement tendus, sinon tout à fait hostiles, et nos sentimens de confraternité n'y eussent-ils pas péri?... Est-ce là, en vérité, une sérieuse et forte union? Non, sans doute. Pour réaliser l'alliance intime, profonde et sûre que conseille et réclame l'idée qui nous anime, ce n'est pas assez d'un simple rapprochement intellectuel et moral; il y faut, n'en doutez pas, des liens politiques. »

Une alliance politique peut être de diverses sortes. M. Ploug n'essaie pas de déterminer laquelle serait la plus profitable; il laisse de tels soins au temps, qui saura bien en décider. Il signale seulement une condition tout à fait indispensable à son gré : c'est que l'alliance politique soit basée sur l'entier maintien des libertés respectives; chacun des peuples contractans doit conserver sa complète indépendance. Quelque étroitement unis en effet qu'ils puissent être par l'origine et par leurs sentimens actuels, ces peuples se sont développés pendant le cours des siècles par des voies différentes : chacun des trois est en possession d'institutions particulières qu'il ne veut à nul prix sacrifier ou laisser tomber en oubli; mais à chacun des trois une alliance politique sur la base d'une entière indépendance offre toute sûreté. La Suède est trop puissante pour craindre d'être dominée par le Danemark ou la Norvége, et la Norvége, actuellement la plus faible dans l'union péninsulaire, se sentira fortifiée par l'alliance du Danemark, dont les institutions et la nationalité sont si rapprochées des siennes.

Que faire néanmoins si les souverains devenus alliés sont un jour d'avis différens? Le Nord possède aujourd'hui deux rois qu'animent les mêmes sentimens dont leurs peuples sont animés; entre leurs mains l'alliance resterait inébranlable et féconde, mais Dieu seul peut savoir quelle sera la pensée de leurs successeurs, dans quel esprit ils gouverneront, de quels conseils ils voudront s'entourer, à quelles inspirations ils prêteront l'oreille. Dans le cas où les souverains ne seraient pas intimement et fraternellement unis eux-mêmes, que de-

viendrait l'alliance politique? Des influences étrangères, intéressées à affaiblir ou à ruiner l'union scandinave, ne sauraient-elles pas mettre à profit les premiers dissentimens, exciter de part et d'autre la jalousie et le mauvais vouloir, et persuader en dernier lieu aux souverains qu'il y a désaccord entre leurs intérêts dynastiques et les intérêts nationaux?

D'abord on peut répondre que l'union des peuples commandera infailliblement celle des rois. Cela ne suffit-il point, M. Ploug n'hésite pas à prononcer le mot qui forme le nœud de son discours et en même temps, on peut le dire, le nœud du scandinavisme : il invoque, puisqu'il le faut, « l'unité dynastique. » Il n'espère pas, en présence des obstacles que crée la légalité, que cette unité soit obtenue prochainement; mais il regrette qu'en 1745, quand les Dalécarliens marchaient sur Stockholm en demandant le roi de Danemark pour successeur à la couronne suédoise, — en 1810, quand Napoléon recommandait Frédéric VI à l'élection suédoise, — en 1848 enfin on n'ait pas saisi l'occasion de la préparer ou de la mettre en pratique sans violer aucun serment ni aucun traité. « On me dira, continue-t-il en faisant entrer de plus en plus dans son discours les réalités de la politique actuelle : Comment venez-vous parler d'une union intime entre les états du Nord, vous Danois, vous, dont le pays vient d'accepter nous ne savons quelle monstrueuse union avec un état de la confédération germanique? — Je réponds : Je ne suis pas ici pour accuser ou défendre la politique de ma patrie. Je dirai seulement, pour ceux qui ne connaissent pas notre récente histoire, que, lorsque le choix nous a été offert, nous n'étions déjà plus libres, et que, pour ma part, je regarde la condition présente du Danemark comme une épreuve envoyée par Dieu pour resserrer et affermir notre nationalité. De cette épreuve, j'en ai la ferme espérance, mon pays sortira plus fort, plus énergique, plus digne enfin qu'il n'est peut-être aujourd'hui d'entrer dans la communauté scandinave. Le *Helstat* sera pour nous ce que l'union de Calmar a été pour la Suède; seulement il ne durera pas aussi long-temps sans doute. Le *Helstat* n'est pas un obstacle sérieux à l'union du Nord. Cette union est indispensable aux trois royaumes pour protéger au dedans leur liberté, au dehors leur indépendance, pour donner aux nations du Nord la place qu'elles méritent d'occuper dans l'histoire, et elle ne sera une vérité qu'après qu'elle aura été sanctionnée par une étroite alliance politique. »

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le vif de la question, et l'on voit que les fêtes scandinaves de l'an dernier ne sont pas restées étrangères à toute idée politique et pratique. Par la voix du publiciste et du député danois, le Danemark lui-même y a fait intervenir la pensée des dangers qui le menacent de nouveau; ces dangers, qui ne peuvent

être indifférens aux deux autres nations nées du même sang, deviennent précisément la pierre de touche du scandinavisme. Qu'il soit, comme il le prétend, capable de les conjurer, ou bien qu'il vienne s'y ajouter, ainsi que l'affirment ses adversaires, comme un nouveau péril, dans l'un et l'autre cas il prend une importance vraiment politique, et la seconde période de son histoire, dont nous n'avons vu encore que la préparation, est véritablement commencée.

III.

Sans vouloir reprendre tout au long l'histoire du Danemark pendant les dix dernières années, histoire difficile à saisir et difficile à exposer, il faut que nous insistions sur les récentes complications qui ont amené le péril où s'agite aujourd'hui ce petit royaume constitutionnel. D'abord c'est le cœur même de notre sujet, car nous toucherons ainsi du doigt la raison fondamentale et l'explication de l'importance qu'a prise en ces derniers temps le mouvement scandinave et des espérances qu'il a fait naître. Et puis on en conclura sans peine de quelle considération peuvent jouir actuellement, auprès de quelques-unes des grandes puissances de l'Europe, certaines doctrines d'équilibre européen et de droit politique; on aura, comme on dit en Allemagne, quelques-uns des *signes du temps*.

Le Danemark a vu plusieurs fois depuis dix ans et voit encore en ce moment mettre en question à la fois le triple intérêt de son intégrité territoriale, de ses libertés constitutionnelles et de son indépendance extérieure, c'est-à-dire finalement de son existence même comme nation. De plus, il est permis de croire que, dans la crise suprême qu'il subit, certaines puissances ses voisines ont engagé des espérances tenues dès longtemps en réserve. Dès 1848, l'incertitude de la succession royale d'une part, le bizarre et funeste amalgame de la monarchie danoise de l'autre, furent les sources des premières complications. On pouvait prévoir que la branche d'Oldenbourg allait s'éteindre. L'héritier le plus prochain et le plus direct devant être choisi, suivant la loi royale de 1665, dans la branche féminine de cette même famille, un parti anti-danois, qui couvait depuis longtemps en Holstein, éleva la double prétention que certaines parties de ce duché, soumises à un droit de succession particulier n'admettant pas l'hérédité suprême dans la descendance féminine, devraient se séparer du Danemark, si ce royaume tombait en quenouille, et que le Slesvig, aux termes de certaines déclarations des anciens rois, devrait rester en tout cas inséparablement uni au Holstein. Nous avons dix fois réfuté cette double et injuste réclamation, sous laquelle se cachait l'ambition du slesvig-holsteinisme. Pendant que la question de

la succession royale était ainsi devenue un prétexte à l'insurrection, la révolution de février avait éclaté. Le roi Frédéric VII, fidèle aux derniers conseils de son père, Christian VIII, avait promis dès le 28 janvier 1848, quatre jours après son avénement, des institutions libérales; il avait tenu sa promesse après la révolution, avait réuni une constituante, et le 5 juin 1849 le Danemark, délivré de l'absolutisme, avait pris sa place parmi les états constitutionnels dans le temps même où les institutions qu'il adoptait éprouvaient chez nous un subit revers. Ce progrès d'une nation intelligente vers la liberté, grâce à un noble accord entre la royauté et le peuple, ne faisait pas le compte de l'aristocratie des duchés. La crainte de voir disparaître des priviléges conservés du moyen âge jusque dans notre temps, la crainte tout au moins d'être réduits à abaisser leurs prétentions surannées devant les intérêts nouveaux de tout un peuple poussa les chefs de l'agitation slesvig-holsteinoise à chercher un asile et une protection dans la révolte même. Ils s'intitulèrent les gardiens des anciennes institutions, et ne trouvèrent que trop de sympathies dans les cabinets voisins, qui redoutaient la contagion d'une démocratie, quelque modérée qu'elle pût être. La Prusse en particulier ne se contenta pas de prêter aux insurgés son appui moral; elle leur envoya des troupes, sous le prétexte que le Holstein, état faisant partie de la confédération germanique, était menacé dans son indépendance, et elle se laissa entraîner à l'espérance de posséder un jour ces beaux ports du Slesvig et du Holstein, qui depuis longtemps excitaient sa convoitise. Les Allemands envahirent le Slesvig après le Holstein, et le Danemark eut à regagner par les armes son propre territoire. La guerre dura trois ans, de 1848 à 1851. Avec quelle énergie, avec quel succès inattendu ce petit peuple revendiqua ses droits, les noms de ses victoires, les noms d'Idstedt et de Fredericia l'attestent. Malheureusement les armes ne suffisaient pas à trancher un nœud qui allait se compliquant chaque jour. A la question d'intérêt territorial, telle que l'avaient posée l'incertitude de la succession royale et l'invasion étrangère, se trouvait étroitement unie la question constitutionnelle; le Slesvig étant occupé par l'ennemi, la constitution de 1849 n'avait pas été étendue à ce duché; il s'agissait de savoir si les négociations n'enlèveraient pas aux Danois ce qu'ils avaient reconquis sur le champ de bataille, au prix de leur sang, et si la réaction générale qui déjà s'était manifestée en Europe n'arrêterait pas l'essor de leurs nouvelles institutions.

C'est précisément ce qui arriva. Toutes les grandes puissances durent prendre part aux conférences qui s'ouvrirent en 1851 en vue de régler les questions que la guerre interrompue laissait pendantes, et qui concernaient l'équilibre général. L'Allemagne était

directement intéressée aux affaires d'un duché faisant partie de la confédération; l'Autriche était entrée dans le débat, et même, vers la fin de la guerre, son influence avait presque supplanté celle de la Prusse. La Russie, de son côté, n'avait pas vu avec indifférence la Prusse méditer un notable accroissement, l'état danois acquérir une constitution libérale, et la Suède sur le point de s'unir à ce royaume contre les envahissemens de l'Allemagne. L'empereur Nicolas avait donc envoyé quelques vaisseaux dans les eaux danoises pendant la guerre même, et son invitation formelle, équivalant à un ordre, avait fait rétrograder les Prussiens quand déjà ils avaient envahi le Jutland; mais, une fois les négociations ouvertes, la Russie s'était empressée de se mettre d'accord avec l'Autriche et la Prusse, et l'accord s'était fait sans peine. Les puissances occidentales, la France et l'Angleterre, qui avaient en 1721 garanti formellement au Danemark la possession du Slesvig, prirent aussi place aux conférences, mais sans doute avec une attention qui se détourna souvent sur leurs affaires intérieures. La paix avait été conclue en principe entre le Danemark et la Prusse le 2 juillet 1850, et le protocole de Londres (4 juillet) avait préparé la solution de la grave question de la succession au trône en décidant que les grandes puissances, afin de garantir l'intégrité de la monarchie danoise, désigneraient, d'accord avec le roi de Danemark, un héritier également acceptable pour les duchés et le royaume. C'est ce que régla définitivement le traité de Londres, signé le 8 mai 1852, et qui réservait au nom de toute l'Europe la couronne danoise au duc de Glucksbourg et à sa descendance mâle. Les deux questions territoriale et constitutionnelle venaient d'être réglées en même temps aux conférences de Vienne. Le système du *Helstat* y avait été adopté, c'est-à-dire que désormais, en vertu du principe de l'intégrité de la monarchie danoise proclamé au nom de l'Europe, les duchés de Holstein et de Lauenbourg, sans voir rompre leurs liens avec la confédération germanique, étaient cependant plus étroitement que jamais rapprochés du Danemark, puisqu'ils devaient dorénavant faire partie, au même titre que le Slesvig, de l'*ensemble de l'état* ou *Helstat*, puisqu'ils devaient être aussi bien que le Slesvig représentés dans une assemblée commune chargée des intérêts du gouvernement de toute la monarchie, puisqu'enfin une constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise devait relier ces parties entre elles, sans nulle différence foncière, chacune conservant ses anciennes institutions locales.

Voilà quelle solution la diplomatie européenne sut trouver à la triple question danoise, aux questions territoriale et constitutionnelle, et à celle de la succession au trône. On saisit facilement quels

changemens cette solution apportait à l'ancien état de choses. Avant 1848, la monarchie danoise ne se composait, à vrai dire, que du Danemark propre, c'est-à-dire du Jutland avec les îles, et du Slesvig; sa frontière était le fleuve Eyder, au sud de ce dernier duché, l'ancienne frontière scandinave, *Eidora romani terminus imperii.* Ces deux parties de la monarchie danoise étaient régies par l'absolutisme, mais chacune d'elles jouissait d'états provinciaux dont la constitution et les droits analogues n'instituaient aucune fâcheuse inégalité. Le roi de Danemark était en outre duc du Holstein et du Lauenbourg, états allemands régis par leurs lois locales et traditionnelles. Seulement entre ces duchés et la monarchie danoise proprement dite il n'y avait qu'union *personnelle,* c'est-à-dire que les droits particuliers du roi de Danemark étaient l'unique lien; les duchés allemands n'étaient rattachés à la monarchie danoise que comme le Hanovre l'était à l'Angleterre, comme le Luxembourg l'est à la Hollande. — Désormais cet ancien ordre était changé; la monarchie danoise, au lieu de s'étendre jusqu'à l'Eyder, c'est-à-dire jusqu'au sud du Slesvig, irait jusqu'à l'Elbe, c'est-à-dire jusqu'au sud du Holstein et du Lauenbourg, comprenant ainsi ces duchés tout aussi bien que le Slesvig, le Jutland et les îles; ces duchés cependant continueraient à être allemands, pendant que leur union avec le Danemark, de personnelle qu'elle était, deviendrait réelle. Quant aux institutions libérales que s'était données le Danemark en 1849, elles n'étaient pas étendues au Slesvig, qui restait soumis, comme les duchés allemands, à l'absolutisme, pendant que le Jutland et les îles formaient un petit état constitutionnel. C'est ainsi que la diplomatie avait compris l'unité et l'intégrité danoises; c'est ainsi que le Danemark fut alors et qu'il est aujourd'hui organisé.

Ne savait-on pas pourtant que l'antagonisme des deux nationalités germanique et scandinave avait fait de l'Allemagne l'ennemie pour ainsi dire naturelle des peuples scandinaves? L'influence germanique, toute-puissante dans le Holstein, pays allemand, n'avait-elle pas déjà envahi toute la partie méridionale du Slesvig? Rapprocher plus que jamais le Holstein de la monarchie danoise, bien plus, l'y enfermer, et cela peu de temps après que ce duché s'était révolté contre l'influence danoise, et après qu'il avait tenté d'entraîner avec lui le Slesvig, n'était-ce donc pas introduire de vive force chez les Scandinaves cet élément germanique qu'ils croyaient précisément devoir redouter et éloigner? De quel droit interdire au Slesvig la jouissance des institutions libérales que le roi de Danemark lui avait destinées en 1849, et que l'occupation allemande avait seule empêché de lui appliquer en même temps qu'on l'avait fait au Jutland et aux îles? Frédéric VII n'était-il pas maître absolu du

Slesvig, fief scandinave de sa couronne, au même titre qu'il était souverain du Danemark? A quoi bon la guerre soutenue pendant trois années par les Danois contre l'Allemagne, à quoi bon le meilleur de leur sang versé par eux, si ce n'était pas pour reconquérir ce duché de Slesvig, terre danoise? La diplomatie devait-elle le leur ravir après qu'ils l'avaient repris par les armes? Chacun croyait que le Slesvig devait être intimement rattaché au royaume et placé sous les mêmes institutions. Quand Frédéric VII déclarait que la monarchie danoise serait désormais une monarchie constitutionnelle, il n'entendait pas faire exception pour ce duché. Bien plus, négliger l'occasion offerte de faire cesser la conformité dangereuse des institutions du Slesvig et de celles du Holstein, isoler au contraire le Slesvig du Jutland et des îles danoises par le gouvernement et l'administration, qui exercent tant d'empire sur les mœurs, c'était créer un nouveau slesvig-holsteinisme, c'était semer les germes de nouvelles révoltes, c'était appeler la guerre avec l'Allemagne et le démembrement politique.

Quant au traité de Londres, qui désigne pour héritier de la couronne danoise le duc de Glucksbourg, il a fait disparaître les droits légitimes de nombreux héritiers que la descendance féminine plaçait entre la maison d'Oldenbourg, qui va s'éteindre, et celle de Holstein-Gottorp; il ne laisse plus entre elles que le duc de Glucksbourg et ses deux fils, encore enfans. Est-ce là une succession bien assurée? Joignez aux chances ordinaires de la mortalité humaine les hasards d'une épidémie subite; le duc et ses deux enfans ne peuvent-ils pas disparaître, et alors que reste-t-il? La maison de Holstein-Gottorp, dont le chef est sa majesté l'empereur de Russie, qui, dans la série de ses titres, n'a pas retranché celui d'héritier du Slesvig-Holstein, le même prince qui, hier encore, lors de la signature du traité de Londres, a formellement réservé les droits de sa maison. L'empereur de Russie, dites-vous, se trouvera réservé, dénué d'ambition, modeste, « grand et généreux. » Nous le voulons. Eh bien! le cas échéant, il ne prendra donc pas la couronne danoise; même quand le fruit lui semblerait mûr, il ne le cueillera pas de sa main. Qu'importe, s'il envoie son serviteur pour le cueillir? Non, l'Europe ne le laissera pas s'emparer du Danemark; mais l'Europe ne pourra pas annuler sans doute ses droits de famille, ses vieux droits féodaux héréditairement transmis et légués, et vous reconnaîtrez pour roi de Danemark un de ses vassaux, un des cent princes allemands qu'il aura su envelopper dans la redoutable trame de ses alliances de famille. Et dès aujourd'hui comment le duc de Glucksbourg ne serait-il pas pénétré de reconnaissance envers la Russie, et comment lui reprocheriez-vous même cette reconnaissance qui part d'un cœur non

oublieux des bienfaits? N'est-ce pas l'empereur Nicolas qui a le plus contribué à faire le duc de Glucksbourg héritier du Danemark? Demandez au prince de Hesse, qui, partant pour Varsovie, où le mandait le tsar, montant en voiture et disant adieu à quelques dévoués confidens, déclarait encore qu'il n'abandonnerait jamais ses droits à la couronne danoise, et qui revint cependant de la conférence impériale prêt à signer toutes les renonciations demandées. Ne se rappelle-t-on plus la toute-puissance qu'exerçait, il y a quelques années, en Europe l'empereur de Russie? L'histoire anecdotique de cette époque en offrirait de curieuses preuves, tout comme l'histoire générale et retentissante de la France et de l'Europe pendant les années qui suivirent montrerait cette puissance et l'ascendant de la Russie ramenés à leur juste mesure. — Double danger, de la part de la Russie et de l'Allemagne, pour l'indépendance future et présente même du Danemark, pour sa nationalité au dedans, pour sa liberté d'action au dehors, c'est tout le résultat du traité de Londres, et si la diplomatie a cru assurer l'unité et l'intégrité de la monarchie danoise, il y a bien apparence qu'elle s'est trompée; elle a rendu inévitables sa dissolution, son démembrement. Pour peu qu'on néglige d'y apporter un prompt remède, il faudra rayer le Danemark de la carte d'Europe.

Voilà ce que disaient, voilà ce que disent encore aujourd'hui ceux des citoyens danois qui redoutent pour l'avenir de leurs institutions comme pour leur indépendance et leur nationalité même l'ascendant de la Russie et l'influence de l'Allemagne. Ils auraient souhaité avant tout que la constitution libérale du 5 juin 1849 fût étendue, comme elle devait l'être en effet, au duché de Slesvig, afin que l'ancienne monarchie danoise restât unie comme par le passé. Quant au Holstein et au Lauenbourg, ils ne demandaient pas que l'antique union personnelle fût changée en union réelle : leur défiance de l'Allemagne allait jusqu'à leur faire admettre, s'il le fallait, que les duchés allemands fussent complétement détachés du Danemark et intégralement rendus à la confédération germanique. Pour eux, le Danemark allait jusqu'à l'Eyder, et non pas jusqu'à l'Elbe. Ils formaient et forment encore aujourd'hui le parti *eydériste*, le parti *constitutionnel* ou *national*. Nous ne nous trompons pas en affirmant que ce parti comptait dans ses rangs, au moment où la solution diplomatique fut imposée au Danemark, bon nombre des Danois les plus éclairés, les plus dévoués. Ils durent se résigner à subir ce qu'on appelait *la nécessité européenne*. On leur disait : « Le *Helstat* agrandit nos frontières et augmente nos richesses. Pourquoi renoncer au Holstein, à ses bons pâturages et à ses bestiaux? Nous finirons bien par mater l'esprit de révolte ou d'indépendance qui agite les duchés al-

lemands, et nous les forcerons à reconnaître la domination danoise. » Les Danois éclairés ne l'espéraient pas; ils acceptèrent tristement la légalité qu'on leur imposait, et ils attendirent que les embarras et les complications de la pratique vinssent malheureusement justifier leurs prévisions. Ces complications ne tardèrent pas à se montrer; ce sont elles qui font aujourd'hui des affaires intérieures du Danemark et de ses rapports extérieurs le plus obscur et le plus dangereux chaos. Pour un petit pays de trois millions d'habitans, c'est trop en vérité de contenir, en présence l'une de l'autre, deux nationalités ennemies, comme la scandinave et la germanique, et deux sortes de gouvernement, l'absolutisme et les institutions libres. A une machine bien faite, une seule roue maîtresse, qui contient et règle par son mouvement bien ordonné toutes les autres, suffit d'ordinaire; mais la machine du *Helstat,* au lieu d'une roue principale, en a sept, sept assemblées et sept constitutions! Parmi les ministres qui entourent le roi, il y en a qui ne s'occupent que des duchés et qui par conséquent sont irresponsables et absolus; il y en a qui gouvernent le Danemark proprement dit, et qui sont alors constitutionnels; il y en a qui sont à la fois, par leur administration quand elle pénètre dans le Danemark proprement dit, responsables envers les chambres de Copenhague, et, par une autre face de leurs attributions, représentans d'un roi absolu, n'ayant, envers leurs administrés, aucun compte à rendre.

Nous avons trop souvent dépeint la confusion administrative et permanente que le *Helstat* a imposée jusqu'à présent au Danemark pour que nous ayons besoin d'y insister encore. Les conséquences politiques de ce système nous intéressent seules aujourd'hui : elles méritent d'être signalées.

Quelle a été la conduite du cabinet danois pendant la guerre d'Orient? Après avoir proclamé de concert avec la Suède et la Norvége sa neutralité, cédant alors sans aucun doute à l'entraînement de la confraternité scandinave, nous l'avons vu, retenu par d'autres attaches, se refuser à partager l'alliance occidentale acceptée par les deux nations voisines, et s'abstenir de signer le traité du 21 novembre 1855. Bien plus, au moment où les mauvaises dispositions de l'Allemagne se faisaient le plus vivement sentir, le roi de Danemark se voyait singulièrement partagé, inclinant vers la France et l'Angleterre avec le reste des peuples scandinaves et comme souverain scandinave lui-même, mais entraîné vers la Russie avec l'Allemagne comme duc de Holstein et de Lauenbourg et comme membre de la confédération germanique. Que fût-il arrivé, si la diète eût fait alliance avec la Russie? Le roi-duc eût été obligé d'envoyer son contingent à l'armée allemande, tandis que la nation danoise se déci-

dait indubitablement pour l'alliance occidentale; les différens corps mis en campagne par Frédéric VII auraient pu se rencontrer en ennemis sur les mêmes champs de bataille.—Veut-on toucher du doigt les autres conséquences politiques du *Helstat?* Nous avons déjà dit de quel poids la Russie devait peser désormais sur les destinées du Danemark, soit par suite du rôle principal que l'empereur de Russie a rempli dans l'élection du duc de Glucksbourg, soit par la seule autorité des droits que la famille de Holstein-Gottorp, dont le tsar est chef, s'est réservés pour l'avenir. N'y insistons plus, mais montrons par un troisième exemple, celui de la crise actuelle, que ce n'était pas une prédiction fausse ou exagérée de dire que l'introduction de l'élément germanique dans la monarchie danoise serait un germe à la fois de discordes civiles et d'inextricables embarras politiques à l'extérieur; montrons les duchés se révoltant contre cette captivité légale du *Helstat* et appelant aujourd'hui à leur secours, outre les cabinets de Berlin et de Vienne, la diète de Francfort!

Pendant le courant de l'été dernier, lors de la première session complète du conseil général de la monarchie, onze membres appartenant à la députation des duchés exprimèrent tout à coup des griefs inattendus. Ils prétendirent que la constitution commune, publiée en 1855, était entachée d'illégalité pour n'avoir pas été soumise à la sanction des assemblées provinciales de Holstein et de Lauenbourg, et ils demandèrent expressément que ces assemblées fussent convoquées sans plus de retard pour être consultées sur cet acte politique. En vain leur répondit-on que la constitution commune, avec le consentement et à l'instigation des cours de Berlin et de Vienne, avait été *octroyée* par le roi de Danemark et n'avait pas même été présentée à l'approbation des chambres de Copenhague : ils persistèrent et furent abandonnés par la majorité du conseil. Derrière eux cependant étaient les cours allemandes, prêtes à ramasser l'arme tombée des mains de ces enfans perdus, et qui, y joignant une autre plainte aussi peu fondée, relative à la vente parcellaire, c'est-à-dire démocratique, de quelques domaines publics dans les duchés, vente ordonnée par le gouvernement danois sur l'avis des états provinciaux, firent de ces réclamations intempestives le sujet de notes pressantes d'abord et bientôt menaçantes, sous le poids desquelles le Danemark a véritablement sujet de trembler aujourd'hui. En effet, les cabinets de Vienne et de Berlin ont déclaré que, si la constitution commune n'était pas soumise à l'approbation des assemblées provinciales du Holstein et du Lauenbourg, ils saisiraient la diète de Francfort du soin de protéger les duchés contre ce qu'ils appellent l'oppression danoise. La réponse du Danemark aux cours allemandes

a été, sur le point principal, négative. L'affaire de la constitution commune est un fait accompli; le Danemark, qui ne l'a acceptée naguère qu'à regret, forcé qu'il y était par cette même diplomatie allemande qui lui fait un crime aujourd'hui de son ancienne obéissance, ne peut pas la remettre en question aujourd'hui et permettre aux cabinets de Vienne et de Berlin d'intervenir dans ses affaires intérieures sans reconnaître, en face de ce dernier affront, qu'il n'a plus aucune indépendance. La question n'est pas purement allemande, puisque la confédération prétend faire modifier la constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise, même aux parties scandinaves. La guerre la plus injuste peut donc éclater, si les grandes puissances ne sauvegardent pas l'équilibre européen en sauvant le Danemark.

Oui, le Danemark, dans l'état actuel des choses, n'a en perspective, en dehors d'un arbitrage des grandes puissances, que la guerre même. S'il eût accepté l'ultimatum allemand tel qu'il a été récemment présenté, les duchés, triomphant de son excès d'humiliation, eussent senti leur force, désapprouvé la constitution commune en vigueur depuis deux années, et résisté plus énergiquement que jamais au *Helstat*. Le Danemark a refusé, et il refuserait sans doute aussi un ultimatum de la diète de Francfort; alors quelle autre issue que les deux que nous avons indiquées? Voici en attendant (nouvelle preuve de la dislocation du *Helstat*) que le duché de Slesvig, province tout à fait danoise, mais infectée dans sa partie méridionale de l'influence allemande, et entraînée par là vers l'ancien et factieux projet d'une alliance avec le Holstein, a répondu au gouvernement danois par le refus de voter l'impôt! C'est la guerre civile en attendant la guerre étrangère. L'une et l'autre sont prêchées aux duchés, y compris le Slesvig, par les pamphlets allemands. Pour quelques livres ayant en vue la conciliation (1), il y a vingt brochures belliqueuses. Qu'on lise les *Lettres sur le Slesvig-Holstein*, de M. Moritz Busch, les articles de M. E.-M. Arndt dans la *Gazette de Cologne*, et les écrits de M. Wilhelm Beseler. « Le Danois, dit M. Arndt, pénètre au milieu des Allemands comme une dangereuse graine. Il s'attribue la force et la puissance, et prétend réussir, avec le temps, à faire disparaître la race allemande pour la faire entrer de force dans sa petite nationalité! Le cœur se soulève devant les violences hypocrites de ces Danois, qui ne s'abstiennent pas même du crime. En sera-t-il longtemps ainsi? Non, répondent les cœurs généreux. Le jour des représailles approche. Il sème une haine qui

(1) Voyez le livre intéressant de M. R. Quehl, consul-général de Prusse en Danemark, intitulé *Aus Dänemark* (1856, petit in-8°).

retombera sur sa tête, ce petit peuple, le plus vain et le plus rempli de fiel qui soit sur la terre, et qui ose ainsi opprimer et piller les belles péninsules et les belles îles de la Baltique... Nous espérons en Dieu, *dans le Dieu allemand!...* » Et M. Beseler termine une longue brochure sur la question des duchés (1), après avoir imploré leur séparation complète d'avec le Danemark, par ce cri de haine et de guerre : « Citoyens des duchés, nous n'adressons qu'une prière aux puissances de l'Allemagne. Ce sont elles qui nous ont fait tomber les armes des mains il y a six ans pour conclure des armistices et des traités de paix; nous détestons ces traités! Qu'elles nous rendent nos armes : nous saurons bien nous affranchir et nous venger nous-mêmes! »

C'est ainsi que parlent en ce moment les écrivains allemands ou slesvig-holsteinois. L'un veut courir tout de suite aux armes; l'autre, effrayé des redoutables entreprises de « ce petit peuple danois » contre la grande patrie allemande, invoque le Dieu *allemand*, et s'indigne déjà de voir les *îles* de la Baltique, Seeland et Fionie, aux mains des Danois. A qui veut-il donc qu'elles soient? L'aveu est naïf, et rappelle trop les velléités maritimes de la Prusse avec le chant national au Slesvig-Holstein *meerumschlungen.* — Beaux témoignages en faveur du *Helstat!* Le Danemark n'en voulait pas, et voilà comment les duchés allemands l'acceptent. Qui donc est satisfait à la suite d'un si malheureux arbitrage? Ni l'un ni l'autre des deux plaideurs apparemment. Serait-ce quelqu'un des juges?

On voit que les belles combinaisons du *Helstat* n'ont fait qu'attirer au Danemark cent ennemis du dehors. A l'intérieur, on a pu entendre maint craquement et maint gémissement de la machine en désarroi. Que veut-on que fasse le gouvernement danois, si d'une part la diplomatie européenne lui impose une combinaison politique hérissée de mille difficultés pratiques, et si d'un autre côté la diète de Francfort vient s'interposer entre ces difficultés et lui, pour l'empêcher de les aplanir ou de les vaincre? A quoi bon une seconde guerre? Celle qui a eu lieu de 1848 à 1851 n'a déjà servi de rien. Il faudra des négociations à la suite des nouvelles hostilités, et les grandes puissances, consultées précédemment, seront appelées de nouveau à y prendre part. Pourquoi l'arbitrage n'aurait-il pas lieu avant qu'on en vienne aux armes? Mais dans ce cas quel parti prendre?

C'est ici que le scandinavisme prétend offrir une solution. — Prenons, disent les partisans de l'idée scandinave, l'Allemagne au mot.

(1) *Zur Schleswig-Holsteinischen Sache im August* 1856, von W. Beseler, Braunschweig, 1856.

La confédération germanique remet d'elle-même en question une partie du système imposé naguère au Danemark par la nécessité européenne. Nous acceptons. La constitution commune va donc être soumise à l'approbation des diètes provinciales. Nous, majorité des chambres de Copenhague, à qui vous ne sauriez refuser le droit d'émettre à ce sujet notre avis, nous la rejetons entièrement, nous trouvant probablement en cela d'accord avec les diètes du Slesvig, du Holstein et du Lauenbourg. Voilà brisé le lien détestable qui nous attachait ensemble malgré nous, Allemands et Scandinaves. A cette union contre nature nous en substituons une autre, naturelle, depuis longtemps souhaitée, utile à l'Europe, qui, nous l'espérons, la consacrera : l'union avec la Suède et la Norvége. Plus d'attaque à redouter du dehors; nos voisins savent désormais qu'ils auraient affaire non plus au petit peuple danois, mais à trois peuples frères, aux trois nations scandinaves, dont les intérêts sont les mêmes, et qui se sont formellement obligées à se secourir mutuellement. Plus d'accusations de la part des duchés allemands contre la prétendue tyrannie des Danois : l'union *réelle*, qui les emprisonnait tout à l'heure dans la monarchie danoise, a disparu; elle a fait place à l'union *personnelle* rétablie, c'est-à-dire que le roi de Danemark, comme par le passé, reste leur duc, faisant à ce titre partie de la confédération germanique, et par conséquent incapable de modifier sans le consentement de l'Allemagne les institutions allemandes. Que souhaiteraient-ils de plus? Appartenir à la Prusse? Ils ne le veulent pas, et d'ailleurs l'Europe ne verrait pas de sang-froid la Prusse acquérir leurs magnifiques ports. Former à eux seuls un état particulier et indépendant? Ils n'y gagneraient rien en vérité. Ils n'ont donc aucun intérêt à se séparer complétement du Danemark, c'est-à-dire à rejeter l'ancienne autorité du roi-duc. Seulement ils doivent oublier le Slesvig. Par suite d'une longue indolence de la part du gouvernement danois, l'influence allemande s'est implantée dans la partie méridionale de ce duché; ce n'en est pas moins une terre primitivement et essentiellement scandinave. Il est temps enfin de couper court à toute velléité de slesvig-holsteinisme, et il faut que chacun soit maître chez lui. Le Slesvig devra reprendre peu à peu les mêmes institutions qui régissent les autres parties du Danemark. Revenu de ses erreurs et rentré dans le giron scandinave, ce beau duché sera notre don du matin à notre fiancée suédo-norvégienne. Telle est notre première solution : une alliance politique des royaumes du Nord, avec l'anéantissement du *Helstat*, de telle sorte que le Slesvig soit véritablement incorporé dans le royaume de Danemark, tandis que les duchés du Holstein et du Lauenbourg ne formeront qu'un appendice assez indépendant de ce royaume, à

l'exemple du Luxembourg annexé à la Hollande. — Cela ne suffit-il point, et l'unité dynastique est-elle absolument nécessaire pour consacrer l'alliance politique du Nord? Eh bien! la seconde solution est prête. Nous vous avons pris au mot tout à l'heure. Vous avez prétendu, quand déjà elle était incontestablement un fait accompli, réviser la constitution commune, et nous y avons consenti. Maintenant nous vous demandons, nous, la révision du traité de Londres, et vous reconnaîtrez nécessairement que constitution commune et traité étaient les deux colonnes d'un seul et même édifice. Vous avez renversé l'une; nous avons le droit, quand l'autre penche, de la pousser à terre et de déblayer le terrain. Voilà qui est convenu de concert avec toute l'Europe. Donnez toute indemnité nécessaire à l'élu du traité de Londres; il n'est plus le successeur éventuel à notre couronne. Que l'Europe, en vue de cette union scandinave qui doit élever un utile boulevard, maintienne pour y aider les renonciations des prétendans de la ligne féminine à la couronne de Danemark, et que cette couronne, redevenue libre, aille se placer sur la tête qui réunit déjà celles des autres royaumes du Nord, chacun des trois peuples alliés stipulant d'ailleurs sa complète indépendance, le maintien de ses institutions particulières et de son gouvernement intérieur.

Ainsi parlent les partisans du scandinavisme; telle est la réponse qu'ils veulent opposer à l'intervention de la diète de Francfort. Ils entendent respecter tous les droits qu'a stipulés naguère la diplomatie, mais ils souhaiteraient que la diplomatie, mieux informée aujourd'hui à leur sens, consentît à modifier son œuvre, qu'ils croient funeste et impraticable. Ils ne voient de salut que dans l'union scandinave; pour y parvenir, ils consentiraient, nous l'avons dit, à de pénibles sacrifices, au cas par exemple où la Suède et la Norvége ne voudraient pas accepter dans l'association l'élément germanique. En vue de cette union, ils voudraient voir réviser le traité de Londres. Ils savent, à la vérité, que la légalité ne se défait pas aussi aisément qu'elle se façonne, et qu'il n'y a, pour la briser d'un coup, que les révolutions. Ils ne veulent pas des révolutions, qui tourneraient contre eux tous les cabinets de l'Europe, et qui répugnent d'ailleurs à leur cause noble et juste. C'est donc la diplomatie qu'ils implorent.

La preuve qu'il y a bien dans leurs vœux quelque chose de pratique et d'utile, c'est qu'au lieu d'argumens contre le scandinavisme pendant ces graves débats, on ne voit paraître, du côté même qui semblerait devoir lui être hostile, que des expédiens ou des solutions qui lui sont en certaine mesure conformes. L'écrit publié récemment par le propre beau-frère du duc de Glucksbourg, M. le

baron de Blixen-Finecke (1), montre bien qu'on ne dédaigne plus réellement le mouvement scandinave, mais qu'on essaie de le diriger à son profit. M. de Blixen-Finecke, sujet suédois et danois en même temps par les riches domaines qu'il possède en Scanie et dans l'île de Fionie, était naguère encore en Danemark le chef de l'opposition aristocratique contre le progrès des institutions libérales; il est maintenant converti au scandinavisme. « L'union politique des trois royaumes du Nord sous un seul roi, dit-il, avec communauté de douanes, de monnaie, de poids et de mesures, est chose très désirable, et à laquelle l'assentiment de l'Europe, au cas d'une solution présente, ne saurait manquer. » L'idée du scandinavisme a fait depuis dix ans, et particulièrement depuis trois années, M. de Blixen-Finecke le reconnaît, des progrès incontestables. Ce n'est plus seulement la jeunesse des universités qui la proclame; elle est adoptée, dit l'auteur, par les esprits les plus sérieux et les plus élevés dans la nation. — Mais, continue-t-il, l'idée scandinave ne saurait prétendre à fouler aux pieds les droits reconnus par l'Europe, car alors elle ne serait plus qu'une violence révolutionnaire que les cabinets européens ne laisseraient pas triompher. Comment donc faire pour réaliser le *scandinavisme pratique?* M. de Blixen-Finecke propose « une adoption réciproque et mutuelle des deux familles royales de Suède-Norvége et de Danemark, de telle sorte que la descendance mâle survivante restera seule en possession des trois couronnes. » Or le roi Oscar a aujourd'hui trois fils, dont le premier est marié depuis quelques années seulement; le duc de Glucksbourg a lui-même deux fils. Pour peu que l'une des deux dynasties atteigne une durée semblable, par exemple, à celle de la maison d'Oldenbourg, qui s'éteint aujourd'hui en Danemark, le scandinavisme verra ses vœux réalisés dans quatre cents ans d'ici, vers l'an de grâce 2250! C'est lui laisser le temps de la réflexion. — L'auteur ne plaisante pas cependant; il n'imagine pas d'autre moyen pour réaliser l'union qu'il croit salutaire, et, comme il tient d'ailleurs à justifier le titre de son écrit, voici comment la proposition qu'il a faite devient *pratique* à son point de vue : « Si cette proposition, dit-il, est rejetée par ceux qui ont mis en avant des souhaits et des espérances pour une alliance scandinave, nous saurons bien désormais de quelle nature est véritablement leur scandinavisme, nous saurons que nous avons affaire ou bien à de purs idéalistes, ou bien aux adhérens d'une politique toute personnelle, n'ayant d'autre dessein que d'éloigner une certaine personne au profit des plans ambitieux d'une certaine autre... » Quelles sont les deux personnes que désigne M. de Blixen-Finecke?

(1) *Skandinavismen practisk,* in-12.

— Cela n'est pas difficile à deviner. Il s'agit de son royal parent, M. le duc de Glucksbourg, l'héritier désigné de la couronne danoise, et en second lieu du prince royal de Suède, déjà vice-roi de Norvége et futur héritier du trône suédois. L'apologie du duc de Glucksbourg, qui forme une bonne partie de la brochure, n'est qu'une réponse au cordial accueil fait récemment à Copenhague au fils du roi de Suède, lorsqu'il y est venu, en septembre dernier, à la suite des fêtes scandinaves de 1856, pour introduire, assura-t-on, sa majesté Frédéric VII dans les hautes régions de la franc-maçonnerie! Le journal officiel danois eut la naïveté d'annoncer que la promenade aux flambeaux préparée en l'honneur du prince suédois par les étudians de Copenhague n'aurait aucun caractère politique, comme s'il eût craint que les ardens du parti ne l'élevassent le lendemain, dans la cour du château de Christiansborg, sur le triple pavois du Nord. On s'est contenté de remercier publiquement le prince de la sympathique ardeur qu'il avait plus d'une fois chaleureusement exprimée en faveur des intérêts scandinaves. Un journal cependant a osé de plus instituer entre le duc de Glucksbourg et le prince royal de Suède un parallèle singulièrement flatteur pour ce dernier, singulièrement défavorable au prince danois, et qui a fait sensation dans tout le Nord. Nous ne nous permettrons pas de le reproduire ici, bien que M. le baron de Blixen-Finecke nous en ait donné le droit, et nous y ait presque invité même, en acceptant, lui aussi, dominé sans aucun doute par ce souvenir, que la question fût posée entre deux personnes.

Non, la question n'est pas personnelle, elle est nationale. Il s'agit pour les peuples scandinaves de s'unir pour être indépendans et forts. Il s'agit pour le Danemark en particulier d'échapper enfin à l'influence, à la pression germanique, et de conquérir à l'intérieur quelque unité. La légalité instituée par le *Helstat* et le traité de Londres s'opposent à l'union scandinave, cela est vrai; mais, puisque les grandes puissances allemandes portent aujourd'hui une première atteinte à l'édifice qu'elles ont elles-mêmes contribué à élever malgré les vœux du Danemark, il semble qu'une légalité nouvelle pourrait remplacer, grâce à la diplomatie, celle qui contient tant de périls. En tout cas, une alliance politique, un traité de commune défense conclu entre les trois peuples, dont la race et les intérêts sont communs, sauverait peut-être en ce moment celui des trois qui est si dangereusement menacé. Qu'il nous suffise à nous, — c'était notre unique dessein, — d'avoir montré l'entier développement d'une idée généreuse, depuis son berceau, tout poétique et littéraire, jusqu'à son entrée, bien constatée par la récente circulaire de M. de Scheele, dans le domaine de la politique et de la diploma-

tie. Le scandinavisme répond à un sentiment vrai des périls et des ressources que les pays du Nord rencontrent autour d'eux et au milieu d'eux. C'est assez dire que sa place est marquée parmi les idées sérieuses qui doivent préoccuper aujourd'hui l'Europe. Vouloir préciser exactement l'époque et le mode de son entier accomplissement serait dépasser les prétentions de cette étude, et, nous le croyons, les limites de la prudence. Nous ne voulions que constater ses progrès, que prévoir tout au plus son succès dans l'avenir, sans nous charger d'en rédiger le programme imaginaire. Toute une nation mise en péril y voit un refuge assuré. N'exagérons pas les sacrifices que cette nation aurait à faire : les duchés devraient lui rester; ces duchés annexés ne seraient pas pour elle, redevenue puissante à l'intérieur, un plus grand embarras que n'étaient à la Suède de 1648 ses possessions continentales; ils lui seraient au contraire un lien précieux avec le reste de l'Europe. Les peuples dont cette nation, dans son péril extrême, invoque la fraternité et l'alliance sont prêts à s'unir à elle; les anciennes haines ont été oubliées, les dissentimens se sont aplanis; la Norvége ne craint pas que l'union nuise en rien au solide édifice de sa liberté; la Suède a tout à gagner et suit son étoile. Encore une fois cependant, la diplomatie européenne tient la clé du problème; nous ne pouvons donc que faire des vœux pour qu'elle s'interpose avant le renouvellement, imminent peut-être, d'une guerre dangereuse et inutile, et pour qu'elle assure enfin, par l'alliance préparée des trois couronnes du Nord, les destinées d'une race intelligente, brave, qui nous est attachée de cœur, et nous sera, comme à tout l'Occident, un précieux boulevard. La politique de la France, celle de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV jeune et encore généreux, celle de Napoléon Ier n'est pas de s'allier aux forts sans nul souci des faibles. La politique française est de protéger les puissances secondaires, de les grouper en un faisceau que rendent consistant et bien cimenté non pas seulement la force du nombre, mais celle de la reconnaissance, celle de l'éternelle justice, du bon droit et de la vérité.

A. Geffroy.

DU

TRADITIONALISME

PREMIÈRE PARTIE.

M. DE BONALD.

I. *De la Valeur de la Raison humaine*, par le père Chastel; 1 vol. 1854.
II. *Philosophie et Religion*, par H.-L.-C. Maret; 1 vol. 1856.

I.

On a fait depuis quelque temps de louables efforts pour rapprocher des doctrines qui semblaient séparées par une guerre éternelle. On a essayé d'amener à s'entendre, à se ménager ou à se supporter, je ne sais lequel, ceux qui, en philosophie, en religion, en politique même, défendent le vieux et ceux qui soutiennent le nouveau. Je me sers à dessein d'expressions neutres et vagues, le vieux et le nouveau, et tout de suite, afin d'éviter les méprises et encore plus le scandale, j'avertis que par le nouveau je n'entends pas les derniers venus des caprices de l'esprit humain, ni par le vieux des préjugés croulans dont je viendrais insulter les ruines. Non; il faut prendre ces deux mots dans un sens très général, dans le sens vulgaire de nos anciennes controverses. Par exemple en politique, tout le monde sait qu'il y a les idées de l'ancien régime et les principes de 1789. Le christianisme, immuable dans son fond, peut être considéré soit à la manière du moyen âge, soit à celle de notre XVIIe siècle, encore éclairée, encore élargie par l'idée suprême des droits de la conscience

humaine. Pour la philosophie, on sait qu'elle fut un temps l'esclave de l'autorité, et qu'un autre temps est venu, l'ère de Bacon et de Descartes, où elle n'a plus voulu être que la servante de la raison. Voilà en gros le vieux, voilà le nouveau, et voilà les deux esprits qu'on s'est naguère efforcé de concilier. Il est fort douteux qu'on les puisse unir au point de les confondre, et qui sait si ce serait désirable? Les fusions sont difficiles; mais une paix est possible, du moins une trève, et beaucoup de reconnaissance est due aux hommes généreux qui prennent à tâche de remplacer par une émulation bienveillante entre les opinions sincères la lutte ardente des convictions ou des prétentions passionnées.

Il ne faut point chercher l'unité : elle est une chimère et un danger; mais on peut espérer, et il est toujours méritoire d'y travailler, que des doctrines qui diffèrent par l'origine, les procédés et le but, finiront par co-exister sans se combattre, et poursuivront sans discorde l'œuvre de bien qu'elles se proposent, en servant, chacune à sa mode, la cause de la vérité. Le temps, qui émousse les angles des métaux les plus durs, peut effacer des ressentimens, dissiper des préventions, et les hommes n'ont pas toujours besoin de penser de même pour être amenés à faire la même chose. Rien n'empêche donc de croire à un avenir plus paisible que le passé; l'histoire de l'un n'est pas nécessairement la prophétie de l'autre. Ceux à qui cette histoire n'est pas étrangère, ceux qui ont vu les luttes du commencement de ce siècle peuvent conserver quelque incertitude quant au succès complet de l'entreprise; mais ils sont tenus par leur expérience même d'y applaudir et d'y contribuer. Ils auraient bien peu de mémoire s'ils ne se rappelaient sur quels écueils la barque s'est plus d'une fois brisée, et bien peu de dévouement s'ils ne les signalaient à ceux qui s'aventurent sur les mêmes eaux. Ils doivent surtout prévenir le retour des fautes qui pourraient empêcher tout raccommodement. La moins grave ne serait pas celle de ressaisir les armes de guerre comme des instrumens de paix, et en s'obstinant dans les traditions de parti, dans les admirations de circonstance, de plaider les mêmes causes avec les mêmes argumens. Rien ne serait plus malhabile et plus funeste que de reprendre les controverses de toute sorte au point où elles ont été laissées, d'y faire figurer les mêmes thèses, les mêmes critiques, les mêmes noms; autant vaudrait en plein armistice dire aux clairons de sonner la charge.

Les hommes seraient trop heureux si la vérité, quand elle pénètre dans leur esprit, s'en emparait au point de le transformer et de se l'assimiler entièrement. Quand, par bonne fortune ou par sa rectitude naturelle, notre raison va au vrai, elle ne change pas de nature; elle reste limitée et faible. Nous entrons dans la vérité avec le cor-

tége de nos préjugés, de nos infirmités, de nos passions; nous ramenons les choses à notre mesure, nous les façonnons à notre image. Il arrive même que notre part d'erreur et d'ignorance est plus grande que la portion de vérité qui nous éclaire, comme par un phénomène inverse un esprit engagé dans l'erreur peut montrer une telle justesse et une sagacité telle que le faux reste pour ainsi dire cantonné dans les principes, et que la vérité se retrouve dans les détails et brille dans les accessoires.

C'est là ce qui rend possible la critique de toutes les écoles et de toutes les sectes. C'est ce qui permet en même temps d'admirer de grands esprits qui se trompent, et de ne ménager rien de ce qu'ils soutiennent, car le talent et la doctrine ne sont pas solidaires. La perfection est dans la vérité, elle n'est pas dans la raison humaine. Et de même qu'une bonne nature est quelquefois égarée au mal par l'abus de ses qualités, on peut embrasser le bien par de mauvais motifs, le chercher par une mauvaise voie, l'appuyer de mauvaises raisons, et dans ce cas il est permis de condamner l'avocat sans condamner la cause. Les critiques ne sont pas comme les soldats, qui ne reconnaissent l'ennemi qu'à son drapeau.

Rien n'est plus commun, par exemple, que d'entendre de détestables apologies de la liberté politique. Nous avons été condamnés à lutter non-seulement contre des passions coupables, c'est la misère de notre nature, mais (misère peut-être plus triste encore) contre des argumentations ou des théories fausses qu'on associait au sentiment louable en soi des droits de l'espèce humaine. Nous avons vu des philosophies qui, soit par leur esprit général, soit par leurs conclusions dernières, paraissaient élevées et pures tomber dans de tels écarts de méthode ou de raisonnement, qu'il y avait en elles plus à rejeter qu'à prendre, et qu'elles nuisaient par leur exemple plus qu'elles ne servaient par leur tendance. Lorsqu'à la suite des épreuves que l'anarchie inflige parfois aux nations civilisées, les imaginations, encore plus troublées que les intérêts, n'aspirent plus qu'à la sécurité, l'ordre, ce besoin constant des sociétés, peut être cherché par tous moyens, célébré par tous motifs, et les grossiers sophismes de la convoitise ou de la peur se donner pour de nobles doctrines conservatrices. Enfin, lorsque de téméraires hypothèses, des doutes raisonneurs, ou, ce qui est pire, l'incrédulité des passions, ont réussi à ébranler les bases mêmes de la religion en attaquant toutes ses formes, c'est un service à rendre à la vérité et à l'humanité que de prendre en main des intérêts sacrés, et de replacer dans leur jour, de rasseoir sur leurs fondemens les dogmes qui par la foi consacrent la morale. Mais la religion aussi peut être mal défendue, le préjugé peut s'enrôler à son service; l'ignorance ou le zèle peuvent lui prê-

ter des armes fragiles ou prohibées. Ce qui est divin en soi s'humanise dans la pensée de l'homme, et la vérité, après avoir traversé ce milieu corruptible, peut se produire sous la forme de l'erreur. Rien n'est donc plus légitime que de discuter les apologies qui, telles qu'un lierre parasite, viennent s'attacher aux doctrines qu'on voudrait trouver saintes. C'est un devoir que de séparer ce qui est du ciel et ce qui est de la terre, surtout quand la foi n'est qu'en apparence engagée dans le débat, et qu'elle se trouve accidentellement mêlée, non sans un peu d'artifice, à des opinions de ce monde, destinées à changer avec nos gouvernemens, à périr avec nos discordes. Souvent, quand on vous parle religion ou philosophie, il s'agit de politique. Écartez la religion, réfutez la philosophie, et marchez droit à la politique.

Le débat qui s'est rouvert depuis ces dernières années entre la religion et la philosophie, entre l'abus de la religion et l'abus de la philosophie, et dont on a voulu malheureusement ne faire qu'une annexe ou une forme de la querelle entre les idées de pouvoir et les idées de liberté, n'est pas fort nouveau. Dès le commencement de ce siècle, la révolution française l'avait ramené à la suite de son naufrage. On ne dit aujourd'hui des méfaits du XVIIIe siècle, des périls attachés à la liberté ou à la raison, des mérites du principe de l'autorité, rien que l'on n'ait dit aussi bien il y a cinquante ans, et si l'on n'a point alors converti le XIXe siècle, il faut qu'il soit difficile à toucher, car cette première réaction, provoquée par des souvenirs tout autrement tragiques, eut l'heureuse fortune de trouver des défenseurs dont les égaux ne sont pas communs. Le *Génie du Christianisme,* les ouvrages de M. de Bonald et du comte de Maistre, plus tard l'*Essai sur l'Indifférence,* sont assurément des plaidoyers que pour le talent ne répudierait aucune cause, et cependant le procès a été une première fois perdu. Malgré certaines apparences, ce serait marcher peut-être au même résultat que d'invoquer indistinctement les mêmes noms, et de se mettre sous la protection de tel ou tel des mêmes défenseurs, car je m'empresse d'écarter le premier et le dernier.

En dépit des origines politiques de M. de Chateaubriand, on doit se refuser à voir uniquement dans le *Génie du Christianisme* un ouvrage de parti. L'idée ingénieuse de recommander à l'imagination, au goût, au sentiment, la foi de nos pères, et de lui regagner les cœurs par la beauté plus encore que par la vérité, peut paraître à des esprits austères un peu au-dessous de la gravité du sujet. Encouragés par cette manière séduisante de persuader, les imitateurs ont pu se croire en droit de déplacer ainsi toutes les grandes questions en les faisant passer à leur tour du ressort de la raison dans

celui de l'imagination, du sentiment ou du goût. Ce qui était de mise dans un ouvrage d'art plutôt que de philosophie a pu paraître depuis lors applicable à la discussion même du fond des choses, et l'habile écrivain a donné l'exemple de justifier une opinion moins par ses preuves que par ses ornemens. A ce compte, les beaux vers de Lucrèce devraient nous décider en faveur des doctrines d'Épicure. Cette remarque même met hors du débat l'ouvrage de M. de Chateaubriand; ce n'est point un livre de controverse. Éminent par le talent, il doit être préservé de tout hostile examen, comme tout ce qui réussit à charmer sans viser à convaincre. D'ailleurs il y a deux lignes dans le dernier volume qui suffiraient, à notre avis, pour le placer en dehors de toutes les œuvres suspectes de la politique réactionnaire. C'est à la page où l'auteur loue la religion et l'église même d'avoir « produit chez les modernes le système représentatif, qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes qui ont créé un autre univers. » Non, ce n'est pas l'esprit de la contre-révolution qui a inspiré le *Génie du Christianisme*.

Le livre de M. de Lamennais est plus sérieux, et il a joué dans le monde des esprits un rôle plus philosophique. S'il fallait ne considérer dans les livres que leur influence, aucun peut-être, parmi les nouvelles apologies, ne serait supérieur ou même égal à l'*Essai sur l'Indifférence*. L'auteur n'est pas un grand inventeur d'idées; ses principes ne sont peut-être pas de lui; mais en les empruntant ici ou là, il les a reforgés en instrumens puissans de polémique, il les a fortifiés par des considérations singulièrement frappantes sur l'état moral du monde, et, marchant hardiment aux conséquences que ses devanciers ignoraient ou redoutaient, il a convaincu les esprits par l'étonnement. Même aujourd'hui il reste beaucoup de lui parmi nous, son empire n'est pas tombé avec son autorité. Détrôné, il domine encore, jusque dans les écoles qu'il a reniées et qui le maudissent. Cependant il s'est trop irrévocablement séparé, il s'est porté à des extrémités trop lointaines pour qu'on puisse, même en isolant une époque de sa vie, le traiter en représentant de la cause qu'il a désertée. Coriolan est mort loin de Rome, et, avant qu'il n'expirât, les pleurs de sa mère ne l'ont pas attendri. Ceux mêmes qui répètent ses leçons ne l'acceptent plus pour maître, et désavoueraient leur doctrine si on la personnifiait en lui. Ce n'est donc pas dans M. de Lamennais que nous chercherons ce qu'on appelle aujourd'hui le traditionalisme.

Ce dernier mot, que nous n'avons pas créé et qui est passé dans la controverse contemporaine, pourrait servir à désigner en général tout l'ensemble d'idées et d'argumens qui, dans la philosophie, la politique, la religion, tend à exclure l'intervention libre de la rai-

son, car il ne peut être pris comme un système et combattu à ce titre qu'autant qu'il est exclusif. Ce ne serait pas un système, encore moins une erreur, que de tenir en toute matière grand compte de la tradition, et de prétendre qu'elle exerce en ce monde une véritable puissance. Il s'agit de la doctrine exclusive qui refuse à l'effort de l'intelligence humaine toute part légitime dans l'œuvre de sciences, de croyances et d'institutions qui forme le patrimoine de toute société civilisée. Il s'agit de l'idée qui dément en tout et renverse dans ses termes l'aphorisme de Bacon : « La vérité est fille du temps et non de l'autorité; *veritas filia temporis, non auctoritatis.* » Rechercher dans ses deux plus absolus interprètes et dans ses nouveaux adversaires les principes et les conséquences de cette manière de raisonner, examiner surtout s'il est utile à personne d'y revenir ou de s'y attacher, c'est le sujet de cette étude.

II.

Il y a longtemps eu peu de rapports entre la célébrité des Maistre et des Bonald et l'influence de leurs doctrines. De leur vivant, on les louait plus souvent qu'on ne les citait. Leur parti même ne les admirait qu'avec défiance. A l'époque où l'opinion dont ils étaient l'honneur et la parure semblait triomphante et près de saisir le pouvoir, elle les avait encensés, grandis, mais ne suivait pas leurs conseils; bien plus, elle ne lisait pas leurs livres. On les regardait comme des hommes qui outraient le bon droit, comme des défenseurs compromettans. On les soupçonnait d'avoir fait l'utopie du passé. La métaphysique, pour être vouée à la bonne cause, ne cessait pas d'être de la métaphysique, et ce péché originel, tout l'absolutisme de M. de Bonald ne le rachetait pas. Joseph de Maistre écrivait plus en homme du monde, son style cavalier rendait ses livres plus amusans; mais il était extrême, excentrique, et l'on ne pouvait se faire à voir des idées d'ancien régime soutenues du ton du paradoxe. Il n'y avait que des gens *de trop d'esprit*, comme on disait alors, qui pouvaient s'accommoder de ce genre hasardé de littérature; cette doctrine de haut goût n'était bonne que pour ceux que les partis appellent *les pointus*. Le pouvoir était timide, la politique circonspecte, et l'on ne voulait pas donner raison à des adversaires redoutables en faisant cause commune avec des défenseurs de l'impossible. Je ne serais pas étonné que, sous la restauration, les écrits de M. de Maistre eussent été fort peu répandus; je l'affirmerais pour ceux de M. de Bonald. Il a fallu cet affaiblissement de toute confiance dans la raison qui signale notre temps, il a fallu cet impudent scepticisme qui a perdu le goût de la mesure en perdant le

sens de la vérité, il a fallu cette tolérance de l'exagération qui sied aux imaginations blasées, pour ramener sérieusement quelques esprits à ces excès de pensée et d'assertion qui semblent à certains préjugés réactionnaires l'apocalypse du génie conservateur.

La sévérité pour les doctrines ne doit pas rendre injuste pour les auteurs. M. de Bonald est un écrivain très distingué. Son goût pour l'abstraction, sa méthode prétendue géométrique, sa subtilité dans le choix et l'emploi des termes, ses redites infinies, le retour continuel des mêmes idées, des mêmes exemples, des mêmes expressions, des mêmes citations, donnent à ses ouvrages une monotonie et une aridité qui trompent sur son talent; mais ce talent a plus d'une qualité solide et brillante. Lorsque l'écrivain renonce au langage technique qu'il s'est fait et à la théorie pure, lorsqu'il condescend à éclaircir ou à justifier ses idées par des développemens de détail, par des applications aux faits ou aux opinions de l'époque, il devient intéressant, animé, souvent vrai, riche même en observations fines ou justes, et en traits heureux qui relèvent sa diction. Il a beaucoup d'esprit dans la polémique; il juge avec pénétration, il décrit avec effet les sentimens et les mœurs de son temps, et il n'est pas un médiocre moraliste. Parfois même la censure de ce qui lui paraît le mal l'inspire jusqu'à l'éloquence. On regrette qu'il ne se défasse pas plus souvent des formes didactiques. On voudrait qu'il sacrifiât ses systèmes à son talent, et l'on souhaiterait de bon cœur qu'il ne crût pas avoir rien inventé.

Des inventions en effet, il en a deux, une en politique, une autre en philosophie. Il était parti d'une pensée qui lui fait honneur : c'est que la révolution française ne serait jamais combattue ni défendue valablement, si on ne la considérait comme une pure question spéculative, et si l'on n'opposait à ses partisans une théorie complète qui embrassât à la fois le gouvernement et la religion, la société et l'esprit humain. Il a imaginé le premier de soutenir le passé, non comme un fait, mais comme une idée, et de traiter rationnellement tout ce qui ne semblait que le produit de l'empirisme des siècles. M. de Bonald pense que tout est du ressort de la raison, même ce qui la surpasse. Quand ce qu'elle avait produit a été renversé, il faut donc qu'elle l'enseigne et le démontre pour le relever. Chez un peuple qui a tout nié et tout aboli, tout doit être retrouvé, récrit et *reprouvé* avant d'être restauré. Aucune vérité ne peut se rétablir qu'à l'aide et sous la protection de la vérité universelle.

Cette idée est hardie, si elle n'est inexécutable, et elle ne serait pas fausse, quand même la raison humaine serait incapable de l'accomplir. Ce qui est moins hardi et peut-être plus piquant, c'est d'avoir employé un si grand effort d'abstraction spéculative pour re-

mettre en honneur une vieille pratique, et consacré le rationalisme le plus pur à rétablir ce qu'on a cru depuis lors désigner exactement par le nom tout opposé de traditionalisme.

Mais si la pensée générale est remarquable, l'exécution ne la vaut pas. La philosophie de M. de Bonald n'est pas meilleure que sa politique. C'est à peine même si l'on peut lui prêter une philosophie. On s'étonne aujourd'hui de voir à quel point il est étranger à la science qui porte ce nom. Sous ce rapport, il manque de tradition, c'est-à-dire de savoir. Il a entrevu quelques-uns des côtés faibles de la doctrine de Locke et de Condillac; il a clairement aperçu les vices des systèmes décidément matérialistes. Plusieurs critiques justes, exprimées avec force ou avec finesse contre Cabanis ou Volney, se rencontrent dans ses écrits, et n'ont que le tort de n'être pas assez variées; mais, lorsqu'il entreprend de philosopher pour son compte, on reconnaît un gentilhomme élevé à la fin du dernier siècle, et qui parle des philosophes sans les connaître, des questions sans se douter de leur histoire, des systèmes sans les avoir étudiés. Le sien est un *éclectisme* qui réunira, dit-il, Locke et Malebranche, en *ôtant à chacun ce qu'il a d'exclusif et de trop absolu.* Ce qu'on appelle la philosophie moderne est, selon lui, la philosophie des Grecs, *peuple enfant* dont *tout fut admiré dans le moyen âge.* La scolastique adopta les idées innées, ainsi que les théologiens de la réformation. L'école avait *pris pour la métaphysique une idéologie obscure et litigieuse.* Heureusement il s'éleva au milieu de l'autre siècle une autre méthode de philosophie. Descartes fut le réformateur de la philosophie; il *réforma Bacon et ne fut pas lui-même réformé par Leibnitz.* Dans les systèmes de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, *tout est vérité. L'exposé le plus sérieux* de la doctrine de Kant *ressemble un peu à de la plaisanterie.* Voilà quelques exemples des jugemens de M. de Bonald. On conviendra que c'est parler de la science philosophique au hasard, et comme nous autres simples gens de lettres nous parlons quelquefois de la physique ou de l'astronomie. Au reste, le seul but de l'auteur dans sa critique des systèmes, c'est de conclure que toute doctrine philosophique, toute doctrine sur l'origine des idées, même celle des idées innées, même ces doctrines où *tout est vérité,* sont incomplètes et presque insoutenables, faute d'être illuminées par la vraie théorie de la parole. Quelle est cette théorie? C'est que la parole est révélée à l'homme. A cette pensée M. de Bonald a attaché sa gloire philosophique, et il l'a exprimée en mille passages, sans varier sur les développemens qu'il en donne, ni sur l'importance qu'il lui attribue. Ce n'est pas qu'il explique jamais clairement si la révélation de la parole était primitive ou historique, c'est-à-dire si Dieu, en créant l'homme, lui avait inspiré avec la rai-

son la faculté ou le penchant de l'exprimer par le langage, ou si à un certain moment de l'existence de l'humanité il lui avait enseigné miraculeusement à parler une langue déterminée : deux hypothèses, dont la première n'en est pas une, car c'est à peu près la croyance de tout le monde, mais qui ne donne la solution d'aucun problème, et la seconde est un épisode à joindre au récit de la Genèse, qui n'en a pas besoin pour se comprendre en lui-même dans la mesure où la foi permet qu'il soit compris. Il est trop évident que les premières scènes bibliques appartiennent à un ordre de choses aujourd'hui surnaturel, et que, sans compter qu'il n'est permis d'y ajouter aucun détail, elles ne sauraient être transportées arbitrairement dans l'ordre qui a succédé. Personne n'a le droit d'inventer des miracles. Et puis enfin qui doute que, même non révélée, la parole ne soit un don originairement divin? Telle est pourtant cette obscure, indécise et gratuite hypothèse de l'origine de la parole que M. de Bonald a érigée en une découverte fondamentale (quoique Vico et Herder en eussent bien touché quelque chose), et faute de laquelle, selon lui, a failli toute philosophie. Puis, comme la révélation n'est que la tradition divine, il suit que la parole est essentielle à la pensée comme à la société, et que tout, pensée et société, est tradition. De là le nom de traditionalisme donné au système.

On voit comment de cette philosophie dérive la politique. La vraie politique est la tradition sociale. Il semble que M. de Bonald aurait dû montrer alors les caractères d'une invariabilité traditionnelle dans la politique qu'il soutient, et la justifier par l'histoire. Or chacun sait qu'il n'en a rien fait. Toute sa législation est au contraire établie *a priori,* en vertu d'une analogie prise soit de la nature de l'esprit humain, soit de la religion chrétienne. Comme Dieu a voulu un médiateur entre lui et l'humanité, comme dans les rapports des êtres qui composent l'univers la cause est au moyen ce que le moyen est à l'effet, comme dans l'homme la volonté agit sur les organes et les organes sur un objet, ainsi dans la société le pouvoir est au ministre ce que le ministre est au sujet. Et sous ce nom de pouvoir, expression sociale de la volonté divine, l'être qui gouverne et conserve la société est identifié sans la moindre preuve avec l'incarnation individuelle de la souveraineté absolue. Ce ministère public qui le seconde signifie une classe chargée par privilége de servir le pouvoir, c'est-à-dire une aristocratie investie par délégation de l'exercice de l'autorité politique. Remarquez que toutes ces assertions sont gratuites et fondées sur des analogies qu'on ne prend pas la peine d'approfondir, car le moyen d'établir, par exemple, une comparaison bienséante entre le divin Rédempteur et une classe de fonctionnaires publics? Enfin, pour arriver au troisième terme, le

sujet, c'est le peuple, et le peuple est en soi quelque chose de si funeste, que *populus* vient de *populare*, dévaster, philologie bien digne de la politique qu'elle justifie. L'unité du pouvoir n'est pas seulement bonne et sage, comme l'admettait Bossuet; c'est la seule bonne loi, car c'est la loi naturelle des sociétés. Le pouvoir n'est légitime qu'autant qu'il est un. Du reste, il est difficile de voir dans quel temps et dans quel pays M. de Bonald trouve cette théorie exactement réalisée. Ce n'est pas dans l'antiquité, pour laquelle il professe une vive aversion; ce n'est pas évidemment en Angleterre, en Hollande, en Suisse, contrées qu'il poursuit des sarcasmes d'une constante antipathie; ce n'est pas généralement dans l'Europe moderne depuis le traité de Westphalie, qu'il accuse d'avoir détruit profondément l'ordre conservateur des sociétés et constitué l'anarchie en reconnaissant le dogme athée de la souveraineté de l'homme. La France monarchique elle-même ne trouve pas devant lui grâce entière. De Charles VII à Louis XVI, la royauté a souvent trahi la cause sacrée du pouvoir. L'établissement des troupes soldées est une faute des rois, comme celui des ordres mendians est une faute des papes. Ainsi que les abus de l'église ont amené la réformation, les abus de la noblesse ont produit la révolution. Le gouvernement de Louis XIV n'égalait point tel gouvernement de la France postérieur au traité de Campo-Formio, si préférable au traité de Westphalie. Quant au gouvernement de la restauration, il n'avait de bon que l'antiquité de la dynastie. « Jamais, écrivait M. de Bonald à M. de Maistre en parlant de la charte de 1814, jamais la philosophie irréligieuse et impolitique n'a remporté un triomphe plus complet. » C'est qu'en effet dans ses idées, dès que le pouvoir est conditionnel, il se dégrade, il se corrompt. La souveraineté étant en Dieu, le pouvoir, qui est de Dieu, doit être comme elle. Il ne peut trouver ses limites, c'est-à-dire ses règles, hors de lui, ou le sujet deviendrait pouvoir. Si l'iniquité égare celui qui l'exerce, le pouvoir est encore de Dieu, car il devient l'instrument de sa justice. Ainsi, qu'il soit l'image ou le fléau de Dieu, il est toujours divin, et ce qui est divin est absolu. La métaphysique du droit divin est identique à celle du pouvoir absolu. Tout gouvernement légitime est au fond théocratie.

Je n'ai pas besoin de demander si un parti serait bien inspiré d'invoquer de semblables doctrines, et à qui profiterait la solidarité qu'on tenterait d'établir entre celui qui les a produites et ceux qui célèbrent encore son nom.

Je n'exagère rien, et en me bornant à quelques traits, je conserve à la doctrine sa véritable physionomie. Elle mériterait sans doute un examen plus approfondi; mais ce n'est pas le lieu, et cet examen d'ailleurs serait plus favorable à l'auteur qu'à elle. Il pourrait ajou-

ter à l'idée qu'on doit se faire de l'esprit de l'un, il ne rendrait pas l'autre plus plausible; il ne ferait que démontrer d'une manière plus saisissante l'impossibilité de concilier cette philosophie prétendue catholique avec les idées, les sentimens et les besoins des sociétés modernes, et la nécessité de délivrer de toute alliance avec une telle philosophie et la religion et la politique. Pour la religion, ce qui est plus à propos, la tentative est commencée. On ne peut exagérer, dans le système de M. de Bonald, l'importance de son hypothèse de la révélation de la parole. C'est, de son aveu, la clé de la voûte, et certaine école de théologie a paru au moment d'en faire un article de foi. Or, grâce à Dieu, la résistance est venue, et elle est venue du meilleur côté, je veux dire du côté d'où elle sera la plus efficace. C'est un écrivain de la compagnie de Jésus qui a publié la plus complète réfutation de la théorie de M. de Bonald. C'est le doyen d'une faculté de théologie qui lui a porté le dernier coup.

III.

L'ouvrage du père Chastel est intitulé : ***De la Valeur de la Raison humaine, ou ce que peut la Raison par elle seule.*** A ce titre, par le temps qui court, on pourrait se tromper sur l'intention de l'auteur, et le soupçonner de chercher à prouver que ***par elle seule la raison ne peut rien.*** Bien loin de là; le livre n'est certainement pas une défense du rationalisme, mais c'est une apologie chrétienne de la raison humaine.

C'est une attaque respectueuse, mais franche et déclarée, contre le traditionalisme, dont le principe est dans la théorie de la parole selon M. de Bonald, développée par les doctrines conformes de M. de Lamennais, et portée par des docteurs contemporains à cet excès, que tout dans l'homme, même la pensée, devient enseignement, que la raison même se transmet comme un commandement, et que, la philosophie n'étant plus rien sans la révélation, il ne reste à la société d'alternative qu'entre ***un fanatisme aveugle et un irrémédiable scepticisme.*** C'est le père Chastel qui s'exprime ainsi.

Nous voudrions pouvoir donner une juste idée de cet ouvrage, écrit avec beaucoup de sens, de mesure, de clarté, par un homme d'un esprit droit et pénétrant, et surtout avec une sincérité admirable que nous sommes forcé de trouver rare aujourd'hui; mais une controverse en forme lasserait plus d'un lecteur. M. Chastel réfute tout. En présence d'adversaires auxquels il veut montrer d'autant plus d'égards qu'il ménage moins leurs idées, il ne néglige rien, il croit témoigner son estime en multipliant les citations et les critiques. Il consent à trouver à M. de Bonald du génie, et, comme il

veut pourtant ruiner son seul titre au génie philosophique, il ne saurait le combattre trop soigneusement; il se fait un devoir d'avoir trop raison. L'analyse de son œuvre, pour être exacte, aurait besoin d'être trop étendue, et nous devons nous borner à quelques généralités.

Ce n'est pas d'abord chose très facile que d'établir nettement la théorie même de M. de Bonald. On voit bien qu'il a commencé par être frappé outre mesure des considérations présentées par des philosophes modernes sur l'importance des signes de la pensée. Tout habitué qu'il est à ne pas chercher là ses autorités, il a pris au pied de la lettre les idées de Condillac sur les rapports intimes de la pensée et du langage, au point de les croire inséparables. On se rappelle ce qu'a dit Rousseau, qu'il aurait grand besoin de l'existence antérieure du langage pour expliquer l'invention du langage; puis, prenant acte de cet aveu comme d'un principe, M. de Bonald propose à Rousseau, pour se tirer d'embarras, l'expédient du miracle. Il interprète la nature par le surnaturel, et substitue à l'invention la révélation de la parole. Si cette hypothèse n'avait d'autre effet que de donner une raison de plus de croire à la nécessité de communications primitives entre le créateur et la créature, ce serait une opinion encore plausible, conçue dans une intention chrétienne, et sans prétention philosophique. Malheureusement la prétention philosophique est venue. Sans s'expliquer sur le point délicat de savoir si Dieu a créé l'homme parlant, ou s'il lui a donné la parole après l'avoir créé, sans décider, chose plus obscure encore, si Dieu lui a inspiré intérieurement l'idée du langage, comme aux prophètes l'esprit de prophétie, ou enseigné par voie de révélation externe une langue primitive, M. de Bonald a soutenu résolûment que la parole, étant indispensable à la pensée, nous a été transmise d'autorité. Il se fonde pour l'affirmer sur *la métaphysique moderne* (l'idéologie du XVIIIe siècle). L'esprit, avant d'avoir entendu la parole, est *vide et nu;* il n'existe ni pour lui-même ni pour les autres. Dieu ne nous donne pas des pensées immédiatement. L'instruction est le seul moyen de connaissance, et la parole le seul moyen d'instruction. Ainsi le don primitif du langage nous découvre l'origine de toutes les idées des vérités générales, morales ou sociales, car, ces idées ne nous étant connues que par les expressions, nous les retrouvons toutes dans la société, qui nous en transmet la connaissance en nous communiquant la langue qu'elle parle; mais comme elle est composée d'hommes qui ne savent que ce qu'ils ont appris, elle-même ne sait rien que par révélation. Nous ne pensons que par autorité. C'est là le premier anneau de la chaîne de la science, c'est là ce point fixe, ce fait primitif, ce principe des connaissances hu-

maines, si longtemps cherché en vain par les philosophes dans l'homme intérieur, et c'était la dernière vérité qui restât à prouver pour la connaissance des êtres et l'affermissement de la société. Là est la question fondamentale de toutes les questions morales. Là est la base de toutes les vérités nécessaires, générales, géométriques, historiques, qui tombent, si la parole est d'invention humaine. Là est la preuve de l'existence de Dieu, le motif des devoirs de l'homme, la nécessité des lois; là est la raison du pouvoir religieux, civil et domestique, en un mot la raison du monde moral et social. Ces expressions sont textuelles, et elles prouvent que l'auteur de la découverte n'en a pas une médiocre idée. Il en est à ce point touché, qu'il oublie presque de donner à cette hypothèse, qu'il reconnaît pour nouvelle, une autre preuve que l'embarras qu'il éprouve à expliquer naturellement l'existence de la parole et des langues. On prévoit d'ailleurs les conséquences du principe. L'homme isolé ne sait rien, ne comprend rien, n'est rien. Tout lui venant de révélation ne se conserve que par tradition. La raison même résulte de la société. En vérité, cette nullité de l'homme pris en lui-même semblerait supposer qu'il n'est pas, tout aussi bien que la société, tout aussi bien que la révélation, l'ouvrage de Dieu. Si, selon le dire des athées, l'argile s'était d'elle-même animée pour devenir la statue humaine, ce rêve de certains systèmes, je concevrais la nécessité absolue d'une intervention après coup de l'esprit suprême pour donner à l'homme ce que lui refuserait son origine, et diviniser en quelque sorte cette œuvre de la matière. Il aurait fallu ce miracle réparateur pour que Dieu remît à son image l'homme qu'il n'aurait pas fait. Pour qui croit à la création, et à la création selon la Genèse, je le demande, de quoi sert tout cela? Est-ce à prouver l'existence de Dieu? Elle éclate autant dans la création de l'être capable de recevoir la révélation que dans la révélation même, et rien ne prouve Dieu, si l'être fait pour le comprendre ne le prouve pas.

Mais suivons de plus près le père Chastel. Il fait une remarque qui sera venue déjà peut-être au lecteur. Si toute vérité vient de tradition et de révélation, comment est-ce là une vérité nouvelle? Comment, *depuis trois mille ans que les hommes cherchent,* a-t-il fallu qu'enfin un heureux génie découvrît que rien ne se découvre et que tout est enseigné? M. de Bonald ne s'est-il pas aperçu qu'il y a contradiction entre le sens de son principe et son principe même, et qu'il nie en l'affirmant la vérité de ce qu'il affirme? Mais les contradictions lui coûtent peu. Il semble ne voir aucune difficulté à donner pour base à l'autorité de la religion une vérité que la religion a ignorée. Il l'appuie sur ce qu'elle n'enseigne point, et se sépare de la tradition pour fonder la tradition. Quand nous défendons la rai-

son contre ses ennemis, un de nos argumens est qu'ils raisonnent pour la nier, et qu'ils invoquent la raison contre elle-même. Personne ne s'est jeté plus bravement dans cette contradiction que M. de Bonald. Par ses conclusions, il est plus que personne du parti du fait contre le droit, de l'antiquité contre la réflexion, de la tradition contre la théorie. Dans ses procédés, nul n'est plus rationaliste que lui. Il met tout son art à rendre l'empirisme spéculatif, et c'est par une déduction artificiellement abstraite qu'il cherche à établir qu'en matière de gouvernement, de législation, de religion, il ne faut rien attendre de la déduction, de l'abstraction, et qu'on doit tout recevoir sans examen des mains de l'autorité, qui ne raisonne pas. La transmission impérative de la parole est à la fois la preuve principale, l'exemple décisif et la source originelle de l'infaillibilité de la tradition. Malheureusement son savant adversaire enlève à cette doctrine l'appui de la tradition même, et par conséquent, dans les idées de M. de Bonald, les caractères de la vérité. M. Chastel lui prouve qu'elle manque précisément du titre qu'elle invoque. Il l'accable du poids des plus grandes autorités chrétiennes, et ne lui laisse guère d'autre soutien que quelques sceptiques dangereux. Le voilà obligé, pour identifier le langage et la pensée, à réduire la science à des mots, à se placer sous le patronage des nominalistes, dont il fait les maîtres de la scolastique, sans songer ou sans savoir que les plus célèbres sont gens que l'église a condamnés ou marqués du signe de sa défiance. Ayant lu dans Condillac que Locke était l'adversaire des idées innées, il se déclare pour elles sans examiner d'abord si saint Thomas d'Aquin ne les aurait pas combattues, et surtout sans se douter que la doctrine des idées innées est, de tous les systèmes sur l'origine de nos connaissances, le moins compatible avec son hypothèse de la nécessité universelle de la tradition. Qui dit idées innées dit apparemment le contraire d'idées traditionnelles; rien ne laisse l'esprit par lui-même moins *vide* et moins *nu* que l'hypothèse de Descartes, et s'il est une philosophie qui enrichisse avec excès peut-être la raison naturelle de l'homme intérieur, c'est celle pour laquelle M. de Bonald se range contre Locke et Condillac, ignorant apparemment que Locke et encore plus Condillac ont été précisément accusés de vouloir, comme lui, que l'esprit tirât tout du dehors, et que plus ils ont eu tort, moins il a raison. Les erreurs que M. Chastel relève en passant sont si nombreuses et si singulières, qu'elles diminuent beaucoup, si elles ne la détruisent, l'autorité de celui qui les laisse échapper avec tant de sécurité et de la doctrine dont elles sont le triste accompagnement. Mais ce qui la condamne surtout aux yeux de l'habile critique, c'est la conclusion générale à laquelle elle conduit : savoir, que l'autorité forme la

raison, que la foi précède la raison, et qu'il ne faut croire que sur la parole du genre humain les vérités universelles. Il y a presque identité dans les termes entre cette doctrine et celle de M. de Lamennais, et quand on se sépare de lui, en continuant d'invoquer M. de Bonald, on oublie que ce dernier a reconnu lui-même le parfait accord de leurs opinions et de leurs desseins. L'esprit qu'ils ont tous deux propagé, les écoles que tous deux ont formées offrent le même danger pour la vérité et pour la foi. *Cette guerre faite à la raison,* dit M. Chastel, *est un outrage à son auteur.* Il y a, selon lui, deux excès à réprimer : celui des supernaturalistes, qui regardent comme antichrétienne toute philosophie qui ne prend pas pour fondement la révélation positive et veut sans elle démontrer l'origine, la nature et la certitude des vérités naturelles, et celui des traditionalistes, qui, refusant à la raison individuelle tout moyen propre de certitude, ne lui donnent pour loi que l'autorité du genre humain, devenue seule la règle et le *critère* des vérités religieuses. C'est surtout contre ces deux sortes d'adversaires que M. Chastel a pris la plume.

Les combattant par leurs propres armes, il leur oppose toute la tradition chrétienne. La foi précéder la raison! On pourrait dire que le contraire est un article de foi. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Ce qui est invisible de Dieu est manifesté à l'intelligence par la création. » Ainsi du moins saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et saint Thomas entendent ses paroles. « La pensée, écrit saint Augustin, voilà le verbe que le cœur dit, verbe qui n'est d'aucune langue, verbe antérieur à tout son, antérieur à toute pensée du son..... Les idées intellectuelles, lorsque je les ai apprises, ce n'est point par un acte de foi à l'esprit d'autrui; mais je les ai trouvées dans mon esprit, je les ai reconnues pour vraies. » — « Comment, dit saint Jean Chrysostôme, la connaissance de Dieu était-elle manifeste? Dieu a-t-il parlé aux hommes? Nullement; mais il a fait une chose plus propre à les persuader que n'importe quelle parole... Il a placé devant eux le monde, et il leur a donné l'esprit et la pensée pour comprendre et parler juste. » — « Il est deux manières, dit saint Thomas d'Aquin, d'acquérir la science, l'une quand la raison naturelle parvient par elle-même à connaître ce qu'elle ignorait, et cette découverte s'appelle *invention;* l'autre, quand la raison naturelle est aidée par une cause extérieure, c'est ce qu'on nomme *enseignement...* Mais pour l'acquisition de la science, il faut admettre comme préexistant en nous les germes, pour ainsi dire, de toutes les sciences, et ce sont les notions premières. — L'élève n'apprend pas de son maître les principes, mais seulement les conséquences. — Le verbe intérieur n'est pas autre chose que ce que l'intelli-

gence forme par son acte même. — Il faut dire que l'existence de Dieu et autres vérités de ce genre qui ont rapport à Dieu ne sont pas des articles de foi, mais des préambules aux articles de foi, car la foi présuppose la connaissance naturelle. — Avant de croire, il faut savoir pourquoi, car l'homme ne croirait point, s'il ne voyait qu'il doit croire. » Mais que sert de multiplier les citations? On les trouvera dans l'ouvrage du père Chastel. Il a, selon nous, établi victorieusement sa thèse. Il est loin de rendre les armes au rationalisme; mais il se garde de le déclarer incapable d'établir aucune vérité religieuse, morale ou intellectuelle. Il n'est point *de ceux qui disent qu'à moins de s'appuyer sur la révélation et la tradition, on aboutit nécessairement à l'erreur, au panthéisme, au scepticisme.* Il pense que ces exagérations, *aussi fausses en elles-mêmes qu'injurieuses à la raison et à Dieu,* ne peuvent qu'éloigner de plus en plus ceux qui sont encore loin du christianisme, en *révoltant gratuitement leur conscience.* Discuter ainsi, dit-il sévèrement, *ce n'est point de la loyauté.*

Nous ne saurions trop encourager ses utiles efforts. Il est trop vrai que certains défenseurs de l'église, et ce ne sont pas les moins bruyans, emportés par la polémique, se sont laissé atteindre de ce mal funeste que Platon nommait la *misologie,* et qui lui paraissait être dans l'ordre intellectuel ce qu'est la misanthropie dans l'ordre moral. La résistance que lui oppose le père Chastel est des plus honorables, et nous souhaitons qu'elle soit efficace. Elle le sera d'autant plus que, nous sommes heureux de le dire, elle n'est point isolée. L'ouvrage qui nous occupe ne se produit pas sans autorisation; il porte en tête des approbations venues de Rome même. On sait d'ailleurs que la société de Jésus répond de tout ce qu'écrivent ses membres, et l'une de ses premières autorités, le père Liberatore (que ce nom soit d'un heureux présage!) a donné un assentiment authentique. Et puis ces doctrines ne sont point des nouveautés; ce sont plutôt des antiquités oubliées. Le père Perrone, aujourd'hui le premier théologien de l'Italie, a soutenu dans ses écrits, chaque jour plus répandus, des principes que nous voudrions voir plus uniformément adoptés dans les écoles religieuses de ce côté-ci des Alpes. Il s'est trop établi parmi nous que la misologie traditionaliste était comme l'accompagnement nécessaire de l'ultramontanisme, et l'on s'est jeté avec *cette ardeur à nous porter aux extrémités les plus opposées* qui caractérise la France, dit le père Chastel, dans certains excès de doctrine que la prudence italienne est loin d'approuver. Le catéchisme du concile de Trente avait dit, il y a longtemps : « L'esprit de l'homme a pu par lui-même, avec beaucoup de soin et de travail, découvrir et connaître un grand nombre

de vérités qui concernent les choses divines. » Et ces conciles assez obscurs que nos provinces des Gaules ont tenus il y a quelques années ont répété, — l'un, celui de Rennes, qu'il fallait se garder de ce fallacieux système de philosophie venu de ces hommes qui aiment si fort l'autorité que, si elle ne leur parle, ils ne peuvent jouir d'aucune certitude, et qui, élevant la foi et abaissant la raison outre mesure, sapent du même coup les fondemens de la foi et de la raison; — l'autre, le concile d'Amiens, qu'en attaquant le rationalisme, on devait prendre garde de réduire à une sorte d'impuissance l'infirmité de la raison humaine, que l'homme peut par elle concevoir et démontrer plusieurs vérités telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal, et qu'il est faux qu'il ne puisse admettre naturellement ces vérités qu'autant qu'il croit d'abord à la révélation divine par un acte de foi. C'est la constante doctrine, dit le même concile, des écoles catholiques. Enfin le souverain pontife a tenu un semblable langage. La cour de Rome en effet, dans tout ce qui ne touche pas trop directement son autorité, incline à la modération. Elle est politique, c'est dire qu'elle est sensée. Or maintenant ses droits sont amplement reconnus. Elle a obtenu et elle obtient chaque jour des églises nationales beaucoup plus que depuis des siècles elle n'aurait osé espérer ni prétendre. Cette victoire, qui assurément n'est pas sans dangers et que nous sommes loin de célébrer, a cet avantage de porter un vainqueur naturellement doux et prudent à prouver sa supériorité par sa sagesse. Le pape n'aspire qu'à dominer dans un royaume de paix, et les doctrines violentes, les témérités d'esprit et de raisonnement qui cherchent à lui plaire, ne sont pas plus dans ses goûts que dans ses intérêts. Lisez les encycliques sur les questions qui intéressent la philosophie, écartez une phraséologie malheureuse, les gémissemens affectés, les imputations gratuites, tout le fâcheux style de la chancellerie romaine, et souvent vous trouverez au fond les droits de la raison reconnus à côté de ceux de la foi. Cela était vrai même avant les quatre propositions mémorables qui ont, l'année dernière, condamné en termes formels le traditionalisme. Le père Chastel a pu les pressentir, mais il aura l'honneur de ne les avoir pas attendues pour publier son ouvrage.

IV.

En rendant un sincère hommage à ces preuves d'un zèle éclairé pour la raison et pour la paix, notre franchise ne serait pas entière si nous paraissions tout approuver sans distinction, et souscrire à tout ce que nous ne relevons pas. Même dans ce livre, dont l'esprit est excellent, tout ne nous satisfait pas au même degré, et nous pour-

rions signaler plus d'un passage où, entraîné par les habitudes du monde qui l'entoure, l'auteur s'exprime sans exactitude et sans justice sur ce qu'il appelle le rationalisme. C'est un autre adversaire qu'il entend combattre, et quoiqu'il ne lui consacre pas la vingtième partie des pages dirigées contre ses adversaires réputés orthodoxes, il se croit dans l'obligation de ne pas toujours traiter les philosophes avec une sagacité bienveillante. Il ne daigne pas toujours les comprendre, de peur de les ménager (1); il essaie même de se fâcher quelquefois, pour n'être pas accusé d'indulgence; mais cependant quelle différence constante entre le ton de sa discussion, entre l'esprit dans lequel il écrit, et ce langage immodéré, ces excès de pensée et de diction auxquels nous avaient habitués d'autres défenseurs de l'église! Le père Chastel dit quelque part que ces exagérations ne sont faites que pour rebuter ceux à qui on les adresse. Il a raison, et ce n'est pas encore là le plus grand mal. Si ce ton de violence devenait jamais dominant dans l'église, non-seulement elle abandonnerait les voies de la persuasion, mais elle verrait bientôt décliner l'autorité de sa parole. Que dans l'ardeur d'une vive discussion il échappe des expressions irritantes, on le conçoit et on l'excuse; la passion ne dépose pas contre la sincérité. Que la chaire même se permette une certaine véhémence, on peut le comprendre encore sans l'excuser : il faut émouvoir, il faut agiter un auditoire qui ne saurait être conduit tout entier par la raison; mais si dans un ouvrage fait à tête reposée, dans un mandement, dans une lettre pastorale, se retrouvent les mêmes invectives écrites avec le plus grand sang-froid du monde, comment l'expliquer? Est-ce à dessein, est-ce par laisser-aller qu'on parlerait ainsi? Que voudrait-on inspirer, le dédain ou le ressentiment? Ce ton d'anathème ne peut être sincère, et ceux qui veulent parler dans la chaire de vérité ne doivent point s'exposer à cette question : « Parlez-vous sérieusement? » L'exemple des controverses politiques abuse. Elles admettaient une vivacité, une violence qui pouvaient avoir leurs périls, mais dont enfin personne n'était dupe; l'esprit de parti ne peut se donner pour inspiré d'en haut. Que l'éloquence religieuse prenne les mêmes licences, qu'elle se permette la même exagération dans l'invective ou dans la flatterie, et elle amènera ses auditeurs à beaucoup rabattre de leur confiance dans la vérité des sentimens qui l'inspirent. Et qu'arrivera-t-il alors, quand les mêmes bouches annonceront l'Évangile? Quelle autorité leur restera-t-il pour affirmer les mystères, les espérances, les menaces enfin de la religion? La déclamation, qui est

(1) Ainsi nous aurions bien quelque reproche à lui faire sur la manière dont il interprète un passage d'un article inséré dans la *Revue* par M. Saint-René Taillandier (15 août 1853), passage dont l'auteur ne nous paraît pas en dire beaucoup plus que n'en dit le père Chastel lui-même à la page 466 de son ouvrage.

de mauvais goût dans un livre, est de mauvaise foi dans la chaire, et l'exagération des phrases, transportée de la littérature dans la prédication, tourne à l'hypocrisie. Tout homme, mais le clergé plus que personne, ne doit strictement écrire que ce qu'il pense. Il y a sans doute des gens qu'on ne persuade que par le faux, car enfin les convictions formées par des déclamations n'en sont pas moins des convictions, ceux que l'on convertit ainsi n'en sont pas moins convertis, et s'il fallait trop éplucher les effets de ce qu'on est convenu d'appeler la réaction religieuse, et écarter tout ce qui est dû à de mauvaises raisons ou à des sentimens vulgaires, on licencierait bien des disciples, on repousserait bien des cœurs que l'habitude peut amener plus tard à une piété plus digne de son objet. Puis le vent souffle où il lui plaît, et s'il apporte la foi, comment s'en plaindre? Il ne faut pas être plus difficile que Dieu même, et s'il a permis que le mensonge ramenât à la vérité, il faut... J'aime à pousser ainsi le raisonnement, parce que j'y sais une admirable réponse. Peut-être quelques lecteurs ont-ils déjà murmuré le nom de l'école dont j'avais l'air ici d'emprunter une argumentation favorite; mais qu'ils ne se hâtent de soupçonner personne, qu'ils écoutent les nobles paroles du père Chastel, et que son exemple profite à l'institution contestée qu'il venge et qu'il honore par son courage et sa candeur.

« On dira peut-être : la foi ou le scepticisme, voilà comment on convertit aujourd'hui et comment les bons esprits reviennent de toutes parts au catholicisme. — Nous savons que Dieu est maître de ses dons et qu'il a des voies bien diverses pour attirer à lui les âmes. La lumière d'en haut peut éclairer immédiatement, et la vertu divine entraîner un cœur droit et généreux, sans aucun de ces moyens que le calcul humain puisse saisir et analyser. Nous le dirons mêm , parce que la sagesse divine n'en paraîtra que plus admirable : aujourd'hui surtout bien des cœurs et des esprits, même distingués, sont ramenés à Dieu et à la religion par des moyens qui semblent entièrement disproportionnés avec un pareil résultat. Ce ne sont point des réflexions sérieuses, fermes et suivies, un enchaînement solide de vérités dont on se soit rendu un compte sévère et qui satisfasse pleinement la raison. Hélas! ils sont peu nombreux de nos jours ceux qui sont capables ou qui se donnent la peine de saisir la force d'un raisonnement et de suivre un enchaînement de déductions rigoureuses. Qu'est-ce donc qui les a gagnés et a triomphé de leurs doutes et de leurs hésitations? Dans cette étude de la religion, qu'est-ce qui les a frappés, ébranlés, déterminés? Souvent une impression, un sentiment non raisonné, une image, une figure de style, une comparaison ingénieuse ou touchante, une analogie, laquelle peut être forcée, exagérée, fausse. Et justement parce qu'on présente à quelqu'un, non la simple vérité, mais l'exagération de la vérité, c'est cette exagération qui le frappe et qui l'y attache. Il se trouve gagné à la vérité par quelque chose qui est tout différent d'elle et qu'elle désavoue, par quelque chose qu'il sera obligé lui-même de désavouer plus tard et de rectifier. Il le rectifiera

peut-être avec le temps et avec de nouvelles lumières; mais en attendant il est et demeure converti, attaché à la vérité. Dieu est admirable de sagesse et de bonté! Mais en conclurons-nous que c'est là le moyen ordinaire, le moyen sage et prudent, en un mot le moyen à conseiller pour arriver à la foi et au christianisme? Non, assurément... D'où vient cette disposition si générale des esprits, cette mollesse de raisonnement, cette faiblesse et ce manque d'énergie pour *suivre le raisonnement jusqu'au bout,* comme le dit Fénelon? Ce vice, plus général aujourd'hui peut-être qu'à aucune autre époque, peut venir de plusieurs causes; mais à coup sûr aussi il ne pourrait être que secondé, favorisé et justifié par les doctrines que quelques écrivains cherchent à répandre depuis trente ans. Lorsqu'on entend dire chaque jour par une école nombreuse, zélée et savante, qu'il faut commencer par la foi, qu'il faut croire avant de raisonner, etc., que peut en conclure le public, sinon que, la raison ne devant avoir aucune part dans la conversion, il faut embrasser la foi sans motifs et s'y abandonner aveuglément? La croyance, n'étant plus, même dans ses motifs, une affaire de raison ou un acte raisonné, tombe dans le domaine du sentiment, des impressions, du fanatisme et de toutes les folies. »

Voilà ce que nous enseigne le père Chastel, de la compagnie de Jésus. Que pourrions-nous ajouter? Le tableau qu'il trace est d'une triste fidélité. Rien n'est plus propre à empêcher les conversions réfléchies et sérieuses que ces manières peu scrupuleuses de discuter, que ces formes hautaines de prédication qui discréditent le prédicateur, que ces doctrines qui ne laissent aucun droit à la raison et à la conscience individuelle, qui présentent la vérité comme imposée par l'enseignement ou le commandement, qui prosternent dans la poussière tout ce qui est science, méditation, effort d'esprit, pour n'attribuer les signes augustes de la sagesse qu'à l'autorité visible se rendant témoignage à elle-même et cherchant l'obéissance au lieu de la conviction.

V.

J'en étais là de mes réflexions sur les conséquences de la philosophie de M. de Bonald, si l'on peut appeler philosophie quelques idées ingénieuses et confuses exprimées avec une apparente précision, quand un nouvel ouvrage, conçu dans le même esprit que celui du père Chastel, est venu me convaincre davantage encore, s'il est possible, que le principe du traditionalisme est aussi étranger à la foi qu'à la science, et qu'en l'attaquant on est loin de faire la guerre à la religion. Aux yeux de quiconque s'intéresse aux choses de l'esprit dans leur rapport avec la vie éternelle, l'église de France n'a pas produit de nos jours un interprète plus habile et plus éclairé que M. l'abbé Maret. Supérieur aux petites passions mères des grandes erreurs, il s'est peu à peu dégagé, dans une suite de bons écrits, des nuages qui

à ses débuts obscurcissaient encore sa pensée, et jamais ce sage esprit n'avait atteint un degré aussi élevé de justesse et de vérité que dans son dernier ouvrage, ***Philosophie et Religion***. Il est consolant de songer qu'au milieu de tant de tristes erreurs qui déparent tant d'ouvrages donnés pour utiles à la religion, un enseignement s'est établi dans la première école de théologie de la France qui remet en honneur les saines traditions du cartésianisme catholique, et que la jeunesse de nos séminaires peut, si elle est bien conduite, se presser autour de la chaire de M. Maret. Son dernier livre se compose de vingt-quatre de ses leçons rédigées avec réflexion, et il serait à souhaiter qu'elles eussent été entendues, non-seulement de tous les étudians en théologie, mais des supérieurs de bien des séminaires.

Le savant professeur se proposait d'établir à la fois la dignité de la raison et la nécessité de la révélation. Il était impossible qu'il ne rencontrât pas sur son chemin l'école qui semble absorber dans la révélation la raison même, et qui veut que Dieu ait eu besoin d'apprendre tout à l'homme après coup et par voie d'autorité extérieure, apparemment parce qu'il avait oublié en le créant d'en faire un être intelligent et raisonnable, et qu'il avait soufflé en vain sur sa face. Une fois en présence de cette école, M. Maret ne pouvait éviter de remonter jusqu'à M. de Bonald, et il a pris résolûment le parti de s'expliquer sur la fameuse hypothèse de l'origine de la parole. Avec une franchise bien louable, il s'est décidé à tempérer par de graves restrictions l'admiration qu'il avait autrefois professée pour l'auteur de la ***Législation primitive,*** et il s'est attaché à démontrer la vanité et le danger de la solution donnée par ce dernier au problème dont il s'exagérait la difficulté et l'importance. Suivant M. Maret, dont les assertions sont d'ailleurs justifiées par des preuves, Bonald a d'abord dit fort nettement et à plusieurs reprises que les idées étaient antérieures aux mots et que la pensée précédait la parole, ce qui, pour être l'opinion de tout le monde, n'en est pas moins l'opinion vraie. Puis, sans beaucoup se soucier de la concordance d'une doctrine avec l'autre, il a soutenu qu'avant la parole l'esprit était ***vide*** et ***nu,*** que le langage seul y faisait pénétrer la pensée, et pour ainsi dire y écrivait les idées comme sur un papier blanc. De là l'impossibilité de l'invention du langage, et de cette impossibilité la nécessité d'attribuer au langage une origine miraculeuse. Ceci ne peut s'entendre que de deux manières : l'homme a été créé parlant, ou la parole lui a été communiquée par une révélation extérieure et verbale. Or M. de Bonald s'est exprimé de manière à autoriser ces deux interprétations différentes et même opposées. La seconde est la seule qui prête à sa doctrine la valeur d'une découverte; la première, sainement entendue, n'aurait aucune conséquence. Il est trop clair que si l'homme est l'œuvre de Dieu, il tient de lui le don, c'est-à-dire la faculté de

la parole. Dans l'autre interprétation, il faut qu'un langage effectif ait été révélé à l'homme; en d'autres termes, c'est une langue déterminée qui lui a été divinement enseignée. Puisque chaque idée ne naît qu'avec chaque mot, l'hypothèse va jusque-là, ou elle est insignifiante, et c'est en effet ainsi que l'ont entendue ceux qu'on appelle traditionalistes. De cette double doctrine : la parole est la cause efficiente des idées et le produit d'une révélation divine, doctrine contraire à celle de toutes les grandes autorités, de Platon comme de saint Augustin, d'Aristote comme de saint Thomas, de Descartes comme de Bossuet, on a conclu que toutes nos connaissances avaient une révélation pour origine. Ainsi ce n'est plus ni l'expérience ni la raison qui est la source de la connaissance humaine. Nous ne savons les choses que grâce à leurs noms. C'est en métaphysique un nominalisme d'un nouveau genre. Le principe de toute certitude est ainsi placé en dehors de nous, et la recherche de la vérité n'est plus que la recherche du témoignage. La déférence à l'autorité du témoignage devient le seul légitime attribut de notre intelligence; la raison disparaît pour faire place à la foi, et la foi elle-même n'est plus que la soumission à la tradition, laquelle dépend pour chacun du temps, du pays et de la famille où il est né. Vainement allègue-t-on qu'il s'agit d'une tradition dont la source est divine. S'il s'agit d'une révélation au sens orthodoxe du mot, c'est une révélation surnaturelle ou plutôt extra-naturelle, et celle-là suppose l'homme déjà pourvu de son intelligence; elle suppose ce que dans le système elle est destinée à expliquer. La révélation chrétienne, par exemple, relève ou même transforme l'humanité; mais elle reçoit de la création l'homme de la nature pour en faire l'homme de la grâce. Si au contraire on veut parler d'une révélation naturelle, originairement divine comme tout ce qui est, on rentre dans l'ordre de la raison, mais on sort de l'ordre de la foi, et pour trop étendre le christianisme, on le noie dans la philosophie, à moins de soutenir que la distinction de la grâce et de la nature est vaine, et que tout est surnaturel, ce qui est contraire en même temps à l'expérience, au sens commun et à la théologie. Il n'y a plus dans cette doctrine de milieu entre un naturalisme absolu et une théophanie perpétuelle qui conduit à l'universelle théocratie.

Telle est en substance la critique que dans un style excellent, car M. Maret est un excellent écrivain, l'auteur de ***Philosophie et Religion*** dirige contre une école trop longtemps puissante, et qui n'est pas encore abattue. Son ouvrage contient sur d'autres questions fondamentales de la philosophie bien d'autres vues qui mériteraient notre examen, nous y trouverions beaucoup à apprendre et beaucoup à louer : nous aurons ailleurs à nous prévaloir du jugement prononcé par le sage doyen de la faculté de théologie sur saint

Thomas d'Aquin; mais ne nous écartons pas du sujet de cette étude : il s'agit du traditionalisme, système absolu, dangereux partout, en politique comme en philosophie. C'est dans la discussion lumineuse de M. Maret qu'il faut chercher les objections dont il l'accable, en le poursuivant dans les diverses interprétations, tantôt atténuantes, tantôt aggravantes, qu'on a données de la doctrine équivoque de M. de Bonald. Parmi les conséquences qu'il impute avec raison à cette malheureuse transformation de la philosophie chrétienne, il en est deux qui nous ont singulièrement frappé. La première, c'est qu'une doctrine qui tend à *expliquer l'intelligence par la magie des mots,* en écartant tous les systèmes des idées ou acquises, ou innées, ou *participées* et vues en Dieu, conduit à quelque chose *qui se rapproche beaucoup du sensualisme.* La parole n'est qu'un fait extérieur et sensible, et si elle appelle seule l'intelligence à l'existence actuelle, si la raison dépend de la parole, elle dépend d'un fait extérieur et sensible, et, pour tout dire, de la sensation. Aussi a-t-on vu des traditionalistes s'éprendre d'une sorte de complaisance pour la philosophie dite sensualiste, et tenter au moins la restauration du péripatétisme. Si l'on veut lire non pas les sermons du père Ventura, dont l'autorité philosophique n'est pas très grande, mais la préface assez remarquable de la dernière édition latine de la *Somme contre les Gentils,* de saint Thomas d'Aquin, on y verra de savans membres du clergé se déclarer pour Aristote contre Platon, afin de pouvoir préférer le moyen âge au XVIIe siècle et la scolastique à Descartes. C'est une réaction extrême qui aurait bien surpris M. de Bonald lui-même,

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

La seconde conséquence déjà indiquée, c'est qu'à vouloir tout suspendre à la chaîne d'or de la révélation, on affaiblit l'idée de la révélation même. Pour avoir voulu que tout fût divin, tout cesse de l'être. La pensée d'une *révélation naturelle,* comme le fait entendre M. Maret, et nous pouvons certifier qu'il est dans le vrai, est une des pensées qui peuvent le plus contribuer à ébranler la foi dogmatique. Sans doute on peut soutenir et il n'est pas hétérodoxe de supposer que tout est révélé, en ce sens que tout vient de Dieu, et qu'à le prendre ainsi, la raison naturelle elle-même est une révélation; mais ce point de vue est également celui du théisme rationaliste, et l'on peut, en s'y plaçant, diriger de fortes attaques contre la nécessité de toute religion révélée. Or il est assez remarquable qu'en ce moment une partie notable des apologistes orthodoxes tendent à se placer dans cette hypothèse particulièrement dangereuse pour l'orthodoxie. Tout le monde a lu, jusque dans certaines publications épiscopales,

que toutes les connaissances humaines, même les sciences profanes, même les systèmes philosophiques, même les religions fausses, prenaient leur source dans la révélation, et que le genre humain n'avait jamais eu qu'une seule foi. Or, en prodiguant ce nom sacré de révélation, on a fait comme un gouvernement aristocratique qui donnerait des lettres de noblesse à tous les citoyens, et l'on a compromis, en le généralisant, le privilége incommunicable de vérité et de sainteté regardé jusqu'ici comme le titre exclusif du christianisme. Quoique la religion soit, sur la terre, destinée à l'humanité entière, puisque le Christ est mort pour tous, il ne faut pas dire qu'elle ait été enseignée à tout le monde, et que la révélation soit, en tant que fait historique, universelle, ou bien il devient difficile de maintenir les dogmes particuliers qui en font la force et le caractère. Le traditionalisme absolu aboutit au naturalisme.

Tout cela n'a été inventé que pour mieux restaurer l'autorité de l'église et du saint-siége. La voyant ébranlée ou méconnue, on n'a, selon l'usage, imaginé rien de mieux que de la faire absolue. On a fermé les yeux sur les contradictions évidentes et les conséquences possibles, dans l'espoir de rencontrer une de ces doctrines extrêmes qui semblent supprimer toute erreur avec tout raisonnement, épais bandeau qui empêche de voir le danger et suffit à la peur. Telle était, pour la religion comme pour la politique, la doctrine qu'enseignait à son temps M. de Bonald; c'est là ce que, dans les jours de découragement, les esprits fatigués de mille mécomptes peuvent être quelquefois tentés d'accepter. La lassitude morale conduit à des extrémités, tout comme l'enthousiasme impatient d'agir et de vaincre. Ces extrémités sont les paradoxes de l'absolutisme théologique, ce sont ces résolutions désespérées qui entraînent l'homme à faire cession misérable de ses propres idées pour gagner un peu de repos, et à déposer tout droit de penser par lui-même pour échapper à la responsabilité d'une opinion. De telles circonstances sont favorables au succès ou à la réhabilitation de ces sophistes de bonne foi qui font spécieusement la théorie de la servitude intellectuelle, et démontrent savamment à la raison et au libre arbitre que Dieu ne les a mis en ce monde ni pour raisonner ni pour vouloir. Ce serait une vraie calamité que d'honnêtes esprits, entraînés par le mouvement actuel, se crussent obligés de revenir à des thèses vingt fois condamnées, et vissent dans les rapprochemens que le temps amène entre les partis une occasion de relever les doctrines qui les ont le plus divisés, et de reprendre tout ce qui rendrait une réconciliation humiliante et par conséquent impossible. C'est de la restauration de l'erreur qu'on peut dire qu'elle est la pire des révolutions.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LES

VACANCES DE CAMILLE

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE.

SECONDE PARTIE. [1]

V.

La liaison de Camille avec Léon d'Alpuis datait déjà de plusieurs années. Une de ces étourderies communes à la jeune femme en avait été l'origine. Camille tenait les livres et la caisse dans un magasin d'objets de fantaisie où Léon était entré un jour pour acheter un cadeau à sa mère, dont c'était la fête. Le commis préposé à la vente étant absent, ce fut Camille qui fit le marché; mais lorsque Léon se fut éloigné, emportant un coffret d'écaille payé cent francs, elle s'aperçut, en retrouvant l'étiquette détachée de l'objet vendu, qu'elle avait commis une erreur de cinq louis au préjudice de la maison. L'acheteur était trop loin pour qu'elle pût espérer le rejoindre. Il fallait ou déclarer la perte à son patron ou remplacer de sa bourse l'argent qui allait manquer à la caisse, car elle avait inscrit le coffret sous son véritable prix. Ce fut au dernier parti qu'elle s'arrêta, bien que cette restitution dût faire une brèche à ses petites économies; mais elle préféra supporter les conséquences de son étourderie plutôt que de risquer un aveu de nature à alarmer son patron sur l'avenir. Par ce moyen, elle évitait toute une série de remontrances qui l'eussent impatientée. Malheureusement elle n'eut

(1) Voyez la livraison du 15 avril.

point le temps d'aller prendre de l'argent dans sa chambre avant la vérification des comptes de la journée, qui se faisait chaque soir. On s'aperçut de l'erreur avant qu'elle l'eût déclarée. Dans un mouvement d'humeur, le patron laissa échapper quelques mots dans lesquels la jeune fille vit autre chose qu'un reproche adressé à sa négligence. Elle monta chez elle, prit cent francs, et vint les restituer à la caisse en manifestant l'intention formelle de quitter la maison le lendemain même. On lui fit des excuses, on lui proposa de passer l'erreur à profits et pertes : Camille maintint sa décision, et le lendemain, comme elle l'avait dit, un fiacre la transportait, elle et ses effets, chez une de ses amies, la seule connaissance qu'elle eût à Paris.

Le jour même du départ de Camille, Léon d'Alpuis, accompagné d'un de ses cousins, se présentait au magasin. Le cousin, ayant regardé les étagères, indiqua un nécessaire au marchand et en demanda le prix.

— Deux cents francs, répondit celui-ci. Léon parut fort étonné.

— Eh bien! mon cher, lui dit son cousin, tu as perdu ton pari; j'étais bien sûr aussi qu'un nécessaire pareil à celui que tu m'as montré coûtait plus de cinq louis.

— C'est pourtant la somme que j'ai payée hier, ici même, à une demoiselle que je ne vois plus, fit Léon, qui regardait autour de lui. Le marchand intervint entre les deux jeunes gens, et raconta ce qui s'était passé la veille, son altercation avec Camille et le départ de celle-ci.

— Je ne puis l'entendre ainsi, dit Léon. Il est déjà fâcheux que cette jeune personne ait perdu son emploi, il ne serait pas juste que je profitasse de son erreur. Voici ma carte, faites-la-lui parvenir en la prévenant que je tiens à sa disposition la somme qu'elle a tirée de sa bourse.

— Elle est partie sans dire où elle allait, répondit le marchand; mais un homme de peine, employé du magasin, savait l'adresse de Camille et l'indiqua aux deux jeunes gens, qui se rendirent aussitôt chez la jeune fille et ne la trouvèrent pas. Ils furent reçus par l'amie qui lui donnait asile; ne voulant pas initier un tiers au motif de sa visite, Léon écrivit à Camille et lui expliqua en termes ménagés ce qu'il aurait pu lui dire à elle-même. Il laissait son adresse, et demandait qu'elle lui fît savoir quel moyen il devait employer pour lui faire parvenir la somme dont il se croyait redevable envers elle. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain matin, il recevait d'elle un billet ainsi conçu : « — Vous ne me devez rien, monsieur; si j'avais brisé dans mon magasin un objet de valeur, et qu'on me l'eût fait payer, comme c'est l'usage, vous ne vous seriez pas cru

responsable de cette maladresse. Ce qui est arrivé hier à propos de votre acquisition est la même chose, et votre délicatesse n'a rien à réparer dans mon étourderie. »

Léon montra la lettre à son cousin. — Cette jeune fille est fière, dit-il.

— Hum, reprit le cousin, sa fierté m'inquiète; j'ai peur que ce ne soit de la rouerie.

Léon insista cependant pour avoir le cœur net de ce refus; il retourna chez Camille, qu'il ne trouva pas. Voulant couper court à l'aventure, il laissa les cinq louis à son amie, priant celle-ci de les lui remettre. Le même soir, en rentrant chez lui, il trouva chez son concierge une petite boîte cachetée renfermant les cinq pièces d'or enveloppées dans ce court billet : « Vous avez sans doute égaré avant de la lire, monsieur, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier. Faites-la chercher; elle vous expliquera pourquoi je vous renvoie ce que vous êtes venu déposer chez moi et que j'espère bien n'y plus retrouver. »

— Doutes-tu encore de la fierté de cette jeune fille? demanda Léon à son sceptique cousin.

— Il n'y a qu'une chose dont je ne doute pas, répliqua celui-ci, c'est que tu seras dans un mois, ou plus tôt, en liaison réglée avec mademoiselle Camille, qui est en train de faire avec toi de la dignité à cinquante pour cent.

Pendant qu'elle était l'objet de ces petits débats entre les deux cousins, Camille avait à subir les remontrances de son amie, qui ne comprenait pas ce qu'elle pouvait trouver de blessant dans la conduite de M. d'Alpuis. — Ne devines-tu pas, lui disait-elle, que ce jeune homme est amoureux de toi, et qu'il prend ce prétexte pour venir te voir? — Camille répondait à cela que Léon, ne l'ayant vue qu'une seule fois, pendant cinq minutes à peine, ne pouvait pas être épris d'elle, à moins que cet amour ne fût une impertinence. L'amie s'efforça de lui persuader que le jeune homme l'avait sans doute remarquée depuis longtemps dans son magasin, et que l'achat du coffret d'écaille n'avait été qu'un prétexte pour se rapprocher d'elle. — Alors il a perdu l'occasion, interrompit gaiement Camille, car il était seul avec moi, et ne m'a pas dit un mot. — Mais, reprit-elle sérieusement, que ce monsieur soit amoureux de moi ou non, ses procédés me froissent, voilà qui est certain. Ne me parle plus de lui, tu m'obligeras. Ce qui est plus grave que tout ceci, c'est que le soleil de Pâques va me trouver avec une vieille robe et un vieux chapeau, moi qui rêvais une si jolie toilette d'été.

Camille faisait des démarches pour trouver de l'occupation dans un autre magasin; mais pendant qu'on la promenait de promesse en

promesse, ses petites ressources s'épuisaient peu à peu. Son amie essaya de ramener à son esprit le souvenir de Léon d'Alpuis. Camille l'arrêta net. — Je viens d'écrire dans mon pays, dit-elle, pour emprunter une petite somme à une personne de ma connaissance. Dès que j'aurai sa réponse, je me mettrai dans un hôtel en attendant que j'aie trouvé une place. Si j'avais cru te gêner aussi longtemps, je ne serais pas venue. — Son amie l'embrassa en lui jurant qu'elle ne la gênait pas; mais Camille intérieurement ne renonça pas au projet de quitter sa compagne aussitôt qu'elle le pourrait, et celle-ci, de son côté, n'abandonna pas la pensée de rendre Camille heureuse malgré elle.

Quant à Léon, bien qu'il n'eût fait aucune tentative pour revoir la jeune fille, il ne l'avait pas oubliée complètement. Cette préoccupation, d'abord un peu vague, se changeait en une sorte de curiosité. Il n'avait vu Camille qu'une seule fois et dans une circonstance où il ne l'avait pas remarquée assez pour qu'il pût se rappeler comment elle était; mais il la savait jeune et la supposait jolie. Un soir, étant au théâtre, comme il cherchait pendant un entr'acte s'il ne rencontrerait pas quelque visage de connaissance au bout de sa lorgnette, il aperçut, à la galerie, la jeune femme chez laquelle il était allé deux fois pour trouver Camille. Elle causait avec une autre femme assise auprès d'elle, et Léon eut comme un pressentiment que cette voisine pouvait bien être Camille elle-même. Il n'osait se l'affirmer cependant, ne pouvant admettre qu'il fût possible de voir une seule fois cette charmante figure sans qu'il restât dans la mémoire un souvenir au moins suffisant pour assurer une reconnaissance. Le hasard devait fixer les incertitudes de Léon; comme il quittait le théâtre à la fin du spectacle, il entendit à quelques pas de lui une voix de femme qui disait : — Prends garde, Camille, tu vas perdre ton châle.— Léon se retourna et aperçut sous le péristyle les deux spectatrices qui avaient attiré son attention durant la soirée. L'une d'elles ramenait sur ses épaules son châle, qui en avait glissé. Comme elle s'était retournée, elle se trouva sous le regard de Léon, qui la salua. Camille parut embarrassée, serra le bras de sa compagne, et, se glissant dans la foule où Léon était arrêté, disparut à ses yeux sans qu'il pût la suivre.

A compter de ce jour, le souvenir de la jeune fille prit une place qui devenait de plus en plus envahissante dans la pensée de Léon. Il eut le besoin de la revoir sans oser pourtant se présenter chez elle. L'ayant rencontrée au théâtre, il supposa qu'elle y allait habituellement et devint d'une dévotion assidue au mélodrame. Par exception à ses habitudes, il courut les bals et les lieux de plaisir parisiens, mais il ne vit Camille en aucun endroit. Chaque matin, il

prenait au contact de son cousin une belle résolution audacieuse, et se mettait en route pour aller chez Camille; mais, arrivé à la porte, il rôdait timidement et s'en revenait chez lui. Un jour il se croisa avec Camille dans la rue de celle-ci; elle allait sans doute faire quelque commission dans le voisinage, car elle avait la tête nue et portait sous son bras un petit paquet, qui paraissait contenir des étoffes. Au moment où Léon, qui marchait parallèlement avec elle de l'autre côté de la rue allait la traverser, décidé à l'aborder, elle disparut dans l'allée d'une maison où se trouvait l'enseigne d'un mont-de-piété. Résolu à l'attendre, Léon se promena quelques instans sous les fenêtres de la maison où il l'avait vue entrer. La nuit vint, et le bureau de la détresse publique alluma son feu rouge. En voyant briller au-dessus de sa tête ce phare de la misère, Léon fut tourmenté par un pressentiment révélateur, qui fut bientôt confirmé lorsqu'il vit Camille sortir de l'allée noire, allégée du paquet qu'elle avait aux mains en y entrant. Il connaissait trop la fierté de son caractère pour l'aborder en ce moment, et, s'effaçant dans l'obscurité d'un angle, il la laissa passer devant lui, la suivant seulement des yeux.

Le lendemain, Camille recevait une lettre de Léon; le jeune homme ne faisait aucune allusion à l'incident du magasin, et encore moins à celui qu'il avait surpris la veille. Il parlait seulement de l'amour qu'elle lui avait inspiré, et la suppliait de lui permettre de la voir. La lettre était simple, exprimant moins le désir qu'une sympathie réelle. Léon ne faisait aucune offre de nature à blesser cette ombrageuse dignité. La lettre ne lui fut pas renvoyée, comme il l'avait craint, mais elle resta sans réponse. Deux jours après, il en écrivit une autre qui eut le même sort, puis une troisième, à laquelle Camille répondit. Sa réponse était nette et de nature à enlever toute espérance à Léon. Elle le priait de ne plus écrire. Le jeune homme lui obéit, mais il continua ses stations hasardeuses dans la rue où elle demeurait. Ce qu'il éprouvait pour elle, il ne pouvait clairement le définir. Tantôt il adoptait à son égard les opinions de son cousin, et la jugeait comme une femme habile aux manœuvres de la coquetterie; d'autres fois, il se passionnait jusqu'à l'emportement. Au milieu de ces alternatives, il reçut un soir une lettre d'une écriture inconnue, mais féminine. On lui apprenait que Camille venait de tomber malade de la fièvre typhoïde, et que, ne voulant pas rester à la charge d'une amie dont le dévouement avait épuisé les ressources, elle demandait à être conduite dans un hospice. Cette amie, instruite de l'intérêt que M. Léon d'Alpuis portait à Camille, avait cru devoir, à l'insu de celle-ci, lui faire connaître sa triste situation.

A la réception de ce billet, Léon prétexta auprès de sa famille un petit voyage de quelques jours et courut chercher un médecin qu'il emmena chez Camille. Le mal était dans toute sa force. Camille avait le délire et ne reconnut pas Léon, avec qui le médecin ne voulut pas s'engager avant une certaine crise qui ne devait pas tarder à se produire. Pendant quatre jours et quatre nuits, Léon resta auprès du lit de la jeune fille. La crise attendue avec tant d'anxiété amena une amélioration dans l'état de la malade. Le médecin commença à donner quelques espérances. Léon, qui avait épuisé le délai que ses parens lui avaient accordé pour son voyage, courut faire une apparition dans sa famille. Ce fut pendant son absence que Camille apprit de son amie tout ce qui s'était passé en dehors de sa volonté. Elle ne fit aucun reproche à celle-ci et s'endormit, brisée par une lutte de quatre jours avec la fièvre. Quand elle se réveilla, elle aperçut Léon au pied de son lit. Elle ne retira point sa main de la sienne, et le regarda longtemps sans lui parler; puis, lui faisant signe de se rapprocher, elle lui dit faiblement : — Eh bien! soit, si le bon Dieu le veut, nous nous aimerons.

Ce fut d'abord un étrange amour que cet amour déclaré et accepté dans le voisinage de la mort, car le mal, resté stationnaire pendant deux ou trois jours, offrait de nouveau des symptômes inquiétans. Léon ne songea même pas à trouver un prétexte pour vivre hors de chez lui; il passait tout son temps auprès de Camille. Un soir qu'il était seul avec elle, il sentit sa main qui l'attirait vers l'oreiller où elle reposait sa tête : — Merci, lui dit-elle tout bas; si l'on dit que dans ce monde aimer c'est vivre, grâce à vous je ne mourrai pas sans avoir vécu. — Comme s'il lui eût semblé qu'elle n'avait plus que quelques mots à dire, elle répétait toujours le même : — Je t'aime, oui, je t'aime! Et quand sa voix affaiblie manquait de force, elle exprimait son unique pensée par les gestes, par les yeux. On eût dit que son âme, éveillée tardivement à la passion, voulait la dépenser tout entière. Si on lui répétait que la force de la jeunesse triompherait du mal, elle accueillait cette espérance d'être sauvée moins pour se tromper elle-même sur la gravité de son état que pour empêcher les autres de croire à un danger. Le médecin déclara un soir qu'il était nécessaire qu'elle fît couper ses cheveux, dont l'épaisseur nuisait à l'action des bains glacés. Elle ne voulut y consentir que sur la permission de Léon. L'opération terminée, elle lui donna ses cheveux, et lui demanda un miroir pour se regarder. — Si je guérissais par hasard, je serais bien laide : m'aimeriez-vous encore? lui dit-elle.

Quelques jours plus tard, le médecin annonça à Léon que la science avait dit son dernier mot. Camille le comprit à la douleur de celui-ci.

Elle fit demander un prêtre. Pendant qu'on allait le chercher, elle attira Léon à son chevet. — Comme j'ai perdu du temps! lui dit-elle tout bas. Cet aveu, échappé à sa bouche, mêla une rougeur pudique à l'ombre mortelle qui planait déjà sur son front, où Léon posait le baiser du suprême adieu : première et chaste caresse que l'onction chrétienne allait sanctifier bientôt. Comme il pleurait silencieusement, elle lui passa les bras autour du cou, et, l'embrassant à son tour, elle lui murmura à l'oreille : — Ah! je crois pourtant que je vous aurais rendu bien heureux!

— Tais-toi! tais-toi! fit Léon, qui éclatait en sanglots.

— Pourquoi me taire? ajouta-t-elle. Je ne dis rien de mal, et Dieu peut m'entendre; je suis assez près de lui.

Léon sortit à l'arrivée du prêtre, qui resta seul avec la malade. Son ministère accompli, celui-ci se retira, et Léon rentra dans la chambre avec l'amie de Camille. Ils la trouvèrent fortifiée de cette sérénité que la religion donne aux mourans; elle attendait l'agonie, ce fut le sommeil qui vint. La nuit fut tranquille, et lorsque le médecin entra le lendemain matin, il parut étonné de n'être point accueilli par une mauvaise nouvelle. Il constata dans la situation de Camille un mieux qui ne lui permettait pas encore de revenir sur ses dernières paroles, mais qui jeta cependant un peu d'espérance dans le cœur de Léon. Dans la joie que trahirent les regards de son amant, Camille puisa comme une force de résistance contre la mort. L'amélioration étant devenue encore plus sensible dans la journée et dans la nuit suivante, Camille fut déclarée hors de danger.

Sa convalescence fut longue, mais entourée de soins qui ne la rendaient point impatiente d'en voir arriver le terme. Sûre d'avoir remis le pied dans la vie, elle y marchait doucement. Enfin, six semaines après le jour où elle avait trouvé Léon assis au chevet de son lit, elle sortait pour la première fois à son bras. Les circonstances qui avaient accompagné le début de leur liaison devaient lui donner un caractère sérieux qui jeta d'abord quelque crainte dans la famille de Léon lorsqu'elle en fut instruite. Le cousin, qui était revenu beaucoup sur le compte de Camille, fit entendre raison aux parens de Léon. — Si vous ne lui lâchez un peu la corde, il la brisera, leur dit-il. Il est arrivé à un âge où un jeune homme de famille doit avoir trois choses : un cheval, des dettes et une maîtresse. Léon se passe de cheval, il ne fait pas de dettes; laissez-lui sa maîtresse, c'est une bonne créature, et maintenant que je la connais, je regrette d'en avoir pensé du mal autrefois.

Léon fut laissé libre, et depuis plusieurs années Camille réalisait la promesse qu'elle lui avait faite le jour où, près de mourir, elle lui avait dit : — Il me semble que je vous rendrais bien heureux. —

Un jour cependant le père de Léon avait pris son fils à part : — Mon ami, lui avait-il dit, tu as vingt-sept ans, il faut songer à te marier. Il ne convient pas que j'entre dans tes secrets de garçon; mais si tu étais engagé dans quelque liaison de jeunesse qu'il te fût pénible de rompre brusquement, prends les ménagemens que tu croiras nécessaires à la situation. Je m'engage à n'apporter aucun empêchement à ce que cette rupture s'accomplisse d'une manière digne de toi. Je t'ai donné depuis quelques années la preuve d'une tolérance indulgente, ne m'en fais pas repentir, et prends note de ce que je t'ai dit.

En parlant ainsi à son fils, M. d'Alpuis n'avait encore aucun projet sérieusement arrêté à son égard. Le mariage dont il lui avait parlé n'existait encore dans son esprit qu'à l'état d'idée. Avant d'entamer aucune négociation, il souhaitait que Léon fut libre, et que son union avec la jeune fille qu'il lui destinait fût autre chose qu'une association de fortune. Au début de la passion de Léon pour Camille, il s'était inquiété de voir la tournure sérieuse que prenait cette amourette, et un moment il avait été sur le point de faire intervenir son autorité pour amener une séparation entre les deux jeunes gens; mais à cette époque leur liaison avait déjà un an de date, et Camille, sans s'en douter, comptait des protecteurs dans la famille de son amant. Une vieille tante, qui adorait Léon et qui était un peu encline au romanesque, s'était amusée à faire la police des amours de son neveu, et formulait son opinion à l'égard de sa maîtresse d'une manière très favorable à celle-ci. — Ce mauvais sujet a bon goût, disait-elle familièrement; sa petite conquête est charmante, et puisqu'elle sait le retenir auprès d'elle, laissons-les s'adorer tranquillement. Mieux vaut que Léon ait rencontré cette petite fille que d'aller courir et se ruiner avec des coquines à la mode.

L'esprit de famille est toujours un peu mathématicien. Après calcul fait, on s'aperçut que la liaison de Léon, au lieu d'enfler les chiffres de son budget de dépense, en avait amoindri le total annuel. A cette remarque, qui prouvait le désintéressement de Camille, s'ajoutaient d'autres observations également en sa faveur. Ainsi Léon ne témoignait aucunement, dans ses rapports avec ses parens, qu'il fût absorbé par une affection étrangère; il semblait au contraire s'efforcer de reconnaître, par des soins plus assidus, des attentions plus délicates, et une soumission absolue à tous leurs désirs, la liberté qu'ils lui abandonnaient tacitement d'être heureux en dehors de sa famille. Cependant Léon n'avait pu s'empêcher de songer quelquefois qu'un moment viendrait où il aurait à compter avec les exigences de la vie sociale; mais il n'y songeait que comme un homme qui a des engagemens pour une échéance encore éloignée, et ne veut pas troubler la quiétude du présent par le souci de l'avenir. Au pre-

mier avertissement de son père, et comme mis à l'aise par la bienveillance que celui-ci lui témoignait, Léon crut pouvoir hasarder quelques confidences sur la nature de ses relations avec Camille, qui ne lui permettaient pas de la quitter d'un jour à l'autre sans brutalité et sans ingratitude. Son père l'interrompit en lui disant que ces confidences ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà. — C'est précisément parce que je prévois tout ce que cette séparation aura de pénible, lui dit-il, que j'ai pris l'avance en te laissant du temps pour l'adoucir par toutes les précautions qu'il te plaira d'employer. Il est peu convenable, à un certain point de vue, qu'un père s'immisce en ces sortes d'affaires; mais ma complaisance passée devait amener naturellement celle dont je fais preuve aujourd'hui..... Tu n'as, je l'espère, demanda-t-il à Léon avec une sorte d'inquiétude, fait à cette jeune fille aucune promesse qui engage ton avenir?

— Aucune, et elle ne m'en a jamais demandé, répondit Léon.

— Alors, reprit le père, il faut la préparer à un dénoûment qu'elle a dû prévoir, et puisque tu m'obliges à être plus précis, je t'autorise à prendre à son égard les dispositions dont tout galant homme accompagne ordinairement la rupture d'une liaison qui a été convenable.

— Oh! mon père, dit Léon, Camille n'est pas une femme que l'on a et que l'on quitte pour de l'argent. Elle acceptera notre séparation, parce qu'elle la sait nécessaire; mais toute autre chose sera refusée, j'en suis sûr.

— Ce sera à toi de vaincre, si tu les rencontres, des scrupules qui seraient exagérés, lui dit son père. Une femme qui a aimé un homme et s'est bien conduite avec lui peut accepter non l'offre vulgaire d'un paiement, mais des ressources qui deviennent un dernier témoignage d'affection pour elle, quand elles doivent la préserver d'une misère qui serait un remords pour celui qui la quitte... Je ne crois pas, acheva M. d'Alpuis en souriant, que tous les pères de famille se montrent aussi concilians, mais je ne veux pas que l'accomplissement de ma volonté soit rigoureux pour le fils que j'aime... et pour celle qui l'a aimé. Allons, mon enfant, reprit-il en voyant que Léon s'attendrissait un peu, c'est assez d'émotion. La vie est la vie.

A la suite de cette conversation avec son père, Léon lui avait demandé au moins trois mois pour préparer sa rupture avec sa maîtresse. — Prends-en six, avait répondu M. d'Alpuis; mais au bout de ce temps sois libre.

Léon contrastait singulièrement par le caractère et le langage avec les jeunes gens dont le scepticisme feint ou véritable profite de toutes les issues que l'esprit peut ouvrir pour échapper au senti-

ment. Son éducation, qui avait été faite dans la famille, et l'habitude d'y vivre, avaient perpétué en lui des traditions de respect et d'obéissance qui ne sont pas toujours intactes à vingt-cinq ans; mais l'âge n'avait émancipé que son intelligence, son cœur était resté enfant. Si, comme il en avait eu l'idée, son père, au début de sa liaison avec Camille, avait exigé qu'il y renonçât et fît un voyage, Léon sans doute aurait souffert, étant sérieusement épris, mais il serait parti. Aujourd'hui, après l'avoir imprudemment peut-être laissé libre pendant quatre ans, on le rappelait sous la dépendance du devoir : il montrait les mêmes dispositions dociles à s'y rendre. Après l'engagement pris avec son père, il était décidé à aller dire à Camille : — Nous avons encore six mois à être heureux, et après nous ne serons plus qu'un souvenir l'un pour l'autre. Au lieu d'attrister les derniers jours que nous avons à passer ensemble, veux-tu y mettre tant de bonheur que le souvenir nous en reste éternel? — Cet aveu loyal fut arrêté sur les lèvres de Léon par une confidence de sa vieille tante. — Ton père a des projets sur toi, mon enfant, lui dit-elle, et il est question de nous faire aller à la noce. Ainsi profite de la dernière année de ta vie de garçon. A propos, et ta petite? L'aimes-tu toujours?

— Toujours, ma tante.

— Allons, reprit la bonne femme, ta future te la fera oublier. Puis elle lui cita le nom de la jeune fille à laquelle on songeait pour lui dans sa famille, et commit l'étourderie d'avouer à Léon que ce mariage rencontrerait peut-être quelques difficultés, car un des parens de Mlle d'Héricy, qui devait lui laisser une fortune considérable, ne trouvait pas celle du fils de M. d'Alpuis suffisante. Mlle d'Héricy était d'ailleurs encore trop jeune, et en supposant que le mariage dût s'accomplir, il devait, dans tous les cas, se trouver reculé bien au-delà de l'époque qu'on avait fixée à Léon pour qu'il eût reconquis sa liberté. Il jugea donc inutile d'alarmer Camille aussi longtemps à l'avance, et continua à vivre avec elle comme par le passé.

Au bout de plusieurs mois, n'ayant reçu aucun avertissement nouveau et ayant appris par sa tante que des circonstances obligeaient son père à renoncer provisoirement à ses projets, il supposa qu'un nouveau délai lui était accordé tacitement; mais, au moment où il s'attendait le moins à voir troubler la tranquillité dont il jouissait, en plein hiver, à la veille de Noël, M. d'Alpuis annonça à son fils qu'ils étaient invités à de grandes chasses sur les domaines de M. d'Héricy, leur voisin de campagne, et qu'il fallait se préparer à partir. Léon alla aux nouvelles auprès de sa tante. Il trouva la bonne dame occupée à ses préparatifs de voyage. — C'est pourtant à cause de vous, beau neveu, lui dit-elle, que toute la maison va s'ensevelir

dans la neige. — Et elle lui expliqua brièvement la situation. Celui des parens de Mlle Clémentine d'Héricy qui avait fait quelques obstacles à son mariage avec Léon était mort. La famille d'Héricy profitait de ce deuil pour aller passer l'hiver à la campagne, et c'était chose convenue avec les parens de Léon que ceux-ci iraient en même temps habiter leur propriété. Les rapports de voisinage qui ne manqueraient pas de s'établir entre les deux familles amèneraient également entre les jeunes gens qu'on souhaitait unir des rapprochemens plus familiers que ceux permis à la ville. — Et si vous vous plaisez l'un à l'autre, comme on l'espère, à moins que vous ne soyez très difficiles l'un et l'autre, acheva la bonne tante, on vous mariera aux lilas. Voilà ce qui se passe, beau neveu. Aide-moi à mettre mes robes dans les malles, et ne les chiffonne pas trop, ajouta-t-elle.

— Et quand partons-nous, ma tante? demanda Léon avec inquiétude.

— Monsieur ton père, lui dit-elle, nous traite comme si nous étions des conspirateurs et qu'il fût préfet de police : il nous accorde vingt-quatre heures pour faire nos paquets.

Léon supplia sa tante de faire naître des lenteurs qui occasionnassent un retard.

— Ta mère et moi, répondit-elle, nous sommes décidées à résister même à la gendarmerie, si ton père veut nous faire partir avant que les couturières et les modistes aient achevé leurs commandes. Si tu as de ton côté quelques petites affaires à expédier, tu peux compter au moins sur deux jours.

VI.

Léon courut chez Camille sans intention arrêtée, mais disposé cependant à préparer l'aveu que la nécessité l'obligeait à lui faire. Il ne la trouva point seule chez elle, et fut presque content que la présence d'un tiers vînt fournir un prétexte à son silence. Camille était avec une jeune femme de son voisinage, une des rares connaissances féminines qui eussent été tolérées par Léon. Il devina que sa présence venait interrompre quelques confidences sentimentales, en s'apercevant que l'amie de Camille avait les yeux rouges et que son émotion avait gagné sa maîtresse. Resté seul avec celle-ci, il lui demanda ce qui s'était passé.

— C'est cette pauvre fille qui vient de me raconter ses chagrins, répondit Camille : son amant la quitte pour se marier.

— Et comment la quitte-t-il? demanda Léon, qui voyait dans ce rapprochement de situation offert par le hasard une porte ouverte à un commencement d'aveu.

— Oh! il agit fort mal, répliqua Camille; il lui a jeté brutalement cette nouvelle sur le cœur comme un pavé.

Léon se sentit mal à l'aise sous le regard de sa maîtresse, et, pour diminuer son embarras, il se mit à marcher dans la chambre en fumant.

— Mais, dit-il en observant l'impression que sa question pourrait faire naître, ce garçon a de la fortune, je crois, et en jetant ce pavé, comme tu dis, il a dû avoir soin de l'envelopper de manière à amortir le coup.

—Cela ne justifie pas sa manière d'agir, qui a été brutale et cruelle, répondit Camille. On ne met pas brusquement à la porte de sa vie, en la prévenant d'un jour à l'autre, une femme qu'on dit avoir aimée. — Ainsi, reprit-elle avec une grande vivacité, car c'était une des facultés de sa nature sensible de s'imprégner pour ainsi dire de la passion d'autrui, — ainsi voilà le premier et le dernier mot des hommes avec les femmes qui leur donnent les plus belles années de leur existence. De l'argent, et tout est dit!

Elle prit sa tête dans ses mains, et, presque accroupie au coin de son feu, resta silencieuse. Léon comprit qu'il n'avait rien à dire, à moins de tout dire.

— Eh bien! après tout, fit Camille, sortant de sa torpeur et secouant la tête comme pour faire tomber les pensées qui l'obsédaient, n'est-ce pas toujours ainsi que cela doit finir? N'ont-elles pas raison, celles-là qui ne voient dans un amant qu'un compagnon passager au bras duquel elles marchent joyeuses, en renouvelant chaque matin leur provision d'amour quotidien, celles pour qui le mot adieu n'est qu'un point qu'on pose tranquillement après une phrase achevée? Ah! bonne fée, bonne fée, toi qui donnes l'insouciance à tes filleules, pourquoi n'es-tu pas ma marraine?

— Camille! Camille! s'écria Léon en s'approchant d'elle.

Elle l'attira à ses côtés, et lui dit tout bas en lui passant les bras autour du cou : — Pardonne-moi, on m'a soufflé ce soir une bouffée de mauvais air dans l'esprit. Que veux-tu? ajouta-t-elle en mettant un baiser pour sourdine à ses paroles, comme si elle eût craint de les faire trop entendre; je sais que mon bonheur habite une maison de paille, et je m'effraie quand le voisin crie au feu. Tiens, reprit-elle en se levant et en allant décrocher un calendrier neuf que son facteur lui avait apporté dans la journée, tous les ans à cette époque-ci, quand je vois l'almanach de l'année prochaine, je ne puis m'empêcher d'être inquiète en regardant ces longues colonnes qui représentent les mois et les jours. Je me demande tout bas si nous irons ensemble jusqu'au bout...

Léon voulut l'interrompre, car en l'écoutant il était inquiet et op-

pressé comme un homme qui voit un enfant jouer avec une arme chargée. — Pourquoi nous attrister en parlant d'une chose qui est encore probablement si lointaine? dit-il.

Camille ne s'aperçut pas heureusement du démenti que le son de la voix de Léon donnait à ses paroles. — Lointaine, mais certaine, reprit-elle. Je puis parler de cette chose sans trop m'attrister, mais seulement quand tu es avec moi. Et puis ne voit-on pas tous les jours des gens qui se portent bien parler de la mort? Cela ne fait pas mourir plus vite qu'à son heure. Nous devons nous séparer un jour...

— Tais-toi, dit Léon en lui serrant la main.

Camille insista. — Nous devons nous quitter, reprit-elle; mais il ne peut y avoir entre nous qu'une séparation définitive occasionnée par ton mariage. Un garçon de ton âge ne se marie pas comme une petite demoiselle à qui sa mère vient dire un jour, en lui présentant un futur : Ma fille, voici monsieur un tel qui vous épouse après-demain, faites-lui la révérence et cachez votre poupée. Tu seras instruit à l'avance des projets de ta famille, tu pourras même les deviner, on t'obligera à aller plus fréquemment dans le monde, on te ménagera des rencontres avec une héritière bien dotée qu'on t'aura choisie. Tu entendras enfin autour de toi des chuchotemens vagues dont il te sera facile de pénétrer le sens. Eh bien! je demande à être avertie dès ce moment.

En écoutant Camille, Léon se demandait intérieurement si quelque avis anonyme ne l'avait pas prévenue du danger qui la menaçait, et si ses paroles n'avaient pas pour but d'en provoquer l'aveu. Cet aveu, vint jusqu'au bord des lèvres de Léon; mais, au moment de parler, il éprouva une impression étrange, comparable à celle que peut éprouver un chirurgien qui va pratiquer une opération difficile, et que la tranquillité du sujet effraie plus que ne le ferait sa résistance. Ce qui l'avait alarmé le plus jusque-là, il faut le dire, c'était surtout la préoccupation de la douleur que cet aveu causerait à sa maîtresse, et ce fut surtout au moment où elle lui parlait elle-même de leur rupture, dans un avenir encore lointain et indéterminé, qu'il comprit cette chose si simple, qu'une rupture l'éloignerait autant de Camille qu'elle séparerait celle-ci de lui-même. Camille s'était rapprochée de lui, accroupie sur le tapis, au pied de la chaise où Léon se tenait rêveur, cachant son visage dans l'ombre pour dissimuler son émotion. Elle reprit doucement, continuant sa pensée : — Je veux que tu me préviennes à l'avance. Sois tranquille, je ne te tourmenterai pas, d'aucune façon. Tu as déjà mis assez de bonheur dans ma vie pour que j'aie perdu le droit d'accuser la destinée quand elle se montrera sévère. En m'aimant il y a quatre ans,

tu ne m'as rien promis que de m'aimer; mais jusqu'ici tu as tenu ta promesse, et je ne crois pas t'avoir rendu la fidélité rigoureuse. Nos troubles et nos bouderies n'ont jamais eu de motif sérieux. C'étaient de petits nuages légers qui passent rapidement sans cacher le ciel et sans faire d'ombre. Je veux que les derniers instans de notre vie commune conservent la tranquillité de ses premiers jours. Aussi n'entendras-tu sortir de ma bouche aucune parole amère, au fur et à mesure que nous approcherons du terme de notre liaison. Qu'aurais-je à te reprocher d'abord? Rien. Sous mon apparence étourdie, j'ai un grand fonds de raison, et tu ne me verras tenter aucune résistance contre ce qui est inévitable. On t'a permis de m'aimer dans ta famille; je serais injuste envers elle et je manquerais de reconnaissance, si j'essayais d'apporter le moindre obstacle à ses désirs. Notre liaison aura été irrégulière, c'est le nom qu'on donne, je crois, aux affections qui naissent spontanément en dehors des conventions et des intérêts, et qui n'ont d'autre sécurité d'existence que leur franchise même; mais quand le terme en sera arrivé, au milieu de mon chagrin j'aurai la joie de savoir que tu t'éloignes de moi le cœur sain, et que l'amour de celle qui t'aimera n'aura pas de blessures à y panser.

Comme elle achevait ces mots d'une voix qu'elle s'efforçait de maintenir calme, Camille s'aperçut que la main de Léon tremblait dans la sienne. Elle se leva rapidement, observa le visage de son amant et s'aperçut qu'il était pâle. — Qu'as-tu? lui demanda-t-elle vivement.

— Rien, dit Léon, écartant une pensée douloureuse, c'est l'odeur de ton charbon de terre qui m'a fait mal à la tête.

— Menteur, qui ne veux pas dire la vérité! fit Camille, courant après lui dans la chambre et le forçant à revenir à la place qu'il venait de quitter.

— Menteur? balbutia le jeune homme, convaincu cette fois que sa maîtresse était instruite de tout.

— Oui, menteur! orgueilleux! reprit la jeune femme, qui ne veux pas convenir que ce n'est pas le feu, — il est éteint, — mais seulement l'idée de penser qu'un jour il faudra nous quitter...

— Je t'en prie, Camille,... tais-toi! s'écria Léon, qui ne cachait plus son émotion.

— Ah! que je suis contente de te voir comme cela! dit celle-ci en frappant dans ses mains. C'est tout ce que je voulais savoir. — Et revenant s'accroupir aux pieds de Léon, elle ajouta tout bas : N'est-ce pas que d'y penser, cela fait bien du mal?

Léon attira Camille auprès de lui, et pendant quelque temps la tint silencieusement embrassée. Durant cette muette étreinte, leurs

deux cœurs étaient si voisins, qu'ils se révélaient presque l'un à l'autre par la rapidité de leurs battemens les émotions diverses qui venaient de les agiter mutuellement.

Camille la première rompit ce silence. — Ne parlons plus inutilement de ces choses-là, dit-elle en se dégageant des bras de Léon, et elle ajouta : — Je ne suis pas sortie depuis plusieurs jours; le temps est beau, tu devrais me mener voir les boutiques du nouvel an. Et à propos, continua-t-elle sur un ton de curiosité enjouée, quelle surprise me ménages-tu cette année pour mes étrennes? — Il semblait qu'une étrange coïncidence dût pendant toute cette soirée ramener des allusions à la situation autour de laquelle Camille se promenait comme un aveugle autour d'un précipice. Plusieurs fois le hasard avait offert à Léon une occasion de parler, en dégageant son aveu des difficultés d'une entrée en matière. Cette fois comme les autres, il s'abstint. La question de Camille lui rappela cependant que s'il était provisoirement résolu à lui taire la vérité, il était du moins dans l'obligation de lui avouer son départ. Elle apprit cette nouvelle assez tranquillement; elle était habituée d'ailleurs à voir Léon la quitter chaque année pour aller passer quelques semaines dans la propriété de ses parens pendant la belle saison; un départ au milieu de l'hiver n'était pas même un événement nouveau. Plusieurs fois déjà, à l'époque de la fermeture de la chasse ou au moment du passage des oiseaux, Léon s'était absenté de Paris; mais ces absences étaient toujours de peu de durée. Camille s'inquiéta seulement en apprenant que toute la famille de Léon émigrait au moment où les réunions du monde, les bals, les soirées étaient dans leur plus grand éclat. — Ma mère est très fatiguée, lui dit Léon; c'est précisément pour échapper aux obligations que lui impose son séjour à Paris pendant l'époque des réceptions qu'elle désire aller passer quelque temps à la campagne. Je crois que son intention est d'y rester jusqu'au carême. — Et, ne voulant pas alarmer sa maîtresse par l'idée d'une trop longue absence, il se hâta d'ajouter : Je ne pense pas qu'elle me garde auprès d'elle tout ce temps.

La tranquillité apparente de Léon rassura Camille autant que les raisons très naturelles qu'il lui donnait pour expliquer ce que son voyage avait d'inusité. Une autre raison, ayant son origine dans l'égoïsme même de la passion, contribuait à lui faire accepter le départ de Léon et son absence momentanée. Camille faisait intérieurement cette réflexion : qu'en s'éloignant lui-même de Paris à l'époque où tous les salons étaient ouverts, Léon échapperait aux séductions dont elle les supposait peuplés, ainsi qu'aux occasions de se laisser entraîner vers quelque engagement préparé par les soins de

sa famille. Comme Léon s'étonnait qu'elle accueillît aussi facilement la nouvelle de son départ, elle lui avoua naïvement le petit calcul intéressé qu'elle venait de faire, et ne prit point d'alarme nouvelle en voyant le singulier sourire que cet aveu avait amené sur les lèvres de son amant.

Léon, devant paraître chez son père, qui donnait une soirée d'adieu, se disposait à quitter Camille, lorsqu'ils reçurent la visite de Francis Bernier. Celui-ci offrait le soir même un réveillon dans son atelier, et venait inviter les deux jeunes gens. Après le souper, on devait organiser un petit bal. Camille n'avait pas assez souvent l'occasion de se distraire pour que Léon songeât à ne point la faire profiter de celle qui se présentait. Il savait qu'elle trouverait chez Bernier une société amusante, et pensa qu'à la veille d'une séparation, le tumulte d'une nuit de plaisir pourrait utilement étourdir son esprit. — Eh bien! dit-il à Francis, si tu as le temps, attends que Camille soit habillée; tu l'emmèneras directement chez toi. J'irai vous rejoindre après avoir passé une heure chez mon père.

Et il sortit, laissant Bernier seul, pendant que Camille allait s'habiller dans sa chambre. Camille donnait d'ordinaire peu de temps à sa toilette; toute sa beauté étant sur elle, elle n'avait point besoin de la chercher pendant une heure dans des cartons, dans des tiroirs, ou dans les pots mystérieux d'un laboratoire chimique. Au bout de dix minutes, elle était prête et tendait la main à Francis en lui disant : — Partons-nous? J'espère que je suis belle, ajouta-t-elle en tournant devant lui.

— Est-ce qu'on ne me fera pas l'honneur de mettre les diamans de la couronne? demanda Bernier en riant.

— C'est vrai, j'oubliais, fit-elle, et, prenant dans un petit coffret une paire de pendans d'oreilles fort modestes, elle vint les attacher devant la glace. Comme elle était sur le point de partir, ses regards tombèrent sur un petit carton très élégant que Bernier avait déposé sur une chaise en entrant. Sa curiosité flaira quelque objet de coquetterie. Elle prit le petit carton, s'approcha de Bernier, qui riait dans sa moustache, et lui dit d'une voix caline : — Est-ce qu'il faut ouvrir?

Et, sans même attendre sa permission, elle enleva le couvercle du carton, d'où s'échappa une subtile odeur d'essence orientale. — Ah! que c'est joli! s'écria Camille en déployant un de ces burnous algériens dans lesquels les femmes s'enveloppent pour sortir du bal ou du théâtre. Elle ne put résister au désir d'essayer le burnous, et comme elle en drapait les plis sur ses épaules en se regardant avec satisfaction dans la glace, Bernier lui dit : — Ce chiffon vous plaît, gardez-le, mignonne. Je l'ai apporté pour vous; c'est mon étrenne.

Après l'avoir remercié, Camille se promena majestueusement dans la chambre, heureuse comme un enfant à qui on a donné un jouet nouveau. — Une question, dit-elle en se posant devant Francis; ai-je l'air d'une femme du monde ainsi?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela?

— Sans doute.

— Eh bien! non, répliqua Bernier. Donnez-moi le bras, et allons-nous-en.

Comme il l'avait promis, Léon vint rejoindre sa maîtresse chez Francis, et la trouva fort animée au milieu d'une société de jeunes gens qui pour la plupart étaient des amis, et traitaient Camille en camarade. Ce fut dans cette soirée que celle-ci imagina de lever sur chacun d'eux un impôt de distractions pendant tout le temps que devait durer l'absence de Léon. Malgré la complicité de sa tante, celui-ci dut quitter Paris le lendemain même, M. d'Alpuis n'ayant pas consenti à différer le départ.

Les adieux de Léon et de Camille ne furent du côté de celle-ci attristés par aucune préoccupation. Quant à Léon, il avait renoncé à risquer même une demi-confidence. Sans avoir l'intention de résister aux volontés de son père, il espérait gagner du temps. Rien d'ailleurs n'était encore conclu, et ce voyage, dont le but était d'amener un rapprochement sympathique entre lui et Mlle Clémentine d'Héricy, pouvait bien ne pas avoir les résultats qu'on paraissait en attendre. Dans tous les cas, les projets de la famille restaient ouverts à l'intervention du hasard, et si Léon manquait trop d'initiative pour faire naître lui-même des obstacles, il se sentait du moins disposé à profiter de tous ceux que l'imprévu enverrait à son aide.

VII.

Cette partie de chasse à laquelle M. d'Alpuis et son fils avaient été invités n'était en réalité qu'un prétexte, une sorte de terrain neutre où l'on voulait que les deux jeunes gens se rencontrassent pour la première fois, dans une entrevue dégagée de l'embarras et de la gêne qui accompagnent toujours une présentation officielle. Tous les détails de cette rencontre avaient été convenus à l'avance. Pendant la chasse, on devait croiser la promenade équestre des dames châtelaines, qui se joindraient à M. d'Héricy pour retenir M. d'Alpuis et son fils à dîner. Ce *scenario* était l'œuvre de la tante de Léon, qui voulait, dans toutes les circonstances de la vie, ménager la part du romanesque. Suivant elle, tout dépendait de la première impression que les jeunes gens éprouveraient en face l'un de l'autre, et elle avait tout disposé pour que cette impression, mutuellement

agréable, leur inspirât le désir de se retrouver ensemble; mais le hasard devait apporter à son plan des modifications de nature à en compromettre la réussite.

Le matin de cette chasse, comme Léon achevait de s'équiper, il fut abordé par le garde de son père, espèce de Bas-de-Cuir assermenté. Ce rustique personnage, qui s'appelait Lolo, était depuis quinze ans au service de M. d'Alpuis, et avait fait l'éducation cynégétique de son fils. Comme tous les gardes, Lolo était en rivalité avec ceux des voisins, et particulièrement avec celui de M. d'Héricy. Ils passaient leur vie l'un et l'autre à guetter l'occasion de se faire des procès-verbaux, et il fallait toute l'autorité de leurs maîtres respectifs pour que leur antipathie ne sortît point des limites de l'injure quand ils se rencontraient.

— Monsieur, dit Lolo en entrant dans la chambre où se tenait Léon, Tabareau vous a *sentu* arriver hier au soir, et, sauf votre respect, il a *gueulé* après vous toute la nuit. Pour le faire taire, je lui ai promis que vous l'emmèneriez travailler aujourd'hui.

— Nous chassons avec les chiens de M. d'Héricy, répondit Léon.

— Sacrebleu! dit Lolo en tournant sa casquette; Tabareau va être bien fâché. Et il reprit : — Si monsieur voulait me le permettre, quand il sera parti, je lâcherai tout de même Tabareau; il prendra le train de monsieur et le rejoindra là-bas, comme sans le faire exprès, parce que, continua le garde, je serais humilié si monsieur, qui est mon élève, ne tuait rien aujourd'hui.

— Ah! tu as peur de ma maladresse? fit Léon.

— C'est sans intention d'offense, répondit Lolo; mais monsieur est habitué à ce lambin de Tabareau, qui vaut mieux dans un de ses poils que tous les *anglais* de Robert (c'était le nom du garde de M. d'Héricy).

— Ne sont-ils pas bons, ces chiens? demanda Léon.

— Peuh! reprit Lolo, ayant l'air de faire une concession dédaigneuse; c'est des jolies bêtes, qui vous ont le feu dans le ventre et le diable dans les jarrets; mais quand ça vous pousse un lièvre, faut que le plomb soit rudement vif à lui dire bonjour.

— Et tu veux dire que le mien ne l'est pas assez? interrompit Léon.

— Monsieur, chacun a ses habitudes, répondit respectueusement le vieux garde en se retirant.

Léon et son père partirent à pied pour aller rejoindre M. d'Héricy. Au carrefour qu'il leur avait indiqué, celui-ci les attendait avec son garde. Après les salutations d'usage, les chasseurs se dispersèrent pour aller se poster à des endroits que Robert leur indiqua comme étant le passage de l'animal, qui avait été détourné la veille à l'intention des hôtes attendus par M. d'Héricy. Ceux-ci placés avec la

recommandation de ne point s'éloigner pour éviter les accidens, le garde pénétra dans l'enceinte où se tenait un chevreuil *brocart,* et découpla deux paires de demi-briquets anglais dont il appuya la quête. Connaissant les mœurs de son animal, il savait à l'avance la route qu'il allait parcourir : après s'être fait battre pendant quelque temps, le *brocart* devait arriver sous le fusil des messieurs d'Alpuis père ou fils. Léon était à son poste depuis cinq minutes, lorsque l'aboiement des chiens lui annonça que le chevreuil était lancé; mais tout à coup, dans une direction très opposée à celle que la chasse semblait suivre, et à une assez faible distance, Léon entendit la voix d'un chien bien gorgé, dont les notes graves et les coups de gueule régulièrement alternés lui rappelèrent la basse de Tabareau. Voici ce qui était arrivé. Une demi-heure après le départ de ses maîtres, Lolo avait pris sur lui de commettre une infraction à leurs ordres. C'était d'ailleurs depuis longtemps son idée fixe de faire chasser Tabareau sur la propriété dont Robert avait la garde. Après avoir fait sortir du chenil le vieux basset, atteint d'un commencement de rhumatisme, Lolo lui frictionna les jambes avec un baume qui était également bon, disait-il, pour les maux de chrétien. La friction achevée, il lui entoura les jarrets dans des morceaux d'étoffe de laine qui s'arrêtaient au-dessus de ses pattes, et dans cet équipage singulier il l'emmena vers la chambre où l'on rangeait les ustensiles de chasse. Tabareau en fit le tour deux ou trois fois, en suivant de ses yeux intelligens les indications du doigt de Lolo, qui lui montrait le bois de cerf sur lequel Léon suspendait ordinairement son fusil. En n'y voyant plus cette arme, dont l'absence significative lui révélait le départ de son maître pour la chasse, le vieux basset commença dans son langage une série de réclamations énergiques. — Il a compris, pensa le garde. Mettant le chien en laisse, il le conduisit à mi-route du chemin que ses maîtres avaient dû parcourir, et le laissa aller à son gré dès que Tabareau eut indiqué qu'il sentait leurs traces.

Tout en cheminant tranquillement de son allure, encore un peu ralentie par les espèces de bas de laine qui entouraient ses jambes torses, le basset entra par un bris de clôture dans une sorte de parc réservé voisin d'une habitation. Une trace de fauve encore chaude vint le détourner de la route qui devait le conduire à ses maîtres. Il avait bien hésité un moment; mais son instinct de chasseur était si grand, qu'il était parti à pleine voix sur la piste, et mettait debout une chevrette (1) qui avait plutôt les allures d'un animal privé que d'un fauve. Peu défiante en effet, la chevrette se laissait pour-

(1) La femelle du chevreuil.

suivre à vingt pas, suivant les allées, se retournant pour regarder le chien, s'arrêtant comme pour l'attendre, et se laissant approcher de si près, qu'il aurait pu lui souffler au poil. Sortie par une brèche du parc réservé où elle avait été levée, ne se reconnaissant plus au milieu des grands bois qu'elle traversait, la chevrette, inquiétée instinctivement, avait quitté les allées pour se jeter dans un massif de quelques arpens qui partageait les deux chemins à l'angle desquels Léon avait été posté. Tabareau la menait doucement, débrouillant ses ruses et manœuvrant pour l'éloigner de l'enceinte. En reconnaissant la voix de son basset, Léon ne put retenir une exclamation de mauvaise humeur. Il craignait que son chien, en restant dans ce voisinage, n'en éloignât le brocart, chassé par la petite meute de M. d'Héricy, et que celle-ci commençait à ramener, suivant l'itinéraire indiqué par le garde. — A vous, monsieur! cria Robert en faisant signe de loin à Léon. Celui-ci se mit en position. En guettant l'arrivée de l'animal pour le tirer à sa sortie du bois, il aperçut à quarante pas de lui, dans le feuillage rouillé des jeunes chênes, une forme rousse qui semblait se mouvoir. Bien qu'il ne pût en distinguer le sexe, il reconnut un chevreuil, et ne doutât pas que ce ne fût celui dont l'approche lui était signalée. Il épaula rapidement et fit feu; mais à travers la fumée de son coup, et bien au-dessus de l'endroit où il venait de tirer, Léon vit le brocart franchissant la route d'un seul bond, et mené très raide par les chiens de M. d'Héricy. — Sur quoi donc monsieur a-t-il tiré? lui demanda Robert, qui était accouru.

— C'est ce que je me demande, répondit Léon, un peu étonné. Cependant il se précipita pour vérifier son tir.

— Monsieur a touché, dit Robert en ramassant une poignée de poils roux restés au pied d'un arbre que le plomb avait criblé; mais ce n'est pas le brocart, ajouta-t-il en reconnaissant des empreintes fraîches, c'est une chevrette.

— Elle est blessée, fit Léon; voici du sang sur les bruyères.

— Mais, interrompit le garde en prêtant l'oreille, Dieu me pardonne! c'est la musique de ce gueux de Tabareau que j'entends là!

— Oui, dit Léon, qui ne put s'empêcher de sourire. Je n'avais pas voulu l'emmener ce matin; il se sera échappé pour me rejoindre, et aura levé dans sa route la bête que j'ai tirée...

Il fut interrompu par un nouveau coup de feu.

— C'est à l'Épine, dit Robert, monsieur votre père y était placé.

— Dans ce cas, reprit Léon, le brocart doit être tué.

— Votre chevrette aussi a son compte, fit le garde. Elle ne peut pas emporter son coup bien loin. Je parie que votre basset lui mord les jarrets. Nous n'avons qu'à le suivre : il nous mènera dessus.

Après avoir marché sous bois pendant un quart d'heure, suivant la bête au sang, Léon et Robert arrivèrent dans une grande allée et aperçurent à une courte distance deux femmes vêtues en amazones et qui arrêtaient leurs chevaux pour causer avec M. d'Alpuis, que M. d'Héricy semblait leur présenter.

— C'est madame et mademoiselle qui font leur promenade à cheval, dit le garde à Léon.

Celui-ci pensa qu'il était convenable d'interrompre sa chasse pour rejoindre la compagnie; mais, comme il allait se diriger de ce côté, la chevrette parut sur la lisière du bois, toujours poursuivie par l'infatigable Tabareau. Elle parut vouloir traverser l'avenue; puis, arrivée au milieu, l'effort qu'elle avait fait pour prendre un dernier élan ayant épuisé le reste de ses forces, elle tomba sur ses jarrets.

— C'est singulier, dit Robert entraînant Léon. — Ah! monsieur, s'écria-t-il quand il fut auprès de la bête expirante, qui s'était retournée à son approche, voilà un coup de fusil bien malheureux! — Et il ajouta en se parlant à lui-même : C'est ce gredin de basset qui l'aura levée dans le parc.

— Qu'y a-t-il? demanda Léon, que l'exclamation de Robert avait inquiété.

— Il y a, dit celui-ci, que vous avez tué la chevrette de Mlle Clémentine, une petite bête qu'elle a élevée et qu'elle adorait...

Au même instant, Tabareau parut à son tour sur la route : ses poils étaient hérissés d'épines; ses longues oreilles, qui traînaient à terre, avaient été déchirées par les ronces, et il avait perdu un de ses bas de laine. En voyant que la bête était couchée sur le flanc, il conclut que sa besogne était terminée et cessa de donner de la voix. Seulement il s'approcha de la chevrette pour lécher le sang qui coulait de son épaule fracassée. Robert lui donna un coup de pied pour l'éloigner. Comme le garde n'était pas coutumier de politesse avec lui, Tabareau ne parut point surpris de cette brutalité. Ayant la conscience d'avoir bien fait son devoir, il passa derrière Léon, et, remuant sa queue droite avec la régularité d'un balancier de métronome, il semblait demander à son maître s'il n'était pas content de lui. Une nouvelle bourrade l'envoya rouler à trois pas; il se releva, se recula hors de portée des coups, et assis sur son train de derrière, la tête penchée entre les jambes et presque cachée entre ses oreilles, qui faisaient trois plis par terre, il médita quelque temps sur l'ingratitude humaine, s'interrompant quelquefois dans sa méditation pour éplucher ses pattes avec sa langue.

Cependant Léon venait d'être rejoint par la compagnie. Flairant l'approche de sa maîtresse, la chevrette avait fait un effort pour se

relever. Mlle d'Héricy, reconnaissant son animal favori, était descendue de cheval.

— Ah! ma mère! dit-elle tristement sans regarder Léon, dont l'attitude était fort embarrassée, on a tué Dolly!

Et la jeune fille ne put s'empêcher de mêler quelques larmes à celles qui s'échappaient, grosses et lentes, des yeux de la chevrette.

— Robert, dit M. d'Héricy à son garde, achevez cette bête, qu'elle ne souffre pas.

— Mon père, fit Clémentine, je vous en prie, pas devant moi.

M. d'Alpuis lui offrit la main pour remonter à cheval, et elle partit aussitôt, accompagnée de sa mère.

Léon ayant expliqué à son père les causes qui avaient amené la mort de Dolly, celui-ci présenta ses excuses à M. d'Héricy, qui crut devoir poliment rejeter l'accident sur le peu de soin des domestiques. — Un jour de chasse, dit-il, on aurait dû retenir la chevrette en captivité, comme on avait coutume de le faire dans ces circonstances.

— Tout autre chasseur, ajouta M. d'Héricy en se tournant vers Léon, eût fait comme vous, car tout gibier devant les chiens est gibier de tir. Allons, Robert, achevez Dolly, et que ma fille ne la voie plus à son retour. Quant au chevreuil qui est à l'Épine, vous le ferez porter chez monsieur, ajouta-t-il en désignant M. d'Alpuis.

Le programme de la tante de Léon n'en reçut pas moins son exécution; mais la mort de Dolly, si puéril que fût cet incident, était de nature à jeter une sorte de contrainte dans cette première présentation. Quoique fille bien élevée, Clémentine n'avait pu faire un souriant accueil au meurtrier involontaire de sa chevrette, et celui-ci, qui se trouvait vis-à-vis d'elle dans la situation d'un homme ayant commis une maladresse après laquelle toute excuse est banale quand elle ne peut rien réparer, garda une contenance également voisine de la froideur. Il n'était cependant point porté à trouver ridicule l'affliction de Clémentine : tout attachement, quel que soit l'être qui en est l'objet, est un indice de sensibilité, et il regretta sincèrement que la première impression qu'il lui laissât de sa présence fût un chagrin pour la jeune fille. Il ne put s'empêcher pourtant de faire cette réflexion que cet incident était une première réponse que le hasard avait faite à son appel, et que, sans fournir raisonnablement un prétexte à rupture, son entrée dans la maison d'Héricy avait commencé par un pas en arrière. Cela n'empêcha point Léon de gourmander vivement Lolo, qui, en lâchant Tabareau, s'était fait l'ouvrier de l'imprévu; mais le vieux garde fut si enchanté en apprenant que son lambin, comme il l'appelait, avait fait tuer une chevrette sur les terres de Robert, qu'il mêla à sa pâtée du soir la moitié de sa

propre soupe, et sacrifia une portion de son vieux cognac pour frictionner ses rhumatismes, après quoi il le conduisit au chenil, qu'il avait garni d'une litière fraîche.

Trois jours après la chasse, Léon apprit que la famille d'Héricy était invitée à dîner chez son père. Sa tante le prit à part dans la matinée, lui fit une fort belle morale, et le supplia de venir la trouver quand il serait habillé, pour qu'elle lui mît elle-même sa cravate. En attendant les convives, Léon s'enferma dans sa chambre, et passa deux heures avec Camille, en lui écrivant une longue lettre où l'on sentait dans chaque ligne palpiter le regret de l'absence et le désir du retour.

Cette seconde entrevue n'eut aucun résultat nouveau. Elle était trop rapprochée de l'incident qui avait embarrassé leur première rencontre pour que les deux jeunes gens ne restassent pas sous le contre-coup de cet embarras; mais cette situation ne pouvait se prolonger sans indiquer un parti-pris d'éloignement, qu'on aurait pu accuser d'affectation, puisqu'il n'était point sérieusement motivé. Les relations des deux familles étaient devenues d'ailleurs quasi-quotidiennes. Les longues soirées de l'hiver, qui paraissent encore plus longues à la campagne, où les distractions sont peu variées, se passaient alternativement chez M. d'Héricy ou chez M. d'Alpuis. Quelques tasses de thé, le jeu, la conversation, faisaient les frais de ces réunions. A vrai dire, s'il eût été libre, comme son père pouvait le supposer, Léon eût donné les mains à son projet; mais entre lui et Mlle d'Héricy, si charmante qu'elle fût, il y avait là-bas, à cinquante lieues de lui, une figure toujours présente à son souvenir.

Profitant des occasions d'intimité qui lui étaient ménagées avec Clémentine, Léon résolut de pénétrer son caractère, d'étudier ses sympathies et ses répulsions, pour se mettre ensuite lui-même, dans son langage et dans sa conduite, en contradiction avec elle. Il espérait, par cette manœuvre, accumuler contre lui dans l'esprit de la jeune fille des préventions de nature à la rendre hostile à des désirs qui n'étaient plus même dissimulés par les parens. Malheureusement le plan devait être éventé avant que les résultats eussent pu se produire. Dans la vie comme au théâtre n'est pas comédien qui veut. Léon ne pouvait se modifier d'un jour à l'autre, même en apparence. A chaque instant, il sortait du rôle qu'il s'était imposé pour rentrer dans sa propre nature, et ces contradictions ne pouvaient échapper à une jeune fille qui avait quelque intérêt à les surprendre. Alarmée dans les commencemens, Clémentine s'était naïvement trahie auprès de la tante de Léon, qu'elle n'avait pas eu besoin de prier bien longtemps pour que celle-ci devînt sa confidente. La bonne dame, selon son expression, lisait dans le jeu de son neveu;

elle rassura la jeune fille à propos des craintes que celle-ci lui avait avouées. — Léon, lui dit-elle, est un faux mauvais sujet, qui, dans une intention que je crois comprendre, s'efforce de paraître autrement qu'il n'est en réalité. Pour le bien connaître et le bien apprécier, croyez le contraire de ce qu'il vous dira, chère enfant, et n'ayez pas d'inquiétude sur l'avenir. En unissant votre jeunesse à ma vieille expérience, nous l'obligerons bien à jeter le masque. Vous devez être le bonheur de sa vie, il ne sera pas dit qu'il aura passé à côté de son bonheur sans s'arrêter.

— Mais, demanda Clémentine, il faudra donc le rendre heureux de force?

Cet audacieux aveu fit sourire la vieille tante, qui lui dit en l'embrassant: — J'ai juré que vous seriez ma nièce, et jamais je n'ai manqué à une promesse.

Aidée par une auxiliaire rusée, Mlle d'Héricy s'amusa à tendre à Léon des piéges où sa franchise le poussait tête baissée. Un soir, causant musique avec Clémentine, qui venait de recevoir de nouvelles partitions, Léon, connaissant les préférences de la jeune fille pour l'école allemande, ouvrit une parenthèse ironique contre les maîtres qui en sont la gloire. — Les Allemands, disait-il d'un ton dédaigneux, ce sont des savans et non pas des musiciens. Comment pourraient-ils l'être, des gens qui habitent un pays où le brouillard enrhume les oiseaux, et qui passent leur vie à boire de la bière à grande cruche? Selon moi, la musique est par excellence un art de spontanéité et d'inspiration. La musique, c'est la mélodie, une chose inattendue qui tombe d'un beau ciel dans une oreille humaine. Aussi le premier pâtre italien guidant ses bœufs dans la campagne romaine en sait-il plus long dans vingt-cinq mesures que tous les symphonistes d'outre-Rhin, qui font de la musique avec le traité du contre-point, comme les faux poètes, qui font leurs vers à coups de dictionnaire.

— Et Beethoven? interrompit Clémentine, ne reconnaissant point dans cette tirade les emprunts faits par Léon à un feuilletoniste paradoxal.

— Beethoven, un sourd, fit Léon.

— Et Schubert? reprit Clémentine.

— Un poitrinaire!

— Et Mozart, et Gluck, et Haydn, et Weber, tous ces grands génies, vous ne les acceptez pas? demanda la jeune fille. Pourquoi donc, en lisant le journal, regrettiez-vous hier de ne pas être à Paris pour assister aux séances du Conservatoire, où l'on n'exécute que la musique des maîtres que vous me dites ne pas aimer? Pourquoi y avez-vous un abonnement? demanda-t-elle avec une impatience mutine.

— Mademoiselle, c'est la mode à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, répliqua Léon, que les remarques de la jeune fille avaient un peu embarrassé.

— Mais alors pourquoi donc m'avez-vous dit une fois que la mélodie des *Adieux* vous donnait envie de pleurer?

Léon se rappela cet aveu, qui lui était échappé dans un moment de franchise. Il resta indécis un instant, et répondit avec un grand sérieux : — Les oignons aussi me font pleurer. — Il espérait que ce mot vulgaire, écho d'une plaisanterie entendue dans l'atelier de Francis Bernier, donnerait à la jeune fille une très fâcheuse idée de son esprit, et que ce serait une mauvaise note qu'elle lui marquerait de plus; mais cette réponse avait fait rire Clémentine, qui étouffa l'expansion de sa gaieté dans les premières mesures du *la ci darem la mano*. Comme elle achevait sans paraître se préoccuper de Léon, celui-ci se pencha sur son épaule et lui dit : — Ayez donc l'obligeance de recommencer.

— Ah! fit Clémentine en se retournant, je vous prends cette fois en flagrant délit d'admiration pour Mozart. Si la mode est à Paris de paraître aimer ce qu'on n'aime pas, est-ce donc la mode ici de ne point paraître aimer ce qu'on aime?

Léon ne put voir la rougeur qui avait empourpré le front de la jeune fille, qui s'était aussitôt penchée sur le clavier; mais le son de sa voix lui avait bien paru donner à ces paroles le sens d'une interrogation et l'accent d'un reproche. Il était rare qu'une scène de ce genre n'eût point lieu tous les soirs, et Clémentine commençait à se convaincre que la tante de Léon avait eu raison en lui disant que son neveu jouait un rôle auprès d'elle, et qu'il ne fallait croire que le contraire de ce qu'il lui dirait. — Pourquoi est-il comme cela avec moi, demandait-elle à sa confidente intime, et quelle singulière manie de me contrarier en tout? Est-ce pour éprouver mon caractère? Mais s'il s'habitue ainsi à ne pas dire ce qu'il pense et à dire ce qu'il ne pense pas, je serai très embarrassée le jour où il me dira qu'il m'aime.

Clémentine aimait Léon. Elle savait son inclination autorisée et la trahissait avec toutes les ingénuités audacieuses d'un cœur qui n'a pas à se contraindre. Un jour, dans une promenade à cheval qu'elle faisait en compagnie de Léon, à qui elle avait demandé d'être son écuyer, comme ils s'étaient laissé entraîner un peu en avant de la voiture où se trouvaient les parens, ils se croisèrent avec le messager rural, qui venait faire sa distribution dans les habitations éloignées de la commune. Cet homme, ayant reconnu Léon, s'arrêta pour lui remettre une lettre qu'il avait à son adresse; mais comme il ouvrait son portefeuille, une charrette qui passait effraya le cheval, un peu inquiet, que montait Léon. Il se jeta de côté, et son cavalier,

11.483

sachant que lorsque l'animal avait peur, il était imprudent de le vouloir arrêter raide, lui rendit les rênes pour qu'il prît un peu de champ et eût ainsi le temps de se calmer. Le messager, qui était resté seul avec Mlle d'Héricy, tenait la lettre à la main d'un air embarrassé. Voyant que Léon filait toujours en avant, il tendit la lettre à Mlle d'Héricy. — C'est bien, dit celle-ci en la prenant, je vais la remettre à M. d'Alpuïs. — Et elle partit pour rejoindre Léon, qui de son côté commençait à revenir sur ses pas. Clémentine n'avait certainement eu aucune intention indiscrète, mais, en prenant la lettre des mains du messager, ses yeux, qui s'étaient arrêtés machinalement sur l'adresse, y avaient reconnu une écriture de femme. Elle remit, en tremblant un peu, la lettre à Léon, qui la serra dans sa poche. Pendant toute la promenade, Clémentine ne put dissimuler un reste de préoccupation. Elle avait hâte que l'on fût rentré, comptant bien que Léon profiterait du premier moment de solitude qui lui serait offert pour prendre connaissance de la lettre qu'elle lui avait remise, et que la convenance l'avait sans doute empêché d'ouvrir devant elle. Aussi, lorsqu'après le dîner, qui avait eu lieu ce jour-là chez son père, Clémentine vit reparaître Léon au bout d'une absence de quelques minutes dont elle soupçonnait bien l'emploi, s'attacha-t-elle curieusement à retrouver sur le visage du jeune homme un reste de l'impression qu'avait pu lui causer sa lecture.

Cette lettre était de Camille, et celle-ci l'avait écrite dans un de ces momens où le cœur, pris d'un besoin subit d'épanchement, se met, pour ainsi dire, sous enveloppe, pour aller à travers la distance battre une heure auprès d'un cœur ami. Léon était sorti de cette lecture presque aussi heureux que s'il venait de passer un quart d'heure auprès de sa maîtresse. La joie qu'il avait éprouvée était restée sur son visage et se révélait par une bonne humeur que Clémentine attribua à la réception d'une heureuse nouvelle. En voyant Léon plus gai que de coutume, elle éprouva un dépit que la réflexion rendit presque douloureux; elle ne put même le dissimuler, et surprit le jeune homme par les taquineries qu'elle lança dans la conversation, par ses impatiences, par quelque chose enfin qui n'était pas elle, ou qu'il n'avait pas du moins jusque-là remarqué dans ses façons d'être. Comme elle travaillait à un petit ouvrage de tapisserie destiné au bureau de bienfaisance du canton, qui organisait une loterie pour les pauvres, elle cassa deux ou trois fois la soie dont elle faisait usage en tirant son aiguille trop vite.

— Cette soie est détestable, dit-elle, jetant dans la cheminée le peu qui en restait.

— Eh bien! dit Léon se précipitant, et vôtre bobine que vous jetez aussi.

Mais le feu était ardent, et la bobine, tombée dans des braises

incandescentes, était déjà à moitié consumée. Clémentine, ayant pris dans sa boîte à ouvrage un nouvel écheveau, demanda à Léon un morceau de papier pour dévider sa soie autour. Il se leva et chercha dans le salon s'il ne trouverait pas un vieux journal, mais, n'en voyant point : — Je vais prendre une carte dans un jeu dépareillé, dit-il à Clémentine.

— Non, dit-elle; il faudrait ouvrir la table de whist. Ne troublez pas les joueurs.

Elle chercha dans ses poches, et, ne trouvant rien : Comment, reprit-elle avec un petit geste d'impatience, vous n'avez pas grand comme la main de papier à me donner?

Léon chercha de son côté dans ses poches et ne trouva que la lettre de Camille. La petite chatte blanche de Clémentine, qui dans ses affections avait succédé à Dolly, parut alors près de la cheminée, jouant avec une petite boule de papier qu'elle roulait devant elle.

— Ne cherchez plus, dit Mlle d'Héricy, qui s'était baissée et avait ramassé le papier; mais en le dépliant pour en faire une seconde bobine, elle reconnut l'enveloppe de la lettre qu'elle avait reçue du messager, et que Léon, sans y prendre garde, avait froissée dans sa poche, puis roulée pour amuser la chatte. Clémentine jeta rapidement son écheveau de soie au bras de Léon, et commença à tourner la soie autour de l'enveloppe. Elle se remit ensuite à travailler, mais sans parler, et avec tant de distraction qu'elle ne pouvait même arriver à compter ses points et se trompait à chaque instant. Témoin de ce trouble, dont il ne pouvait s'expliquer la cause, Léon s'aperçut que la jeune fille regardait souvent la pendule, et paraissait suivre avec impatience la marche de l'aiguille. Quand sonna l'heure à laquelle on se retirait quotidiennement, il remarqua en outre avec quelle promptitude elle se levait, avec quelle vivacité elle aidait sa mère et sa tante dans leurs préparatifs de départ.

— Mademoiselle d'Héricy semblait bien pressée de nous voir partir, dit-il à sa mère.

— Elle paraissait un peu souffrante ce soir, répondit Mme d'Alpuis.

Et tout bas elle ajouta : — Comment la trouves-tu?

C'était la première fois qu'une interrogation lui était adressée au sujet de Clémentine.

— Je la trouve charmante, ma mère, répondit-il simplement.

Restée seule, Clémentine avait retiré la soie roulée autour de l'enveloppe, et un nouvel examen de l'écriture avait confirmé sa première pensée : c'était bien une lettre de femme. Et quelles relations pouvait avoir une femme avec un jeune homme comme Léon? Si pure que fût sa pensée, Mlle d'Héricy était d'un âge où l'esprit cu-

rieux d'une jeune fille est sorti des limites d'une niaise ignorance, et a commenté plus d'une fois les souvenirs du théâtre ou les révélations du roman de mœurs, dont les plus hautes murailles et la plus sévère police n'empêchent jamais l'entrée dans les grands pensionnats. La lettre contenue dans cette enveloppe était d'une maîtresse, cela n'était pas même l'objet d'un doute pour Clémentine, et ce n'était pas cette certitude qui l'alarmait, mais au contraire l'incertitude où elle était sur la nature des relations de Léon avec la femme qui lui écrivait. Était-ce une bonne fortune, interrompue brusquement par son départ de Paris, ou une liaison déjà ancienne? Était-ce une lettre *de* femme ou la lettre *d'une* femme? Nuance moins subtile qu'elle ne paraît l'être d'abord, puisqu'elle sert à distinguer la fantaisie de la passion. Quelques lignes de cette lettre tombées sous les yeux de Clémentine auraient pu l'éclairer, et lui indiquer si elle avait affaire à une femme dont sa dignité ne devait pas même connaître l'existence, ou à une rivale.

Ces lignes, elle les trouva. Sur un des angles de l'enveloppe, Camille avait tracé ces quelques mots très serrés : « Troisième *post-scriptum*. Au moment où je ferme ma lettre, je m'aperçois que j'oublie de te dire que je suis déménagée depuis trois jours. Cela m'a fait un peu de peine, va, de quitter ce petit logement : c'était le pays où mon cœur est né. Si la personne qui me remplace doit y être aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans, elle n'aura pas trop cher de loyer. » Suivaient le nom de la rue et le numéro de la maison que Camille habitait. — Cette fois Clémentine savait à quoi s'en tenir. La liaison de Léon n'était point une aventure banale, sa maîtresse était une femme aimée et qui aimait, une rivale, une ennemie enfin. Les quelques lignes de ce *post-scriptum* suffisaient pour lui révéler toute la nature de cette passion. Clémentine froissa ce papier, non plus avec dépit, non pas avec colère, mais avec une douleur qui lui était restée inconnue jusque-là : c'était l'épine aiguë de la jalousie qui, en blessant son amour naissant, venait de la piquer au cœur.

Son premier dessein avait été de se confier à sa mère. Elle ne lui avait pas dit son amour pour Léon, mais elle le lui avait laissé deviner. Elle voulait que toutes relations fussent suspendues avec les d'Alpuis, elle voulait surtout ne plus revoir leur fils; mais ne l'avait-elle pas déjà trop vu? La confidence des relations de Léon avec une autre femme, surtout lorsqu'il les continuait par correspondance, devait, elle en était certaine, alarmer assez ses parens pour qu'ils fussent les premiers à vouloir l'éloigner du fils de M. d'Alpuis. L'idée de cet éloignement lui fut insupportable. Elle résolut de se taire. Dans cette insomnie, la première qui eût troublé les nuits si

calmes qui la menaient si doucement à l'heure du réveil, son esprit passa par toutes les fiévreuses douleurs de l'irrésolution. Elle brûla l'enveloppe de la lettre de Camille, comme si elle eût espéré que la destruction de la preuve amènerait l'oubli du fait. Cette phrase pourtant lui revenait sans cesse à la pensée : « Aussi heureuse que je l'ai été moi-même avec toi depuis quatre ans! »

Jusqu'alors, les sentimens que Mlle d'Héricy éprouvait pour Léon ne lui avaient causé que des émotions pacifiques. Elle s'était sentie heureuse de trouver son goût d'accord avec le choix de ses parens, et, sans que son cœur battît plus vite, elle se laissait aller vers celui qui lui était désigné par cette pente douce de la première inclination. Léon sans doute occupait une place dans sa pensée, mais n'occupait pas sa pensée tout entière. Cette affection nouvelle, en prenant rang parmi les autres, ne les avait ni amoindries ni dominées. Cependant elle se croyait déjà bien éprise, et au nombre des symptômes qui accusaient les progrès de son amour, elle comptait, par exemple, la promptitude avec laquelle elle avait oublié la mort de Dolly. Pourtant, si la veille une circonstance quelconque eût amené une rupture entre sa famille et celle de Léon, et si on lui eût dit qu'elle ne devait plus penser à lui, son cœur eût probablement accepté ce contre-ordre, non sans chagrin peut-être, mais sans ressentir une de ces douleurs qui, même guéries, laissent des traces. Éloignée de Léon un jour plus tôt, elle l'eût oublié sans doute au bout de quelque temps. Après cette douloureuse veillée, il eût été trop tard pour qu'elle l'oubliât. De même qu'un jour de soleil suffit pour amener l'éclosion d'une fleur ou la maturité d'un fruit, il suffit quelquefois d'une heure de fièvre pour amener l'entier développement d'une passion.

Le lendemain, Clémentine aimait, non plus, comme la veille, d'un amour docile éclos sous les yeux de ses parens, dans la serre de l'obéissance, mais d'un amour qui prenait place dans son cœur comme un maître impérieux et jaloux. Léon avait cessé d'être à ses yeux ce qu'il était la veille encore, c'est-à-dire un prétendu agréé par sa famille et par elle, un homme qui lui donnerait son nom et à qui elle donnerait sa main, un bon parti, comme elle avait entendu dire. Toutes les désignations légales n'avaient plus de sens pour elle : Léon n'était plus un futur, c'était un homme qu'elle aimait et dont elle voulait être aimée, non par la vertu d'un contrat, non pas après son mariage, mais avant. Cette autre qui était là-bas, il fallait qu'elle la lui fît oublier, qu'elle effaçât traits par traits son image dans son cœur, que les souvenirs de bonheur accumulés pendant quatre ans disparussent un à un jusqu'au dernier, et qu'un jour même le nom de cette femme prononcé devant Léon ne lui

causât pas plus d'émotion que le nom d'une inconnue. Cette pensée apporta quelque soulagement à la souffrance de Clémentine. Son orgueil féminin s'enivrait à l'idée de cette lutte avec l'étrangère. Elle s'endormit rêvant à un triomphe.

Comme elle descendait le lendemain au déjeuner de famille, Clémentine y trouva la tante de Léon, venue pour s'entendre avec Mme d'Héricy à propos de quelques œuvres de bienfaisance. Elle sut avant son départ se ménager un entretien avec elle, et lui raconta sa nuit d'angoisse. La vieille dame s'aperçut bientôt que la jeune fille n'avait jamais plus aimé Léon; elle était cependant un peu embarrassée pour répondre aux questions de Clémentine, qui l'interrogeait au sujet de Camille, pensant, comme cela était vrai, que Léon avait dû faire ses confidences à sa tante, et que celle-ci pourrait, en les lui répétant, lui fournir des élémens pour commencer la lutte contre sa rivale et entreprendre sur elle la conquête de celui qu'elle regardait comme son fiancé. La vieille dame se disait qu'il y avait peut-être quelque danger, et surtout peu de convenance, à initier l'esprit d'une jeune fille aux mystères de la vie d'un garçon; mais elle possédait assez de science du langage pour risquer quelques demi-aveux qui pussent être entendus. Elle était séduite d'ailleurs par la vaillante allure de cette jeune passion qui dépouillait toute timidité pour aller à son but. Éprise du romanesque, elle ne voyait pas non plus sans curiosité et sans intérêt la marche nouvelle que les choses allaient prendre, et pour y avoir un rôle, elle se fit la délatrice des amours de son neveu. Rassurant Clémentine sur cette liaison, elle essaya de la convaincre que ce n'était pas une chose sérieuse, dont elle dût se préoccuper. Elle lui fit remarquer que Léon avait quitté Paris sans opposition, sachant bien dans quelle intention on l'amenait à la campagne au milieu de l'hiver, ce qui indiquait bien dans sa pensée le projet de rompre une liaison que l'habitude seule avait prolongée sans doute, et qui dans tous les cas ne pouvait faire obstacle à son établissement.

— Quel vilain mot! interrompit Mlle d'Héricy. J'épouserai votre neveu parce que je l'aime. Hier j'aurais peut-être fait confusion entre un mariage de convenance et un mariage d'amour. Aujourd'hui je fais la différence. Je veux que ce soit non pas l'ennui, la fatigue ou la nécessité, mais mon amour qui détache M. Léon de sa liaison. Pourquoi ne m'aimerait-il pas d'ailleurs? Je suis jeune, et je crois que je serai belle quand je serai aimée.

— Et il vous aimera, mon cœur, lui dit la tante en la quittant; mais que tout ce que vous avez appris reste un secret, même pour vos parens!

— Surtout pour eux, fit Clémentine. S'ils savaient ce que je sais,

ils seraient sans doute les premiers à vouloir m'éloigner, et si je partais d'ici, M. Léon retournerait là-bas, lui!

Le soir même, M. d'Alpuis était instruit par sa belle-sœur de l'entretien que celle-ci avait eu avec Mlle d'Héricy et des dispositions qu'elle avait manifestées. Il gronda un peu la tante d'avoir fait à la jeune fille des confidences qu'elle avait pu solliciter, mais qu'il eût mieux valu lui taire, et pria la bonne dame d'être un peu plus réservée à l'avenir; puis il passa chez son fils, et le surprit occupé à écrire à Camille. En voyant entrer son père, qui s'approchait de la table où il écrivait, il avait fait un mouvement pour cacher son papier. — Je ne veux pas être indiscret, fit M. d'Alpuis en s'asseyant. Tu réponds à une lettre que tu as reçue hier de Paris. Si tu n'as pas terminé, ajoute dans ta réponse que tu vas te marier bientôt.

— Mon père! répondit Léon en se levant.

— Je suppose que tu es libre, ayant eu pour reprendre ta liberté plus de temps même que tu ne m'en avais demandé.

— Les choses sont dans le même état où elles étaient lorsque vous m'avez parlé de vos projets. J'ai cru que vous y aviez renoncé, mon père.

— Tu n'as pu le croire, au moins depuis que tu es ici, et notre intimité avec la famille d'Héricy est assez significative...

— Mais j'ignore si j'ai plu à Mlle Clémentine.

— Mlle d'Héricy t'aime, et je viens savoir quand je dois aller demander sa main pour toi à ses parens?

— Mon père, reprit Léon, décidé à s'ouvrir une issue dans la situation, ferais-je une action loyale en épousant une jeune fille que je n'aime pas?

— Non, répondit M. d'Alpuis en s'asseyant. Si tu es sérieusement convaincu que ton mariage avec Mlle d'Héricy ferait son malheur et le tien, nous n'irons pas plus avant, et tu reprendras ta liberté; mais quel usage en feras-tu? Tu vas me répondre au nom de ta passion que tu iras retrouver ta maîtresse; je te demanderai au nom de la raison quels sont tes desseins pour l'avenir? Interroge-toi, mesure cette passion, et pour savoir exactement jusqu'où elle peut aller, suppose que tu es maître de tes actions et qu'aucune considération de famille ne peut te faire obstacle : épouserais-tu ta maîtresse?

— Mon père! dit Léon, étonné de la question.

— Tu as vécu avec elle pendant quatre ans dans une intimité assez familière pour avoir pu la juger, tu es donc en état de répondre à ma question. Encore une fois, si tu n'avais d'autre volonté à consulter que la tienne, ta passion se sent-elle assez vivace pour fournir les élémens d'un bonheur durable? Maître de ton nom et de ta fortune, donnerais-tu l'un et partagerais-tu l'autre avec la femme que

tu aimes? crois-tu que le bonheur de ta vie entière soit entre ses mains?

— Je ne puis répondre sérieusement à une question qui n'est pas sérieuse, mon père, répliqua Léon. Je serais, ce qu'à Dieu ne plaise, libre comme vous l'entendez, qu'aucune passion, si vivace qu'elle fût, ne m'entraînerait au-delà de certaines limites. Camille sait aussi bien que moi que notre liaison doit avoir un terme. Vous m'aviez prévenu qu'il fallait songer à me détacher d'elle; j'ai eu tort, doublement tort de ne pas le faire, puisqu'elle-même me disait dernièrement qu'elle souhaitait être prévenue d'avance. Sachant dans quelle intention vous m'ameniez ici, je pouvais l'avertir que mon départ n'aurait pas de retour. Je ne l'ai pas fait, pourquoi? Je suis hors d'état de le dire; mais le mot adieu n'a pu sortir de ma bouche.

— J'ai bien peur, reprit M. d'Alpuis, qu'une pensée d'égoïsme n'ait été la seule cause de ton silence. Tu n'auras pas voulu jeter dans l'esprit de celle que tu aimes encore une préoccupation pénible, moins dans la crainte de l'affliger que dans la crainte de troubler par la tristesse la fin de tes amours. Tu veux épuiser ta passion, tu veux attendre que la lassitude s'y mêle pour te rendre la rupture facile à toi-même; mais le jour où tu viendras demander à ta maîtresse son dernier sourire, il te sera indifférent de lui laisser les larmes. Il eût été plus loyal peut-être de l'affliger d'abord, et d'utiliser le temps que je t'avais accordé à adoucir la rigueur de cette séparation en la partageant avec elle. Elle t'aurait su gré, je n'en doute pas, de l'avoir aidée à modifier progressivement la nature de votre liaison, et d'avoir uni ta main à la sienne pour dénouer avec précaution des liens qu'elle savait ne pas êtres durables. Peu à peu elle se serait habituée à ne plus voir en toi qu'un ami, et l'adieu que vous auriez échangé n'eût été douloureux ni pour l'un ni pour l'autre...

— Mon père, interrompit Léon, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire il y a six mois, je puis le faire aujourd'hui. Accordez-moi un délai de quelque temps...

—Non, répondit M. d'Alpuis en reprenant l'accent d'autorité contre lequel Léon n'était pas habitué à protester, tu ne retourneras pas à Paris; mais tu peux faire d'ici par correspondance ce que tu ferais en étant là-bas, ou plutôt ce que tu n'y ferais pas sans doute. L'heure de la raison est venue, et c'est ta faute si elle doit être cruelle pour quelqu'un; mais je ne puis aller plus loin, et je ne te laisserai pas aller non plus au-delà. Je considère dès à présent ta rupture comme accomplie, et je prends les choses dans la situation où elles sont. Ton mariage avec Mlle d'Héricy concilie toutes les convenances. Il a l'assentiment de sa famille et le mien. Cette jeune fille t'aime, et ses parens attendent que j'aille lui demander sa main pour toi.

— Mon père, répondit Léon, attendez encore un peu : nous irons la demander ensemble.

VIII.

Cet entretien ne fut pas sans laisser de traces dans l'esprit de Léon. Toutes les paroles de son père l'avaient fait réfléchir sérieusement, et l'avaient frappé par leur accent de vérité. En attribuant à l'égoïsme la raison qui avait retardé sa rupture avec Camille, Léon dut s'avouer que son père avait touché juste, et reconnut encore qu'il avait eu raison de lui refuser un nouveau délai, qui n'eût sans doute amené que de nouvelles irrésolutions dans sa conduite. Il semblait à Léon que la volonté paternelle, en s'exprimant d'une manière irrévocable, lui avait fermé tout retour vers le passé, et donnait à sa faiblesse une force de parti pris qui devait lui faire accepter toutes les conséquences de la situation. Il passa la nuit à écrire, d'abord à Francis Bernier, qu'il savait être parmi tous ses amis celui pour lequel Camille avait le plus de sympathie : il le chargea d'entamer les premières négociations de rupture. On sait que celui-ci avait récusé ces fonctions. Léon répondit ensuite à la lettre de sa maîtresse, et crut faire quelque chose de significatif en ne mettant point sa réponse au diapason de la lettre qu'il avait reçue d'elle; mais en commençant par correspondance les derniers chapitres de son roman de jeunesse, le souvenir des premiers lui revint, et jeta malgré lui de l'attendrissement dans des lignes qu'il avait voulu tracer d'une plume courante et d'un style dégagé. Les expressions familières et tendres terminaient cette première lettre, qui eût réellement inquiété Camille, si la fin avait ressemblé au commencement.

— Ainsi Clémentine m'aime, se dit Léon, et il se promit d'observer Mlle d'Héricy, ce qu'il n'eut pas besoin de faire longtemps pour reconnaître que son père ne s'était pas trompé. Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée à la campagne, tous les soirs, après le dîner, Léon se levait machinalement de table. C'était l'heure à laquelle, étant à Paris, il quittait sa famille pour aller passer une partie de la soirée avec Camille, et bien qu'éloigné d'elle, il semblait par ce mouvement obéir à la force de l'habitude. La vieille tante savait ce que cela voulait dire, et souriait en le voyant se rasseoir d'un air pensif. Clémentine avait été imprudemment initiée par elle à tous ces petits détails qui trahissaient dans la pensée du jeune homme la préoccupation de l'étrangère. Lorsqu'elle était à dîner chez M. d'Alpuis, elle attendait avec anxiété ce mouvement instinctif qui éloignait Léon de la table aussitôt le repas achevé. — Tenez, disait-elle naïvement à sa confidente, voici qu'il s'en va *la* voir.

Presque tous les soirs, Clémentine prenait la tante de Léon à part

pour lui donner le bulletin de la journée; elle lui confiait toutes les remarques qu'elle s'appliquait à faire sur le langage de Léon et sur sa manière d'être avec elle. L'expérience de la vieille dame était appelée à juger, et, selon que ces observations étaient favorables ou hostiles à l'amour de Clémentine, elles étaient classées en bons et en mauvais points qu'on marquait à Léon. Il n'était point de choses puériles qui ne prissent des proportions aux yeux de cette jeune fille sincèrement éprise, et son ingénieuse passion, toujours en éveil, épiait les moindres gestes de celui qui en était l'objet comme pour leur demander quelle pensée muette ils exprimaient. Elle suivait ses regards, interrogeait le son de sa voix, analysait ses paroles, commentait toutes ses actions, et, sans qu'il s'en aperçût, traçait autour de lui un cercle d'attentions inquiètes dont la moindre était toute une révélation.

Lorsqu'il arrivait à Clémentine de dîner chez M. d'Alpuis, sa grande inquiétude, nous l'avons dit, commençait au moment où le repas s'achevait et où Léon se levait de table. Un soir, Clémentine remarqua que le jeune homme était resté à sa place : ce fut alors elle qui s'éloigna pour courir dans la chambre où une légère indisposition retenait la vieille tante : — Oh! madame, fit-elle en allant l'embrasser, quelle bonne nouvelle! M. Léon ne s'est pas levé ce soir; il a oublié d'aller là-bas.

— Alors il faut lui marquer un bon point, dit la tante de Léon en riant.

— Oh! fit Clémentine avec une radieuse ingénuité, cela en vaut bien deux.

Le soir, la tante de Léon résolut de tâter le terrain et de reconnaître au juste dans quelles dispositions son neveu était à l'égard de Clémentine. Quand il apprit la joie qu'il avait causée à la jeune fille en restant à sa place après le repas, Léon ne put s'empêcher de sourire, et il fit cette réflexion que la pensée de Camille n'était pas venue en effet, comme de coutume, le rappeler à ses anciennes habitudes.

— Oh! l'habitude! pensa Léon quand il fut seul. Et il se demanda si Camille, qui ne manquait pas de se placer à sa fenêtre quand approchait l'heure où il allait chez elle, avait conservé l'habitude de l'attendre ainsi, bien qu'elle fût éloignée de lui, comme lui-même ne manquait pas de se lever de table après le dîner, bien qu'il fût éloigné d'elle. Il lui écrivit ce soir-là, et, comme la première fois, une lettre qui reflétait deux impressions différentes.

Deux jours après, Clémentine dînait encore chez M. d'Alpuis. L'habitude remua bien un peu la chaise de Léon; mais il vit la jeune fille qui l'observait avec une vive inquiétude, et il resta sur sa chaise. — Pourquoi la contrarier inutilement? pensa-t-il, et tous les soirs,

à l'heure du dîner, il attendait, non sans y trouver un certain charme, le regard inquiet qui s'arrêtait sur lui, et qui semblait le remercier de son immobilité. Il arriva, au bout de quelque temps, qu'il trouva une certaine douceur à ce remerciement, et que cette douceur devint une habitude qui lui fit oublier l'autre. Clémentine de son côté commença à remarquer que le total des bons points comptés à Léon augmentait quotidiennement; elle partageait avec la tante l'espérance que celle-ci pourrait bientôt l'appeler sa nièce.

Léon cependant commençait à éprouver les effets contagieux d'une tendresse naïve. Évoquant le souvenir de Camille, il la plaçait en face de Clémentine et lui disait : « Défends-toi! » Puis la raison lui murmurait intérieurement : « A quoi bon se défendre, puisqu'elle est vaincue d'avance? » Cette lutte, qui d'ailleurs aurait pu se prolonger longtemps si elle avait eu lieu sur un autre terrain, fut abrégée par l'absence. Éloigné de Camille, il échappait à cette influence que toute femme aimée a su conquérir sur celui qu'elle aime en découvrant toutes ses faiblesses, en pénétrant à toute heure dans sa pensée même la plus secrète. S'il se fût trouvé à Paris au lieu d'en être à cinquante lieues, Léon aurait rencontré chaque jour l'occasion de rompre, par quelque retour vers Camille, le cercle que l'amour de Clémentine rétrécissait autour de lui; mais il était loin d'elle, il était près d'une autre, et il dut s'apercevoir que son cœur, acclimaté dans un milieu nouveau, n'éprouvait plus que de rares accès nostalgiques. Les lettres qu'il écrivait à Camille, et qui devaient être une transition à un aveu, lui avaient d'abord semblé pénibles à écrire; un jour vint où il ne les trouva plus que difficiles, et le jour approchait où elles ne seraient plus que l'expression de sa pensée. Quelquefois, lorsqu'il se retirait pour répondre à Camille, au moment d'écrire il se trouvait trop fatigué par l'exercice de la journée, et remettait sa réponse au lendemain. Un jour, ayant reçu une lettre d'elle et se trouvant, à la chasse, avoir épuisé sa provision de bourres en feutre, il pensa à la lettre qu'il avait dans sa poche, et en déchira un fragment pour charger son fusil. En allant ramasser la colombe sauvage qu'il venait d'atteindre, il remarqua la bourre qui fumait à moitié consumée sur le guéret. Il la prit avec mélancolie, mais en voulant l'éteindre entre ses doigts, il n'écrasa que des cendres. — Ah! murmura Léon, jetant sa colombe dans son carnier et pensant à l'usage qu'il venait de faire de la lettre de Camille, c'est elle autant que toi que je viens de blesser!

Ainsi progressivement il sentait venir l'oubli, et d'heure en heure approcher le moment où cette passion, qui avait tenu tant de place dans sa vie, s'en effacerait pour obéir aux inflexibles lois de mobilité qui régissent les sentimens de l'homme.

Clémentine dessinait assez bien, et avait commencé à l'aquarelle

un petit sujet de nature morte d'après des oiseaux que le garde de son père avait tués sur un étang. Un soir, elle se plaignit que son chat, qu'on avait laissé entrer dans son petit atelier, eût complétement déplumé un *harle* magnifique qu'elle était en train de peindre. La destruction de son modèle l'obligeait à suspendre son petit travail, car, l'étang du voisinage venant d'être pris à la suite des grands froids, tous les oiseaux qui l'habitaient étaient allés s'abattre vers les cours d'eau, et pour retrouver des *harles* il fallait pousser jusqu'à une rivière située à quatre lieues.

— J'enverrai Robert nous tuer des canards sur l'Hyère, dit M. d'Héricy, et il te rapportera le gibier qui te manque.

— Mon ami, interrompit Mme d'Héricy, Robert vient d'être malade, et les chemins pour aller pendant la nuit à la rivière sont bien mauvais; cette chasse peut être dangereuse. Clémentine attendra bien que les oiseaux soient revenus sur notre étang.

— Ah! j'attendrai, maman, répondit tranquillement Clémentine. Seulement j'avais destiné ce dessin à l'album de chasse que je prépare pour la fête de mon père; voilà pourquoi j'aurais voulu le finir.

Le lendemain, Clémentine trouva sur la table de son petit atelier deux *harles* qui étendaient leur ventre rose sous un rayon de soleil. Elle crut d'abord que Robert, instruit de son désir, était allé à la chasse pour lui tuer ces oiseaux; mais en prenant un des harles par son long cou pour le suspendre, elle fit tomber un petit papier caché sous les ailes. Elle le ramassa et lut ces quelques mots : « J'en ai tué deux, pour qu'il y ait la part du chat. »

— Sais-tu que M. Léon est bien complaisant? lui dit sa mère en souriant. Il est parti à trois heures du matin pour être au lever du jour sur la rivière.

Et Clémentine pensa avec joie qu'il y avait bien loin de cette rivière-là à la rue de la Tour-d'Auvergne, où demeurait la maîtresse de Léon.

En revenant de la chasse, Léon avait trouvé une lettre de Camille. Elles étaient bien caressantes, ces lignes, mais elles finissaient par des chiffres : Camille rappelait l'échéance prochaine d'une lettre de change signée à un marchand qui lui avait vendu un cachemire. Au moment de cette acquisition, Léon, dont la bourse était vide, avait souscrit un billet pour une échéance prochaine. Il demanda l'argent à son père, et en expliqua laconiquement l'emploi.

— Veux-tu davantage? observa celui-ci.

— Plus tard, bientôt peut-être, répondit Léon.

Il avait envoyé les fonds de la lettre de change dans une lettre, celle à laquelle répondait Camille dans le brouillon trouvé par le peintre Théodore.

Un mois après, la tante de Léon prit Clémentine à part et lui dit :

— Mon enfant, il y a une grande nouvelle : le jour de la fête de votre père, M. d'Alpuis doit aller lui demander votre main pour mon neveu.

— Il me l'a déjà demandée à moi, répondit la jeune fille; mais, fit-elle avec un reste d'inquiétude, n'est-ce pas par obéissance aussi?

— Tenez, reprit la tante en lui montrant une lettre cachetée, voyez-vous cela?

— Ah! soupira Clémentine, elle écrit toujours?

— Mais, dit la vieille dame, il oublie de lire ses lettres. En voici une dont le timbre est vieux de cinq jours.

Le jour de la fête de M. d'Héricy, la demande fut faite, et les paroles échangées entre les deux familles. Les fiançailles de Léon et de Clémentine eurent lieu aux violettes, et, comme la tante l'avait prévu, le mariage fut fixé aux lilas. Ce fut dans cet intervalle que Camille recevait de Léon des lettres plus rares et plus courtes, dans lesquelles elle trouvait déjà certaines ambiguités et cherchait vainement les bonnes paroles.

Léon entra un jour dans le cabinet de son père, et lui demanda deux jours pour aller à Paris. — Pour être sûr que tu ne resteras pas plus longtemps, je t'accompagnerai, lui dit son père,

Léon était arrivé à Paris avec son père le jour même où Camille avait dîné au Café-Anglais, en la compagnie de Francis Bernier et de Théodore; mais le jeune homme n'avait pas voulu aller chez sa maîtresse le soir. Au moment où Théodore en sortant l'avait reconnu avec sa voisine, Léon n'était avec Camille que depuis une heure. S'étant senti devant elle repris par toutes ses irrésolutions, il s'était borné à lui dire que son retour n'était qu'un passage, et qu'il repartirait prochainement pour la campagne. Cependant il n'eut pas la force de rester seul avec elle, et l'emmena pour aller prendre Francis Bernier, avec qui on devait dîner.

Prévenu par Léon, celui-ci attendait les deux amans dans son atelier. — Nous irons dîner ensemble, lui avait dit Léon le matin. Je ne veux pas être seul avec Camille, et je ne veux pas être chez elle pour lui annoncer mon mariage. Si devant toi-même le courage me manque, je trouverai un prétexte pour m'absenter. Tu lui diras que je me marie, et je remonterai pour vous rejoindre au bout d'un quart d'heure.

— Diable! avait répondu Francis, c'est une vilaine commission; mais puisqu'il faut qu'elle soit faite, soit, je la ferai.

Léon avait promis. Lorsque Léon et Camille arrivèrent chez Bernier, ils le trouvèrent tout prêt à partir. On alla, comme la veille, dîner au Café-Anglais, et le hasard voulut que le même cabinet fût

disponible. Le commencement du dîner fut attristé par la pensée qui agitait les deux hommes; Camille, qui se sentait instinctivement gagnée par cette contrainte, fit la remarque que le dîner était moins gai que celui de la veille.

— Ah! dame! fit Francis, ce n'est pas tous les jours fête.

— Pourtant, dit Camille, c'est bien une fête pour moi! — Et elle regarda Léon avec tendresse, puis avec inquiétude, en voyant qu'il regardait sa montre et prenait son chapeau :

— Tu sors? dit-elle.

— Oui, répondit Léon. Mon père doit être aux Italiens. J'ai à lui faire part d'une nouvelle que j'ai apprise dans la journée.

— Tu vas revenir?

— Dans un quart d'heure.

— Rapporte-nous un peu de gaieté, dit Camille en lui faisant un geste amical. Nous avons l'air d'attendre un mort.

Pendant qu'il ouvrait la porte, restée seule avec Francis, elle ajouta : — Ne trouvez-vous pas que Léon a un air étrange? On dirait qu'il souffre. Aurait-il du chagrin?

— Mon enfant, dit Francis en lui prenant la main, Léon souffre en effet, parce qu'il sait que vous allez souffrir... Léon se marie!... Et maintenant, pensa Bernier, observant Camille, le coup est porté, il va retentir.

— Ah! fit Camille, et, appuyant ses deux mains sur sa chaise, elle essaya de se lever; mais il lui parut qu'elle était scellée à sa place. Elle secoua deux ou trois fois la tête, et, indiquant la fenêtre à Francis, elle lui dit, si bas qu'il la devina plutôt qu'il ne l'entendit : — Ouvrez.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre, par laquelle entra aussitôt un air assez vif qui fit vaciller les bougies. Camille frissonna un peu, et, tirant son manteau accroché à une patère au-dessus d'elle, elle s'en couvrit les épaules.

— Et quand... ce que vous m'avez dit? demanda-t-elle.

— Bientôt, répondit Bernier.

— Bientôt, répéta Camille comme un écho. — Bientôt, murmura-t-elle en fixant les yeux sur une rosace de la nappe.

Il y eut un silence, pendant lequel on entendit les éclats de rire d'un cabinet voisin.

— Doit-il revenir? demanda Camille.

— Le voici, fit Francis, reconnaissant à l'extérieur le pas de Léon, qui resta un moment sur le seuil de la porte.

Camille s'était levée à demi, puis était retombée à sa place. Elle lui fit signe de s'approcher. — Ah! mon enfant! ma pauvre enfant! s'écria-t-il en tombant à ses genoux.

— Ton enfant! ta pauvre enfant! répéta Camille, et, lui serrant la tête contre sa poitrine, elle ajouta, moitié parole, moitié sanglots : — Fini! fini! fini! — Puis tout à coup, avec vivacité et comme mue par un souvenir : — N'est-ce pas qu'elle est blonde?

Léon ne répondit pas. Camille se leva assez résolûment et dit aux deux jeunes gens : — Allons-nous-en. — Léon demanda la carte, et comme on l'apportait, le jeune homme, ne sachant guère ce qu'il faisait, étalait machinalement des louis devant le garçon, qui le regardait d'un air étonné en voyant qu'il avait tiré de sa poche plus de cinq cents francs pour en payer trente-six.

— Tu es fou, dit Bernier en lui faisant remettre son argent dans sa poche, et il paya lui-même le garçon, qui sortit en disant : De quoi sont-ils donc ivres? Ils n'ont pas même bu.

Dans le corridor, Francis, qui avait senti Camille fléchir sous son bras, dit à Léon d'aller chercher une voiture. En descendant l'escalier, Camille répétait encore : Fini! fini! fini!...

— Achetez-moi un bouquet de violettes, ma bonne dame charitable, dit la marchande de bouquets en s'approchant de Camille, qu'elle reconnut pour la dame qui lui avait donné un louis la veille. Camille passa sans l'entendre. La marchande la suivit en ajoutant : Cela vous portera bonheur.

— Ah! ma bonne femme, répliqua Camille en l'écartant brusquement, ce n'est pas tous les jours fête.

— Reconduis-la chez elle, dit tout bas Léon à Francis, qui faisait entrer Camille dans le coupé. Il faut que j'aille rejoindre mon père, qui m'attend sur le boulevart. — Demain j'irai te voir, dit-il à Camille, et je te promets de passer la journée avec toi.

— Tout entière? demanda-t-elle.

— Tout entière, répondit-il en lui tendant la main par la portière.

— Oui, mais d'ici à demain, dit Camille comme se parlant à elle-même, il y a la nuit à passer.

Francis la ramena chez elle, et monta un instant pour lui tenir compagnie. Dans l'escalier, Camille rencontra une de ses voisines qui était en domino. — Le carnaval n'est donc pas fini? demanda-t-elle à Bernier.

— C'est aujourd'hui la mi-carême, répondit celui-ci; il y a bal à l'Opéra.

Il passa auprès d'elle une demi-heure silencieuse. Au bout de ce temps, Camille lui dit : — Le bal, c'est du bruit. Voulez-vous me mener à l'Opéra, Francis?

— Soyez raisonnable, lui répondit Bernier. Ce n'est pas le spectacle de la joie des autres qui vous consolera. Je ne puis d'ailleurs

vous conduire au bal; mais je viendrai vous voir demain, et puis les autres jours. Adieu, soyez sage.

En quittant Camille, Francis monta chez Théodore. — Venez donc demain me voir, je vous présenterai à l'ami dont je vous ai parlé.

Et il raconta en deux mots l'arrivée de Léon, que Théodore savait déjà, et la rupture décidée du jeune homme avec Camille.

— Comment ma petite voisine a-t-elle pris la chose? demanda Théodore.

— Mais, reprit Bernier, elle a le cœur brisé.

— Qui sait? pensa Théodore lorsqu'il fut seul, les morceaux sont peut-être bons.

Et, ayant entr'ouvert sa croisée, l'artiste se mit à chanter assez haut pour être entendu dans le voisinage :

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une belle.

Il allait recommencer pour la seconde fois la *chanson du capitaine*, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Ayant ouvert, il se trouva en face de la femme de chambre de Camille, qui lui apportait la suite tant attendue du roman; une petite lettre accompagnait cet envoi. Théodore parut surpris en lisant le billet de sa voisine, qui demandait une réponse. — Attendez, dit-il en passant dans la pièce où il couchait. Théodore ouvrit un tiroir où il avait serré une petite somme reçue le soir même, et, l'ayant comptée, il fit le calcul suivant sur un bout de papier : — Entrée, six francs; vestiaire, un franc cinquante; gants, trois francs; souper, dix francs, mais pas au Café-Anglais, pensa Théodore. J'ai tout juste vingt francs de monnaie, et encore il y a une pièce douteuse; mais je la ferai passer au vestiaire.

Comme il faisait ses comptes, il entendait ce petit dialogue qui s'engageait dans son esprit : — Et demain?... disait la raison. — Demain,... répondait le désir; demain, il fera jour.

— Que dois-je dire à madame? demanda la cameriste, lorsqu'elle vit Théodore rentrer dans son atelier.

— Vous direz : Oui, répondit l'artiste. Et quand il se trouva seul, il s'écria, troublé par une réflexion soudaine : — Et s'il pleut, comment prendre des voitures?... Bah! Il ne pleuvra pas.

HENRY MURGER.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

DU

GÉNIE FRANÇAIS

Historiens et publicistes, nous sommes tous sujets à d'étranges erreurs, fruits de nos préoccupations personnelles et des influences délétères que nos passions exercent sur notre jugement. Nous jugeons souvent des choses par mauvaise humeur politique ou sous le coup d'une déception. Nous les voyons souvent toute la vie telles qu'elles nous sont apparues un certain jour, à un moment donné et sous un rayon particulier, qui transfigurait ou décolorait leurs traits véritables. Notre jugement exagère alors un détail outre mesure, et prend un point isolé de tel ou tel caractère pour l'ensemble même de ce caractère. Cela est vrai surtout des jugemens que nous portons sur les peuples lorsque les révolutions sont venues ruiner nos espérances et mettre notre logique aux abois. Irrités des conséquences que tel ou tel défaut national a produites à une certaine minute, nous n'avons pas de peine à ne voir dans le passé qu'une longue série de conséquences fâcheuses engendrées par des défauts de même nature, comme auparavant nous ne voulions y voir qu'une longue série de conséquences heureuses que nos espérances étaient chargées de résumer et de couronner. Hélas! la déception politique est semblable à toutes les autres déceptions; elle augmente singulièrement notre clairvoyance sur certains points, et nous rend complétement aveugles sur d'autres. Bien des jugemens contradictoires ont été portés sur la France depuis quarante ans, et surtout depuis la révolution de février. Formulés *ab irato* sous le coup des événemens, ils se sont ressentis de leur origine, et en dépit des progrès de la science historique, ils expriment souvent bien plus la disposition d'âme, les es-

pérances ou les mécomptes de l'écrivain que le génie même de la nation. Ils ne tiennent compte que d'un certain ordre de faits, ils exagèrent l'importance des détails, et, nés d'un incident qui, si considérable qu'il soit, est destiné avec le temps à perdre sa couleur propre et à se fondre dans l'océan de faits que contient l'histoire générale, ils ont tous quelque chose d'exclusif, de passionné, d'intolérant. Ils partagent les passions des vivans, ils n'ont pas l'impartialité de la contemplation. C'est à ces passions que nous voudrions nous soustraire un moment pour essayer de surprendre le génie de la France dans son essence même, dans ce qu'il a de fondamental, d'indestructible, de permanent, de supérieur à ses vicissitudes changeantes, d'identique à travers ses innombrables métamorphoses.

La France est le pays le plus facile à juger en apparence, le plus difficile à juger en réalité, et tous les jugemens qu'on a portés sur elle peuvent se ranger sous deux chefs principaux : la France est un pays monarchique, la France est un pays révolutionnaire. — Peuple révolutionnaire! dit cet historien, qui fait dater la France de 1789, et qui oublie qu'elle a été la plus monarchique des nations; peuple anti-religieux! dit un autre, qui oublie que l'église a été soutenue, la papauté fondée par l'épée de la France, et la réforme arrêtée dans son développement par l'obstination de fidélité de la France aux vieilles institutions ecclésiastiques. — Peuple traditionnel, monarchique, et que les querelles malheureuses de soixante années pleines d'orages ont fait faussement juger! se croient alors en droit de répondre certains publicistes. Hélas! ce jugement n'est pas mieux fondé que les autres. La vérité est que la France, pays des contradictions, est à fois novatrice avec audace et conservatrice avec entêtement, révolutionnaire et traditionnelle, utopiste et routinière. Il n'est pas de pays où les choses meurent plus vite, il n'en est pas où leur souvenir vive plus longtemps. Oui, c'est un peuple révolutionnaire et traditionnel pour qui sait bien voir : révolutionnaire, parce que les métamorphoses y ont été plus nombreuses qu'ailleurs; traditionnel, parce que sous toutes ces métamorphoses brille le même esprit méconnaissable en apparence.

Ces évolutions et transformations des choses ont un double caractère qui les rend tout à fait énigmatiques; elles se présentent d'une manière si imprévue, si brusque, qu'elles surprennent le jugement et déconcertent la raison, et en même temps elles ont une apparence si singulière de simplicité et je dirais presque de bonhomie, que, le premier moment de surprise passé, vous vous étonnez de ne pas les avoir prévues et d'avoir pensé qu'elles pouvaient se produire autrement. Un autre fait non moins frappant, c'est la faci-

lité inouie avec laquelle la France change ses conditions d'exister et de penser; nul effort, nulle tension des caractères, nul lent recueillement de ses forces, nul calcul préalable des difficultés de l'œuvre à accomplir ou de l'énergie de résistance qu'elle rencontrera. Comme un habile artiste qui sur son instrument parcourt avec le même indifférent enthousiasme toute la gamme des sentimens humains, le génie français passe sans transition d'un ordre d'idées à un autre avec une aisance qui confond le contemplateur, le remplit d'admiration, et en même temps l'alarme et quelquefois même le révolte. On admire la souplesse d'intelligence du peuple chez lequel de telles métamorphoses peuvent s'accomplir, on tremble pour sa conscience, on s'indigne de son facile oubli et de son apparente ingratitude. Chez les autres peuples, le temps est nécessaire pour opérer les révolutions politiques et morales; on les voit poindre, se développer lentement, se greffer sur le passé ou usurper peu à peu sa place; on saisit le point de transition d'un fait ou d'une idée à un autre fait ou à une autre idée. En France, rien de semblable; on passe de Bossuet à Voltaire sans préparation et sans transition marquées; tour à tour chevaleresque, bourgeoise, monarchique, catholique, révolutionnaire, athée, industrielle, la France porte chacun de ces costumes avec une aisance telle qu'on croirait qu'elle n'a jamais porté que celui-là, et joue chacun de ces rôles avec une telle perfection de sincérité, qu'on est tenté de croire que le dernier est réellement le seul qui lui convenait. On dirait l'âme d'un sceptique supérieur indifférent à toutes choses, parce qu'il les comprend toutes également, ou d'un épicurien transcendant aimant le changement par plaisir et la variété par goût des contrastes, ou encore l'âme d'un artiste pour qui les choses sont bonnes et morales selon le parti qu'il en peut tirer et les émotions qu'elles lui procurent. Il n'en est rien cependant, et ce génie français, si propre à déconcerter ses amis et ses ennemis, s'élève bien au-dessus de telles interprétations.

Ce n'est pas en France que le génie français a été le mieux jugé; nous nous moquons très souvent des jugemens des étrangers sur notre compte, mais ils en savent sur nous plus long que nous-mêmes. Nous nous accordons des qualités et jusqu'à des défauts qui ne sont pas les nôtres. Ainsi il est généralement tenu pour certain que le peuple français est un peuple pratique et de bon sens, et cela est vrai dans une certaine mesure, mais dans quelle mesure? Nous sommes pratiques, si l'on entend par ces mots une certaine tendance à réaliser en fait nos rêves les plus fuyans ou nos pensées les plus abstraites; nous ne le sommes pas, si l'on entend par être pratiques conformer sa conduite aux faits existans, et former ses pensées d'après l'expérience extérieure. Il est également admis que

le Français est sceptique et se complaît dans le scepticisme : pure calomnie que nous propageons par esprit de fatuité; il n'est pas de nation où l'individu ait plus à cœur d'avoir une croyance précise, soit plus tourmenté lorsqu'elle lui manque, et fasse de plus sérieux efforts pour s'en forger une et se convaincre de la réalité des fantômes qu'a enfantés son esprit. Il en est de même de la proverbiale légèreté française. Nous ne sommes point légers, nous sommes téméraires et cyniques : téméraires devant les dangers et les difficultés de la vie, cyniques dans la défaite et devant le spectacle du mal. Au fond, notre prétendue légèreté, sous les deux formes qu'elle revêt, témérité et cynisme, contient la plus haute philosophie, celle de la résignation. Nous sommes donc légers si l'on veut, mais seulement dans les choses auxquelles toute la gravité du monde ne pourrait rien changer. Grâce à notre esprit militaire, à notre esprit révolutionnaire, nous passons pour un peuple aventureux, et néanmoins il n'y a pas de nation chez laquelle les habitudes aient autant de puissance. Enfin une opinion très répandue veut que le Français, être sans profondeur, n'ait aucun penchant aux spéculations abstraites, rêveries bonnes seulement pour les habitans des brouillards allemands. Or il n'y a pas de peuple chez lequel les idées abstraites aient joué un aussi grand rôle, dont l'histoire témoigne de tendances philosophiques aussi invincibles, et où les individus soient aussi insoucians des faits et possédés à un aussi haut degré de la rage des abstractions. Ce ne sont là que des détails et des nuances, et nous pourrions les multiplier. Ils nous suffiront pour justifier ce que nous avons avancé, que le Français ne se connaît pas lui-même et qu'il se calomnie sans le savoir. Lorsque les étrangers, dans leur amour ou dans leur haine de la France, prononcent leurs jugemens, souvent le Français refuse de les admettre. Ce Français qui tient surtout à se montrer par ses qualités secondaires, et qui s'ignore lui-même, s'étonne des complimens et des injures étranges qui lui sont adressés. — Peuple initiateur, peuple qui s'est chargé de faire pour les autres nations les expériences périlleuses! disent les uns; peuple ennemi des libertés d'autrui, tout prêt à sacrifier des victimes humaines à son Moloch de justice abstraite, sans souci des droits acquis! disent les autres. Emphase allemande, vieille morgue anglaise! répond le Français, qui ne comprend pas comment il a pu mériter ou cet excès d'honneur ou cette indignité. Et cependant il a tort : le génie de la nation à laquelle il appartient se retrouve bien mieux dans ces interprétations étrangères qui l'étonnent si fort que dans les opinions qu'il cherche à accréditer lui-même.

Un fait surtout est capable d'éclairer singulièrement sur les destinées de la France : ce sont les espérances qu'inspire la France à

tous les partis européens sans distinction. Tous comptent sur son initiative ou sur son concours désintéressé pour faire triompher leurs illusions ou leurs rêves. L'absolutiste espère toujours que par un miracle notre nation retrouvera la tradition du droit divin; le démocrate attend toujours de la France la parole magique qui soulèvera les peuples et les délivrera de la tyrannie; le libéral anglais voit en nous les meilleurs agens de propagande pour le *self government*. Quels que soient les mécomptes que la France leur réserve, ils ne renonceront à aucune de leurs espérances, ils s'attacheront obstinément à la pensée que d'elle viendra leur salut; ils compteront sur une de ces surprises, sur un de ces mouvemens imprévus dont la France a donné si souvent le spectacle, et lorsqu'ils sont déçus un instant dans leurs espérances, quels reproches amers, quelles paroles insultantes ils nous adressent! On l'a vu dans les années qui ont suivi 1848. On dirait qu'entre eux et nous il y a un contrat écrit que nous avons déchiré, une promesse jurée que nous avons trahie. Or que signifie cet espoir que tous les partis mettent en nous, sinon que, dans leur pensée, la France est la seule nation capable de dévouement intellectuel, la seule qui soit capable de préférer des idées à des intérêts, et de sacrifier son repos au triomphe de la justice? Mais plus significatif encore et plus propre à faire réfléchir est l'attachement du clergé catholique pour la France. Souvent repoussé, toujours surveillé avec méfiance, il ne se rebute jamais et supporte avec indifférence les contraintes qu'on lui impose et les dédains qu'on lui fait subir. C'est là, dis-je, un fait très significatif et qui porte à la méditation. Quelque jugement qu'on prononce sur le catholicisme, il n'en reste pas moins certain que le but qu'il poursuit est un but purement moral, que la cause qu'il cherche à faire triompher est purement idéale, qu'il rêve une société où tous les intérêts terrestres seraient subordonnés aux intérêts spirituels, qui n'existerait que pour la plus grande gloire de l'église, où la vie n'aurait d'autre raison d'être que Dieu même. Et pourtant cet idéal du catholicisme est tellement éloigné de notre manière de vivre et de penser, qu'il faut chercher ailleurs que dans la patience proverbiale du clergé catholique la raison de l'attachement tout particulier qu'il a conservé pour cette nation qui a tant fait pour lui, qui a tant fait contre lui, et des espérances qu'il ne cesse d'entretenir. Égarée, mais non perdue, telle est la pensée constante de l'église romaine sur la France. Un instinct secret l'avertit mystérieusement que cette France, catholique ou non, est vouée par nature au service des causes idéales, et que, même alors qu'elle s'est montrée furieusement athée, révolutionnaire, utopiste, ses excès et ses égaremens trahissaient un invincible amour de l'idéal. C'est cet instinct qui a guidé le plus hardi défen-

seur de l'église romaine qu'ait vu notre siècle, qui lui a montré dans les fureurs de la révolution le triomphe même du catholicisme, et qui lui a fait porter sur la France le jugement le plus étroit et en même temps le plus profond qui ait jamais été porté sur elle.

Nous avons maintenant trouvé le mot qui convient au génie de la France. La nation française est la nation idéaliste par excellence, celle dont les expériences et les révolutions ont eu le but le plus idéal, celle dont toute l'histoire trahit le mieux cette constante et glorieuse préoccupation. Essayons de retrouver, à l'aide de son histoire, les principaux caractères de ce peuple si mobile en apparence, si fidèle à lui-même au fond, extérieurement si sceptique, intérieurement si passionné, qu'on a toujours voulu faire passer pour épris de la réalité, et qui n'a jamais aimé que l'idéal, sous quelque forme qu'il se présentât, église, monarchie ou révolution.

Je demande pardon d'avance pour la singularité des assertions que je vais émettre, et je me résigne à subir l'accusation de paradoxe. Les Français passent pour le plus irréligieux des peuples; mais leur histoire, lue avec attention, prouve, à chacune de ses pages, qu'ils sont un peuple essentiellement théocratique et théosophique. Ils l'ont été dès l'origine, et aujourd'hui encore, en plein règne de l'athéisme de la loi, il leur reste assez de cet esprit pour donner courage et espoir aux défenseurs de l'antique religion nationale. Je ne crois pas qu'il faille attacher aux instincts celtiques et aux croyances druidiques toute l'importance que certains historiens ont cru devoir récemment leur attribuer; toutefois notre primitive histoire offre un fait très frappant : c'est le contraste que, sous le rapport de la religion, les Celtes présentent avec les autres Barbares. La religion des Germains n'est pour ainsi dire qu'une expression superstitieuse des profonds instincts de race. C'est un effort obscur et incohérent de l'esprit pour expliquer les forces naturelles, une philosophie rudimentaire. Rien n'y dépasse l'horizon de l'homme et de la nature : aucun pressentiment de ce qui constitue essentiellement la religion, c'est-à-dire la croyance à un monde surnaturel, ne s'y laisse apercevoir. Le culte de Teutatès et de Hertha est une philosophie naturelle à l'état grossier. La religion d'Odin est une divinisation de la vie de combat chère aux Scandinaves. Un principe purement humain, recouvert d'une enveloppe religieuse, domine ces vieux cultes barbares et ces vieilles légendes runiques, qui n'offrent, de quelque côté qu'on les considère, que des symboles de la matière animée, des emblèmes de la force, des apologies de la vaillance et du combat. Sous ce vieux paganisme, on distingue très nettement le germe de ce grand système, conception essentiellement propre à l'esprit germanique, qui, sous diverses formes, s'est développé et précisé de siècle en siècle,

et a fini par s'appeler du nom de panthéisme. La religion des Celtes n'est pas, comme celle des Germains ou des Scandinaves, une grossière philosophie naturelle ou un sauvage anthropomorphisme. Cette religion dépasse la nature, laisse l'homme soumis au sentiment auquel le soumet toute vraie religion, celui de la dépendance, et s'appuie sur la croyance à un monde surnaturel. Elle promet à l'homme des destinées ultérieures qui ne seront pas la continuation vulgaire de la vie actuelle, et, par ses dogmes de la métempsycose, de l'éternité et du progrès incessant de l'âme, elle semble à la fois un écho des grandes doctrines de l'Inde et une préparation du spiritualisme chrétien. Ainsi, chez nos ancêtres, le sentiment religieux, au lieu de se présenter à l'état d'instinct obscur, et d'être déterminé, comme chez tous les peuples barbares, par une admiration, une épouvante ou un étonnement de l'âme faisant effort sur elle-même pour s'expliquer le mystère de la nature, se présente à l'état de croyance, appuyé sur tout un corps de doctrines très complètes, très subtiles et très raffinées déjà; mais ils n'ont pas seulement le sentiment religieux plus épuré, ils ont aussi l'esprit plus sacerdotal, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et attachent une plus grande importance aux fonctions religieuses. Une singulière théocratie s'élève au-dessus d'eux. Les druides sont un collége de prêtres, une hiérarchie ecclésiastique, déjà un clergé. Dans cette société primitive, les dépositaires du pouvoir spirituel ont une plus grande importance que partout ailleurs dans le monde barbare. Ce n'est donc pas à tort qu'on attache aujourd'hui plus de prix qu'autrefois à ces origines celtiques et à cette vieille religion druidique qui nous révèlent bien clairement un fait, à savoir que si nos ancêtres n'avaient pas un sentiment de la nature aussi vif que celui des Germains, ils avaient bien davantage en revanche le sentiment d'un idéal plus dégagé du monde extérieur, plus purement métaphysique et moral.

Lorsque la religion changea, cet instinct théocratique persista et grandit encore en s'épurant. Nulle part les prêtres et les évêques du christianisme n'eurent une prise plus facile sur les populations de l'empire, et lorsque les Barbares se présentèrent en Gaule, c'est plutôt avec ce pouvoir désarmé de la parole divine et du sacerdoce qu'ils eurent à se mesurer qu'avec les lieutenans du pouvoir impérial. La lutte était trop inégale, et les Barbares furent vaincus. Ils furent comme surpris et ensorcelés par des paroles magiques, et montrèrent une soumission, une obéissance, un empressement à suivre les avis et les ordres des évêques et des prêtres qui témoignent à la fois et de la noblesse native de la nature humaine, même barbare, et de l'étendue d'influence du clergé dans la Gaule ro-

maine. Sous cette tutelle religieuse, ils devinrent dès le premier instant ce qu'ils devaient être durant tout le moyen âge, les fils aînés de l'église, les soldats et les lieutenans de Dieu agissant par les armes françaises, comme disent les chroniques du temps : *Gesta Dei per Francos.* On ne vit point en France ce qu'on vit dans les autres royaumes barbares, en Angleterre et en Italie par exemple, des chefs barbares exerçant un pouvoir indépendant de l'église, résistant à la puissance ecclésiastique, ou s'obstinant avec un sauvage orgueil dans leurs anciennes habitudes de commandement et dans leur rôle de chefs de tribus. Dans les origines de la monarchie française, aussitôt après la mort de Clovis, on sent partout une action indirecte et mystérieuse autrement puissante que la hache et la framée franques, et qui de toutes parts enlace, presse dans un réseau invisible et serré le chaos de barbarie au milieu duquel agonisent les populations. On voit les chefs barbares passer comme des ombres sanglantes, s'agiter, s'égorger, jouer dans tous ses détails leur meurtrière pantomime; mais ce n'est qu'une pantomime : la pièce véritable, sérieuse, se joue ailleurs. La monarchie française se fonde dans leur personne, mais à leur insu et presque sans aucune participation de leur volonté. Ils règnent et ne gouvernent pas; des prêtres habiles, des créatures du clergé dirigent à des titres divers cette royauté débile, et malheur à tout ministre hostile au clergé ou représentant de quelque influence contraire à la sienne. Il est sûr d'être écarté, exilé, mis au secret dans un cloître, calomnié jusque dans la postérité la plus reculée, déclaré traître, ambitieux et ennemi de l'état. La France est fondée avec le concours d'une barbarie nominalement puissante, moralement sans empire, et cette barbarie s'étiole et s'énerve rapidement, comme étouffée sous les embrassemens du clergé. Lorsque la première dynastie de cette race conquérante dut céder la place à une famille nouvelle, les talens et l'énergie de ces nouveau-venus ne servirent pas moins bien les vues du clergé que les vices et la faiblesse de leurs prédécesseurs. C'est lui qui leur donna leur raison d'être et détermina la mission qu'ils devraient accomplir : établissement de la puissance temporelle des papes, conversion violente de l'Allemagne, idoles poursuivies et brisées jusque sur les bords de la Vistule et sur les rivages de la Mer du Nord. C'est au profit de l'église et sous l'inspiration de l'église que règnent et combattent les rois carlovingiens; c'est à son triomphe et à son exaltation qu'ils travaillent. L'œuvre politique de Charlemagne tombe en ruine dès sa mort; mais sur cette poussière l'église reste debout, vénérée et terrible, unique puissance, pouvant déjà à son gré faire et défaire toutes les autres, comme le prouvèrent les scènes qui accompagnèrent et sui-

virent la déposition de Louis le Débonnaire et la dissolution de l'empire carlovingien.

L'église! c'est le grand mot de la France durant tout le moyen âge; désormais leurs destinées sont indissolublement unies. La France et l'église seront souvent en querelle, jamais en guerre ouverte. On se chicanera sur des points de détail, jamais sur une question importante et capitale; même alors qu'on imposera des entraves à l'église, ce sera en l'aimant et en la conservant grande, en transportant son esprit sur le trône, comme fit saint Louis. Malgré le soufflet de Philippe le Bel à la papauté, lorsque les souverains français résisteront à Rome, ce sera bien moins en leur nom et par jalousie de leur pouvoir qu'au nom de l'église de France et par jalousie de ses franchises et de ses libertés. Ces querelles n'entraîneront point, comme en Allemagne, les graves questions des droits respectifs du pouvoir temporel et du pouvoir sacerdotal; elles n'entraîneront point, comme en Angleterre, chez le peuple une hostilité sourde qui, un jour ou l'autre, finira par se traduire en une rupture ouverte, et chez les souverains en des résolutions sanglantes, pareilles au meurtre de Thomas Beckett. Les membres de l'église seront bafoués et raillés par les jongleurs et les faiseurs de fabliaux, lorsqu'ils laisseront apercevoir quelques faiblesses humaines en désaccord avec leur caractère sacré et leurs prétentions à la sainteté, mais l'église elle-même sera respectée : inoffensives railleries d'ailleurs, dont on a souvent, je le crois, exagéré l'esprit et la portée, bien moins dangereuses pour l'église que ces interprétations politiques des doctrines chrétiennes qu'Arnaldo de Brescia a prêchées en Italie, que ces sermons mystiques avec lesquels Eckart et Tauler transportent l'âme des populations du Rhin, ou ces prédications évangéliques dans lesquelles un Wicleff attaquera l'organisation ecclésiastique. Au moyen âge, la véritable résistance à l'église en France vient de l'église même et a un caractère tout ecclésiastique. La France est plus orthodoxe que toutes les autres nations, elle est la patrie de l'orthodoxie même. Elle attaque l'église dans ses abus humains et non dans ses principes; elle lui résiste, non pour un motif impie, politique ou philosophique, mais pour un motif religieux, parce qu'elle ne trouve pas l'église assez religieuse, assez conforme à l'idéal de perfection qu'elle s'est créé. Si la papauté a besoin de secours temporels, l'épée de la France est à son service, et grâce à elle le suprême pontife est assuré de triompher de ses ennemis; mais si elle a besoin de réprimandes, elles ne lui manqueront pas. Le champion par excellence de l'orthodoxie, saint Bernard, passera sa vie à demander la réforme des abus et à les réformer lui-même; plus infaillible que la papauté, lorsque l'église sera divisée

par les prétentions de pontifes rivaux, sans embarras ni crainte, le grand docteur fera cesser le scandale qui désole le monde chrétien et désignera d'un geste d'autorité le véritable pontife. Cette prétention de la papauté à l'infaillibilité, les docteurs français la déclareront, si cela devient nécessaire, contraire aux traditions et à l'orthodoxie, et la transporteront du pape au concile, et de Rome à l'église universelle. De saint Bernard à Gerson et à Pierre d'Ailly, la France n'a cessé de s'élever contre les abus ecclésiastiques, de demander la réforme de l'église, et cela non dans une pensée hostile encore une fois, mais par intérêt pour l'église, car la France du moyen âge, si prompte à s'élever contre l'injustice et le népotisme des prêtres, est d'une ardeur sans égale quand il s'agit de repousser leurs ennemis; elle ne les persécute pas, elle les détruit entièrement. Le rationalisme naissant est écrasé dans son germe avec Abailard; l'audacieuse hérésie des Vaudois est noyée dans le sang et ensevelie sous les ruines d'une civilisation charmante. Jean Gerson et Pierre d'Ailly, de la même main dont ils viennent de signer la déchéance de Balthazar Cossa, signent la condamnation des doctrines de Wicleff et le bûcher de Jean Huss. Tel est l'esprit religieux de la France du moyen âge; dans ses persécutions comme dans ses cris de réforme, elle n'a jamais en vue que l'orthodoxie. Rien ne l'en fait dévier, ni les abus et les scandales contre lesquels elle s'élève, ni les pentes dangereuses de la rêverie monastique et les excès de la vie contemplative, ni ces sollicitations et ces inquiétudes de l'esprit humain qui remue sourdement avant de s'éveiller tout à fait et pour toujours.

C'est cette prétention permanente à l'orthodoxie qui a fait depuis son origine jusqu'à son déclin l'originalité de l'église française. S'il y a dans la chrétienté une église qui se soit attribué le droit d'infaillibilité, c'est l'église française. « Nous sommes les meilleurs juges de la vérité religieuse, » telle est la parole hardie que semblent répéter de siècle en siècle nos théologiens et nos docteurs depuis saint Bernard jusqu'à Bossuet. Cette prétention a eu deux grands résultats qui remplissent toute notre histoire : elle a donné à la France assez de liberté d'esprit pour empêcher la religion d'y dégénérer jamais en superstition, elle lui en a donné trop peu pour qu'il lui fût possible de rompre avec les vieilles habitudes et d'oublier les vieux enseignemens. Elle a empêché la France de tomber dans l'asservissement spirituel, elle lui a défendu en même temps de se délivrer jamais entièrement de la tutelle ecclésiastique. Elle lui a permis de résister à la papauté et de lui faire la leçon, elle a conservé et préservé contre les attaques les plus furieuses ou les mieux fondées, contre la renaissance, contre la réforme, contre le rationalisme et la

révolution française, le catholicisme et les institutions catholiques. Le plus hardi champion de la papauté a senti sans l'expliquer cette prétention, qui lui paraît arrogante et illogique. Dans son livre sur l'église gallicane, il s'étonne de cette tendance à vouloir former une église séparée au sein de la grande unité catholique. « Il n'y a qu'une église universelle, dont le centre est à Rome, s'écrie-t-il; ce n'est qu'en France que l'on ait entendu parler d'une église nationale. Qui a jamais entendu parler d'une église italienne, d'une église espagnole, d'une église polonaise? » Cela est très vrai; mais le raisonnement de M. de Maistre, fondé au point de vue philosophique, est bien léger au point de vue historique. Ce que M. de Maistre reproche à l'église française est précisément ce qui fait sa gloire. Si l'on n'a jamais entendu parler dans les autres pays d'une église nationale, c'est qu'il n'y a jamais eu au sein du catholicisme d'autre église que l'église gallicane qui ait eu une vie propre, qui ait tiré d'elle-même sa séve et ses doctrines, qui ait existé d'une manière indépendante et libre. Toutes ont plus ou moins dépendu de Rome, ont tiré de la ville éternelle leurs doctrines, leur règle de conduite, leur ligne politique, leur mot d'ordre; toutes ont subi son influence et ont imité son esprit, imitations ou naïves, ou ardentes, ou fanatiques, ou même scandaleuses, et ayant par conséquent une certaine originalité qu'on ne peut nier, mais imitations véritables. Il n'en a pas été de même de l'église de France. Même aux pires époques et sous les influences les plus violentes, elle s'est toujours maintenue indépendante, et s'est réservé le droit de discuter et de rejeter les doctrines qu'on cherchait à lui imposer. Elle s'est toujours attribué une autorité religieuse à côté de l'autorité suprême. En un mot, elle n'a pas été seulement un rameau de l'arbre gigantesque grandi sur les ruines de l'ancien monde; elle a été elle-même un grand arbre, possédant une vie particulière, tirant de la terre natale la séve destinée à alimenter ses rameaux et son riche feuillage, et cet arbre n'a cessé pendant de longs siècles de fleurir et de reverdir à chaque génération nouvelle avec une abondance surprenante qui témoignait des fertiles élémens du sol généreux dans lequel il plongeait ses racines. Mais sa dernière floraison a été la plus étonnante de toutes. A la veille du jour où la hache devait le frapper mortellement, montrer à nu ses fibres desséchées par la vieillesse, sa carie intérieure et ses cavernes creusées par le temps, la nature sembla réunir toutes ses forces, fit un suprême effort pour résumer dans ce dernier reverdissement d'automne tout le charme et toute la majesté des saisons expirées. On eut ce miracle si inattendu du XVIIe siècle, cette renaissance inespérée du système catholique un siècle après la réforme, et grâce à la France on put croire un instant que l'antique religion allait

comme autrefois gouverner le monde, et que le grand schisme du XVIe siècle allait passer comme un mauvais songe. Le protestantisme battit en retraite humblement et presque en baissant la tête, comme s'il eût craint d'affronter tant de majesté; le rationalisme, qui, sous le nom de système cartésien, venait de naître, fut rapidement absorbé dans les doctrines de l'église et couvert d'un manteau d'orthodoxie; aucune puissance ennemie ne tint devant elle. Tel fut, résumé fidèle de tout son passé, le dernier grand jour de cette église française, l'institution qui a laissé chez nous les traces les plus nombreuses et les plus indestructibles vestiges.

Dans nul pays, le clergé n'a été autant mêlé qu'en France aux affaires politiques; dans aucun, il n'a plus gouverné. L'église a été le principe de toutes nos institutions; elle a été ensuite leur inspiratrice et leur conseillère, elle les a teintes de ses couleurs et marquées de son blason. La seule grande institution de notre pays après l'église est la monarchie, mais elle ne vient qu'en seconde ligne, et on peut dire qu'elle a été formée sur un modèle ecclésiastique, tant son caractère diffère du caractère des autres monarchies. Le dernier grand esprit de l'Allemagne avait remarqué que la monarchie française avait un caractère théocratique, et que nos rois avaient une certaine allure cléricale. Rien n'est plus juste; quand on parcourt notre histoire, on croit apercevoir toujours étendue derrière le trône la main de ces évêques qui fondèrent et bénirent la monarchie française. Nos rois ne remplissent pas des fonctions, ils exercent un sacerdoce politique. Un roi de France ressemble plus à un pontife qu'à un chef d'état. Il se rapproche plus d'un pape que d'un roi d'Angleterre ou d'un empereur d'Allemagne. Ceux-ci sont bien de purs chefs temporels faits pour marcher à la tête de leurs armées ou pour dicter leurs volontés devant des conseils politiques; l'épée, la couronne, la main de justice, sont les seuls insignes qui les distinguent. Ils ne veulent d'autre prestige que celui que donnent la possession et l'exercice de la force. Bien différens sont les rois français. Dans leurs qualités comme dans leurs défauts, ils trahissent un caractère formé par une éducation cléricale. A quelques exceptions près, ils ne se soucient point de batailler et de combattre comme les souverains germaniques. Bons généraux et mauvais soldats, ils frappent par leur intelligence beaucoup plus que par leur héroïsme. Les vaillantes prouesses, les beaux faits d'armes, les exploits chevaleresques ne sont pas leur affaire, et le grand Philippe-Auguste pourra paraître peu brillant à côté d'un Richard au cœur de lion et d'un Frédéric Barberousse. Les rois chevaliers et hommes d'armes, les *héros* ne nous ont d'ailleurs jamais porté bonheur; nous en avons eu deux, le roi Jean et François Ier, et leurs grands coups d'épée ont failli avoir

pour tout résultat de tuer à jamais la France. Rusés, patiens, politiques, temporisateurs comme des prêtres, les rois français ont remplacé le prestige que donne la force par le prestige que donne la majesté. Ils sont imposans, et leur plus grand souci est de travailler à l'être ou à le paraître. Autre contraste, la monarchie française est la seule qui ait eu la prétention d'être une monarchie à la façon biblique. Le roi s'attribue un pouvoir patriarcal. Il n'est pas le chef de ses sujets, il en est le père, et il réclame d'eux l'obéissance et la docilité que le père réclame de ses enfans. Les théories de pouvoir paternel, protecteur, qui partout ailleurs n'ont eu qu'un sens utopique, ont toujours eu en France une quasi réalité. Les utopies de Thomas Morus et d'Harrington n'expriment que des chimères individuelles, nées du dégoût de la réalité; mais Salente exprime encore autre chose que les chimères de Fénelon, elle exprime une des tendances les plus marquées de l'esprit français, la tendance à la tyrannie débonnaire, à l'autorité facile, à la justice indulgente, toutes choses qui répondent à un idéal de gouvernement ecclésiastique, et qui ont été l'idéal du gouvernement de l'église à toutes les époques, depuis les apôtres jusqu'aux modernes jésuites et à leur république du Paraguay. Partout ailleurs enfin les doctrines du droit divin ont été considérées comme des innovations scandaleuses et se sont produites fort tard. Lorsque le chimérique Jacques Ier mit en avant ses prétentions au pouvoir divin, la politique Angleterre recula d'épouvante devant ces théories bénignes; mais moins de cinquante ans après lui, Bossuet les formulait en France, dans un livre majestueux qui ne blessa personne et qu'aujourd'hui encore, après les déclarations des droits de l'homme et cinq ou six constitutions déchirées, nous lisons sans étonnement et sans colère, tellement ces théories sont conformes à nos instincts secrets, sinon aux idées que nous avouons. Cette doctrine du droit divin, qui consacre l'alliance du pouvoir sacerdotal et du pouvoir politique, qui imprime à la royauté un caractère religieux, est pour ainsi dire une des traditions de l'esprit français, et s'y est toujours maintenue obscurément et d'une manière latente. Nous n'avons pas poussé la superstition jusqu'à faire du roi une émanation de Dieu, mais jamais nous n'avons consenti à voir en lui un pur chef d'état. Nous lui avons toujours attribué un pouvoir mystérieux, un certain don des miracles, et l'infaillibilité que nous avons refusée quelquefois au pouvoir religieux, nous l'avons accordée et nous l'accordons sans trop de peine au pouvoir politique. Telle apparaît la monarchie française, l'unique pouvoir sérieux que la France ait jamais eu en dehors de l'église. Quoique séparée de l'église, elle s'est formée à son ombre, elle en porte la marque, elle en parle la langue. Si quelque chose rappelle sous une forme mo-

derne les antiques monarchies orientales, émanations des théocraties, c'est bien la monarchie française.

Cette influence théocratique a été bien plus forte encore sur la noblesse française. Notre aristocratie semble n'avoir jamais eu de libre arbitre. Si elle songe à se rendre indépendante de la royauté, elle n'a jamais songé à se rendre indépendante de l'église, et c'est en partie à cette raison qu'elle a dû la mauvaise fortune de ne jamais devenir une classe politique. Nos rois, malgré leur titre de fils aînés de l'église, et quoique serrés de près par le subtil réseau de l'influence ecclésiastique, ont su résister à l'église et maintenir leur pouvoir séparé du sien. La royauté a su vouloir malgré l'église et contre l'église; notre noblesse n'a jamais voulu que ce que voulait l'église. Elle a vécu, agi, combattu sous l'égide sacerdotale; les actes les plus brillans de son existence et les taches les plus sanglantes de son histoire, elle les doit à l'inspiration du clergé. Elle a marché d'un élan sans égal aux croisades, elle s'est laissé mener sans répugnance au massacre des Albigeois. Nos nobles, si fiers, si brillans, si prompts à l'oppression, si détestés du peuple et des petits (ce que l'on ne rencontre dans aucun autre pays), n'ont été que les serviteurs et les exécuteurs des hautes œuvres du clergé. Vous rencontrez leur main et leur épée dans toutes les persécutions religieuses. Une fois ils ont eu l'occasion de se débarrasser de cette tutelle; ils l'ont dédaigneusement laissé passer. Lorsque la réforme éclata, ils pouvaient, en adoptant le protestantisme, cesser d'être ce qu'ils avaient toujours été, de purs soldats, inutiles partout ailleurs que sur des champs de bataille. Ils pouvaient devenir une classe politique. Tout le leur conseillait, et l'exemple des aristocraties du Nord, et leur propre turbulence, et leurs propres convoitises. Ils laissèrent passer cette occasion unique, qui ne pouvait plus se représenter; un petit nombre adopta la réforme, mais le grand nombre, après un moment d'hésitation, resta fidèle à la vieille cause. De même que leurs ancêtres n'avaient eu aucun scrupule de massacrer, pour plaire au clergé, leurs propres frères en chevalerie, les compagnons d'armes de Raymond de Toulouse et de Roger de Béziers, ils n'eurent alors aucun scrupule de massacrer les nobles protestans et d'aller se confondre dans les rangs de la ligue avec la populace des sacristies et les bourgeois des confréries, car la puissance du clergé sur la noblesse a été telle qu'elle a pu rompre le lien puissant qui réunit les aristocraties, la solidarité. Les destinées de la noblesse ont donc été enchaînées à l'église par les nœuds les plus étroits, nobles et prêtres ont partagé la même fortune bonne et mauvaise, comme le font les maîtres et les serviteurs d'une grande maison. Ils ont triomphé ensemble, périclité ensemble, et ont disparu le même jour. La

dernière grande campagne du clergé, la guerre de Vendée, a été la dernière campagne de la noblesse française. Cette alliance, ou pour mieux dire cette servitude, a été tellement forte qu'elle dure encore.

C'est sur la noblesse française que cette influence sacerdotale a eu les conséquences les plus funestes, et cependant nous n'oserions prononcer un jugement trop sévère. De même qu'elle a imprimé à la monarchie un caractère quasi pontifical, elle a donné à la noblesse féodale un plus grand désintéressement des réalités politiques et un goût plus vif des choses du pur esprit. Chez les autres peuples, le féodal est un personnage dur, égoïste, anarchiste, prompt à venger ses insultes ou à prendre les armes pour augmenter son bien du bien d'autrui, lent à se mettre en mouvement s'il s'agit d'une affaire d'intérêt général ou d'une entreprise qui ne le touche pas directement, brutal comme un soldat et processif comme un légiste, populaire cependant (et c'est par là qu'il se rachète de ses vices) en ce sens qu'il est aussi grossier que ses vassaux, qu'il les tyrannise avec cette familiarité toujours chère à la populace, et qu'il n'y a entre eux et lui d'autre différence que celle du commandement à l'obéissance. La noblesse féodale française a exactement les mêmes défauts, sauf la grossièreté et la familiarité populaires. De très bonne heure elle a eu une éducation différente de celle de la nation, de très bonne heure elle a eu une grande supériorité d'intelligence et de manières, et c'est, je crois, à ses rapports très intimes avec le clergé et à son attachement pour lui qu'elle doit ce caractère. Le clergé lui a insufflé son esprit, qui peut être dangereux parfois, mais qui n'est jamais grossier; il l'a chargé de ses causes, qui peuvent être oppressives, mais qui ne sont jamais vulgaires. De là une certaine allure réellement noble, une véritable élévation d'âme qui charment et attirent au milieu de la rude société qu'elle tyrannise. Cette supériorité réelle de la noblesse sur le reste de la nation s'est maintenue longtemps, et lui a permis à plusieurs reprises d'exprimer, aussi complétement qu'il est possible de le faire dans les conditions de la terre, les chimères idéales de son époque. Les nobles français ont eu au plus haut degré le génie de l'*impraticable* et le goût des belles choses inutiles; artistes en guerre, en amour, en politique, en mondanités, ils ont réalisé le programme romantique : faire de l'art pour l'art. Jamais un vulgaire but politique ne les préoccupe, jamais ils ne cherchent un résultat banalement pratique; ils sont héroïques pour le plaisir de l'être, et parce que l'héroïsme est une vertu qui sied bien à un gentilhomme. Point de passions amoureuses et politiques, cela est trop naturel et trop populaire, mais une galanterie raffinée, exquise, et dans l'intrigue une souplesse et une dextérité inexprimables. Ils vivent et se meuvent avec aisance dans le monde des super-

fluités élégantes, et tel est leur amour pour elles, qu'ils jugent tout exclusivement au point de vue de la grâce; les vertus humaines ne les préoccupent qu'autant qu'elles sont susceptibles d'avoir une tournure élégante, et ce sont les seuls qui aient eu le talent d'élever certains vices à la hauteur de vertus véritables.

Si l'idéal constitue, ainsi que nous l'avons dit, le génie français, notre noblesse représente bien certaines parties de ce génie. Nous lui devons une chose très noble, la chevalerie, une chose charmante, la politesse. La chevalerie, idéal poétique du moyen âge, a été en France, et en France seulement, une demi-réalité. Si nos rois brillent plus par la majesté et l'habileté politique que par l'héroïsme militaire, nos nobles féodaux en revanche éclipsent ceux de tous les autres pays par leur bravoure et leur audace. Ils rendent au loin le nom de Franc synonyme de chrétien et d'Européen; l'éclat qu'ils jettent est tel que les peuples résument en eux toute une religion, toute une moitié du monde, et la vie de vingt nations différentes. Normands et Flamands, Languedociens et Provençaux, les chevaliers d'origine française sont les seuls qui répondent à peu près à cet idéal de vie aventureuse, de vaillance, de courage désintéressé ou de sainteté militaire que réveille en nous le nom de chevalerie. En tenant compte de la distance qui sépare toujours les actes accomplis de l'idée qui leur donna naissance et le type réalisé du type idéal, on peut avancer sans crainte que nos chevaliers se sont approchés, aussi près que le permettent les conditions humaines, de la perfection chevaleresque. Ce sont eux qui ont décidé ce grand mouvement des croisades qui, pendant deux siècles, devait être la chimère idéale des nations, le rêve poursuivi par toutes les grandes âmes, et, mieux que tout cela, le moyen de satisfaction de tous les instincts élevés de l'humanité. Les autres peuples hésitèrent avant de se lancer à la poursuite de cette grande aventure; Anglais, Allemands, Hongrois, Italiens, entrèrent successivement dans le mouvement comme entraînés par l'exemple; mais l'exemple lui-même vint de la France. Là, nulle hésitation, nulle lenteur, nulle prudence, mais un grand élan spontané, unanime, désintéressé. Jamais chevalier du saint Graal ne s'est mis à la poursuite du temple mystérieux l'âme plus enivrée d'espérances infinies, l'imagination plus éprise de dangers à vaincre et de princesses captives à délivrer, que nos chevaliers de la première croisade marchant à la conquête du saint sépulcre. Dans un instant unique, ils dépassèrent tous les exploits imaginaires des poèmes chevaleresques, et éclipsèrent les noms des chevaliers fabuleux de la fabuleuse Table-Ronde ou de la cour apocryphe du Charlemagne légendaire. La piété sincère, la ferveur religieuse de Godefroy de Bouillon font paraître

bien froides les sentimentalités dévotieuses des chercheurs du saint Graal, et les exploits de Tancrède et de Bohémond sont plus poétiques dans leur réalité que ceux de Lancelot ou de Tristan. Si la chevalerie réveille en votre esprit plutôt des idées d'aventures, de surprises imprévues, de fortunes magiques, que des idées de piété religieuse ou d'héroïsme guerrier, la France du moyen âge vous offrira encore dans les personnes de Robert Guiscard et de Roger, et des ducs de Trébizonde ou d'Athènes, compagnons du comte-empereur Baudouin, des types propres à satisfaire les exigences de votre imagination. Sous quelque aspect qu'on envisage la chevalerie, c'est la France qui en a fourni l'expression la plus complète, car c'est sur son sol seulement qu'elle a été autre chose qu'un beau rêve et une brillante chimère.

Il y a mieux, cet idéal lui-même appartient à la France, qui en a fait don à l'Europe entière. Cette France si peu féodale cependant, c'est elle qui a donné la première le modèle le plus achevé des institutions féodales, et qui a fait de la chevalerie leur couronnement. C'est par la France que les autres peuples ont connu la chevalerie : nos Normands français la transportèrent en Angleterre au milieu des rudes Saxons, qui eussent été incapables de la trouver dans leurs instincts farouches, et ils en couvrirent comme d'une guirlande de myrtes les sauvages trophées de la conquête. La réalité sombre de leurs exactions et de leurs violences nous apparaît et fut en effet voilée sous les splendeurs de cet héroïsme brillant, inconnu jusqu'alors aux populations conquises. Tout ce que l'Angleterre eut de chevalerie depuis le Plantagenet au cœur de lion jusqu'au prince Noir, la France peut le revendiquer comme lui appartenant. Elle brilla aussi, cette chevalerie francaise, au milieu des pâters de Sicile et sur les bords du golfe de Naples, et l'empire d'Orient la vit passer comme un éblouissant météore, comme un pittoresque tournoi. C'est en France que le code réel, la *règle* de la chevalerie, a été écrit. La langue d'oil était la langue vulgaire de la plupart des chevaliers de l'Europe, et la France fournit encore à la chevalerie européenne tout entière sa langue littéraire. C'est dans la langue d'oc que tous, sans exception, exprimèrent les soucis de leur âme, leurs préoccupations amoureuses, la partie idéale de leur vie en un mot. La France enfin a donné à la chevalerie sa littérature et les élémens mêmes de cette littérature. Les poèmes chevaleresques sont une des créations de l'esprit français; ils nous appartiennent en entier, et comme conception et comme composition. Nous avons fourni le modèle de cette littérature que l'Europe a imitée à l'envi pendant plusieurs siècles, et les poètes de tous les pays ont chanté les exploits de héros étrangers et ennemis de leur race. Les

deux sources légendaires auxquelles nos poètes nationaux et leurs rivaux des autres pays ont puisé sont françaises. La légende de Roland et des pairs de Charlemagne est la poésie d'un passé historique exclusivement français, et la légende du roi Arthur et de la Table-Ronde n'est-elle pas comme un ressouvenir obscur de nos origines? Ainsi cette fleur idéale du moyen âge, la chevalerie, est née et a grandi en France; c'est là qu'elle a répandu ses plus odorans parfums, c'est de là que sur l'aile du vent des orages et des violences féodales elle a transporté ses semences dans tous les pays, dans la brumeuse Angleterre, dans la barbare Allemagne, dans la mercantile Italie, jusque dans l'Espagne musulmane et dans le petit Portugal, création d'un chevalier français.

Cette chevalerie mourut rapidement dans tous les pays de l'Europe. Chaque peuple, arrivant tour à tour à la conscience et à la possession parfaite de son originalité, abandonna cette imitation étrangère; mais elle était tellement un produit de notre génie national, qu'elle ne mourut chez nous qu'avec une lenteur étonnante, et qu'on en peut suivre la décrépitude maladive et les infirmités à travers les âges, jusqu'au siècle de Louis XIV. Elle râle dès la fin du XIIIe siècle, mais elle a de merveilleux retours à la santé, et sa vitalité est tenace. Elle épuise toutes les formes possibles avant de quitter la vie; après avoir été une religion, elle devient une dévotion, puis une mode, puis un doux regret. Après avoir été l'idéal des vaillans et des nobles, elle devient la chimère des sots et des fous. Enfin, lorsqu'elle est bien morte, et que son nom même est oublié, elle trouve dans sa mort un nouveau principe de vie. Elle prendra une nouvelle forme, et les hommes lui donneront un autre nom, mais ce sera toujours elle qui cachera sa résurrection sous ses nouveaux déguisemens. Le même effort spontané, le même esprit d'ardeur élevée, le même idéal exalté vont se retrouver par miracle, à la fin du XVIIIe siècle, chez des fils de bourgeois et de paysans. Que disais-je donc que la chevalerie était l'œuvre de la noblesse française? Nos nobles en ont été les représentans uniques pendant de longs siècles, ils en ont été une des expressions matérielles et *de fait;* mais l'idéal lui-même de la chevalerie, dégagé de toute représentation extérieure, n'appartient à aucune caste: il est profondément populaire, il est sorti de l'âme et des instincts de la nation. Rien ne fait mieux comprendre que certaines scènes de la révolution combien la chevalerie est une création instinctive du génie national, et non l'apanage enviable d'une classe privilégiée. L'élan de la première croisade n'a rien de plus beau ni qui fasse plus d'honneur à la nature humaine que le mouvement des fédérations, les enrôlemens volontaires, la première victoire à Valmy, — scènes, dit admi-

rablement un illustre étranger, que les dieux ont pu contempler avec joie, et qui ont pu leur donner une grande idée de leur ouvrage. Un historien contemporain remarque que sur le déclin de la féodalité, au XIVe et au XVe siècles, les bourgeois que le hasard ou la fortune élevait à la noblesse se transformaient avec une rapidité singulière; mais plus étonnante encore est la facilité avec laquelle ces conscrits de 92, fils de cabaretiers, ménétriers, marchands de mules, se transformèrent en nobles et en rois. N'y a-t-il pas dans cette facilité de transformation quelque chose qui indique que *l'aptitude* chevaleresque n'est pas chez nous propre exclusivement à une classe, et qu'elle est une des aptitudes de la nation? Nos mœurs et nos préjugés constatent ce don spécial. L'égalité que nous nous flattons d'avoir fondée n'est pas encore bien passée dans nos mœurs; mais il est un point sur lequel elle est complète : nous ne reconnaissons ni supérieurs ni inférieurs devant une injure, et le droit de demander réparation des offenses est reconnu au plus humble individu. Ce détail de mœurs, auquel peu de personnes peut-être ont donné l'attention qu'il mérite, m'a toujours paru faire le plus grand honneur à notre nation; il témoigne de la présence d'un élément chevaleresque dans l'esprit français, et indique que nous ne croyons pas aux âmes roturières et incapables de jouir des priviléges de la vaillance et de l'honneur.

La chevalerie, ai-je dit, est un des élémens indestructibles de l'âme française, et à travers mille transformations elle s'est continuée et se continue encore de nos jours. Où ne la retrouverait-on pas? La politesse française, par exemple, que notre noblesse du XVIIe siècle a représentée avec un charme si puissant et si vrai qu'il nous saisit encore aujourd'hui, à deux cents ans de distance, et nous fait pardonner à cette noblesse tant de défauts trop réels, son inexcusable sécheresse de cœur, sa froide férocité, son manque absolu de pitié et de sympathie humaine, — cette politesse française est comme le dernier écho des âges chevaleresques. Les lois et les devoirs de courtoisie que les trouvères du moyen âge assignaient au chevalier sont encore, à quelques nuances près, les lois et les devoirs de ce qu'on appelle au XVIIe siècle l'honnête homme et le galant homme. La politesse française a un caractère particulier qui la distingue de la politesse des autres pays : c'est la plus impersonnelle, la plus abstraite, la plus métaphysique de toutes; elle ne tient pas à un charme individuel, elle n'est pas inséparable de telle ou telle personne; elle est une chose en soi, une sorte de type idéal extérieur à la société, et sur lequel cette société se conforme. On la contemple comme une œuvre d'art, on l'étudie comme un système. Elle a été pour nos pères une des occupations les plus importantes de l'existence. Une

émulation étrange de courtoisie, de galanterie, de raffinemens d'esprit, tel est le spectacle piquant que donne la société du XVIIe siècle. L'esprit français s'est porté pendant un moment vers ces choses légères avec l'ardeur qui le distingue, les a comme usées en les perfectionnant, et les a rapidement élevées à la plus grande beauté qu'elles puissent atteindre. Dans cet idéal (c'en est un véritable) sont entrées bien des choses charmantes. La politesse française n'a pas été autant un dégrossissement laborieux de notre nature qu'une sorte d'ouvrage aimable, un peu artificiel, composé par des âmes éprises de délicatesse, une combinaison, un miel tiré des fleurs les plus rares. L'élément principal de cet amalgame est le vieil esprit chevaleresque, non pas dans ce qu'il a eu de passionné et d'ardent, mais dans ce qu'il lui restait à son déclin de douceur sénile et de noble enfantillage. A cet esprit, la renaissance a ajouté ses chimères pastorales et mythologiques, ses mascarades de princesses bergères et de princes pasteurs, tout ce qui dans cette politesse enfin est la part de l'imagination. La galanterie a été fournie par l'Espagne; on lui a retiré tout ce qu'elle avait de trop violent, de trop excessif; on l'a faite bienséante, et on lui a assigné pour rôle d'être non plus l'expression d'un cœur passionné, mais le délassement d'un honnête homme. L'esprit de conversation est venu de l'Italie, dont on a raffiné les *concetti* et revêtu les lazzis provoquans d'un costume décent. Ainsi s'est formée la politesse française comme une sorte de bouquet arrangé par des mains artistes : c'est la perfection dans l'artificiel, c'est l'idéal de la convention; mais c'est positivement une chose idéale, et qui méritait de tenir la place qu'elle a tenue dans la vie de nos pères.

Voilà les institutions qui ont reflété la vie de la vieille France jusqu'à une époque très rapprochée de nous, car la jeune France est de date récente, et sur sa physionomie encore indécise on peut surprendre bien des traits de ressemblance avec l'antique portrait national. Je dis que ces institutions reflètent la vie de la France, et ces paroles doivent s'entendre dans un sens non métaphorique, mais strictement littéral. Mieux que les mœurs, elles expriment tous les grands instincts de l'âme française, et même elles les expriment seules. L'église, la monarchie, la noblesse, tiennent une très grande place dans l'histoire de la France; la vie du peuple en tient une très petite. Il n'y a rien de remarquable dans la manière de vivre du peuple en dehors de ces grandes manifestations du génie national. L'existence ordinaire ne dépasse pas, chez nous, une honnête moyenne de vulgarité, et ne laisse rien deviner de ces instincts brillans que nous avons essayé d'analyser. La vie pratique, obscure, de tous les jours, n'est jamais entrée, dirait-on, dans les préoccupations de l'esprit français,

et ce dédain ou cette insouciance du terre à terre a empêché l'originalité populaire de se dégager aussi vivement que dans les autres pays. Nous ne savons pas, comme les Anglais, extraire de la réalité grossière et des objets à portée de notre main la poésie qu'ils contiennent; notre vie de famille est terne, et n'a pas cette douceur intime qui prête tant de charme à la vie domestique allemande. Les objets familiers n'excitent pas notre intérêt; une cabane reste pour ses hôtes une habitation peu comfortable, le travail de chaque jour est une chaîne que la destinée nous condamne à porter. Il serait donc inutile de chercher dans nos mœurs de la vie ordinaire, comme nous le faisons pour les autres pays, une expression de notre génie. Si jamais mœurs populaires ont été plates et sans couleur, ce sont nos mœurs populaires; mais ce fait est encore une confirmation de la thèse que nous soutenons. Le Français supporte, mais n'aime pas la réalité. Il subit la vie qui lui est faite, sans réagir contre elle pour l'embellir et la parer. Il se laisse emmaillotter par elle dans les liens de la routine; il sépare son imagination des choses qui l'entourent. Il fait deux parts de sa vie, une part pour l'habitude, une part pour ce que j'appellerai l'utopie, faute d'un meilleur mot. Il étouffe et s'étiole dans la vie calme; pour qu'il se retrouve lui-même, il lui faut les émotions inattendues, les brillans spectacles, les fêtes nationales, l'agitation bruyante. Alors il respire là où d'autres étouffent, et dans cette vie d'un moment, factice, exceptionnelle, fiévreuse, il reconnaît l'image fugitive de la vie qu'il aurait voulu mener. De là l'amour du Français pour les pompes extérieures du pouvoir, pour les parades militaires, pour toutes les charges et voltiges politiques et guerrières, pour les bruyantes émeutes et les répressions non moins bruyantes de ces émeutes. La vie politique et civile n'a peut-être été si faible en France que parce qu'elle présente au premier aspect trop de ressemblance avec la vie ordinaire; elle demande la même lenteur, la même patience, le même courage uniforme et ennuyeux. Ce dédain de la vie vulgaire, cet amour des spectacles et des pompes, nous ont fait juger avec une sévérité méritée, mais qui, je crois, frappe à côté du vice réel. On l'a appelé vanité française, gloriole militaire, légèreté, étourderie de caractère; je crois qu'il faudrait l'appeler plutôt dépravation du sentiment de l'idéal et impatience fiévreuse de la vie réelle.

Le peuple tient donc dans notre histoire beaucoup moins de place que les institutions, mais il a sa place cependant, une très glorieuse et à tous égards très surprenante. Nous avons dit que la vie vulgaire était terne en France, et que la vie exceptionnelle, au contraire, y était très brillante; le même contraste se reproduit dans l'histoire politique. Le rôle politique du peuple n'a pas de marche

régulière, ou du moins cette marche régulière n'a rien qui pique l'intérêt; le peuple n'a qu'un rôle exceptionnel, mais celui-là surprend l'admiration. Ne parlez pas au peuple français d'intérêts mesquins, de petites intrigues, de luttes restreintes dans d'étroites limites; il ne se dérange pas pour si peu. La nation reste inerte et muette devant ces querelles, comme si elle n'en était pas l'enjeu même. Le peuple semble ne comprendre que les grands intérêts et les grandes questions; alors il se lève avec une spontanéité et une unanimité incomparables. Si la parole du précurseur : *vox populi, vox Dei,* a été réalisée quelque part, c'est en France. Le peuple remplit dans notre histoire une sorte de rôle providentiel, et vient mettre à néant toutes les combinaisons de ses ennemis et toutes les inductions de la sagesse humaine. Ce peuple, qui a toujours eu moins de moyens d'information que tous les autres peuples, moins de curiosité politique, qui n'a jamais eu le courage de défendre ses droits pied à pied, qui n'a jamais ressenti les salutaires terreurs que donnent à toute nation sage les empiétemens sans importance immédiate, apparaît souverain irrésistible dès que sa cause semble désespérée, et sa ruine près de se consommer. Alors il répare en un instant les maux quelquefois séculaires que sa paresse et son indifférence ont laissé grandir outre mesure. Ses apparitions ont un élan, une unanimité, une spontanéité tels qu'elles peuvent à bon droit s'appeler miraculeuses et idéales. Il en est ainsi de son apparition à la fin des guerres anglaises, lorsqu'il s'incarna et se résuma tout entier dans la personne de Jeanne d'Arc; il en est ainsi de son unanimité à la fin du XVIe siècle, lorsqu'une opinion publique longtemps partagée, si bien partagée que les meilleurs esprits avaient peine à reconnaître où elle était réellement, se prononça nettement, de manière à ne laisser aucune ressource à l'esprit de faction; il en est ainsi de ce frisson électrique qui parcourut toute la France en 1789, de cet élan avec lequel la nation s'engagea dans ses nouvelles destinées et mit fin à un passé longtemps aimé et longtemps méprisé. Jamais pareils souffles populaires n'ont passé sur aucun pays, et n'ont mieux déconcerté les projets des ambitieux et la vaine sagesse des sages. A chacun de ces mouvemens, les politiques et les puissans ont dû courber la tête, et ont senti comme le prophète passer le souffle de l'esprit.

Voilà la nation française prise en masse, telle qu'elle a toujours été : patiente, résignée, supportant la réalité sans l'aimer, et même sans songer à lui demander toutes les joies et toutes les consolations qu'elle peut offrir, paresseuse à défendre jour par jour ses droits, indifférente pour tous les intérêts mesquins, ignorante de cette maxime, qu'il n'y a pas de petit intérêt, peu curieuse des choses qui ne peuvent pas enflammer son imagination ou exciter son admira-

tion, mais toujours heureuse d'être arrachée pour un moment à sa vie ordinaire, d'assister à un beau spectacle, de participer à un acte plein d'éclat, et se réveillant aux heures de crise suprême avec une énergie, une certitude d'elle-même, une confiance quasi religieuse en ses destinées, qui surpassent les vertus des autres peuples. Ces réveils de l'esprit français sont toujours redoutables, et se sont multipliés singulièrement de nos jours, tandis qu'autrefois ils n'éclataient que lorsque le danger ou le mal avait comblé toute mesure. Il ne faut point trop médire de la fréquence de ces mouvemens, car ils indiquent que la France est plus en possession d'elle-même qu'elle ne l'était autrefois. La France n'a jamais eu d'éducation politique, et son seul talent en cette matière a toujours été de se sauver elle-même et de réparer ce que sa paresse avait laissé faire. Aujourd'hui elle est moins patiente, et on peut sans paradoxe regarder cette impatience comme une preuve du progrès de l'esprit public. La France, dans ses mouvemens périodiques, dont quelques-uns ont été si malheureux, se montre fidèle à son passé : n'ayant jamais témoigné de son existence politique que dans ces heures de surexcitation, elle continue à être ce qu'elle a toujours été. C'est une manière de faire son éducation, bizarre et dangereuse sans doute, mais tellement conforme à son génie et à son histoire passée, qu'on peut dire sans exagération que ce n'est qu'ainsi que la France prendra entière possession d'elle-même. Plus la fièvre se régularisera, moins elle sera intermittente, et plus cette éducation sera complète. Bien des années s'écouleront encore avant que cette surexcitation anormale se soit régularisée en une agitation incessante et salutaire; mais si ce phénomène peut jamais s'accomplir, jamais vie politique n'aura été plus féconde, plus variée et plus émouvante que ne le sera celle de la France de cette époque. En attendant, je conseille à tous les gouvernemens de se méfier de ces réveils de l'esprit français, car ils sont plus fréquens que par le passé, et la force de l'habitude, qui fit la longue sécurité du pouvoir monarchique, s'est beaucoup usée depuis soixante ans.

Ainsi il ne faut chercher le génie de la France ni dans l'originalité de ses mœurs populaires, qui ont été de tout temps un peu effacées, ni dans sa vie politique, qui a toujours été intermittente et fiévreuse, et cependant là encore nous avons pu retrouver quelques traits de ce génie. Si les mœurs du peuple français manquent d'originalité, son esprit est des plus remarquables, et si son expérience politique a été faible, son activité intellectuelle a été immense. C'est par là qu'il doit être jugé. Le Français peut abdiquer ses droits et se tenir à l'écart des affaires qui touchent ses intérêts, mais jamais il n'a renoncé et ne renoncera, je l'espère, à ses droits de citoyen du

royaume de l'esprit. Le droit d'initiative auquel il renonce si facilement dans la vie pratique, il l'exerce avec audace dans les choses de l'intelligence. Toujours on l'a vu, passionné pour des théories et des systèmes, raffiner sur les idées qui lui étaient familières, chercher de nouvelles combinaisons intellectuelles, découvrir de nouveaux horizons philosophiques. Les littératures de tous les autres peuples offrent des lacunes; elles jettent un moment d'éclat, et puis s'éteignent pour renaître quelques siècles plus tard, ou même pour ne plus renaître du tout; elles subissent en quelque façon le sort de tous les êtres animés qui ont une existence bornée, et dans cette existence deux ou trois courtes périodes de rayonnement; elles sont le produit de la vie nationale, qui, à un moment donné, rassemble toutes ses forces pour donner une expression complète d'elle-même. La littérature française n'offre aucun de ces caractères. C'est un phénomène particulier dans l'histoire générale des littératures : elle n'a pas de lacunes, et depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours il n'y a pas eu chez nous un instant d'interruption dans le mouvement des esprits. Il n'y a pas non plus, quoi qu'on dise, d'époque qui résume plutôt qu'une autre la vie intellectuelle de la nation. Toujours variée et toujours changeante dans ses évolutions, cette littérature procède par métamorphoses, par contrastes, et se donne à elle-même un continuel démenti. A la littérature chevaleresque succéde la littérature des fabliaux, qui en est la contre-partie. La riche littérature du XVIe siècle, hardie et tumultueuse, ne laisse en rien pressentir la littérature orthodoxe de l'époque de Louis XIV, qui elle-même a eu pour héritière l'hétérodoxe littérature du XVIIIe siècle, avec ses impiétés et sa philanthropie passionnée. Notre littérature, à toutes les époques, a été plutôt un libre produit de l'activité des esprits qu'un produit spontané et fatal des instincts nationaux, et elle participe ainsi des priviléges de l'intelligence, la liberté, le mouvement, la durée, l'incessant rajeunissement. Elle présente l'image d'une âme en travail sur elle-même, croyante à certaines heures, sceptique à certaines autres, s'épuisant en combinaisons ingénieuses qu'elle brise aussitôt qu'elle en a découvert le côté défectueux, tandis que les autres littératures présentent plutôt l'image de l'alchimie de la nature, qui procède par amalgames, affinités fatales, et qui épuise la matière et le temps pour former une création qui ne durera qu'un jour. Il y a de l'analogie entre le plaisir que font éprouver les œuvres littéraires des autres pays et le plaisir que fait éprouver la vue d'un beau paysage ou la contemplation d'un beau visage humain; mais la littérature française ne traîne après elle aucune enveloppe de chair et de sang, et le plaisir qu'elle procure ne peut être senti que par l'intelligence. C'est la littérature du pur esprit, et sa grande

préoccupation a toujours été la défense des droits de l'intelligence. De là vient qu'elle a été considérée à juste titre comme une des armes principales du progrès moderne.

C'est ici que le génie français prend sa revanche sur le génie des autres nations. Sa littérature a été un outil d'affranchissement spirituel plus puissant peut-être que ne l'aurait été l'initiative politique du citoyen. En restant dans la région des pures idées, elle n'a jamais été tenue à ces compromis auxquels oblige la vie politique. Libre dans le libre empire de l'abstraction, n'ayant aucune concession à faire, aucune réalisation immédiate à obtenir, se présentant avec innocence comme un pur délassement de l'intelligence, comme un noble amusement, elle a pu sans gêne formuler les théories les plus hardies, énoncer les principes les plus absolus, se permettre tous les excès de la logique. Aucune difficulté ne l'arrêtait dans ce domaine des abstractions sans corps si différent du domaine compliqué des réalités. Notre littérature passe pour pratique, parce qu'elle a toute l'activité du pur esprit, et surtout parce qu'elle n'est pas un produit passif de la vie nationale, un miroir aimable et poétique des mœurs populaires; en réalité, elle est extrêmement abstraite, idéale et utopique. Elle est cependant pratique en ce sens qu'au lieu d'être comme partout ailleurs une conséquence des faits antérieurs, elle a toujours été un principe des faits à venir; elle est pratique encore en ce sens que les sujets favoris sur lesquels elle a aimé à s'exercer sont ceux des constitutions politiques, des principes du gouvernement, de la discipline religieuse, des pouvoirs respectifs des sociétés laïque et ecclésiastique, des droits primitifs et inaliénables de l'homme, du mécanisme des institutions, du mensonge social. Seulement dans ces sujets de polémique elle n'a porté ni la modération ni la mesure et la circonspection qui distinguent l'esprit pratique. Les principes vrais ou faux qu'elle expose ont la rigueur géométrique. Pratique par les sujets qu'elle traite, notre littérature est essentiellement idéaliste par la manière dont elle les traite. Si la réalité ne peut s'accommoder de ses principes absolus, tant pis pour la réalité! Périssent les colonies plutôt qu'un principe et le monde plutôt que la justice! On pourrait reprocher sans doute à cet esprit bien des défauts; en somme, le bien l'emporte sur le mal. C'est par cette activité intellectuelle que la France a racheté cet abandon d'elle-même auquel elle s'est trop laissée aller dans la vie politique, c'est par là qu'elle s'est sauvée de la servitude. Sa littérature a tenu ferme et bon dans cette citadelle inaccessible de l'esprit où elle s'est logée, et où elle n'a eu à craindre ni compromis, ni concessions; elle a arboré d'une main sûre le drapeau des droits de la conscience, elle a élevé au-dessus du temps et de l'espace, au-dessus des tyrannies

passagères avec lesquelles elle a refusé de traiter, et des ignorances populaires qu'elle n'a pas voulu reconnaître, les droits éternels du genre humain.

Ce génie abstrait et idéal, qui se refuse avec tant d'obstination aux compromis, qui ne veut point reconnaître les nécessités des faits existans, aurait été très stérile dans tout autre pays, et n'aurait jamais enfanté que des utopies inutiles et inoffensives; mais il n'en a pas été ainsi, grâce à deux qualités qui lui ont permis de réaliser ses chimères les plus ardentes et qui lui ont servi d'armes redoutables. Ces deux qualités sont l'ironie et la faculté de vulgarisation, que j'appellerai l'esprit prosaïque. Avec ces deux auxiliaires, le génie français a pu triompher de tous les obstacles, se rire de toutes les tyrannies, et ces armes sont bien celles du pur esprit. L'ironie était, comme on sait, l'arme du spiritualiste Socrate; elle a été l'arme des platoniciens de tous les temps; elle est toujours l'arme de toutes les nobles intelligences contre les insultes du fort et les oppressions des populaces. Rien n'est blessant comme le sourire d'un homme bien élevé, rien n'est terrible comme le rire d'un grand esprit. Et en effet qu'est-ce au fond que l'ironie? Elle naît d'un sentiment profond de ce qu'il y a d'inharmonique, de discordant dans un caractère, dans un état social, dans une institution, d'une comparaison entre ce qui est et ce qui devrait être, entre la vérité et ce qui se donne pour la représentation de la vérité. L'ironie est de sa nature essentiellement idéaliste; elle a le sens des réalités invisibles et ne se laisse pas abuser par les symboles. L'âne vêtu de la peau du lion peut passer aux yeux des populations épouvantées pour le lion lui-même; mais l'ironie s'avance, et, par-dessous la dépouille empruntée, montre le pelage du ridicule animal. Aucune fausse représentation des choses idéales, aucun mensonge sacré ne tiennent devant elle. Elle n'a point de préjugés ni de préférences partiales pour telle institution ou pour telle doctrine, car elle sait que toutes ont leur place dans le royaume de l'esprit; mais elle veut trouver une exacte conformité entre la chose représentée et la représentation extérieure. Elle n'est point, comme on l'a tant répété, un dissolvant, une ennemie de l'ordre social et des lois divines et humaines; mais elle est, il est vrai, une ennemie irréconciliable de toutes les fausses lois divines et de tous les titres usurpés. Elle dit à la tyrannie : « Tu n'es point la royauté. » Elle dit à la simonie et à la persécution : « Vous n'êtes point la religion. » Elle dit à la famille fondée sur le droit d'aînesse : « Tu n'es point la famille patriarcale. » Habile à reconnaître les masques, elle les arrache et montre les vrais visages. Tel est l'esprit qui anime tous les grands écrivains français les plus divers, Rabelais et Montaigne, Pas-

cal et Molière, Montesquieu et Voltaire, et devant lequel aucun mensonge n'a pu longtemps tenir. L'ironie est un des traits les plus caractéristiques du peuple français, qui a été souvent dupe, mais qui ne l'a jamais été à son insu; elle a été la consolation et la vengeance du serf contre l'oppression féodale, la défense du roturier contre l'insolence des privilégiés, l'apologie de la victime contre l'iniquité des juges. Grâce aux ressources qu'elle leur offrait, nos pères ont pu se passer de beaucoup de libertés. Qui pourrait dire la part qui revient dans notre histoire à l'influence de l'ironie, le bien qu'elle a produit, le mal qu'elle a empêché par la crainte salutaire qu'elle a répandue de tout temps? Cette ironie est un don tellement noble et d'un tact si infaillible, qu'elle n'a jamais chez nous touché à rien de sacré, et attaqué aucune institution lorsqu'elle était d'accord avec son type idéal. Jamais chez aucun peuple l'église n'a reçu plus de quolibets, jamais chez aucun peuple elle n'a été autant respectée lorsqu'elle a été conforme à sa mission divine. Les railleries contre les rois n'ont pas empêché le peuple d'avoir la superstition monarchique la plus prononcée; attaquée aux XIVe et XVe siècles, la royauté a été respectée malgré toutes ses fautes dès qu'elle a repris quelque éclat, de Louis XI à la mort de François Ier; méprisée sous les derniers Valois, elle a été adorée au XVIIe siècle; honnie et détruite à la fin du XVIIIe, elle s'est relevée avec Napoléon et a vu la nation entière à ses pieds. Jamais nos pères n'ont songé à contester à notre noblesse si détestée ses qualités réelles, le courage et la politesse; au contraire on l'a tant admirée pour ces qualités, qu'au XVIIIe siècle toute la nation avait fini par modeler ses manières sur les siennes. Nos iniques parlemens eux-mêmes, toujours bafoués et méprisés, ont vu la popularité leur revenir dès qu'ils montraient une velléité d'indépendance et de justice. Si l'ironie a été redoutable chez nous, jamais elle n'a été injuste, et elle n'a attaqué avec fureur les anciennes institutions que lorsque la dernière parcelle de bien qu'elles contenaient en avait été enlevée, et qu'il n'en restait qu'un vain simulacre inutile à conserver plus longtemps.

Le second instrument d'action de cet esprit abstrait a été la faculté de vulgarisation. Le peuple français n'est point un peuple poétique et imaginatif; c'est le peuple de la prose. Au premier abord, il semble qu'il y ait là une contradiction avec son génie, et que le peuple idéaliste par excellence dût être le plus poétique; mais la contradiction n'est qu'apparente. Défiez-vous des peuples poétiques: ils ne sont rien moins que spiritualistes. La poésie est bien plus matérielle qu'on ne croit; elle est bien plus une preuve de la richesse du tempérament que de la grandeur de l'esprit. La poésie est le langage naturel des émotions charnelles élevées, des brillantes périodes sen-

suelles de la vie, des peuples naïfs aux sens jeunes et ouverts à toutes les impressions extérieures; elle n'est pas le langage des hautes vérités métaphysiques, des périodes intellectuelles de la vie, des peuples assez familiers avec les idées pour se passer de ces fausses représentations appelées images et métaphores. La poésie s'allie très bien avec toutes les choses sensibles, avec les passions, avec la vie pratique, avec la rêverie, la santé et le bonheur. Si vos croyances sont chez vous à l'état d'instinct, assez mêlées à la chair et au sang pour n'en pouvoir être séparées, vos croyances sont loin d'être intellectuelles; en revanche elles sont poétiques. Si les idées ne se présentent à vous que sous la forme d'images, vous avez un tempérament poétique, mais vous êtes l'esclave de vos sens. Enfin si la pensée se résout chez vous en rêverie, et s'il vous est plus facile d'imaginer que de *contempler*, votre esprit manquera d'énergie, mais vous êtes sacré poète par la nature. Rien de tout cela ne se retrouve et ne peut se retrouver dans le génie français. Ce n'est point la poésie, c'est la prose qui est le langage des idées. Elle seule les présente dépouillées, nues, sans aucun costume emprunté à la fantaisie individuelle ou au plaisir sensuel. Elle les présente pour ce qu'elles sont, pour des êtres purement métaphysiques, étrangers aux passions, inaccessibles aux accidens de la vie réelle, dont la beauté ne peut être connue par les sens.

Le peuple français, sous quelque point de vue qu'on le contemple, est un peuple métaphysique et abstrait. Il est idéaliste, non-seulement d'âme, mais de tempérament. Les choses sensibles ne paraissent pas avoir d'empire sur lui, et en tout cas ses œuvres ne les reflètent pas, ou n'en donnent qu'une incomplète impression. Notre sentiment de la nature est faible, et en dépit de nos modernes coloristes, le génie du pittoresque nous fait défaut. Notre poésie comme notre peinture frappe par une certaine beauté intellectuelle, quasi-abstraite, presque philosophique, plutôt que par l'éclat de l'imagination. Elle demande à être comprise plutôt qu'à être sentie. Elle crée des types généraux, parle un langage dépouillé et sévère, ne trahit l'influence d'aucun milieu ambiant et n'étonne par aucune singularité. Passions, personnages, sentimens, se meuvent dans un vide abstrait, en dehors de l'espace, en dehors du temps, séparés de la nature; leur langage, à quelques nuances près, ne porte les couleurs d'aucune époque, et convient également aux hommes de tous les temps. Un écrivain subtil et profond, M. Sainte-Beuve, remarquait que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle il était impossible de découvrir, à la lecture d'un auteur français, la nature de son tempérament. Cette marque abstraite se retrouve dans les caractères individuels : ils n'ont pas de saillie ni de relief, ils ne sont pas accusés, et même ils

craignent de s'accuser et réfrènent autant qu'ils le peuvent leurs velléités d'indépendance. C'est en France seulement qu'un certain ridicule s'attache au mot d'original. On dirait que la nation entière a été coulée dans un moule unique. Nos passions elles-mêmes, c'est-à-dire ce qu'il y a dans l'homme de plus instinctif et de plus irrésistible, offrent la même physionomie; elles doivent moins au tempérament que dans les autres pays; ce sont des passions raffinées et métaphysiques, des passions de goût, de caprice, de tête, plutôt que des passions d'entraînement. Les vraies passions de la France sont des passions intellectuelles et morales, et c'est un spectacle instructif de voir l'ardeur, la fougue, la frénésie et la fureur que nous déployons alors. Jamais amant jaloux, dans ses noires rêveries et ses désespoirs, n'a commis plus d'actes de folie, n'a laissé briller plus de flamme sincère que le Français, lorsque quelqu'une de ses chimères abstraites était attaquée. Les guerres civiles de France dépassent en horreur celles de tous les autres peuples. Les haines de partis sont les seules qui soient irréconciliables. Rien ne semble nous coûter, ni le mensonge, ni la trahison, ni l'assassinat, lorsque nous sentons que quelqu'une des idées qui nous sont chères va nous échapper; mais ce n'est que dans les passions intellectuelles que nous portons cet entraînement.

Enfin, chose étrange, le peuple français est le seul qui n'ait pas d'instincts de race. Jamais ce sentiment n'a eu sur lui aucune influence, et l'idée de patrie, qui lui est si chère, en a toujours été distincte. Gaulois ou Romain, peu lui importe; il est homme avant tout, et imagine volontiers qu'il est semblable à tous les hommes et que tous les hommes sont semblables à lui; il n'a jamais attaché grande importance aux différences nationales, et la pensée de chercher dans les instincts de race le principe de la grandeur ou de la faiblesse des peuples l'a toujours fait sourire. Il aime mieux croire à des influences empiriques, et invoquer le hasard ou la fatalité des circonstances. Il croit que l'homme est toujours l'homme sous toutes les latitudes, et que les mêmes principes lui sont applicables. De là le caractère général de ses théories et de ses principes, dont la source ne se trouve pas dans la tradition historique, mais dans la pure raison, dégagée de toute préoccupation d'érudition; de là aussi la violence de sa propagande. Le despotisme avec lequel il cherche à imposer ses opinions, et qui a soulevé tant de fois contre lui la haine des autres peuples, n'a pas d'autre raison d'être que cette conviction, que les principes qui conviennent à une fraction de l'humanité conviennent à toute l'humanité, et qu'il n'y a d'autres différences entre les hommes que des différences d'ignorance, de mauvais vouloir, d'égoïsme ou de passions dont le temps

et l'épée peuvent faire justice. Longtemps nous avons cru que l'église catholique convenait également à tous les peuples : de là les massacres du midi, la Saint-Barthélemy et les fureurs de la ligue. Sous Louis XIV, nous avions peine à comprendre que tous les peuples refusassent d'accepter le joug de notre monarchie; de là l'injuste guerre de Hollande, le Palatinat deux fois brûlé. Sous la république et sous l'empire, étonnés que tout le monde n'acceptât pas avec reconnaissance nos principes libérateurs, nous avons essayé de briser les résistances qu'on nous opposait. On sait quel résultat a eu cette tentative.

Oui, on a eu raison de dire que le catholicisme était la religion de la France, si l'on consent toutefois à ne pas interpréter ce mot dans un sens exclusif. La France est catholique, si l'on donne à ce mot son sens étymologique : universalité, car elle ne conçoit pas de différences entre les nations, et tous les peuples ne sont pour elle que des agglomérations d'hommes semblables, réservés aux mêmes destinées, sortis d'une même origine. Il n'y a pas pour elle de séparation fondamentale, et les barrières qui divisent le genre humain n'ont pas plus de réalité que les colorations bleues ou vertes qui sur une carte géographique indiquent les frontières respectives des états. La France a épuisé sous toutes ses formes cet idéal catholique. Intérieurement, chez elle-même, par la monarchie, la centralisation, l'autorité en matière religieuse, elle a poursuivi et réalisé son rêve d'unité. Extérieurement elle a cherché à l'imposer aux autres peuples par la conquête. Une église universelle, un concile universel, une monarchie universelle, une sainte alliance universelle des peuples, une fraternité universelle, une humanité réconciliée, tels sont les mots d'ordre de la France aux différentes époques de son histoire. Cet esprit catholique, longtemps contenu dans des formules étroites, emprisonné dans des institutions monarchiques et ecclésiastiques qui lui donnaient une satisfaction relative, est allé se dégageant de siècle en siècle, corrodant ses liens, perçant les murs de sa prison, jusqu'à ce qu'un jour enfin, débarrasé de toute entrave, il se soit élancé, impatient d'une liberté longtemps désirée, à la conquête du monde. Il s'est présenté alors sans aucun des masques et des déguisemens que lui avait imposés le passé, pur esprit sans corps et d'autant plus terrible, insaisissable à des mains humaines, incompréhensible à l'expérience et à la sagesse traditionnelle, et lui-même insouciant de toute expérience et ne voulant relever que de la pure raison. La date à laquelle cet esprit fit sa tardive apparition est le XVIIIe siècle, et le nom qu'il prit alors et qu'il a gardé depuis est révolution française. Les premières paroles de ce génie enfin libre furent semblables aux bégaiemens qu'il avait arti-

culés pendant tant de siècles. Il ne parla pas de droits antiques méconnus, de coutumes violées, de priviléges confirmés par le temps, de libertés locales, ni même de tradition nationale; il parla de droits imprescriptibles, de charte du genre humain, de priviléges communs à tous les hommes. Il sembla renier son passé et se méconnaître lui-même; mais au fond c'était bien toujours le même esprit catholique, amoureux de l'unité et de l'universalité, absolu, logique, intraitable, l'œil fixé sur des abstractions idéales et se détournant dédaigneusement des réalités imparfaites. Il proclama nettement ses principes abstraits comme supérieurs à toute histoire, antérieurs à la formation de toute société, comme la raison d'être et la fin de l'homme; il déclara que tout le passé avait été un vain songe qui n'était même pas l'image prophétique de la vie véritable à laquelle l'homme était destiné, qu'il ne reconnaissait pas pour base des sociétés les faits violens sur lesquels elles étaient assises, et qu'elles devaient être fondées désormais sur son idéal de justice universelle. Mais tout en ruinant le passé de la France, la révolution n'était pas en désaccord avec lui. Quoiqu'elle semble le contredire, elle l'éclaire et le confirme. Rien ne ressemble plus en apparence à une usurpation que ce mouvement hardi et anarchique qui emporta l'ancien régime; rien ne semble plus en contradiction avec cette ancienne société où l'église et la monarchie tiennent tant de place, qu'il n'y en a pas pour d'autres institutions : rien cependant n'est plus conforme au génie national. La révolution, c'est la prise de possession de ce génie par lui-même; elle marque la date de son émancipation définitive, l'heure à laquelle il a mis fin à ses manifestations incomplètes et partielles. La date récente de cet affranchissement éblouit et trouble notre jugement. Si la vieille église et la vieille monarchie, au lieu d'expirer à la fin du siècle dernier, avaient péri il y a trois siècles par exemple, nous ne serions pas aussi embarrassés que nous le sommes pour expliquer notre histoire. Nous prendrions la monarchie et l'église françaises pour ce qu'elles furent, de belles expressions de notre génie : nous renouerions sans peine la chaîne de la tradition entre ce passé lointain et un passé plus récent; mais la longévité de ces institutions, dont nous sommes presque contemporains, gêne l'observateur : la liberté du jugement est comme écrasée sous la masse des faits historiques. L'histoire que nous lisons ne parle et ne peut parler que de la monarchie et de l'église; les livres qui forment notre littérature ont été écrits sous l'influence de la monarchie et de l'église. De quelque côté que nous tournions nos regards, nous n'apercevons que vestiges et souvenirs de l'ancienne société. Nous sommes d'hier, à proprement parler, et soixante ans à peine nous séparent de cette longue période de la vie nationale, la plus longue qu'ait parcourue

aucun peuple, et pendant laquelle le génie national a gardé, sous divers costumes, la même physionomie. Cette physionomie a changé : en conclurons-nous que ce n'est plus le même peuple, et qu'un usurpateur, se décorant d'un faux titre, est venu prendre la place du maître véritable?

La révolution est la plus récente manifestation du génie *catholique* de la France, et sera peut-être la dernière de toutes, car ce génie est apparu avec elle sous sa forme la plus absolue et la plus dégagée de toute entrave matérielle. Il s'est présenté à l'état d'idéal abstrait, n'ayant aucun souci des formes qu'il devrait revêtir, impatient de tout symbole trop étroit, immatériel comme un problème mathématique, et aussi imparfaitement exprimé par les divers gouvernemens qu'il s'est donnés qu'une vérité algébrique par les signes conventionnels qui composent sa formule. Il va donc essayant tous les costumes, brisant tous les moules, et, leur trouvant trop de ressemblance avec ceux qu'il a détruits, ou se sentant gêné par eux dans ses mouvemens, il les abandonne tour à tour. Notre moderne histoire se compose de ces essais successifs, de ces fiévreux tâtonnemens de la révolution à la recherche d'un corps, de cette lente élaboration des institutions qui devront être la nouvelle expression du génie français, comme la monarchie et l'église en ont été l'expression dans le passé. Combien de combinaisons ingénieuses n'a-t-elle pas essayées déjà, combien de tentatives téméraires, audacieuses et violentes! Un long temps encore s'écoulera avant que n'apparaisse cette expression concrète de l'idéal politique le plus abstrait qui ait jamais été conçu.

Mais la révolution, avant d'être la dernière expression du génie national, en a été le principe, l'âme invisible. Avant de s'appeler de ce nom terrible, elle a joué son rôle humblement et d'une manière anonyme. Elle seule explique toutes les contradictions si nombreuses de notre histoire. Elle explique pourquoi l'église a été tant aimée, et pourquoi en même temps nos rois les plus populaires ont été ceux qui ont résisté à l'église; pourquoi la féodalité a été tant haïe, et pourquoi la chevalerie a été toujours chère à l'imagination populaire; pourquoi nos pères ont eu la superstition de la monarchie, et puis le mépris le plus profond de cette même monarchie; pourquoi la réforme a été si vite adoptée et si vite abandonnée; pourquoi notre littérature offre tant de contrastes, et se présente tantôt sous une forme noble et chevaleresque, tantôt sous une forme ironique et bouffonne, parfois sous une forme religieuse, parfois aussi sous une forme athée et irrévérencieuse. Tous ces contrastes s'expliquent dès qu'on connaît la nature de cet esprit français, qui se désillusionne aussi facilement qu'il s'abuse, qui poursuit toutes les apparences,

mais n'est satisfait que par ce qui est absolu. Ces phénomènes indiquent la lutte de cet esprit contre son propre corps, la lutte d'un idéal abstrait, absolu, contre ses propres réalisations. Le génie français ne se reconnaît qu'imparfaitement dans ses propres créations; il s'irrite contre elles après les avoir adorées, comme le sculpteur antique adora sa statue; il les brise ou plutôt s'essaie à les briser, cherche une issue pour s'échapper, favorise tous les mouvemens qu'il croit propres à le délivrer, suit un instant tous les guides qui se présentent, et puis revient, après ces échappées et ces aventures, sous la tutelle des institutions qu'il avait voulu fuir. C'est ainsi que le peuple français a été le plus traditionnel et le plus révolutionnaire des peuples. La lutte a duré longtemps, et en vérité elle aurait duré plus longtemps encore, si les anciennes institutions n'avaient pas subi le sort de toutes les choses mortelles. Elle s'est terminée lorsque les vieilles ornières ont été effondrées et le vieil édifice détruit. L'année 1715 marque la fin de cette lutte. A partir de ce moment, l'esprit français, libre d'entraves, a dû chercher seul ses nouvelles destinées. Retenons bien ce détail important de notre caractère : le génie français, violent parce qu'il est absolu, est en même temps extrêmement timide, parce qu'il est abstrait. Il a été mécontent de ses institutions les plus populaires dès le premier jour, mais il ne s'en est jamais affranchi par lui-même; c'est le temps qui s'est chargé de ce soin. On a eu tort de dire que la révolution avait hérité de l'ancienne monarchie. La révolution n'a rien trouvé devant elle. L'ancienne société était morte avec Louis XIV, et la naissance de l'esprit nouveau date du jour même du décès de cette société.

Résumons-nous en quelques mots. La civilisation française est une civilisation purement intellectuelle. Le génie français est la représentation parfaite de l'esprit idéaliste et métaphysique. La préoccupation d'un idéal supérieur à toutes les réalités et à toutes les nécessités et fatalités de la vie pratique remplit son histoire. Les vrais représentans de cette civilisation sont eux-mêmes les représentans des intérêts moraux de l'humanité, les prêtres et les philosophes. C'est sous l'influence spiritualiste du clergé que se sont formées nos institutions, et c'est à lui qu'appartenait le gouvernement de l'ancienne France, qu'il peut revendiquer à juste titre comme sa création. La nouvelle France est l'œuvre de ce clergé laïque qui, à toutes les époques, a prétendu représenter et a représenté en effet l'esprit humain et ses ambitions éternelles. Voilà toute notre histoire : sous une double forme, elle révèle le même génie. Il a ses défauts, ce génie, tout glorieux qu'il soit. Il est violent et peureux, ambitieux et sujet au découragement, despotique sous couleur de philanthropie, entêté malgré l'évidence; mais son plus grand vice, c'est une

tendance fatale à exagérer ses propres qualités. Exagérant son grand sentiment de l'idéal, il a toujours considéré l'idéal comme étant en dehors de l'homme et devant lui être imposé; jamais il n'a cherché ni à le découvrir, ni à le placer en lui. Épris de son amour de l'unité, il n'a pas voulu admettre de dissidences, ni reconnaître de différences dans le monde. Aussi n'a-t-il jamais connu l'individu. Sa brillante civilisation, si intellectuelle, si morale, a été frappée d'une demi-stérilité par cet oubli et ce dédain. La société française, quoique fondée par les influences les plus pures, a eu en conséquence quelque chose d'artificiel; elle a été toujours extérieure à l'homme, distincte de lui, comme l'habitation l'est de l'habitant, au lieu d'être intimement unie à lui, comme la chair l'est au squelette humain et le corps à l'âme. Aussi cette société n'a pas encore connu d'une manière durable les biens qui sont l'apanage de l'individu : la liberté politique, la science de la réalité, l'expérience pratique, la religion libre de formes extérieures et ayant son temple dans des cœurs vivans. Mais récriminer sur nos défauts ne nous apprendrait rien de plus sur notre génie; nous apprendrions ce que nous ne sommes pas, et non ce que nous sommes et ce que nous avons été. Si à cette tendance invincible à l'idéal le génie français eût joint la confiance dans l'individu, ce génie serait le plus complet et le plus beau qu'aucun peuple eût possédé. C'est à l'Angleterre qu'il appartenait de faire cette découverte et de réaliser la civilisation fondée sur l'individu. Les deux nations ont eu ce privilége, et seules elles l'ont eu parmi les peuples modernes, d'arriver à donner une expression complète de leur être intime, et de réaliser en fait les deux tendances contraires qui partagent l'humanité, et dont l'union serait la perfection même.

Un dernier scrupule nous arrête. La France n'a jamais, disons-nous, connu l'individu; elle lui a préféré un idéal universel de justice applicable à l'humanité. C'est à la fois sa gloire et son malheur. Elle a proclamé des principes libérateurs de l'humanité, et cependant ce n'est qu'à de rares intervalles qu'elle a pu jouir chez elle-même de la liberté politique. Nous ne voudrions pas qu'exagérant notre pensée, on crût pouvoir en tirer cette conclusion attristante, que la France est à jamais impropre à la liberté politique. Il n'est permis que dans une certaine mesure de chercher dans le passé de la France l'explication de son avenir, car la France est le pays des métamorphoses extraordinaires. Qui aurait jamais pu penser que le génie français parviendrait à dégager son idéal de justice humaine des institutions si longtemps chéries de l'église et de la monarchie, à substituer son catholicisme rationaliste à son catholicisme orthodoxe? La métamorphose est si radicale, qu'on a de la peine à découvrir que sous ces deux formes si différentes est cachée la même

idée. La France réserve au monde bien d'autres surprises. Et d'ailleurs ne possède-t-elle pas déjà la meilleure part de la liberté, la plus difficile à acquérir, la haine des préjugés, des conventions tyranniques, de l'injustice sociale? Je ne sais si, comme le disent certaines personnes, la France est impropre à la liberté; mais ce que je sais bien, c'est qu'elle est encore moins propre à la servitude. Notre grande civilisation intellectuelle nous a préservés contre ce danger. C'est un phénomène remarquable que la grande liberté d'esprit qui a pu coexister en France avec la plus grande soumission politique, et rien n'est pourtant plus explicable. L'obéissance est d'autant plus facile qu'elle ne coûte aucun effort; il n'est dur de se soumettre que lorsqu'on reconnaît la supériorité de celui qui nous soumet. Telle est l'obéissance du Français. Il se soumet à la force, je défie qu'on le fasse croire à la force; il se soumet au préjugé et à la coutume, je défie qu'on les lui fasse trouver raisonnables; il paie ce qu'il ne doit pas, je défie qu'on le persuade de la réalité de sa dette. Cette liberté a existé chez nous de tout temps, et elle est si bien une de nos conditions d'existence, que nos monarques les plus absolus n'ont pas songé un instant à la contester et à la réfréner. La liberté d'esprit de nos pères surprend quand on considère les moyens d'oppression que le pouvoir avait à sa disposition. Et cette liberté d'esprit est une demi-liberté politique. Elle sert d'abord à consoler de bien des choses, ensuite elle pose certaines bornes infranchissables que tout gouvernement doit respecter. Aucun gouvernement ne doit compter ni sur notre crédulité, ni sur notre cécité morale, car, grâce à cette liberté, nos gouvernemens vivent dans une maison de verre. Nous voyons et nous entendons tout, et nous sommes en quelque sorte les surveillans de ce pouvoir qui se croit notre maître. Enfin, si nous ne sommes pas libres vis-à-vis de nos gouvernemens, nous le sommes à un point extrême vis-à-vis de nos concitoyens, et notre liberté sociale dépasse celle de tous les pays. Cette liberté d'esprit, qui compense déjà l'absence de tant d'autres droits, finira-t-elle par engendrer une liberté politique continue, ininterrompue, qui ne soit plus bornée à de courtes et irrégulières périodes d'affranchissement suivies de longues et régulières périodes d'abdication? C'est le problème que résoudra le temps; mais le résultat définitif de nos longues épreuves n'est pas douteux. Il serait par trop étrange que le peuple qui a conçu la pensée de l'affranchissement de l'humanité entière, qui a proposé à tous les autres peuples l'idéal de justice le plus élevé, ne pût accomplir une tâche beaucoup plus modeste, et arriver à jouir chez lui-même d'une liberté politique suffisante.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA

JEUNESSE DE GOETHE

WETZLAR ET FRANCFORT.

I. *The Life and Works of Goethe with sketches of his age and Contemporaries from published and unpublished sources*, by G. H. Lewes; London 1836. — II. *Werther und Seine Zeit : zur Goethe-Litteratur*, von J. W. Appel; Leipzig 1855. — III. *Goethe und Werther. Briefe Goethe's meistens aus seiner Jugendzeit herausgegeben*, von A. Kestner; Stuttgart 1854. — IV. *Goethe's Wanderjahre und die wichtigsten Fragen des 19e Jahrhunderts*, von Alexander Jung; Mainz 1854. — V. *Goethe's Leben und Dichtungen*, von Düntzer; Braunschweig 1854. — VI. *Goethe's Leben*, von Heinrich Viehoff; Stuttgart 1853.

Cinquante ans après la première publication de ***Werther***, Goethe, lançant par le monde une nouvelle édition de son roman, qu'il venait de revoir, y inscrivit, en manière de préface, quelques vers, qui commencent ainsi : « Te voilà donc hantant une fois encore la lumière du jour, spectre qui m'as déjà coûté tant de larmes! » Quand on rapproche les circonstances où fut écrit ***Werther*** de celles où nous nous trouvons, on se rappelle tout d'abord cette apostrophe du maître, et plus que jamais elle semble de saison. Que peut vouloir de nous cette ombre errante du passé? Qu'attend-elle d'une société réfléchie, pratique et douée d'une haute raison, comme assurément est la nôtre? Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis l'heure où ***Werther*** vint au jour, enfant d'une époque enthousiaste, d'un âge d'innocence, du moins en ce qui touche l'art. Nous sommes en 1857 : Goethe dort le grand sommeil sous les marbres du mausolée, et si quelques rares contemporains du malheureux Jérusalem survivent encore, on peut croire que leurs cœurs, glacés par le temps, ne

tressailleront même pas à l'idée de revoir une connaissance de jeunesse. *Go to an nunnery,* dit le prince de Danemark à la fille de Polonius. Ainsi serait-on presque tenté de parler à Werther, en l'écartant de prime-abord d'une scène où son apparition semble désormais impuissante à provoquer les moindres sympathies.

Comment s'expliquer cependant tout le bruit qui s'est fait à propos de la correspondance de Kestner, publiée il y a deux ans, toute la discussion, qui s'est élevée chez nous, à ce sujet, de tant de points divers, chez nous, que d'ordinaire ces sortes de querelles passionnent médiocrement, on le sait, et dont le moindre tort est de nous tenir trop facilement pour informés en ce qui regarde les menus faits intéressant les littératures étrangères? C'est que Werther n'est pas seulement un personnage de roman, mais un homme, un homme de tous les pays et de tous les temps. Quand le génie crée, il procède à l'image de Dieu, et ses types vont se perpétuant d'eux-mêmes : *Crescite et multiplicamini.*

> The beings of the mind are not of clay,
> Essentialy immortal they create and multiply..... (1).

Qui oserait vouloir emprisonner dans les limites d'une génération certains êtres façonnés de la main des maîtres pour l'éternité? Est-ce que par hasard Hamlet, don Juan, Lovelace, Tartufe, ne vivraient que dans des livres? Est-ce que, tels que leurs auteurs les ont faits, ils ne participent pas de toutes les facultés de l'homme, de celle-là même qui passe pour être la plus virtuelle, et dont Dieu a voulu que les monstres seuls fussent dépourvus? Est-ce que nous ne les voyons pas se reproduire? Hamlet, don Juan, Tartufe, Lovelace, ont eu des enfans qui à leur tour ont fait souche, et je défie quiconque a l'habitude du monde intellectuel de ne pas tenir compte des êtres dont je parle comme d'autant d'individus dont l'existence, dûment et légalement prouvée, ne saurait trouver d'incrédules que dans une classe de gens qu'on ne fréquente pas. Ces noms ne reviennent-ils pas à chaque instant dans la conversation, qu'ils animent, relèvent et colorent? N'en parlez-vous pas comme si vous les connaissiez? Vous voyez au musée un portrait de Clarisse, et vous dites: « C'est cela! — ce n'est pas cela! » Comment le sauriez-vous, si miss Harlowe n'avait pas vécu? Werther est de cette famille, et je ne m'explique pas autrement l'inaliénable intérêt qu'il a le privilége d'exciter, et dont notre époque, si peu semblable à celle de sa naissance, vient de lui donner tant de marques.

Un des plus judicieux parmi les récens commentateurs du poète de Weimar, M. Düntzer, prétend que chacun des ouvrages de Goethe

(1) Byron, *Childe-Harold.*

réclame un travail particulier, et mérite en ce point d'être traité avec les soins investigateurs et la savante curiosité dont on entoure les classiques de l'antiquité. Cette idée, bien des fois d'ailleurs mise en pratique chez les Allemands à propos de *Tasse*, d'*Egmont*, d'*Iphigénie*, de *Wilhelm Meister*, qui tous, drames, tragédies, poèmes et romans, ont inspiré des volumes de gloses, ne pouvait manquer de nous valoir de nouvelles études sur *Werther*. Exposer l'état de la société au moment où parut ce fameux livre; tracer la peinture, vivante en quelque sorte, des mœurs et de la littérature du temps; dire les petits scandales, les apologies, les parodies; mettre en scène les divers personnages qui, de près ou de loin, prirent part à cette histoire; recueillir tout ce qui s'y rapporte, jusqu'aux propos de salon, jusqu'aux anecdotes, telle est la tâche que M. Appel s'est proposée dans un volume intitulé : *Werther und seine Zeit*, ouvrage plus bibliographique sans doute que critique, ayant moins affaire de prouver que de raconter, mais d'un piquant intérêt au point de vue de l'histoire littéraire, et que les mieux informés consultent avec fruit.

S'il me fallait absolument de l'esthétique, je m'adresserais à M. Rosenkrantz ou à M. Weisse, ces infatigables explorateurs d'un sol incessamment retourné, et qu'on n'épuise pas. Je demanderais à M. Düntzer ses commentaires approfondis, ses exposés philologiques excellens, bien qu'un peu touffus, et dans l'épaisseur desquels je me permettrais de promener la serpe de l'émondeur, — à M. Alexandre Jung sa pénétration du symbole, son art incroyable d'aller découvrir dans le poète qu'il étudie des réponses à toutes les grandes questions sociales que le siècle peut avoir posées. Il s'en faut, du reste, que cette réaction très caractéristique qui depuis quelques années se manifeste en l'honneur de Goethe ait été circonscrite dans les limites de l'Allemagne. De toutes parts en Europe, la vie et les écrits de l'illustre penseur sont devenus l'objet d'itératives investigations. Carlyle date de Goethe une ère nouvelle au début de laquelle nous sommes seulement, et tel est aussi le sens de l'important ouvrage que M. G.-H. Lewes vient de publier après dix ans de recherches et d'études, monument de zèle littéraire et d'enthousiasme raisonné, dédié « à l'homme qui le premier a fait connaître Goethe à l'Angleterre. » J'ai nommé Thomas Carlyle. On sait avec quel art singulier les Anglais composent, de documens qu'ils élaborent, des ouvrages que tout le monde lit, — ceux à qui spécialement on les destinait, et ceux-là aussi qui forment le gros du public, et ne demandent qu'à être amusés. Le livre de M. Lewes appartient à ce genre d'écrits; j'y retrouve cet intérêt attachant, cette saine appréciation des choses, ce *common sense* qui vous frappent dans ces admirables classifications de papiers d'état auxquelles les

écrivains politiques de son pays nous ont de tout temps habitués. Ce n'est pas que cette *Vie de Goethe* contienne rien de bien nouveau, tant sur le personnage que sur ses écrits; le principal mérite en est moins dans la découverte de faits inconnus que dans la mise en œuvre intelligente et méthodique de documens que la foule peut ignorer, mais qui, pour tous les esprits instruits de la question, appartiennent depuis longtemps au domaine de la publicité. Aussi est-on tenté de se demander où se trouvent ces sources inédites, *unpublished sources*, auxquelles l'ingénieux auteur fait allusion dans son titre. Est-ce que par hasard M. Lewes entendrait parler d'une lettre de M. Thackeray, racontant certains détails sur les impressions qu'il éprouvait en présence de Goethe (1)? Ce serait là bien peu de chose. A vrai dire, de source nouvelle en pareil sujet, de source où personne encore n'ait puisé, il n'en existe guère désormais qu'une seule, la correspondance de Goethe avec le grand-duc Charles-Auguste. Le jour où ces précieux documens verront la lumière, il y a lieu de croire que la liste des archives à consulter s'enrichira d'une pièce importante, et l'on ne peut là-dessus que s'en remettre au rare discernement du grand-duc régnant, qui sait le prix d'un pareil dépôt, et le fera servir en temps et lieu à l'histoire de son illustre aïeul. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Lewes, s'il n'apporte pas à la question des renseignemens inédits, résume du moins excellemment tous ceux que l'on connaît, et c'est ce que nous voudrions à notre tour essayer de faire pour la France, en nous établissant au milieu de cette période dans laquelle se passa la jeunesse de Goethe, période favorable entre toutes, où l'homme et le poète eurent la bonne fortune de pouvoir se développer sans aucune de ces gênes plus ou moins hypocrites que les bienséances empêcheraient aujourd'hui, et dans l'entière plénitude de leur originalité.

I.

Au printemps de l'année 1772, Goethe arrivait à Wetzlar, en proie à cette humeur sauvage, à ce ferment de jeunesse qu'il a lui-même si bien caractérisés en divers passages de ses *mémoires*. Quand on

(1) Vers 1830, M. Thackeray, se trouvant à Weimar en compagnie d'une vingtaine de jeunes compatriotes, y fut reçu par la société de la résidence avec cette grâce hospitalière bien connue, qui fait dire à M. Lewes : « De société plus simple, plus avenante, plus courtoise, plus *gentlemanlike*, je n'en ai jamais rencontré. » Admis dans le cercle intime de la belle-fille de Goethe, où son talent de *caricaturiste* plaisait beaucoup, M. Thackeray y rencontra maintes fois le vieux Wolfgang, dont il trace dans cette lettre un portrait qui se rapproche assez exactement de la statuette de Rauch, et se termine par ces termes de respectueux enthousiasme : *In truth, I can fancy nothing more serene, majestic and healthy looking than the great old Goethe.*

pense aux agitations qui l'y attendaient, à son amour pour Charlotte, à toute cette aventure romanesque qu'il *vécut* en quelque sorte avant de la traduire dans *Werther*, on a peine à comprendre comment, ayant plus tard à parler de son séjour en cette résidence, il a pu en venir à dire, dans un langage empreint de la froideur systématique du style officiel : « Ce qui m'arriva à Wetzlar est de peu d'importance et ne saurait avoir d'intérêt qu'autant que le lecteur me permettra d'y prendre occasion pour jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de la chambre impériale, et de lui présenter les circonstances défavorables au milieu desquelles j'arrivai. » Il faut convenir que c'est là un ton médiocrement sympathique, et que ce nom de Wetzlar, aux yeux de tous les gens informés d'un certain épisode, semblerait devoir évoquer d'autres révélations que celles qui se rattachent aux annales de la chancellerie du saint-empire germanique. Cependant je suis loin de voir dans cette omission une preuve irrécusable d'indifférence, et je ne partage nullement l'opinion de M. Lewes, qui s'écrie à ce propos : « Voilà ce que c'est que de composer des *mémoires* à un âge où l'on a perdu toute sympathie pour les agitations de la jeunesse! » J'estime au contraire que le gracieux sourire de Charlotte ne s'effaça jamais du cœur de son loyal et poétique amant, et que si l'autobiographie de Goethe se tait sur certains points que notre curiosité serait bien aise de voir éclaircis, ce silence de l'auteur tient plus de la réserve que de l'oubli. Aujourd'hui, après que tant de documens intimes ont parlé, lorsque la correspondance de Kestner est venue apporter de si remarquables pièces au procès, il n'est plus guère permis d'attribuer à l'altération des souvenirs les lacunes qu'on regrette trop souvent de voir aux endroits les plus intéressans des *mémoires* : Goethe avait l'âme trop élevée, un trop exquis sentiment des convenances, pour ne point hésiter devant certaines difficultés inséparables de toute espèce de confession publique. Il savait jusqu'où l'on peut aller, mais il savait aussi où l'on doit s'arrêter, et je doute qu'il eût fort approuvé les principes de ces écrivains qui, tout en se proposant de raconter leurs propres faiblesses, se font comme un devoir de traiter épisodiquement des scandales d'autrui, et, de gré ou de force, traînent sur le tréteau où il leur plaît de monter quiconque eut jamais affaire à eux.

Dans sa première lettre, Werther, parlant de Wetzlar, dit que cette ville offre peu d'agrémens. Si le mot avait du vrai vers la fin du XVIIIe siècle, à une époque où la chancellerie impériale y tenait ses assises, je laisse à penser ce qu'il en doit être aujourd'hui, quand la noble cité, privée de toute vie, de toute animation, voit mélancoliquement l'herbe croître par ses rues désertes. Ordinairement les villes qui ont fait quelque figure dans l'histoire conservent à travers

les temps comme un indélébile caractère du passé, même en leur abandon et leur déchéance. Ici rien de pareil, et vous vous demandez comment ces maisons, de mesquine et bourgeoise apparence, qui bordent des rues tortueuses où vous ne cessez de grimper, ont jamais pu servir de résidence à ces magnifiques procureurs et assesseurs chez lesquels des princes souvent faisaient antichambre. Le fait est que les plus brillantes parmi les habitations qui datent de cette époque ne dépassent pas la mesure ordinaire, et j'en dirai autant des nombreuses villas gracieusement éparpillées sur les collines du voisinage, et qui peuplent encore l'aimable vallée de la Lahn. Peut-être ces illustres personnages, s'attendant à être rappelés par leurs gouvernemens au bout d'une période plus ou moins prolongée, ne se souciaient-ils pas de se ruiner en frais de construction dans une résidence où ils n'exerçaient après tout qu'une magistrature temporaire. Quoi qu'il en soit, on voyait alors à Wetzlar de grandes existences, des porteurs de chaises allaient et venaient du matin au soir; d'habiles cochers, emmitouflés dans la rheingrave héraldique, galonnés d'argent et d'or sur toutes les coutures, trouvaient moyen de faire manœuvrer, à travers ces labyrinthes étroits taillés dans la montagne, leurs carrosses à quatre et même à six chevaux. Les bourgeois de la bonne ville impériale avaient, il est vrai, pour dit de tenir leurs enfans sous clé crainte d'accident, et l'on ne rencontrait pas comme aujourd'hui des troupeaux de gamins s'ébattant autour des maisons.

L'hôtel où siégeait l'ancienne cour de chancellerie est maintenant une caserne. « Ce qui nous manquait, me disait, il y a tantôt quinze ans, un procureur octogénaire, dernier débris de ces temps héroïques, c'était la force exécutive; à l'heure qu'il est, vous le voyez, monsieur, nous en avons trop. » Et il me montrait en souriant les chasseurs de la garnison qui paradaient sur la place à grand renfort de clairons et de musique militaire; *cedant arma togæ*. A côté de la caserne est le palais des archives, lourde et massive construction de la fin du dernier siècle, et qui n'a jamais été terminée. C'est là qu'il faut entrer pour voir un véritable pandæmonium de protocoles. La cour impériale de justice était la cour d'appel du saint-empire, une sorte de chancellerie germanique. Imagine-t-on ce que pouvait être à cette époque une chancellerie germanique, quand aux jours où nous vivons, après l'invention des chemins de fer, ce seul mot de chancellerie éveille encore l'idée de lenteurs incalculables et de séculaires temporisations! Que de perplexités, que d'angoisses, de rancunes et de passions ensevelies dans ces parchemins qui dorment à jamais du grand sommeil des hommes et des choses! Je pris dans un casier une pièce au hasard : c'était un document sous enveloppe adressé au tribunal à l'occasion d'un procès et destiné à éclairer la

religion des membres de la haute cour. L'enveloppe portait le millésime de 1627, et le sceau de cire rouge apposé sur le pli était demeuré intact à travers les âges. Ainsi en est-il de mille autres actes enfouis dans ce chaos. La main qui les devait ouvrir se sera glacée avant d'avoir pu suffire à sa tâche, et les voilà condamnés à garder leur secret jusqu'au dernier jugement! Lorsque Goethe arriva à Wetzlar, vingt mille causes, ni plus ni moins, étaient pendantes en cour d'appel, et chacun savait que le tribunal, en faisant toute diligence, n'en pouvait dépêcher que soixante par an. Soixante, quand il s'en présentait régulièrement plus du double! Le spectacle d'une semblable confusion ne pouvait qu'inspirer une pauvre idée de la jurisprudence à l'esprit éminemment pratique et droit du jeune docteur Goethe.

J'ai dit ce qu'était la cour impériale. Un mot maintenant d'une autre institution du passé, qui jetait, vers cette période, son dernier éclat à Wetzlar, et qu'on appelait le *Teutsche Haus*. Personne n'ignore ce que fut au moyen âge l'ordre teutonique, et tous les esprits quelque peu familiers avec l'histoire d'Allemagne ont encore présens à l'idée ces terribles moines guerriers, à l'armure noire, au manteau blanc, qui, joignant à l'ardeur de prosélytisme du missionnaire l'indomptable valeur du héros, en vinrent à conquérir d'importans territoires et à se faire dans le monde une immense part d'influence. Malheureusement il en fut de cet ordre fameux comme de tant d'autres institutions. Dans son zèle pour la foi religieuse était sa principale force; vinrent les succès, et la foi s'en alla. Avec l'accroissement des richesses et l'extension de la puissance, le mobile généreux disparut, la vraie gloire s'effaça. L'inévitable loi qui régit les grandeurs humaines atteignit cette corporation illustre, si bien qu'au moment dont nous parlons, les *Teutsche Ritter* en étaient logés à la même enseigne que les chevaliers de Malte. Néanmoins l'ordre possédait encore des biens considérables en diverses parties de l'Allemagne, et dans quelques villes existait une sorte de maison centrale pour l'administration des revenus et l'expédition générale des affaires de la communauté; on l'appelait le *Teutsche Haus*. Il y avait à Wetzlar un de ces établissemens, et l'homme qui en exerçait la surintendance, le *Amstmann*, comme on disait alors, n'était autre qu'un certain M. Buff, personnage d'un attrait sans doute fort secondaire, quand on le considère en lui-même, mais qui avait pour fille l'aimable Charlotte, l'héroïne de cet épisode de la jeunesse de Goethe.

Le *Teutsche Haus* n'était cependant pas la seule église où survécussent, vers la fin du XVIIIe siècle, les anciennes pratiques de la chevalerie. Goethe, en arrivant à Wetzlar, y trouva une sorte de Table-Ronde très sérieusement constituée, et dont les principaux mem-

bres appartenaient naturellement à la noblesse. Il va sans dire que le fils du patricien de Francfort n'eut rien de plus pressé que de se faire recevoir de la société : *dignus erat intrare.* A défaut des instincts aristocratiques qu'on lui connaît, son goût, alors très prononcé, pour toute espèce de franc-maçonnerie et de romanesques aventures l'eût facilement entraîné sur cette pente. Le fondateur de ce club moitié sérieux, moitié burlesque, et que j'intitulerais volontiers une *consciencieuse parodie,* se nommait Frédéric de Goué : physionomie étrange que relève un éclair de génie, bizarre individualité dont je voudrais en passant pouvoir donner un crayon! Né en 1743 à Hildesheim, Auguste-Frédéric de Goué, après avoir été attaché à la personne d'un comte de Bentheim-Steinfurt, occupait à Wetzlar l'emploi de secrétaire de la légation de Brunswick, lorsqu'il fit la connaissance de Goethe, qui parle de lui dans ses mémoires et dans sa correspondance avec Kestner. C'était un singulier compagnon, incapable d'entreprendre quoi que ce soit de sérieux, et qui finit par achever dans l'ivrognerie et la débauche une existence entremêlée d'occupations littéraires et de niaiseries héraldiques. Le bon Kestner l'appelle un *génie,* et un autre contemporain, Dietfurth, assesseur près la cour impériale, le caractérise comme un esprit ingénieux, mais foncièrement dissolu, et ne sachant que se dépenser en charges, drôleries et billevesées de toute sorte (1). Tel était ce grand-maître du temple, et les divers affiliés de l'ordre s'intitulaient, celui-ci : Lubomirski le Guerroyeur, celui-là : Saint-Amand le Têtu. Il y avait aussi Eustache le Circonspect, Wenzel le Magnanime, Jérusalem le Taciturne. Quant à Goethe, on l'avait tout naturellement et tout simplement baptisé Goetz. Parmi les enfantemens de cette étrange muse (nous parlons de Frédéric de Goué), on cite deux drames, aujourd'hui oubliés (2), et que les critiques du temps mentionnent avec éloge; mais celle de ses productions qui le mit surtout en évidence fut une sorte de parodie qu'il écrivit plus tard du célèbre roman de Goethe : ***Masure ou le jeune Werther, tragédie traduite de l'illyrien.*** L'action se passe à Varsovie, où Werther est secrétaire de la légation de Crimée et s'appelle Masure; Lotte a nom Francisca, et Albert joue le rôle d'un référendaire impérial. Tout cela est d'un comique assez médiocre, et le cède beaucoup, en verve originale et en spirituelle raillerie, à diverses autres imitations qu'inspira le chef-

(1) Voyez Dietfurth, *Aufzeichnung vom Jahre* 1786. — Je trouve aussi à son sujet, dans la collection de Nicolovius, une pièce de vers assez amusante et que termine ce quatrain :

Tu passes comme Diogène
Enveloppé dans ton manteau,
Buvant l'absinthe à coupe pleine,
Et cynique jusqu'au tombeau.

(2) *Dona Diana* et *Iwanette et Stormond.*

d'œuvre. Aussi n'en parlé-je qu'à cause des allusions fréquentes à la période de Wetzlar qui s'y trouvent naturellement intercalées, et qui donnent au livre un certain piquant comme tableau de mœurs. Nous y voyons aller et venir, faire l'amour et la débauche, rire, boire, chanter et se démener, cette chevalerie de taverne au milieu de laquelle parade le jeune Wolfgang sous le nom du paladin Goetz. Un des preux de cette Table-Ronde entonne après boire une chanson française. «Eh quoi! s'écrie Goetz, tu te prétends un chevalier teuton, et tu chantes des refrains étrangers? » Un autre, interrogeant Goetz, lui demande où il en est du monument qu'il érige à son aïeul : « J'avance, mais tout doucement, lui répond celui-ci, car il s'agit cette fois d'un chef-d'œuvre à confondre le présent et l'avenir. » C'était alors le temps en Allemagne des sociétés littéraires politiques et mystiques, et tandis que Frédéric de Goué et ses paladins faisaient revivre à Wetzlar les pratiques du fameux héros de Cervantes (1), une corporation de hardis poètes s'agitait à Goettingue dans une exaltation lyrique qui ne laissait pas d'avoir, elle aussi, son côté bouffon. Liberté, patriotisme, amitié, religion, vertu, nobles devises qu'on invoquait à tout moment et à grosse voix, au risque d'abuser de la paraphrase et de tomber dans le pathos et la momerie, éternel écueil de toutes les républiques de ce monde! L'auteur de *la Messiade* était, comme on sait, l'âme de cette association. Aux jours d'assemblée, les odes de Klopstock figuraient ouvertes sur un pupitre d'honneur; à table, on buvait à sa santé le vin du Rhin; puis, au banquet par lequel on fêtait périodiquement l'anniversaire de sa naissance, une sorte de trône restait vacant à son intention, et ses œuvres étaient solennellement couronnées, tandis que les poèmes de Wieland, honteusement lacérés sous la table, servaient à allumer les pipes (2). Goethe, bien qu'il fût sur plusieurs points en dissentiment

(1) Comme don Quichotte, les preux de cette Table-Ronde n'employaient entre eux que le jargon de la chevalerie et se livraient à leurs manœuvres de l'air du monde le plus sérieux. Ainsi ils avaient fait de la légende des *Quatre Fils d'Aymon* une sorte de livre canonique dont un des leurs lisait quelques pages au début de chaque séance, en ayant soin d'accompagner sa psalmodie d'un véritable rituel liturgique. Plusieurs écrivains ont prétendu, mais sans que cette opinion se soit d'ailleurs justifiée, qu'un but philosophique et mystique se cachait sous les dérisoires manifestations de cet ordre anonyme dont le premier degré s'appelait *le passage*, le second *le passage du passage*, le troisième *le passage du passage au passage*, et enfin le quatrième *le passage du passage au passage du passage*. — Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que Goethe s'y adonna avec une ardeur voisine de l'emphase, révisant le texte des *Quatre Fils d'Aymon* et s'occupant du dispositif des cérémonies. Faut-il voir dans cette étrange école buissonnière une réaction qu'avaient amenée chez Goethe le séjour à Francfort et la discipline trop tendue du foyer paternel? M. Viehoff y pencherait assez, et nous ne demandons pas mieux que de nous laisser guider là-dessus par les vues de l'excellent biographe.

(2) Voyez la lettre de Voss citée dans l'intéressant ouvrage du docteur Prutz, *der*

avec les membres du cénacle de Goettingue, entra cependant en rapport avec eux, et consentit même à leur envoyer diverses pièces que publia l'*Almanach des Muses*, organe alors fort répandu de la société, et qui depuis a marqué sa place dans l'histoire de la poésie allemande. Sans aucun doute, la nature judicieuse et sensée de Goethe était peu faite pour sympathiser avec cette école du clair de lune et de la sentimentalité; mais à Wetzlar on n'avait que l'écho affaibli de ces extravagances, auxquelles on n'assistait point, et puis l'écervelé compagnon des fredaines chevaleresques du sire de Goué, le templier postiche du *Teutsche Haus*, avait-il bien alors qualité pour revendiquer en poésie les droits de la saine raison? Goethe était loin d'être, à cette époque, même à l'endroit du caractère, ce qu'il devint plus tard : il se cherchait dans le trouble et la confusion, et sa pensée, pour prendre forme, avait besoin d'être sollicitée par un appel extérieur; en un mot, il ne savait encore travailler que sous le coup d'une émotion immédiate. « Je m'efforçais intérieurement, écrit-il lui-même, de me débarrasser de tout élément étranger; je m'adonnais avec transport à la contemplation du monde extérieur, à l'étude des êtres (à commencer par l'être humain), aussi approfondie qu'on la puisse mener, les laissant chacun à sa manière agir sur moi. Il en résulta une incroyable affinité avec tous les objets, une sorte de consonnance intérieure, de vibration simultanée, tellement que le moindre changement de lieu, la moindre variation atmosphérique, me tenaient sous leur influence. Bientôt au regard du poète vint se joindre le regard du peintre, et cet aimable paysage, qu'anime si gracieusement son fleuve pittoresque, favorisant mes contemplations silencieuses et jalouses de s'exercer de toutes parts, je sentis s'accroître irrésistiblement mon amour de la solitude. »

Néanmoins, en fait de compositions poétiques, le séjour à Wetzlar n'eut point des résultats proportionnés à cette continuelle et excessive surexcitation. Goethe produisit peu dans cette période, et

Goettinger Dichterbund (p. 246) : « Je m'étais fait faire un habit neuf tout exprès pour la cérémonie. On se rassembla au coup de midi autour d'une vaste table toute couverte de fleurs; à la place d'honneur était le siége de Klopstock chargé de fleurs et de guirlandes couronnant les œuvres complètes du grand homme; au-dessous de ce trône gisait ignominieusement l'*Idris* de Wieland. Cramer nous lut alors diverses odes de Klopstock ayant rapport à l'Allemagne, puis on prit le café en se faisant des allumettes pour les pipes avec les œuvres de Wieland. Boïe, qui ne fume pas, se contenta de fouler aux pieds le livre lacéré. On servit le vin du Rhin, et nous bûmes crânement à la santé de Klopstock, à la mémoire de Luther et du grand Hermann. C'était le moment de réciter l'ode de Klopstock *au vin du Rhin*. Les têtes s'échauffaient. On parla liberté, Allemagne, vertu, et vous pouvez vous imaginer avec quel enthousiasme! Ensuite on se mit à manger et à boire du punch, et la séance finit joyeusement par un auto-da-fé du buste et des écrits de ce *polisson* de Wieland. » — Voyez aussi Viehoff, t. IV.

son âme, comme les harpes éoliennes, dont elle avait la mélodieuse impressionnabilité, laissa ses soupirs innotés se disperser aux folles brises. Il excuse ce long silence par les occupations de la vie de palais : visites à rendre et à recevoir, informations, procédures, enfin tout le détail du métier de jurisconsulte. Puisqu'il le dit, nous ne le contredirons pas; mais, sans nier ces occupations, peut-être serait-il permis d'ajouter qu'il y eut alors incontestablement dans ses facultés productives un de ces temps d'arrêt assez fréquens chez lui, et qui se signalent par une sainte recrudescence de fureur esthétique. La recherche de lois générales, d'imprescriptibles règles à s'imposer dans l'art, formait son unique spéculation. Oubliant ce qu'il avait écrit lui-même sur l'inutilité des principes et des maximes pour l'homme de génie (1), il se consumait à creuser de laborieuses théories, et s'épuisait à les discuter avec son entourage. Cette crise d'esthétique était comme un repos momentané de l'élément créateur, *génial,* et semblait, ainsi que divers autres symptômes faciles à noter chez Goethe vers cette époque, indiquer déjà toute une période lointaine de développement et de transformation. Pour cette fois, à vrai dire, tout ce criticisme, si l'on me passe l'expression, fut à peu près peine perdue. Goethe, depuis quelques années, avait beaucoup lu les anciens; il entretenait un commerce assidu avec Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, et ces graves études ne faisaient que le confirmer davantage dans une opinion dès longtemps conçue, à savoir qu'il importe d'avoir devant soi une grande abondance de sujets avant d'entreprendre d'y réfléchir, et qu'il faut avoir produit soi-même, je dirai presque avoir *raté* quelque chose, pour être en état de connaître ses propres facultés et d'apprécier celles des autres. Bientôt ces spéculations théoriques se compliquèrent de perplexités morales. Jusque-là, le jeune Wolfgang n'avait encore entrevu que le beau comme but suprême de l'art. L'ouvrage d'un contemporain, en ouvrant d'autres perspectives, irrita ses contradictions, éveilla ses doutes. Fallait-il, ainsi que le prétendait Sulzer, dont le livre l'avait pourtant fortement impressionné, faire à l'action morale de l'œuvre une si large part? Une telle doctrine rompait trop ouvertement en visière avec tous ses sentimens pour qu'il hésitât à la combattre, et ce fut au milieu de cet état de trouble et de stérile activité que l'amour le surprit.

Selon toute vraisemblance, l'été de 1772 vit naître l'aventure. Parmi les jeunes gens venus à Wetzlar pour y suivre leur carrière, Goethe avait fait la connaissance d'un M. Kestner, « homme de mœurs

(1) Voyez *Goetz de Berlichingen,* et l'énergique expression de Frantz à ce sujet : « Un cœur qu'emplit un sentiment, voilà tout ce qui fait le poète! » Voyez aussi le *Traité sur l'Architecture allemande,* où la même pensée est *théoriquement* développée.

bourgeoises et débonnaires, d'un certain fonds d'érudition, et médiocrement préoccupé du train dont va le monde (1). » Ainsi nous le dépeignent les mémoires du temps, avec lesquels Goethe se trouve en parfait accord lorsqu'il nous le donne pour un personnage « calme et circonspect, d'esprit judicieux et ne déviant jamais dans ses actes comme dans ses discours de la règle qu'il s'était posée. » Son zèle intelligent, son aptitude imperturbable, lui avaient acquis l'intérêt de ses supérieurs, et pour compléter la situation qu'un avenir prochain lui promettait, il venait de se fiancer avec la seconde fille de l'intendant Buff.

Charlotte avait alors quinze ans à peine, et l'auteur de l'écrit contemporain que je citais tout à l'heure nous la montre comme une personne svelte, blonde, avec des yeux bleus, d'un naturel ingénu et de tout point aimable. Elle était de celles qui semblent moins faites pour allumer dans quelques cœurs le feu des passions que pour se concilier, leur vie durant, la sympathie et la bienveillance de tous les honnêtes gens. A la mort de sa mère, elle avait pris d'une main ferme la direction de la maison, et la manière dont elle avait consolé et soutenu son père, élevé ses jeunes sœurs, ne pouvait que mettre devant les yeux de l'époux qu'elle choisirait la perspective des plus douces félicités domestiques. Élégante sans recherche, gracieuse sans coquetterie, elle était, pour ainsi dire, détachée d'elle-même et passait à observer le monde le temps que les autres perdent dans le culte et l'adoration de leur petite personne, ce qui faisait que, tout en n'ayant pas lu beaucoup de livres, elle possédait un grand fonds de sagesse et d'instruction.

Kestner avait l'âme simple et confiante : dès que vous lui plaisiez, il vous prenait par la main et vous conduisait à sa fiancée, et comme ses paperasses le clouaient incessamment à son bureau, il ne voyait aucun mal à ce que Charlotte, pour se récréer des soins du ménage, entreprît de longues promenades et fît des parties de campagne avec des jeunes gens et des jeunes filles. Ce fut ainsi que Goethe s'introduisit dans l'intimité de cette aimable enfant, dont l'influence ne tarda pas à le charmer. Diverses poésies renferment le secret de ces suaves émotions, de cette heure ineffable où le cœur parle au cœur pour la première fois. Un soir, on s'était égaré du côté des ruines de Karlsmund : en arrivant au pied de la tour croulante, nos deux promeneurs s'assirent et causèrent longtemps au clair de la lune. Nulle oreille indiscrète n'épiait leurs confidences, mais de ce qu'ils se dirent, si vous voulez savoir quelque chose, lisez l'adorable pièce intitulée *Elysium* et dédiée à Uranie, pseudonyme sous lequel se dérobe une amie de Charlotte. Parmi les fugitives poésies

(1) Voyez la *Justification du jeune Werther*, Francfort 1775.

dues à cette amoureuse inspiration, il en est une sur laquelle j'insisterai surtout, parce qu'elle me semble rendre à merveille l'état moral de Goethe vers cette période. Son ennui profond, son insurmontable découragement l'accablaient, et comme, il l'a dit lui-même, il désespérait d'avance de tout ce que le présent lui pouvait donner. Aussi quel retour inattendu en découvrant ce cœur aimable et tendre, capable des émotions les plus élevées, les plus nobles, et se vouant pourtant de préférence aux modestes pratiques de la vie ordinaire! Ce fut Charlotte qui réconcilia Goethe avec le train journalier des choses de ce monde; ce fut par la bienfaisante opération de ce gracieux intermédiaire que le goût de la sociabilité lui revint. « Déplaisir, trouble, égarement! ainsi se perd la plus belle partie de l'existence, incessamment ballottée dans un je ne sais quoi qui n'est ni la tempête ni le calme. Ce qui hier m'attirait aujourd'hui me repousse. Quelle sympathie aurais-je pour un monde qui tant de fois m'a déçu, et dont l'impassible indifférence n'a jamais tenu compte ni de mes douleurs, ni de mes félicités? Oui, je l'avoue, il est de ces momens où l'esprit se replie sur lui-même, où le cœur se ferme. Ainsi je me sentis quand je te rencontrai sur mon chemin et m'élançai au-devant de toi. »

Au bout de quelque temps, on était devenu l'un pour l'autre une compagnie inséparable. Autour de la table à thé, sous les vertes charmilles du jardin, on devisait ensemble de longues heures; puis, bras dessus, bras dessous, on s'en allait continuer l'entretien à travers champs, à travers bois, buvant du lait à la ferme prochaine, cueillant au bord du ruisseau la blanche marguerite qu'on interrogeait avec émoi : « Il m'aime, il ne m'aime pas. » Ainsi bégayait l'amour par les lèvres roses de Charlotte, tandis que Wolfgang courait dans l'herbe à la poursuite des papillons et des scarabées qu'il chassait avec le grand chapeau de paille de sa blonde amie. Quelquefois, lorsque les affaires chômaient, Kestner se mettait de la partie, et la présence du fiancé, j'allais presque ajouter du mari, n'apportait aucun embarras, aucune gêne dans ces gaietés champêtres. Sans le vouloir et sans le savoir, on en était venu à une sorte de communauté d'émotions et d'idées, on vivait pour ainsi dire à trois : idylle charmante qui de son pied léger foulait, sitôt la nouvelle aube, les prés humides de rosée! Le cri de l'alouette perdue dans l'azur du ciel, le chant de la caille dans les blés mûrs, leur faisaient d'attrayans concerts, et lorsque sur le soir d'une chaude journée d'été l'orage éclatait, avec quelle bonne humeur on bravait la pluie et la foudre, avec quelle bruyante allégresse on rentrait au logis mouillés jusqu'aux os, mais le cœur plein de saines aspirations et comme plus étroitement unis par les mésaventures de cette escapade! Les jours se succédaient calmes, prospères, occupés, et

pour marquer toutes les fêtes de l'année, il eût fallu imprimer en lettres d'or tout le calendrier.

Cette existence en pleine nature, ce continuel enchantement du paysage, que Goethe contemplait avec les yeux magiques de l'amour, devaient assez naturellement l'amener à ne rêver qu'églogues et bucoliques. Un de ses amis, Merck, à ce que je crois, d'autres disent Jérusalem, lui apporta *le Village abandonné* (*the Deserted Village*) de Goldsmith. C'était une occasion toute trouvée de faire passer dans la poésie tant de tableaux rustiques qui le charmaient si vivement : fêtes villageoises, kermesses carillonnées, marchés forains, vaillantes rondes, lorsque fillettes et garçons s'en donnent à cœur-joie, tandis que les sages du pays, fumant et buvant, tiennent conseil sous le vieil orme de la paroisse. Saisi d'un soudain enthousiasme pour l'œuvre de Goldsmith, Goethe entreprit de la traduire, sans réfléchir qu'il était trop plein de son sujet pour mener à bonne fin pareille tâche. Quelle idée aussi de se vouloir faire traducteur quand on a en soi de quoi substanter vingt poèmes ! Heureusement rien ne se perd, et de l'élaboration secrète des germes conçus à cette époque se dégagea plus tard *Hermann et Dorothée.*

Ainsi s'écoulait ce rêve de jeunesse entre les joies de l'amour et ses peines, entre le culte de l'art et la contemplation de la nature. En général les mémoires de Goethe ne renferment que très peu de détails sur cette période, et c'est aux écrits du temps et surtout aux nombreuses correspondances récemment mises en lumière qu'il faut s'adresser pour reconstruire en son ensemble la simple histoire de son commerce avec Charlotte. Sur ce sujet, lui-même renvoyait à *Werther,* seul document spécial et dans lequel, « aux jours de la verte jeunesse, il s'est complu à décrire, encore sous le charme de la première impression, les circonstances fortunées qui ajoutèrent tant de délices à son séjour dans la vallée de la Lahn. » Mais *Werther,* après tout, est un roman, où la vérité, si fort qu'elle abonde, se mêle (comme du reste c'est son droit) à beaucoup de fictions, et qu'à la distance où nous sommes, on doit nécessairement consulter avec une certaine réserve, quoi qu'en dise l'auteur que j'ai cité plus haut (1), lequel déclare que la première partie du livre peut passer pour l'histoire même du poète.

Pour mieux jouir du tableau de famille et voir en ses naïfs épanchemens le spectacle inoui de cette passion *à trois* que la dignité morale des deux jeunes gens et de la jeune fille sauvegarde à la fois du scandale et du ridicule, entrons dans la petite maison de Wetzlar, dans ce sanctuaire domestique « où le calme respire, où le plus agréable entretien vous attend, où l'hospitalité la plus prévenante

(1) Voyez *Berichtigung der Geschichte des Jungen Werthers.*

se met en frais pour chasser de vos cœurs jusqu'à l'ombre d'un souci. » Huit heures sonnent, l'instant des réceptions du soir : amis et visiteurs entrent sans être annoncés. Le père interrompt sa lecture, « vieillard avenant, ouvert, que sa bonne nature et la simplicité des mœurs ont maintenu dans la plénitude de ses facultés; généreux, sensible, et, bien qu'un peu rude quand on le compare au reste de son entourage, ne manquant point cependant de bonhomie. » Les filles (les deux aînées), tout en continuant leur broderie, vous accueillent d'un sourire discret et grave, car le deuil d'une mère tendrement chérie et qu'on a perdue il y a quelques mois attriste encore cette atmosphère. Tout à coup les cris d'une nichée d'enfans annoncent un nouvel hôte : c'est Goethe; il entre assailli par une douzaine de bambins tapageurs plus beaux les uns que les autres, qui lui sautent au cou et l'assourdissent en l'appelant *mon oncle* et *mon cousin*. Vainement les sœurs cherchent à rétablir l'ordre, le vacarme augmente toujours jusqu'à ce que le bon ami Wolfgang soit allé s'établir à l'autre bout du salon, loin de sa maîtresse, pour débiter des contes à tout ce petit monde qui l'écoute en ouvrant de grands yeux. Heureux encore notre jurisconsulte lorsqu'on ne le force pas à marcher à quatre pattes et à faire l'âne ou le cheval! Très souvent c'est dans cette attitude à la Henri IV recevant M. l'ambassadeur d'Espagne que le surprend Kestner, lequel, en sa qualité de bureaucrate accompli, arrive toujours le dernier partout (1). L'heureux fiancé s'installe auprès de Charlotte, qu'il n'a pas vue depuis la veille, et les voilà souriant et causant de ces mille riens qu'on se dit à voix basse. Vous croyez peut-être que Goethe en va, dans son coin, concevoir quelque ombrage? Nullement; il continue à se laisser enfourcher de l'air le plus patient et songe que tout à l'heure Kestner viendra le relayer et que ce sera son tour à lui de *fleuretter*.

Ces deux hommes amoureux de la même personne, dans l'intime confidence du secret l'un de l'autre, et ne se laissant pas une minute entamer par la jalousie, offrent à la réflexion un objet assez rare pour qu'elle s'y arrête. Une amitié capable de sortir victorieuse d'une telle épreuve n'a évidemment après cela plus rien à redouter dans l'avenir. Il n'y a ici ni trompeur ni dupe : tout se passe ouvertement, galamment, comme il convient entre gens de

(1) « J'arrive d'ordinaire entre neuf et onze heures. Ce sont là mes heures les plus belles, les plus calmes aussi. Mes affaires sont terminées, mes devoirs accomplis, car j'estime que plus nous tenons à voir se perpétuer l'attachement que nous avons avec une femme digne de notre hommage, plus nous devons être exacts à remplir scrupuleusement nos devoirs afin d'avoir la conscience sans reproche. C'est par-là surtout que je sens que je possède fermement le cœur de ma bien-aimée. Le ciel me le conserve! » (Lettre de Kestner à son ami de Hennings, Wetzlar, 2 novembre 1768, page 291 de la *Correspondance*.

cœur qui s'estiment ce qu'ils valent. On dirait une sœur entre ses deux frères, et cependant il s'agit d'amour, d'un sentiment qui d'ordinaire n'accepte guère les partages. Charlotte également les aime-t-elle tous les deux? Elle n'en aime aucun. S'il était simplement question de la Charlotte de *Werther*, j'inclinerais à croire que c'est du côté de Wolfgang que sont ses préférences; mais qu'on y pense, la personne dont il s'agit n'est pas à ce point sentimentale, et ce n'est pas à son image que sont empruntés divers traits romantiques sous lesquels le poète nous a représenté son héroïne. Avec beaucoup d'enjouement dans le caractère, la Charlotte de Wetzlar a plus de gravité; l'idée austère du devoir s'allie chez elle aux grâces juvéniles, à la familiarité du maintien. Je ne jurerais point qu'il n'y ait pas eu, en tout ceci, quelque prédilection, quoique bien légèrement nuancée, et que son cœur, tout en croyant tenir la balance égale entre les deux, n'ait, peut-être à son propre insu, penché pour le beau, l'intelligent, le radieux Wolfgang : les femmes ont l'instinct des prédestinations. Toutefois ce sentiment, de quelque nom qu'on le nomme, s'il fut plus que de l'amitié, s'il fut même de l'amour, n'alla point jusqu'à la passion, et quand elle épousa Kestner, la flamme s'en confondit sans les altérer dans les pures et chastes émotions du bonheur conjugal. En de pareilles conditions, la jalousie, on le voit, n'avait que faire, non plus que la vanité, la basse rancune ou la coquetterie. Étaient-ce des rivaux? Y eut-il un vainqueur, un vaincu? Celle qu'on adorait songeait-elle à s'enorgueillir de son triomphe? Pas une pensée, pas un sentiment qui ne fût en commun. « Une harmonie d'abord à deux, puis à trois, — un commerce dont on n'a peut-être pas vu d'autre exemple dans l'histoire des êtres! » je cite les propres paroles de Goethe, qui compare cette existence « à une vraie idylle allemande dont l'heureuse contrée qui nous environnait était comme la prose, tandis que la pureté de nos affections en fournissait la poésie. »

Vers le milieu de l'été, Wolfgang dut se séparer momentanément du cercle affectionné de Wetzlar pour faire une excursion à Giessen, petite ville universitaire du voisinage, où se trouvaient rassemblés en une sorte de congrès littéraire les trois principaux rédacteurs du *Journal des Savans* de Francfort : Schlosser, qui venait de se fiancer à sa sœur Cornélie, Merck, et le professeur Hoepfner. Goethe et Hoepfner, bien que correspondant l'un avec l'autre depuis plusieurs mois, ne se connaissaient pas personnellement, et ce fut pour notre joyeux pèlerin une occasion de lui jouer un tour de son métier. On sait quel goût avait notre héros dans sa jeunesse pour les mascarades et les scènes de comédie jouées au naturel. Il se déguise en étudiant voyageur (le futur étudiant de *Faust*, si vous voulez), et vient s'asseoir, moitié vantard, moitié lourdaud, à la table où

le célèbre professeur de droit prend ses repas. Goethe, dans son autobiographie (1), a donné de cette anecdote un récit assez plaisant, mais qui serait bien loin, au dire de certains auteurs, de valoir le récit même de Hoepfner. « Si spirituellement, écrit l'un d'eux (2), que Goethe ait peint cette étrange rencontre, son tableau n'est qu'un témoignage de plus de l'impuissance de la plume à rendre la verve, l'originalité d'une plaisanterie fugitive. C'était de la bouche de Hoepfner qu'il fallait entendre cette scène. Avec quel entrain comique il vous mettait devant les yeux ce jeune homme au front élevé, au regard de feu, séduisant et beau jusque dans la gaucherie de son maintien! Comme il vous faisait rire de ses discours embarrassés, et à quelle péripétie, à quelle explosion dramatique vous assistiez, lorsque le prétendu nigaud, dépouillant sa défroque de fantaisie, s'écriait en sautant au cou de Hoepfner : Je suis Goethe, cher maître, pardonnez-moi cette plaisanterie! Mais que voulez-vous? Je me défiais de ces présentations régulières faites par un tiers et qui vous laissent pour des années froid et cérémonieux l'un vis-à-vis de l'autre; j'ai voulu entrer à pieds joints et d'un seul bond dans votre amitié. »

Avec Hoepfner, le *Journal des Savans* comptait, nous l'avons dit, à Giessen, deux autres représentans, Schlosser et Merck. Schlosser devait épouser Cornélie, la sœur tendrement aimée de Wolfgang. Ce mariage désormais arrêté n'était plus différé que par l'absence du fils de la maison, et l'on conçoit que le fiancé, impatient de voir enfin réussir ses projets, redoubla d'efforts pour arracher de ces lieux son futur beau-frère, sur la présence duquel il n'y avait pas à compter tant que les beaux yeux de Charlotte le retiendraient aux bords enchantés de la Lahn. Quant à Merck, des idées d'un ordre moins personnel le préoccupaient, et persuadé avant toute chose qu'il y avait là une grande vocation à sauvegarder, il s'apprêtait, quel que fût d'ailleurs l'odieux d'une pareille intervention, à jouer dans cette affaire le rôle équivoque et fâcheux qu'il avait, deux ans plus tôt, joué à Sesenheim vis-à-vis de Frédérique Brion.

Fils d'un apothicaire de Darmstadt, Jean-Henri Merck s'était de bonne heure, par son esprit et ses talens, fait adopter du meilleur monde. Il était à cette époque en correspondance avec la plupart des princes et des beaux-esprits de l'Allemagne, nommément avec Herder, qui professait à son endroit la plus haute estime et mettait à conserver son amitié une certaine coquetterie, craignant (ce qui du reste ne manqua pas d'arriver) que ce goût de plus en plus prononcé pour Goethe n'y vînt à la longue porter quelque atteinte. « Personne,

(1) *Wahrheit und Dichtung*, p. 115 du XXIIe volume des *Œuvres complètes*.

(2) Karl Wagner, l'éditeur des *Lettres et Correspondances* de Goethe, Herder, Höpfner et Merck avec leurs amis. Leipzig 1847.

a dit Goethe, n'a exercé sur ma vie une plus grande influence que cet homme. » Merck en effet a sa place marquée dans l'histoire littéraire de son temps, et sa correspondance témoigne à chaque page de l'action salutaire qu'il eut par sa critique sur des esprits de beaucoup supérieurs au sien quant aux facultés productives. Un coup d'œil prompt et sûr, un jugement imperturbable, telles étaient ses principales qualités. « Vous aviez beau lui vouloir donner le change, il ne s'y trompait pas, et rien ne pouvait vous défendre contre sa damnée pénétration (1). » Critique sans peur et sans reproche, il remplissait son office avec un zèle impitoyable, amer, et ses conseils, il faut le dire, se ressentirent toujours plus ou moins de cette bile qui le dévorait et le poussa lui-même au suicide. Cependant, comme ses vues étaient justes, ses intentions honnêtes et loyales, il arrivait que cette âpre causticité, cette rude sécheresse qu'il affectait dans la forme, ne nuisaient en somme qu'à lui en le faisant cordialement exécrer de ses meilleurs amis, et cela au moment même où il leur rendait service. C'est ce qui par deux fois lui arriva avec Goethe, dont la mauvaise humeur survécut, et qui, dans un portrait évidemment entaché de malveillance, le surnomma plus tard : Méphistophélès-Merck.

A tout prendre néanmoins, la conduite de cet atrabilaire personnage fut ici, comme à Strasbourg, sincèrement amicale, et l'idée que Merck se formait des conditions particulières auxquelles *génie oblige* ne lui permettait pas d'en tenir une autre; il s'en fallait d'ailleurs que les circonstances fussent les mêmes, et Goethe n'était nullement vis-à-vis de Charlotte dans la position où deux ans plus tôt il s'était trouvé vis-à-vis de Frédérique. Si à Strasbourg, en présence d'une jeune fille amoureuse et parfaitement libre de se marier à qui lui plaît, la question de génie était seule en jeu, à Wetzlar les choses devenaient plus graves, et l'honneur allait se trouver compromis. En s'engageant de parti pris dans cette incroyable aventure avec une personne qui, tout en pouvant laisser parler son cœur, n'était plus en état de disposer de sa main, Goethe, cela va sans dire, n'avait aucunement songé aux conséquences. A vingt ans, qui songe aux conséquences? D'ailleurs *l'impossibilité* même de ces amours n'est-elle point la meilleure des sauvegardes? On jouait avec le feu, quitte à l'éteindre dès que le danger commencerait, et le danger était déjà là qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence; puis, lorsque la vérité avait éclaté dans tout son jour, lorsqu'on voyait ce qu'il était advenu de ce feu de paille, au lieu de s'enfuir tout effarés, l'un par ici, l'autre par là, on continuait paisiblement la promenade au clair de lune, la jeune fille se disant : « Il m'aver-

(1) Goethe, *Aus meinem Leben*, p. 165, t. Ier.

tira quand il sera temps, » et le damoiseau remettant toujours au lendemain.

Les choses touchaient à ce point lorsque Merck jugea à propos d'intervenir dans le roman de Wetzlar. Il était temps et grandement. Merck se rendit sans peine compte du péril et arrêta aussitôt le dessein de trancher dans le vif d'une situation qui menaçait d'un moment à l'autre de tourner à l'irréparable. « J'ai trouvé ici l'amie de Goethe, cette fille dont il parle avec tant d'enthousiasme dans toutes ses lettres; elle mérite réellement tout ce qu'il pourra dire *du* bien sur son compte. » Ce passage d'une lettre de Merck prouverait au besoin que le froid et sévère censeur ne demeura pas insensible aux séductions de l'aimable Charlotte; mais plus il fut agréablement captivé, plus il affecta de cacher à Goethe sa véritable impression, s'efforçant au contraire de lui représenter sa maîtresse comme une personne très ordinaire et de la déprécier au profit d'une de ses compagnes, grande et belle jeune fille au port de reine, aux yeux de Junon, laquelle du moins avait le cœur libre d'engagemens. On sait ce qu'il en coûte parfois de rendre aux amoureux cette espèce de service: Merck en porta la peine, et cela, à vrai dire, plus rudement qu'il ne convient, car s'il était dans l'ordre naturel des choses que Goethe sur le moment lui en voulût du procédé, on a quelque peine à s'expliquer cet esprit d'aigreur rétrospective qui perce dans son autobiographie au souvenir de cette période déjà lointaine. Goethe se méprit sur les vrais sentimens de Merck en cette affaire, et ce prétendu Méphistophélès, qui partout où il va sème le désespoir, n'est en dernière analyse qu'un honnête homme d'ami, qui remplissait loyalement son office et brusquait le dénoûment, la position n'étant, comme on dit, plus tenable.

Après bien des alternatives douloureuses, bien des révoltes et des défaillances, il fut décidé que Goethe accompagnerait Merck dans un voyage sur les bords du Rhin, et qu'on partirait sans différer. Il n'y avait en effet pas une minute à perdre. Malgré tout ce que cette crise étrange pouvait avoir en soi d'élémens factices, l'état qu'elle avait amené offrait plus d'un danger, et persister davantage, c'était aller au-devant d'une passion réelle et désespérée. Il n'y avait donc de salut que dans la fuite. Merck quitta Wetzlar après s'être assuré que Wolfgang viendrait le rejoindre à Coblentz, et le 11 septembre 1772 l'amant de Charlotte s'éloigna résolûment du centre d'une affection avec laquelle il fallait rompre. Il n'y eut point d'entrevue dernière, point d'adieux : Goethe détestait ce genre *de scènes,* et ne faillit pas cette fois à la conduite qu'il avait tenue dans ses liaisons précédentes, à Leipzig par exemple, lorsque peu de temps auparavant il s'était séparé de

l'aimable Catherine Schoenkopf, dont on se rappelle malgré soi le roman en feuilletant les extraits du journal de Kestner à cette date du 10 septembre 1772. « Goethe et moi, nous dînâmes ensemble au jardin, et j'étais certes loin de me douter que ce fût pour la dernière fois. Le soir, il vint au *Teutsche Haus;* nous eûmes, Charlotte, lui et moi, un entretien des plus singuliers au sujet de l'autre vie, de la séparation, du retour, etc., entretien qui fut provoqué par Charlotte, et non point par Goethe, et à la suite duquel nous convînmes que le premier d'entre nous qui mourrait viendrait, autant qu'il le pourrait, donner aux survivans des nouvelles de ce qui se passe au-delà de cette vie. Goethe était très abattu, car il savait qu'il devait partir le lendemain au matin. »

Écoutons maintenant le récit de ce départ et des pénibles émotions qui en résultèrent pour les deux fiancés, pour toute la maison. « 11 septembre. Goethe est parti ce matin à sept heures sans prendre congé et laissant pour moi quelques livres avec un billet. Il nous avait parlé déjà plusieurs fois d'un voyage vers cette époque à Coblentz, où il devait rejoindre M. Merck, ajoutant que son intention était de ne point faire d'adieux et de déloger subitement. Aussi m'y attendais-je, et cependant j'ai senti au fond du cœur que je n'y étais pas préparé. Je revenais de mon bureau, lorsqu'on me dit : Voilà ce que le docteur Goethe a laissé pour vous ce matin. Je vis des livres avec un billet, et devinant ce qu'il en était, je me dis : Il est parti, puis demeurai confondu. La conseillère Langen n'y voulait pas croire, et nous envoya sa femme de chambre pour nous dire qu'il était impossible que le docteur Goethe fût assez mal appris pour quitter ainsi les gens sans les prévenir, à quoi Charlotte répondit qu'en ce cas c'était à elle, sa tante, de se reprocher de n'avoir pas mieux élevé son cher neveu. »

Pour en avoir enfin le cœur net, Charlotte fit porter chez Goethe un nécessaire qu'elle avait à lui. Personne! La conseillère Langen n'en revenait pas; à midi, elle voulait à toute force écrire à la mère de Goethe comment son indigne fils s'était comporté. « Tous les enfans pleuraient en s'écriant : Le docteur Goethe est parti!... Plus tard, je rencontrai M. de Born qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à Braunfels. Goethe lui avait conté notre entretien d'hier au soir, puis s'était éloigné fort abattu et découragé. Enfin je remis à Charlotte le billet de Goethe, je la trouvai tout affligée de ce départ; en le lisant, les larmes lui vinrent aux yeux, et néanmoins ce départ avait son bon côté, *puisqu'elle ne pouvait pas lui donner ce qu'il souhaitait.* Nous ne parlâmes que de lui, et je ne pouvais me détacher de sa pensée. Comme on cherchait à dénigrer la manière dont il nous avait quittés, je pris sa défense avec chaleur contre une

femme incapable d'y rien comprendre, en suite de quoi je me mis à lui écrire ce qui s'était passé depuis son départ. »

Quelle peinture touchante et naïve de la situation offrent ces simples lignes, comme elles font revivre sous nos yeux la douleur de ces deux nobles âmes! et la consternation de ces beaux enfans s'écriant dans leur première angoisse : Le docteur Goethe est parti! Sans compter que cette scène d'intérieur, d'un accent si honnête et si vrai, vient admirablement à propos pour nous renseigner au sujet de l'épisode en son ensemble. Tout étrange que soit l'histoire, on voit qu'elle n'est point le produit oiseux et fantasque d'une sentimentalité maladive, et qu'il y avait un fond réel à ces dangers auxquels on a, de part et d'autre, heureusement échappé. Si Goethe a mis dans son roman une certaine partie de la vérité, s'il a même dans le personnage de Werther reproduit divers traits de sa propre physionomie, il a gardé pour lui cette force de volonté qui l'aide à se tirer d'affaire au dernier moment, et dont l'absence réduit son héros à ne savoir, en pareil cas, que se brûler la cervelle. Toutes les rêveries, toutes les faiblesses, toutes les misères sentimentales de Werther, Goethe les a ou les a eues, mais avec moins de conséquence et d'une façon à la fois plus *vraie* et plus *invraisemblable,* car il n'y a en somme que les héros de théâtre et les personnages de roman qui soient conséquens avec eux-mêmes. D'autre part, quelle noble et digne figure que ce Kestner, comparé au froid Albert du roman! Une nature moins généreuse n'eût pas manqué de triompher de cette absence d'un rival, oubliant dans sa joie la perte de l'ami; mais Kestner a le désintéressement des cœurs magnanimes, car il sait que cet ami dont il pleure l'absence est son rival, et bien plus il va jusqu'à se demander, en la candeur et la loyauté de son âme, si ce noble et valeureux jeune homme, tout resplendissant de génie et de beauté, n'était pas plus capable que lui de faire le bonheur de sa Charlotte bien-aimée. Transcrivons ici la lettre de Goethe à laquelle il est fait allusion dans le journal que nous avons cité plus haut : « Il est parti, Kestner; lorsque vous recevrez ces lignes, il sera déjà loin de vous. J'étais en paix avec moi-même, mais votre conversation a réveillé tous mes déchiremens... Je ne puis en ce moment vous dire autre chose : si ce n'est : Soyez heureux. Un instant de plus passé entre vous, et je succombais! A présent, me voilà seul, et demain je pars! Oh! ma pauvre tête! » Lisons maintenant le billet à l'adresse de Charlotte. « Certainement j'espère encore revenir, mais Dieu sait quand? Lotte, chère Lotte, que n'ai-je pas souffert pendant que vous parliez, en songeant que c'était la dernière fois que je vous voyais! Quelle inspiration vous avait donc portée à cet entretien? Hélas! vous attendiez le fond de ma pensée, et ma pensée, au lieu de planer avec

la vôtre, était restée ici-bas attachée à cette main que mes lèvres pressaient pour la dernière fois, à cette chambre où je ne dois plus rentrer, à ce cher, à ce digne père qui m'accompagnait pour la dernière fois! Je suis seul maintenant et puis pleurer; je vous laisse heureux et ne m'en vais point de vos cœurs. Oui, je vous reverrai, mais ne pas vous revoir demain, c'est ne vous revoir jamais. Dites à mes chers bambins, dites-leur : Il est parti! Je m'arrête, car je sens que je suis à bout. »

II.

Goethe a pris soin de faire expédier ses bagages à Francfort à l'adresse de Mme de La Roche, chez qui Merck doit le rejoindre, et le voilà suivant à pied les bords pittoresques de la Lahn, le cœur et l'esprit fort éprouvés sans doute, mais, Dieu merci, point assez malades pour rester insensibles aux splendeurs du paysage. Il s'oublie à contempler ces collines boisées, ces hautes cimes que le soleil inonde de ses rayons tandis qu'une brume flottante obscurcit les vallées, ces vieux *Burgs*, si fièrement campés sur leurs pics séculaires, et son âme, irrésistiblement émancipée, noie dans l'azur et la lumière les souvenirs du cher roman auquel il a fallu dire adieu. On connaît le singulier penchant que Goethe avait pour la peinture, les fantasques désirs de manier la brosse qui, sa vie durant, hantèrent cette grande intelligence. A l'enthousiasme que ce spectacle éveille en lui, à l'émotion qui s'empare de tout son être, il croit surprendre le secret de sa vocation, et, pour en finir désormais avec cette incertitude qui le tourmente, il se décide à faire parler le sort, bien résolu, quel que soit le décret, à s'y soumettre irrévocablement. Qui ne se souvient de ce bizarre passage des *Confessions* où Rousseau lance une pierre contre un arbre et voit un signe de son salut éternel dans le fait d'avoir touché ce but : « ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu le soin de le choisir fort gros et tout près? Depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. » L'épreuve que Goethe imagina de tenter à cette occasion, aussi extravagante, a l'irrévérence de moins (1). Tirant donc de sa poche un couteau, il le lance à la rivière de toute sa force. S'il voit le couteau tomber dans l'eau, il sera peintre; le sort en est jeté! mais si au contraire les saules plantés sur le bord lui en dérobent la chute, il renonce à tout jamais à ses idées. L'oracle eut le bon esprit de ne pas se compromettre, il ne donna qu'une réponse ambiguë, car d'une part Goethe ne vit pas le couteau plonger, mais de l'autre il aperçut

(1) Les *Confessions* ayant paru en 1768, c'est-à-dire quatre années avant l'époque où nous sommes, tout porte à croire qu'il y eut de la part de Goethe, sinon plagiat, du moins réminiscence.

clairement le bouillonnement de l'eau dont sa chute fut cause, ce qui fit qu'il continua de douter et de s'abstenir. Cette aimable pérégrination se prolongea ainsi quelques jours, au bout desquels Goethe atteignit Ems. Là il jugea convenable et salutaire de faire une petite halte hygiénique, et, après avoir complaisamment retrempé ses forces aux sources de l'endroit, il se remit en route et descendit le vieux Rhin en bateau, jouissant avec délices des magnifiques points de vue d'Oberlahnstein et d'Ehrenbreitstein.

Dès sa venue, la famille La Roche, à qui Merck l'avait annoncé, l'accueillit à bras ouverts, et presque aussitôt il put se considérer comme étant de la maison. Tout le monde le recherchait, le choyait, l'accaparait, — la mère pour ses talens littéraires, le père pour sa joyeuse humeur et son parfait bon sens, les jeunes filles pour le poétique rayonnement dont il marchait environné. Mme de La Roche, jadis les premières amours de Wieland, venait de composer une nouvelle dans le style de Richardson, l'*Histoire de madame de Sternheim*, et peut-être y avait-il quelque petit calcul de femme auteur dans cette manière d'attirer des gens dont il importait de se rendre l'opinion favorable. Quoi qu'il en soit, la chose lui réussit avec Goethe, qui écrivit sur ses livres un bel article que le *Journal des Savans* de Francfort s'empressa de publier. Il est vrai que les méchantes langues de l'époque racontent qu'elle dut cette complaisance beaucoup moins à ses propres mérites qu'aux charmes de sa fille Maximiliane, dont les yeux irrésistibles avaient dès l'abord fasciné le jeune *reviewer*. C'est elle qui figure dans *Werther* sous le nom de Mlle B..., et qui fut depuis la mère de Bettina. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne tarda pas à se prendre de belle flamme, que les regards parlèrent, et que l'amoureuse fleurette alla son train ni plus ni moins que si Charlotte n'eût jamais existé : conduite impardonnable, qu'on a quelque peine à s'expliquer, même quand on connaît la prodigieuse mobilité de cette nature de poète! On se tromperait fort, du reste, à voir dans une évolution de ce genre ce que nous appelons vulgairement de l'inconstance. A Dieu ne plaise que Goethe oublie l'idole d'hier aux pieds de la maîtresse d'aujourd'hui! Pour les perdre un instant de vue, il ne renonce ni à ses souvenirs ni à ses souffrances, qui se réveilleront en temps et lieu sous la moisson de fleurs dont il les couvre. Seulement il y a en lui une telle exubérance de vie, tant de force jointe à une impressionnabilité si extraordinaire, que jamais un sentiment, quel qu'il soit, ne saurait enchaîner son indépendance et l'absorber, comme Werther, jusqu'au suicide. Son cœur ressemble à ces grands arbres des forêts qui portent des chiffres mystérieux gravés au vif de leur écorce, et qui, chaque année, au printemps voient leurs rameaux, où la séve bouillonne, se couronner de feuillages nouveaux et s'emplir de joyeux

concerts, associant ainsi la fête de l'heure présente à l'indélébile mélancolie des souvenirs!

Que Charlotte après tant de rêves, de soupirs, de désirs et de langueurs, que Charlotte appartienne finalement à un autre, Goethe, à coup sûr, n'en mourra pas. Et pourtant, de ce qu'il porte galamment sa douleur, il ne faudrait point se trop hâter de conclure que cette douleur n'ait point existé, et que rien d'humain n'ait battu sous sa mamelle gauche. Le sentiment qui l'affecte, quel qu'il soit, ne saurait l'empêcher d'être ouvert à l'impression du moment, sereine ou gaie, riante ou morose. « Poésie est délivrance, » s'écrie Goethe. A ce compte, le roman de *Werther* fut la réalisation poétique d'un état ressenti en prose. Et combien dure cette incubation morale, cet état aigu dont une fiction immortelle amène la délivrance? Deux ans, ni plus ni moins. C'est en septembre 1772 que Goethe quitta Wetzlar; le roman ne fut écrit qu'en 1774, et pendant ce temps, que devenait ce grand et loyal amour délibérément relégué dans les profondeurs de la conscience du poète? Il se taisait, laissant les joyeux feux-follets tourbillonner à la surface, et préparant, comme la chrysalide, sa radieuse transformation.

Je citerai à ce point de vue deux productions de Goethe, d'une valeur littéraire sans doute assez médiocre, mais curieuses en ce qu'elles se rapportent à cette période de *Werther*, et, par leur caractère humoristique et dégagé, contrastent singulièrement avec l'attitude et la *pose* que la situation semble indiquer. Fiez-vous donc aux apparences, et cherchez à reconnaître le désespéré de la veille, l'amant tendre et passionné de Charlotte, dans ce jeune fou violemment épris des beaux yeux de Maximiliane de La Roche, dans cet égrillard convive, plein de boutades et de sarcasmes qu'il vous décoche à tout propos, dans cet aimable et spirituel libertin, entraînant et entraîné, qui s'en va de Saint-Goar à Bacharach, de Bingen à Nassau, en vaillante compagnie de belles filles et de beaux-esprits, buvant, aimant, chantant, et descendant le cours du Rhin comme nos pères *descendaient le fleuve de la vie*. Et cependant, sous toutes ces joies qu'on ne saurait nier, sous toutes ces ivresses, sous toutes ces écoles buissonnières, il y avait une vraie souffrance : le souvenir de Charlotte. Il y avait *Werther* qui s'élaborait lentement et par infiltrations mystérieuses, comme on dit que dans le roc s'élaborent les diamans.

A Francfort, il se reprit à son goût pour la peinture; c'était le tour des maîtres flamands de passionner cette jeune imagination curieuse surtout de saisir la vie dans l'art. Il se mit à fréquenter assidûment leurs chefs-d'œuvre, que du reste les musées et les collections particulières de la ville impériale comptent en grand nombre. Il peignit même à l'huile, d'après l'original, divers sujets de nature

morte, entre autres un couteau à manche d'écaille et d'argent qu'il réussit très agréablement : succès qui lui procura la plus vive et la plus légitime des satisfactions. Avoir *Goetz de Berlichingen* dans son portefeuille, *Werther* et *Faust* dans sa tête, et mettre son orgueil à copier fidèlement un manche de couteau, il faut, pour comprendre de pareils enfantillages, avoir vu Rossini jouer du basson! Ce beau zèle toutefois dura peu, et son dilettantisme, rebuté par certaines difficultés d'exécution, ne tarda point à passer à des sujets d'un ordre plus relevé. Des colporteurs italiens étant venus tenir boutique à la foire de Francfort, Goethe s'arrêta devant leurs étalages, où figuraient en quantité des plâtres et des moulures d'après l'antique, et ne s'éloigna qu'après avoir acheté diverses reproductions de chefs-d'œuvre. C'est là que se laisse saisir le premier germe de ce grand amour des arts plastiques, qui plus tard donna de si beaux fruits, et à dater de ce moment l'école flamande cessa d'absorber sa rêverie, que l'idéal sollicitait déjà. Dans une existence bien ordonnée, il y a temps pour tout, et Goethe, qui connaissait les formelles intentions de son père, n'avait garde de négliger la jurisprudence.

Ajoutons que ses études n'étaient point si arides qu'on le pourrait croire, et que si le jurisconsulte en profitait, l'écrivain à son tour y trouvait son compte. C'était l'époque des réformes; un souffle plus clément pénétrait dans les vieux codes, dont on sentait la rigueur draconienne se détendre sous l'influence des idées de tolérance et d'humanité. De cet esprit nouveau devait sortir une langue nouvelle, émue, sympathique, remplaçant par la persuasion le pathos juridique des anciens jours et digne enfin d'intéresser, d'attacher une âme éprise en tout du style. Néanmoins, ses travaux n'occupant qu'une partie de ses journées, il lui restait encore assez de temps pour vaquer à ses élucubrations poétiques sans avoir à craindre désormais les instinctives rancunes de son père. En effet, du moment que la littérature et le droit pouvaient faire ensemble bon ménage sous le crâne du jeune Wolfgang, M. Goethe n'avait plus aucune raison de s'opposer à une *manie* qui après tout ne messeyait point trop chez un fils de famille bien et dûment pourvu d'une profession sérieuse.

Ce fut dans ces conditions que vit le jour *Goetz de Berlichingen*, dont l'idée le tenait depuis sa sortie de l'université. L'étude des XVe et XVIe siècles l'avait beaucoup absorbé vers cette époque, et parmi les graves objets de ses méditations, je citerai l'ouvrage de Philipp Dats, *de Pace publica*. *Goetz de Berlichingen* fut le résultat de ses recherches historiques, fécondées par la lecture de Shakspeare et, comment dirai-je? par la fréquentation de la cathédrale de Strasbourg. Conçu presque sur les bancs du collége, le drame mit des années à paraître, et, selon une habitude dont on ne le vit guère se

départir, il prolongea tant qu'il put la gestation, tournant et retournant son sujet en lui-même, et possédant son œuvre non-seulement dans son ensemble, mais jusqu'en ses moindres détails, avant d'avoir écrit la première syllabe. Qui sait même ce qui serait advenu de cette première création sans l'influence de sa sœur Cornélie, qui lui mit en quelque sorte la plume à la main? Il commença donc à écrire un matin, et dès le soir sa sœur eut la confidence des premières scènes. C'était une femme d'un grand sens et d'un esprit très supérieur que Mlle Cornélie Goethe. Elle comprit dès le début que la chose était grave et qu'il s'agissait tout simplement pour son frère de prouver qu'il avait du génie. Aussi se donna-t-elle garde de prodiguer l'admiration : tout en reconnaissant que l'ouvrage s'annonçait d'une façon convenable, elle émit certains doutes sur la persévérance de l'auteur. Goethe, que les louanges eussent endormi, se piqua d'émulation devant le sourire d'incrédulité de son intime conseillère, et en six mois l'ouvrage fut terminé.

Goetz parut au printemps de 1773, et c'était pendant l'automne de 1772 que Goethe avait quitté Wetzlar pour s'en retourner à Francfort, d'où il ne cessa d'écrire à Kestner et à Charlotte des lettres plus remplies de sentimens tendres et passionnées que d'orthographe. Étrange chose que cet oubli affecté des plus simples lois de la grammaire que les gens comme il faut croyaient devoir professer à cette époque dans leurs correspondances! Écrire correctement sa langue eût été d'un homme du commun, et Goethe, on doit lui rendre cette justice, en use sur ce point en véritable grand seigneur. Heureusement ce n'était là qu'un travers de son temps, qui d'ailleurs ne portait obstacle ni à l'inspiration ni à la chaleureuse éloquence du discours, de telle sorte que ses lettres seraient, en dernière analyse, un terrible argument contre Vaugelas, car elles prouvent que les plus belles choses se peuvent passer d'orthographe. « Dieu vous ait en sa sainte garde, cher Kestner, et dites à Charlotte qu'il m'arrive parfois de croire que j'ai réussi à l'oublier; mais, bah! survient une rechute, et me voilà plus malade que jamais! » Il rêve aux beaux jours écoulés, aux heures délicieuses qu'il perdait *à ses pieds*, entouré de joyeux garnemens qui lui grimpaient sur les épaules. Retours mélancoliques vers le passé, désespoirs complaisans où se mêle autant de poésie que de vraie souffrance! Le suicide est à la mode, à peu près comme les fautes d'orthographe; pourquoi des idées de suicide ne lui viendraient-elles point à l'esprit? On connaît ce passage de l'autobiographie de Goethe : « Je possédais quelques armes de choix, et parmi ces armes un poignard bien affilé. Chaque soir, en me couchant, je le posais près de mon lit, et avant d'éteindre ma lumière j'essayais de me l'enfoncer dans la poitrine. Ce manége tenté diverses fois n'ayant pas réussi, je finis par me prendre en

dérision, et, plantant là toutes ces chimères d'hypocondriaque, je résolus de vivre. » On voit que ces projets de suicide n'avaient rien de bien sérieux, et en admettant même qu'il les eût agités à cette période, lorsqu'il écrivit *Werther*, le goût lui en avait complétement passé. En octobre 1772, on lui mande qu'un de ses amis de Wetzlar, Frédéric de Goué, vient de se brûler la cervelle; du moins c'est le bruit qui court. « Dites-moi sur-le-champ, écrit Goethe à Kestner, si cette nouvelle touchant Goué se confirme. J'honore de tels actes, je plains l'humanité et laisse les philistins débiter leurs commentaires de fumée de tabac et s'exclamer: Voilà! Quant à moi, j'espère ne jamais importuner mes amis d'une pareille nouvelle. » La vie affluait en lui trop abondante pour qu'il pût faire autre chose que coqueter avec cette idée de la mort. Que vous semble de cette confession? « Je suis allé à Hombourg, et me suis repris d'un nouvel amour pour l'existence en voyant quel plaisir peut cependant procurer à ces excellentes gens l'aspect de ce pauvre *moi* que vous connaissez. »

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère!

Le récit de la mort de Goué se trouva faux; mais, hélas! il n'en fut pas de même du suicide de Jérusalem, une triste et mélancolique histoire, celle-là. « Infortuné Jérusalem! la nouvelle m'a été un coup de foudre. Pauvre garçon, lorsque je m'en revenais de la promenade et que je l'apercevais errant au clair de lune, je me disais : Il est amoureux. Charlotte se souviendra des plaisanteries que je faisais là-dessus. Dieu le sait, la solitude a consumé son cœur. »

On s'accorde généralement à croire que ce fut sous l'impression immédiate de cette nouvelle de la mort de Jérusalem que Goethe écrivit *Werther*. Et comment oserait-on douter de cette assertion, qui se trouve consignée dans les propres mémoires de l'auteur? « A dater de ce moment, dit-il lui-même, le plan de *Werther* fut arrêté : les divers élémens qui abondaient de toutes parts se formèrent en masse compacte comme on voit dans le vase une eau déjà presque figée se congeler subitement à la moindre secousse. » Or rien de moins exact que ce témoignage sur la foi duquel la plupart des historiens du grand poète se sont engagés, et nommément M. Henri Viehoff, le plus récent et d'ailleurs l'un des mieux informés des biographes de Goethe en Allemagne. Qu'on se fie ensuite à un poète rédigeant ses mémoires. Ce livre que Goethe composait à distance, et qui contient les faits plutôt tels qu'ils devraient être que tels qu'ils sont, ne saurait être consulté que comme un répertoire de souvenirs. Il s'en faut naturellement que tout y soit, et dans ce qu'on y retrouve, il y a bien souvent plus de *poésie* que de *vérité*, non toutefois que l'auteur cherche à donner le change, les hommes de cette trempe ne

connaissent point le mensonge, et quand ils donnent une indication erronée, c'est qu'eux-mêmes sont les dupes de leurs propres impressions, semblables à ces peintres qui voient *rouge* ou qui voient *violet*. Ainsi, pour m'en tenir à cette seule date, Jérusalem se tue en octobre 1772; Goethe, informé sur-le-champ de la nouvelle, reçoit dans le courant de novembre les pages de Kestner contenant l'histoire détaillée des derniers jours de leur infortuné compagnon, et ce n'est qu'en 1774 que *Werther* prend naissance.

Il s'en faut d'ailleurs que l'état de Goethe durant cette période soit si lamentable et si découragé qu'il nous le montre. Au tableau mélancolique et douloureux de l'autobiographie, donnons pour pendant cette lettre qu'il écrivait en décembre, et qu'on juge : « Dites à Charlotte que j'ai fait ici rencontre d'une fillette que je chéris du fond de l'âme, et qui, si j'avais à me marier, serait celle que je choisirais de préférence à toutes. Quels deux charmans couples nous ferions! Elle aussi est née le 11 janvier! Qui sait ce que la volonté de Dieu nous prépare? » On a dit que la personne à laquelle il est fait allusion était cette bonne Sybille Münch que le poète avait rencontrée dans le cercle intime de sa sœur, et dont il s'occupait vers cette époque; mais ici le doute est permis, attendu que l'aimable Anna Sybille avait vu le jour en juillet, et non point en janvier comme Charlotte. Ne serait-ce point plutôt Antoinette Gerock, qui s'éprit pour lui d'une tendresse passionnée, et dont il emprunta divers traits dans la suite pour le caractère de Mignon? Mais cette supposition se trouve réfutée elle-même par une lettre dans laquelle il raconte qu'attendant que sa bien-aimée fût rentrée d'un bal où il ne la pouvait accompagner, il avait passé la soirée à se promener au clair de lune avec Antoinette. Tout cela, on le voit, n'est point d'un homme qui s'en va mourant de l'amoureux martyre, et montre une fois de plus le besoin constant qu'il avait du commerce des femmes, ce platonisme excessif qui faisait le fond de sa nature. « Hier, j'ai patiné du matin au soir, et plus d'un sujet de joie m'est advenu que je ne puis vous raconter. Tenez-moi pour aussi heureux que ceux qui aiment. Comme vous, je suis plein d'espérances, et j'ai senti sourdre en mon sein divers poèmes. Ma sœur vous envoie mille tendresses, ma *bien-aimée aussi*, et tous mes dieux vous complimentent. » Cela nous amène à conclure qu'on peut avoir le portrait d'une aimable femme au chevet de son lit, penser à elle nuit et jour, se reporter incessamment par l'imagination dans le centre où elle vit, et, somme toute, n'en point maigrir. *Goetz de Berlichingen* est achevé, déjà même il commence à tracer l'ébauche d'un grand drame, de *Mahomet*. Voilà pour le poète; quant à l'homme, les galantes compagnies se l'arrachent, et c'est bien cette fois le tour d'Anna Sybille d'ensorceler le damoiseau. « Au premier jour,

vous recevrez quelque chose de nouveau. Ma princesse salue Charlotte. Pour le caractère, elle a beaucoup de finesse. Ma sœur prétend qu'elle ressemble beaucoup à son portrait. Si nous allions nous aimer, comme on dit que tous deux là-bas vous vous aimez! Je l'appelle ma chère petite femme, et l'autre soir je l'ai gagnée dans une loterie. » Anna Sybille avait alors à peine quinze ans, et rien ne donne à penser que cette liaison ait été autre chose qu'une simple distraction.

Cependant le jour approchait où Charlotte allait se marier et quitter Weztlar. Goethe écrit aussitôt au frère de Charlotte pour le prier de lui donner de ses nouvelles au moins une fois par semaine, afin que ce triste départ ne rompe pas à tout jamais les relations formées au *Teutsche Haus,* puis il s'adresse à Kestner et lui demande à offrir l'anneau de mariage. « Je suis toujours à vous, mais, à dater de ce jour, je ne désire plus vous revoir, ni vous ni Charlotte. Son portrait disparaîtra de ma chambre pour n'y être réintégré qu'après ses premières couches, car alors d'autres temps commenceront, et si ce n'est pas elle que j'aimerai, ce sera ses enfans, toujours, à la vérité, un peu à cause d'elle. Libre donc à vous de me choisir pour parrain, et croyez, si c'est un fils, que mon esprit sera deux fois sur lui, et que les femmes qui ressembleront à sa mère seront capables de le rendre fou! » Puis, dans sa lettre, il enferme ce billet pour Charlotte : « Que mon souvenir comme cet anneau soient constamment témoins de vos prospérités, chère Lotte! Un jour, mais d'ici à bien longtemps, nous nous reverrons : vous, cette bague au doigt, et moi, comme toujours, votre... De quel prénom signer? Je ne sais, mais vous me connaissez, et cela suffit. » Puis, le mariage une fois accompli : « Dieu vous garde, cher Kestner, pour m'avoir épargné cette épreuve! J'avais choisi le vendredi saint pour faire un sépulcre où j'aurais mis la silhouette de Charlotte; mais, hélas! je ne puis m'en séparer : elle est là, elle y restera jusqu'à ce que je meure. Adieu! Mes tendresses à votre cher ange et à Lenette aussi, qui est une autre Charlotte, et cela, pour votre plus grand bonheur à tous. Quant à moi, je m'avance dans le désert sans autre ombre que mes cheveux, sans autre source vive que mon propre sang. Je monte et vois au loin, comme dans un mirage, votre nef tranquille qui se balance au port, et dont les joyeuses banderoles me mettent la joie au cœur. » Ce n'était point tout : sa sœur Cornélie dut le quitter, elle aussi, pour se marier. On sait combien Goethe affectionnait cette grave personne, dont l'esprit ferme et pratique, le solide attachement ne lui firent jamais défaut dans les momens difficiles. Ce fut donc une épreuve de plus, à laquelle bientôt allait se joindre le départ de Merck, ce confident bourru, cet humoriste acariâtre dont on devait plus tard médire, et qu'en attendant, on aimait à voir inter-

venir en toute chose. Solitude, isolement, désespérance, l'heure n'avait-elle pas encore sonné de recourir aux grands moyens? Déjà Wolfgang invoquait la muse et se reprenait à cet immense dithyrambe dramatique de *Mahomet*, quand son heureuse étoile ramena vers lui, pour le distraire et le consoler de tant de maux et d'afflictions, la tout aimable Maximiliane de La Roche, qu'il avait connue, on s'en souvient, quelques mois auparavant sur les bords du Rhin. C'était l'année des mariages que cette année 1773. Maximiliane, pour ne point être en reste avec les autres, s'était à son tour mariée avec un riche commerçant de Francfort, M. Brentano. Triste établissement que celui-là, et dont Merck, dans une lettre à sa femme (29 janvier 1774), trace un mélancolique tableau! « La semaine passée, j'allai à Francfort voir notre amie de La Roche. C'est un assez singulier mariage que celui qu'elle a fait faire à sa fille. L'homme est encore jeune, mais chargé de cinq enfans, d'ailleurs assez riche, mais c'est un négociant qui a fort peu d'esprit au-delà de celui de son état. C'était un triste *phénomène* pour moi d'aller chercher notre amie à travers des tonneaux de harengs et de pruneaux. Il paraît qu'elle s'est laissé induire par un de ses amis, M. Dumeiz, qui n'a consulté que la fortune et l'avantage particulier pour lui d'avoir une maison agréable à fréquenter. Tu aurais dû voir Mme de La Roche tenir tête à tous les propos et badinages de ces gros marchands, supporter leurs dîners magnifiques et amuser leurs lourds personnages. *Il s'est passé des scènes terribles, et je ne sais si elle ne sera pas accablée sous le fardeau de ses regrets* (1). » A une personne de cette distinction et de cet esprit si cruellement fourvoyée, les consolations ne pouvaient manquer. « Goethe est déjà l'ami de la maison, il joue avec les enfans et accompagne le clavecin de madame avec la basse. M. Brentano, quoique assez jaloux pour un Italien, l'aime et veut absolument qu'il fréquente la maison! »

Mais ce métier d'officieux voisin n'était pas tous les jours commode. Placé entre deux époux qui avaient l'habitude de se quereller et le prenaient imperturbablement pour confident et pour arbitre, Goethe finit par ne plus savoir auquel entendre. Passe encore pour consoler la femme des *manières* de son mari (2); mais écouter de sang-froid les griefs souvent trop justes du pauvre homme, c'était là une de ces situations fausses que pour mille raisons on n'aime pas voir se prolonger. Les choses durèrent ainsi pourtant tout un automne et tout un hiver, et, s'il faut en croire ce que dit Goethe (3), cette tendre

(1) Merck, *Correspondance des Amis de Goethe*, première partie, p. 132. La lettre est écrite en français.

(2) « Il a la petite Brentano à consoler de l'odeur de l'huile et des manières de son mari. » (Merck, *ibid.*)

(3) *Dichtung und Wahrheit.*

relation ne dépassa jamais les bornes de la plus stricte bienséance. Nous voudrions ici pouvoir l'en croire sur parole; mais la chose nous semble assez difficile, et même en admettant ses réserves, on ne saurait disconvenir que c'était là pour le moins une sentimentalité bien dangereuse. Qu'on en juge par cette lettre qu'il adressait à cette époque à Mme Jacobi : « Ces trois semaines viennent de s'écouler dans les plaisirs et les bombances, et nous sommes, à l'heure où je vous écris, aussi contens, aussi parfaitement heureux qu'on peut l'être; je dis *nous,* car depuis le 15 janvier la solitude a cessé pour moi. Cet affreux destin, auquel j'ai si peu ménagé les gourmades, mérite aujourd'hui de ma part plus de courtoisie, et je ne fais aucune difficulté pour l'appeler l'*aimable* et le *sage* destin! Depuis qu'il m'a ravi ma sœur, voici de lui le premier don qui ait l'air d'un dédommagement. Maximiliane est toujours cet ange adorable né pour se concilier tous les cœurs par les qualités les plus simples et les plus méritoires. Le sentiment que j'ai pour elle, — bien qu'en somme la jalousie d'un époux eût quelque raison d'en prendre ombrage, — fait le charme et le bonheur de ma vie. Du reste, ce Brentano est un digne homme, d'un caractère ferme et loyal, et plein d'aptitude pour son négoce. Quant aux enfans, on n'en saurait voir de plus jolis ni de meilleurs. »

A cette époque d'ivresse et d'exubérance juvéniles se rapporte une anecdote que Bettina Brentano, la célèbre fille de cette Maximiliane de La Roche, tenait de la propre mère de Goethe, et qui nous montre assez plaisamment ce nouveau Cid paradant devant sa Chimène. Par une belle matinée d'hiver, Wolfgang entre dans le salon de sa mère, où se trouvent quelques personnes. « Mère, s'écrie-t-il, tu ne m'as jamais vu patiner, et il fait aujourd'hui si beau! — Un moment après (c'est Mme Goethe qui parle), je sonne ma femme de chambre, je demande ma pelisse de velours rouge à agrafes d'or, et nous montons en voiture. Arrivée sur le Mein, j'aperçois mon fils lancé comme une flèche et se frayant un passage à travers les nombreux groupes. La froidure colorait ses joues d'une teinte pourprée, et la poudre que semaient ses beaux cheveux bruns entourait sa tête d'un nuage. Dès qu'il aperçoit ma pelisse rouge, il fond de notre côté, et le voilà devant la portière, me souriant de son air le plus câlin. — Eh bien! qu'est-ce encore, dis-je, et que me veut-on? — Mère, vous avez chaud dans la voiture, si vous me prêtiez votre mante! — Et tu aurais le front de t'en affubler? — Pourquoi pas? Essayez! — J'ôte ma pelisse, il l'endosse, ramène sous son bras les plis flottans, et repart tel qu'un demi-dieu. Ah! Bettina, que ne l'as-tu vu? Qu'il était beau ainsi! Je me sentais ravie d'aise, et battais des mains comme une folle. Je le vois encore tournant les arches du pont avec une grâce flexible, une élégance, tandis

que le vent fouettait derrière lui ses draperies! *Ta mère était là sur la glace, et c'était à elle qu'il voulait plaire!* »

Tout ceci évidemment n'indique pas une conscience fort en proie à des idées de suicide, et, comme une autre preuve de cet état moral, je citerai la boutade intitulée : *les Dieux, les Héros et Wieland* (*Gœtter, Helden und Wieland*), production satirique de la même période. Infortuné Wieland! il semble que sa destinée soit d'être assailli de tous côtés. En même temps que Goethe, son ami pourtant, le harcèle d'un impitoyable sarcasme, pour avoir, en affublant les dieux immortels de perruques poudrées et de culottes de satin, commis le plus horrible crime dont, aux yeux de ce dernier païen, on se puisse rendre coupable, les chrétiens lui jettent la pierre comme au plus immoral des écrivains; Lavater le déclare *athée* en fulminant l'anathème, et, soulevée par un de ces antagonismes littéraires qui ne le cèdent en rien aux discordes religieuses et politiques, toute l'école de Gœttingue choisit, en 1773, l'anniversaire de la naissance de Klopstock pour faire de ses œuvres un solennel auto-da-fé. Lui cependant, Wieland, honnête et débonnaire, philosophe comme il a été irréligieux, sans le savoir, c'est à peine s'il s'émeut de tout ce bruit, de tout ce scandale qu'on évoque autour de son nom, et quand il parle de ces virulentes satires qu'on lui décoche, c'est pour les recommander aux lecteurs du journal qu'il rédige (le *Mercure allemand*) comme d'*excellentes pasquinades;* semblable au divin Socrate, qui se levait au milieu d'une représentation théâtrale afin de mettre l'assemblée entière à même de contempler l'original du sophiste que bafouait sur la scène Aristophane!

D'après tout ce qu'on vient de lire, il est clair que jusqu'ici *Werther* ne donne pas signe de vie, et remarquez que nous sommes en décembre 1773, c'est-à-dire à quinze mois de distance de ce jour *à jamais déplorable* où l'on quittait Wetzlar. A Noël, Kestner, ayant à se rendre à Hanovre, où l'appellent les devoirs de son emploi, annonce sa nouvelle installation à Goethe, qui lui répond par ces paroles, que bientôt d'ailleurs démentiront les actes : « Mon père n'aurait aucune répugnance à me voir prendre du service au dehors; mais, songez-y, cher Kestner, ces talens et ces forces dont je dispose, j'en ai trop besoin moi-même pour les pouvoir employer ailleurs. Et puis, accoutumé comme je suis à n'agir que sur mon instinct, comment croire que je réussirais jamais à servir un prince? » Résolution bien aventurée, quand on pense que notre philosophe s'engageait deux ans plus tard, et pour ne le plus quitter jusqu'à sa mort, au service d'un souverain. Il est vrai que ce prince était Charles-Auguste, l'homme le mieux fait pour comprendre Goethe, car il lui ressemble par les divers points cardinaux, et cet air de fa-

mille qui vous saisit dans l'étude de leurs caractères, vous le retrouvez avec étonnement dans leurs physionomies. C'étaient plus que deux amis, c'étaient deux frères dont vous proclameriez la consanguinité rien qu'à voir leurs deux bustes côte à côte au palais de Weimar. C'est une vertu souvent facile pour un souverain d'appeler à lui les hommes de talent: ce qui l'est moins, c'est de les retenir, de les grouper et de les diriger dans des conditions normales, dans le développement calme et sensé de leurs facultés respectives. Je me réserve de dire un jour toute ma pensée sur Charles-Auguste, l'un des plus grands princes que l'Allemagne ait produits, celui qui, avec des ressources modiques et restreintes, sut obtenir les plus vastes résultats. Qu'il me suffise ici de reconnaître que Goethe, en se liant avec le grand-duc de Saxe, se tint en quelque sorte parole à lui-même, ayant jugé du premier coup le parfait accord qu'il y aurait entre ce qui lui serait demandé et ce qu'il se sentait en mesure d'apporter.

Le 11 février 1774, Knebel arriva chez Goethe et l'informa que les deux royaux frères Charles-Auguste et Constantin désiraient le voir. Wolfgang se rendit à cette invitation, et fut reçu de la manière la plus flatteuse, surtout par Charles-Auguste, qui justement venait de lire *Goetz*. Le poète et ses hôtes royaux dînèrent ensemble fort gaiement, puis on se quitta après avoir reçu et donné de part et d'autre les meilleures impressions. Les princes partaient pour Mayence, où Goethe leur promit d'aller les rejoindre, visite dont les approches ne laissaient pas de mettre en défiance le père de Wolfgang, lequel, en sa qualité de vieux bourgeois de la ville libre de Francfort, se permettait de professer un certain scepticisme à l'endroit des altesses royales. Le voyage eut lieu néanmoins, et Goethe à cette occasion passa avec les jeunes princes quelques jours de plaisir et d'intimité qui peut-être décidèrent de son avenir. Comme c'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait en contact avec les grands, l'expérience semblait faite pour l'encourager.

Au mois de mai suivant, il apprend que Charlotte a mis au monde un fils qu'on a nommé Wolfgang, et quelques jours plus tard, il écrit à l'épouse de Kestner ce billet où l'existence de *Werther* se trouve mentionnée pour la première fois : « Je vous enverrai avant peu un ami qui n'est point sans quelque ressemblance avec moi, et j'espère que vous lui ferez bon accueil. Il s'appelle Werther et il est,... mais j'aime mieux le laisser se présenter lui-même. »

Maintenant quiconque aura suivi cette simple histoire, que nous avons essayé de raconter d'après les pièces authentiques et les documens contemporains, verra combien il se faut défier de toutes les choses que raconte Goethe à ce sujet dans son autobiographie, qui, pour cette période, n'offre qu'un tissu des renseignemens les plus

vagues et souvent les plus erronés. L'ouvrage fut écrit en quelque sorte au courant de la plume. « Je m'isolai entièrement, dit-il, je fermai ma porte à mes amis, et dépouillai momentanément tout ce qui en moi pouvait être sans rapports immédiats avec le sujet qui devait m'absorber. » Quatre semaines suffirent à l'enfantement de cette œuvre élaborée dans une gestation si longue et si mystérieuse, et dont le manuscrit, quand il sortit des mains de l'auteur, ne portait pas une rature. C'est à cette séquestration de Goethe que Merck fait allusion, lorsqu'il dit : « Le grand succès de son drame lui a tourné un peu la tête, il se détache de tous ses amis et n'existe que dans les compositions qu'il prépare pour le public. » Enfin c'est en septembre 1774 qu'il envoie à Charlotte le premier exemplaire de *Werther*, — un exemplaire précurseur, car le livre ne doit paraître que plus tard, — et qu'il accompagne de ces mots : « Lotte, combien il faut que ce petit livre me soit cher, tu vas le sentir en le lisant! Il n'y a pas jusqu'à cet exemplaire auquel je tienne comme s'il était l'unique au monde : accepte-le, Charlotte; je l'ai baisé des millions de fois et mis en réserve pour que personne n'y touchât. L'ouvrage ne sera publié qu'à la prochaine foire de Leipzig. Je voudrais que chacun de vous le lût, toi de ton côté, Kestner du sien, et que chacun m'en écrivît un mot à part, un seul! Adieu, Charlotte, adieu! »

Nous avons étudié dans ses moindres phases et ses diverses péripéties cette histoire des amours de Wolfgang et de Charlotte empreinte d'un *réalisme* si romanesque, pour employer deux mots qui jurent sans doute un peu de se trouver ensemble. Nous y avons vu les origines du célèbre roman de Goethe, et nous savons maintenant que ce n'est ni dans l'impression produite par la mort de Jérusalem, ni dans les conséquences d'un désespoir amoureux, ni dans un prétendu penchant au suicide, qu'il faut aller chercher la raison d'être immédiate de *Werther*. De toutes ces causes, qui sans doute agirent simultanément, aucune, à vrai dire, ne fut déterminante, et les dates sont là pour constater d'une façon irrécusable que si le roman de *Werther* fut le résultat des années d'épreuves que nous venons de parcourir, *Werther* ne vit le jour qu'après l'entière et définitive clôture de cette période. L'artiste est maître et non esclave; il possède et n'est pas possédé : Goethe fit *Werther*, mais après avoir surmonté le *werthérisme*, et comme on fait une confession générale, en reconnaissant ses erreurs et en s'en repentant. Or, pour reconnaître ses erreurs et s'en repentir, il faut d'abord les avoir dominées.

HENRI BLAZE DE BURY.

LA RUSSIE

ET

SES CHEMINS DE FER

I.

Une opération sans exemple sur notre continent va s'accomplir. Il s'agit de construire en Russie un réseau ferré de plus de 4,000 kilomètres de développement et d'y affecter 1,100 millions. Cette opération a été décidée au lendemain de la guerre, comme si une pareille collision ne devait pas laisser de trace. Rarement peut-être le génie financier a montré dans l'avenir une confiance plus résolue, et l'œuvre qu'il se propose l'oblige à réaliser dans des proportions imposantes une première association internationale de capitaux. Cet ensemble de faits ne manque ni de nouveauté ni de grandeur; mais au-delà de l'opération même on découvre une perspective plus saisissante encore, celle de l'Europe orientale s'incorporant à l'Europe occidentale, devenant un corps d'autant plus robuste que ses membres seront mieux liés. Les chemins de fer russes ne se présentent donc pas comme une affaire purement industrielle; avant tout, ils ont un caractère politique.

A bien voir en effet, on continue ainsi le tsar Pierre, qui transférait sa capitale aux bords de la Baltique, tournant l'empire vers l'Occident : trait admirable, parce que cela était conforme à la destinée du pays et à ses traditions. Quoi qu'on en ait dit, malgré l'occupation des Mongols et des Tatars, la Russie n'était asiatique ni par sa

croyance ni par sa race, pas plus que l'Espagne n'est africaine pour avoir été une dépendance des Maures. Ses commencemens appartiennent à l'Europe. La royauté lui vint des Normands, la foi religieuse des Grecs; ses métropoles furent alternativement Novgorod, à demi hanséatique, et Kiev, à demi byzantine. Ce n'est qu'après avoir été subjuguée par les hordes de l'Asie qu'elle pencha de ce côté et ne regarda plus de l'autre. Facilement vainqueurs d'un pays morcelé entre les descendans de Ruric, pour le mieux assujétir, les khans assignèrent la prééminence, parmi leurs vassaux, aux princes d'une cité nouvelle que sa situation centrale rapprochait d'eux, aux princes de Moscou, et Moscou se fit un titre de sa suprématie dans la servitude pour fonder la monarchie et revendiquer l'indépendance nationale. Cela fait, les traditions primitives devaient se renouer. Si les Tatars avaient entraîné la Russie vers l'Orient, la rivalité agressive de la Pologne la provoquait à une volte-face. Le tsar Pierre ne fit donc pas violence au cours des choses; ce qui fut alors réputé extraordinaire fut un retour à l'ordre ancien, déjà tenté par les précurseurs du grand homme; l'entrée de la Russie dans la famille européenne n'était qu'une réintégration. C'est ce mouvement qui se développera par les chemins de fer. Pourtant quelles en seront les conséquences?

Les pronostics sont divers. Selon beaucoup d'esprits pénétrans et graves, il y a lieu de tenir en suspicion perpétuelle un état qui surpasse en étendue le reste de l'Europe, dont le peuplement est prompt, dont l'ambition est notoire, et l'imminence de cette incorporation définitive suscite des craintes et des regrets. — Sans doute, dit-on, ce peuple a préservé l'Occident du dernier débordement de la barbarie, qui s'est amorti dans ses plaines immenses; mais lui-même est resté barbare, et s'il est héroïquement sorti, à l'état de nation, des mains étrangères entre lesquelles il était tombé, ce n'est pas impunément que durant trois siècles il a été retranché de l'Europe. De sa première éducation gréco-normande il n'a retenu que le culte chrétien, et de sa longue éducation tatare il a gardé le régime de la force. Servage sans patronage, féodalité sans chevalerie, despotisme sans tempérament, église plus biblique qu'évangélique et vassale muette du pouvoir impérial, tout en lui a un caractère matériel au-dessus duquel il a peine à s'élever; le sentiment du juste semble ne lui avoir pas été révélé; il met sa passion dans l'utile et son adoration dans la puissance. Son type est Pierre Ier, ce prince qui alliait l'imitation des procédés de la politique moderne à la violence superbe d'un empereur allemand du moyen âge, tout à la fois Colbert, Louvois et Frédéric Barberousse, ne faisant d'emprunts aux nations policées qu'afin de les mieux asservir. Tout dans ce peuple tend à une domination gigantesque. Placé entre l'Europe et l'Asie, il se croit

appelé par le ciel à les maîtriser. Enfin c'est par le prestige de l'autorité et par les ressorts administratifs tout ensemble qu'il se gouverne, de façon qu'à un moment donné il peut tout oser. Que lui manque-t-il pour accomplir ses desseins? La faculté de se mouvoir avec rapidité, et on lui fait des chemins de fer! On ne l'armera de tous les arts de la civilisation qu'au péril de la civilisation elle-même, dont il se porte pour l'héritier, parce qu'il est né d'hier.

Cette thèse a un côté vrai, on ne saurait le nier, et l'imprévoyance serait folie vis-à-vis d'une puissance qui ne sait pas bien encore elle-même jusqu'où elle doit aller, qui n'a pas épuisé sa crise de croissance. Pourtant l'Occident constitue un faisceau dont la vigueur ira grandissant aussi vite que celle de la Russie; là est l'obstacle à tous les plans de monarchie universelle, l'obstacle et la leçon; c'est pour s'être désabusé de l'iniquité et de la vanité de cette chimère qu'on s'est résolu à former une confédération qui ne doit plus tolérer de nouveaux essais de conquête. Tour à tour chaque grande nation européenne s'est proposé de refaire l'empire romain, empire d'Occident d'abord, puis empire d'Orient; la Russie a passé par le même rêve, avec cette nuance géographique qu'elle commençait en Orient pour achever en Occident. Ç'a été une sorte de péché originel, péché légué aux sociétés modernes par les sociétés anciennes, mais toujours puni par l'impuissance. L'unité d'une seule des parties du globe n'est plus possible par la conquête d'un peuple et la prépotence d'un césar; l'unité ne saurait plus procéder que de l'union. Le testament de Charles-Quint est lettre morte en Autriche; il en est ainsi des testamens de Philippe II en Espagne, de Napoléon en France, de Pitt en Angleterre; tôt ou tard, bon gré, mal gré, il n'en sera pas autrement du testament de Pierre en Russie. Union sans servitude, reconnaissance du droit de chaque état, limitation de toute prépondérance abusive, voilà, sous le nom d'équilibre européen, la charte de justice, de paix et de modération que l'esprit moderne s'est octroyée. Il a inauguré le principe moral dans la politique : c'est sa gloire, c'est son salut. Cette charte fût-elle accidentellement violée, elle subsiste, règle désormais consacrée par les congrès auxquels elle préside, les arrêts qu'elle a inspirés, les victoires qu'elle a remportées, les réparations qu'elle promet. Il n'y a pas de droit contre ce droit, il n'y a pas de force contre cette force. Et ce n'est pas tout. L'esprit moderne a fondé la prospérité publique et privée sur le travail; il augmente la fécondité et la dignité de l'industrie par un accord plus intime avec la science; il excite les nations à abaisser les frontières devant les voies nouvelles qu'anime la vapeur, à supprimer les entraves de leur négoce. De même que la doctrine de l'équilibre européen a nivelé les aspirations à la monarchie universelle, la doctrine

du libre échange oppose à la compétition du monopole une charte de pondération économique, et tout prépare l'union industrielle et commerciale de ces nations, que leurs relations financières enlacent de plus en plus, si bien que leur confédération est sous la sauvegarde d'une complication d'intérêts matériels et moraux. En vérité, personne n'y fera brèche. Dès-lors faut-il attribuer à la Russie le rôle inintelligent d'un antagonisme perpétuel? Ne serait-ce pas la calomnier? Si elle voit dans ses chemins de fer de commodes instrumens de guerre et d'immixtion, elle y voit aussi les instrumens de ce qu'on a nommé sa conquête intérieure : fertilisation de son sol, multiplication de ses produits, peuplement de ses solitudes. C'est l'une de ses ambitions, c'est peut-être le programme du règne qui commence. Soit! Plus elle voudra ressembler aux nations européennes, plus elle inclinera vers leur pacte. Étant la dernière venue, elle sera la dernière à y adhérer; mais un jour elle se ralliera à leur système, le temps aidant, le temps et les chemins de fer. Il n'y a donc aucun sujet de redouter le triomphe de sa domination, à moins que les nations dans lesquelles la civilisation se personnifie à cette heure n'aient leur déclin, et ne doivent céder la place à des nations plus jeunes, telles que l'Amérique du Nord et la Russie elle-même.

Que de fois n'avons-nous pas entendu prédire à la vieille Europe le sort de la Grèce perdant sa liberté et sa gloire! Nous en demandons pardon aux prophètes de la ruine, nous ne saurions partager leurs pressentimens mélancoliques; nous n'acceptons pas pour l'histoire contemporaine les dénoûmens tragiques de l'histoire ancienne. Il y a un fait plus concluant que quelques analogies : c'est que l'abolition de l'esclavage, la réprobation de la guerre, l'ennoblissement du travail, le respect du droit dans les individus et dans les nations, les dispositions sympathiques des peuples marquent une différence profonde entre la société antique et la société présente. Pourquoi celle-ci aurait-elle la même fin, lorsqu'elle n'a pas les mêmes causes de caducité? Ne l'a-t-on pas remarqué? Plus cette société a dépouillé le passé, plus elle est devenue vivace; elle est immortelle parce qu'elle se régénère. Notre Europe se défend de la vieillesse en se rajeunissant, et de la juvénilité en conservant les solides acquisitions de l'expérience. Voilà ce qui fait sa supériorité vis-à-vis de l'Amérique et de la Russie, « ces deux Hercules au berceau, » comme on les a ingénieusement nommées. Leur fièvre d'agrandissemens est en effet la même, l'énergie extérieure est pareille; mais chez ces deux états, qui représentent les deux extrêmes du régime social, la démocratie et l'autocratie, les mêmes défaillances se font remarquer, et de tous les deux on peut dire que, s'ils s'approprient mer-

veilleusement le réel de la civilisation, ils n'en ont pas encore atteint l'idéal. C'est pourquoi ils auront une belle part de l'avenir sans avoir l'honneur d'ensevelir leurs aînés et de continuer exclusivement l'œuvre civilisatrice. Cette œuvre réclame le concours de tous; personne n'y est de trop, ni la jeunesse ni la maturité; le drame serait mutilé, il cesserait d'exister, si une partie des personnages venait à être supprimée. Par cela même que ces deux jeunes puissances ont une mission militante, une Europe vaillante et circonspecte à la fois est nécessaire pour tempérer leurs excès, pour réprimer leurs écarts, pour intervenir à propos là où elles se seront trop avancées. Seule elle porte en elle, seule elle a la tâche de défendre les principes régulateurs et tutélaires de la société. Et n'est-ce pas cette tâche qu'hier encore il était donné à l'Europe d'accomplir? La Russie, en frappant la Turquie à coups redoublés, l'a contrainte à abjurer un fanatisme intraitable, à se placer sous la tutelle de la chrétienté. L'ascendant a été ainsi ôté à la force qui outrage pour être donné à la force qui protége, les acheminemens de la Russie vers Constantinople ont été coupés, et l'Europe a stipulé la neutralité de la Mer-Noire, la liberté du Danube, l'annexion de l'empire ottoman; elle a recueilli dans l'intérêt général le fruit des travaux séculaires que la Russie avait intrépidement accomplis dans un intérêt égoïste; elle a dénoué au profit de tous cette question d'Orient qui devait être tranchée au profit d'un seul.

Une telle puissance, qui s'est si longtemps posée en épouvantail et n'a guère été jugée que sur le masque, ne peut toucher à rien sans éveiller les légitimes ombrages de l'Europe; nous devions donc affirmer l'ordre européen assez explicitement pour qu'on fût autorisé à ne plus voir désormais dans les progrès de la nation russe qu'une extension du monde civilisé et non du monde barbare. Ce point établi, nous étudierons librement l'influence des chemins de fer sur le régime économique de la Russie. Ses actes politiques sont bien connus; on connaît moins généralement sa situation agricole, industrielle, commerciale; on se détourne trop volontiers d'une terre qu'on se figure recouverte d'un linceul éternel de neige, d'une population qu'on suppose vouée à l'abrutissement, parce qu'elle est encore partagée en castes au XIXe siècle. En y regardant mieux, on se convaincra que les ressources du pays sont d'un prix immense, que la population, intéressante par sa condition même et par ses qualités éminentes, est en voie d'émancipation, et que l'empire des tsars s'assimile de plus en plus à l'Europe. Du reste, l'entreprise des chemins de fer russes se rapproche, par les bases adoptées, des autres entreprises du même genre. La jouissance du réseau est concédée à la compagnie pour quatre-vingt-cinq ans, à dater de l'ex-

piration de la période de construction, fixée à dix années; le rachat ne peut être effectué que vingt ans après cette période, moyennant une annuité équivalente au revenu; la garantie d'intérêt à 5 pour 100 a la même durée que la concession, elle s'appliquera même sans délai à toute section du réseau mis en exploitation. Enfin le capital de 1,100 millions, dont la moitié peut être réalisée sous forme d'obligations, ne sera formé que par des émissions successives de titres, dont la première sera de 600,000 actions représentant 300 millions. Tel est le mécanisme financier de l'opération; mais c'est sous un autre aspect, on le comprend, que nous voulons étudier l'entreprise des chemins de fer russes : ce sont les conséquences économiques et politiques d'une telle œuvre qui doivent surtout nous préoccuper.

II.

Les routes de la Russie, à part quelques chaussées, méritent à peine ce nom. Rien n'eût été plus facile que d'en sillonner ce plateau, où, des monts Karpathes aux monts Ourals, aucune ondulation de terrain ne se prononce à hauteur de montagne; mais l'énormité des distances en eût rendu l'établissement et l'entretien onéreux. On utilise les dons du climat et du pays, la neige pour le traînage, les eaux courantes pour la navigation. Seulement le traînage n'est praticable qu'en hiver, la navigation ne l'est qu'en été. D'ailleurs le tarif du transport par traîneau est de 20 à 25 centimes par tonne et par kilomètre; s'il y a presse, il devient exorbitant, et les communications fluviales affectent les transactions par la lenteur du trajet ou par une interruption forcée durant la saison froide. En outre, il n'en existe que deux systèmes. Pierre est l'auteur du premier. Afin d'assurer l'approvisionnement de sa capitale et la prospérité de cette héritière de Novgorod, il songea à la jonction de la Néva, qui coule entre les quais de granit de Saint-Pétersbourg avant de se jeter dans la Baltique, et du Volga, voie commerciale qui unit le centre de l'empire à la Caspienne. Ces deux fleuves sont reliés par des canaux; c'est une ligne navigable de plus de 4,000 kilomètres de long. Le Volga, rattaché dans son cours supérieur aux canaux du nord, reçoit dans son cours moyen l'Oka, qui vient du sud-ouest, et c'est à leur confluent qu'est située Nijni-Novgorod, célèbre par sa foire; dans son cours inférieur, il reçoit la Kama, qui arrive du nord-est, où les établissemens métallurgiques sont groupés. Plus bas, la marchandise expédiée aux ports de la mer d'Azof peut débarquer, et, par un chemin de fer à chevaux de 63 kilomètres, aller se transborder sur le Don, qui la conduit à cette mer. Le fleuve et ses deux affluens ont un service de bateaux à vapeur dont la

force varie de 24 à 250 chevaux. Le système que nous venons de décrire embrasse la partie orientale du territoire, qui confine à la chaîne asiatique de l'Oural. Le second système dessert la partie occidentale; lorsque l'art aura fait disparaître — ou donné le moyen de tourner — les treize cataractes qui, en aval de Kiev, gênent la navigation du Dniéper et la suspendent près de dix mois, ce fleuve, tributaire de la Mer-Noire, et la Dvina, le Niémen, la Vistule, tributaires de la Baltique, formeront une ligne sans solution de continuité d'une mer à l'autre, en regard des Karpathes et de l'Europe. Ces deux systèmes étant connus, on mesure l'espace qui demeure frustré des bénéfices de cette viabilité. Le réseau des chemins de fer russes comble la lacune en offrant un mode de transport permanent, accéléré, économique. Dans son expression la plus simple, il se réduit à deux traits, l'un du nord au sud, l'autre de l'est à l'ouest, et il se décompose en deux parties.

La première partie du réseau a déjà un élément : c'est le chemin de fer de Pétersbourg à Moscou, construit aux frais de l'état, ouvert depuis 1851, rapprochant la vieille capitale et la nouvelle, la première place commerciale maritime et la première place commerciale de l'intérieur. Ce chemin doit se prolonger de Moscou à Théodosie, l'un des pôrts de la Crimée, et voilà le trait du nord au sud. C'est peu : de l'un des points importans du parcours entre Moscou et Théodosie, de Koursk, une ligne remontera, par Dunabourg sur la Dvina, jusqu'à Liebau, l'un des ports de la Courlande; le trait du nord au sud se double. Ainsi deux rameaux baignent dans la Baltique; ils pénètrent dans la zone centrale avec un écart moyen de 100 lieues, l'un commençant à Liebau et passant par Dunabourg, l'autre commençant à Pétersbourg et passant par Moscou; ils se rejoignent au point de bifurcation, à Koursk, ce nœud du centre et du sud où, dès le mois d'août, les grains sont récoltés et les fruits mûrs. Puis le tronc descend entre le Don et le Dniéper; il détache un embranchement de 30 kilomètres qui atteint la partie maritime de ce fleuve à un point peu distant d'Odessa; il plonge dans la Mer-Noire à Théodosie. Cependant de Moscou partira dans la direction de l'est un embranchement passant par Vladimir, se terminant à Nijni-Novgorod sur le Volga, destiné peut-être, dans un âge futur, à s'allonger jusqu'en Sibérie, et de là jusqu'en Chine... Revenons. On voit que cette partie du réseau russe se place entre les deux systèmes de voies navigables; elle occupe une portion de l'intervalle déshérité, elle suppléera à l'insuffisance de ces communications, elle les met en rapport dans le sud. Parmi les aboutissans de cette combinaison de routes ferrées et fluviales, Liebau est une place obscure, Théodosie a été autrefois célèbre. Théodosie, au sud-est de la Crimée, se recommande par l'excellence de ses avantages nautiques et de sa situa-

tion, qui décida les Grecs dans l'antiquité et les Génois dans les temps modernes à y établir un port commercial. Selon Strabon, 400 ans avant l'ère chrétienne, Théodosie était assez florissante pour que l'un des rois du Bosphore cimmérien en tirât 2,100,000 mesures de grains, qu'il envoya à Athènes, désolée par la famine. Vers la fin du XIe siècle, le premier siècle des croisades, les Génois y avaient déjà fondé leur comptoir fameux de Caffa, que la naïve admiration des Tatars surnomma le petit Constantinople, et d'où ils ne furent expulsés qu'après la ruine de l'empire grec. Deux cents ans plus tard, le voyageur Chardin y retrouva un reste de prospérité; il raconte y avoir vu entrer 400 bâtimens en un mois. Durant cette période, le nom de Caffa prévalut; dès que Catherine II eut conquis la Crimée, en future libératrice de la Grèce, elle rendit à la presqu'île la dénomination hellénique de Tauride; Caffa redevint Théodosie. Comme Odessa à l'ouest et Taganrog à l'est, Théodosie correspond aux provinces fertiles de la région centrale de la Russie. Odessa ne peut desservir toutes ces provinces; elle n'en dessert que quelques-unes, et elle est devenue en cinquante ans le second port marchand de l'empire; Théodosie sera son heureuse rivale en desservant les autres. Outre sa part de relations directes dans l'intérieur, elle attirera une partie des relations de Taganrog et des autres ports de la mer d'Azof, parce qu'elle leur offrira un écoulement plus aisé en les dispensant des circuits du Volga et du Don à cette mer fermée; elle y ajoutera ses relations avec le littoral oriental de la Mer-Noire et du Caucase, auxquels elle touche; enfin elle sera liée à Moscou; peut-être la vieille cité des Grecs et des Génois ressuscitera-t-elle avec éclat. Quant à Liebau, de nos jours comme au beau temps des villes hanséatiques, ce port a été éclipsé par Riga, que le voisinage de l'embouchure de la Dvina désignait pour le débouché du pays; il n'a même en moyenne qu'un mouvement de 20,000 tonneaux par an : c'est un parvenu sans antécédens. Le chemin de fer lui tient compte d'être le port russe de la Baltique à la fois le plus occidental et le plus méridional; il est le plus à portée des arrivages de l'Europe; il ne gèle que par les hivers les plus rigoureux, et encore la navigation n'y est-elle suspendue que six semaines au plus, tandis que les ports de Riga et de Pétersbourg sont régulièrement bloqués par les glaces durant cinq mois de l'année. Abordable par presque tous les vents, Liebau contiendra 1,600 bâtimens au lieu de 400, lorsque les travaux entrepris par l'état en auront élargi l'enceinte (1).

L'autre partie du réseau consiste dans une ligne unique de Saint-

(1) Les négocians de Riga viennent d'acheter les quais de Liebau; la valeur des terrains à Théodosie et aux environs a déjà triplé.

Pétersbourg à Varsovie par Wilna. L'état y a fait pour 72 millions de travaux qu'il abandonne à la compagnie moyennant la moitié des bénéfices au-delà de l'intérêt à 5 pour 100. Voilà le trait de l'est à l'ouest. Il se complétera par un embranchement qu'il doit projeter des environs de Wilna vers la frontière prussienne et Kœnigsberg, et par son raccordement, à Varsovie, avec le chemin de fer de Granitza en Autriche. Cette ligne est le lien du réseau russe avec le réseau européen; au dedans, par son contact avec la Dvina, le Niémen et la Vistule, elle relie dans le nord les deux systèmes fluviaux.

Enfin les deux pièces du réseau se soudent à Pétersbourg, puis à Dunabourg, où la ligne de Varsovie rencontre la ligne de Koursk à Liebau. Par là, les importations de Liebau et les expéditions de Koursk pourront se répartir de Dunabourg à Varsovie et à Pétersbourg, dans les provinces voisines du *railway* de l'ouest; Pétersbourg entretiendra son activité en toute saison par ses relations avec Liebau (qui sera son port d'hiver), Kœnigsberg et Varsovie. Le réseau associe donc trois capitales : Varsovie, Pétersbourg, Moscou; trois mers, la Baltique, la Caspienne, la Mer-Noire; les trois zones septentrionale, centrale et méridionale du pays; les deux systèmes de communications fluviales. En même temps qu'il donne de la cohésion à la Russie, il en consomme la solidarité avec l'Europe par les frontières de la Prusse et de l'Autriche. La conception de ce vaste tracé ne mérite que des éloges. Les longueurs des lignes sont approximativement : de Pétersbourg à Varsovie, 1,248 kilomètres, y compris l'embranchement sur Kœnigsberg, qui en a 170; de Moscou à Théodosie, 1,159 kilomètres; de Moscou à Nijni-Novgorod, 426 kilomètres; de Koursk à Liebau, 1,217 kilomètres : ce qui fait, avec quelques fractions, un total de 4,162 kilomètres à exécuter. Si l'on ajoute les 644 kilomètres de Pétersbourg à Moscou, le développement du réseau complet sera de 4,806 kilomètres. En admettant une vitesse de 40 kilomètres par heure, Moscou sera à 11 heures du Volga, à 29 heures du sud de la Crimée; Pétersbourg, qui dès à présent donne la main à Moscou, se trouvera à 45 heures de la Mer-Noire, à 26 de Varsovie, à 36 de Berlin, à 40 de Vienne.

Certes, quoiqu'on ait déjà entrevu peut-être la valeur économique du réseau, la valeur stratégique en est encore plus évidente. Cela est peu surprenant. En tout lieu, qu'il s'agisse de passer en armes chez les nations limitrophes ou d'échanger des produits avec elles, le procédé est le même : il faut conduire aux frontières des routes partant du cœur du pays. Il serait donc difficile d'inventer du centre à la circonférence une espèce de rayons qui auraient exclusivement une propriété commerciale sans pouvoir jamais recevoir une destination militaire. Les voies rapides servent à deux fins; tous les che-

mins de fer sont innocens, mais il est permis de se défier de l'usage qui en sera fait. On peut prétendre que les tsars se serviront de leur réseau pour la conquête extérieure avec d'autant plus de succès qu'ils s'en seront d'abord servis pour la conquête intérieure. Soit, mais la Russie peut-elle se créer des moyens prompts d'aller chez ses voisins sans leur donner les mêmes moyens de la visiter? On disait naguère qu'elle était invulnérable chez elle, parce qu'elle était couverte par les distances qui lui faisaient une défense naturelle; si elle les supprime, c'est un gage de son désir d'avoir de bons rapports avec l'Europe, ou c'est le défi le plus téméraire qu'elle ait jeté au monde. Défi ou gage, nous avons prouvé que la fortune de l'Europe est impérissable; aucune éventualité, on peut l'assurer, ne la prendra en défaut. Il faut rechercher maintenant jusqu'à quel point les chemins de fer seront en Russie les agens de la transformation du pays et des habitans, et quels sont les rudimens de cette transformation.

III.

La portion du territoire russe que le réseau est appelé à vivifier peut se diviser en trois zones, — celles du nord, du centre et du sud. Les produits du sol et de l'industrie se distribuent entre ces trois zones selon les conditions spéciales de climat et de terroir, et doivent s'échanger régulièrement de l'une à l'autre; faute d'échanges réguliers, il y a souffrance par privation ou par engorgement. Pour apprécier les conséquences de l'établissement du réseau russe, nous étudierons séparément chacune des trois zones en recherchant de quel côté il peut y avoir soit des excédans à mobiliser, soit des déficits à combler.

Ce qui caractérise la zone septentrionale, ce sont les forêts. Assez rares dans la zone centrale, où d'ailleurs il y a eu de larges défrichemens, plus rares encore dans la zone méridionale, où les Tatars ont laissé derrière eux de vastes déserts, elles sont la magnificence du nord de la Russie, qui contient les deux cinquièmes de la richesse forestière du pays, évaluée en totalité à 180 millions d'hectares. Telle est la difficulté des communications, que plusieurs de ces forêts sont inexplorées; les générations d'arbres s'y succèdent à l'abri de la hache, et périssent de vétusté comme aux époques primitives. L'exploitation dépouille les bords des lacs, des rivières, des canaux, qui permettent un transport à peu de frais, soit pour la consommation intérieure, soit pour l'exportation : elle recule devant une coupe qui nécessiterait un transport par terre, et le combustible renchérit à Pétersbourg, parce que ses réserves pouvant arriver par flottai-

son sont presque épuisées. Sans doute le chemin de fer des deux capitales, moyennant des embranchemens ultérieurs, rendra, pour le transport des bois, des services à la zone septentrionale; mais il rendra d'autres services en la joignant aux deux zones dont elle ne peut se passer. Si l'on excepte les provinces dont le voisinage de la Baltique adoucit la température, dans cette zone où les hivers sont si longs et les étés si courts, le climat et le terroir ne peuvent être domptés par le travail et par les engrais; la production du bétail, de l'orge, du seigle et du froment est presque partout au-dessous des besoins de la population; la différence est tirée du centre et du sud. C'est à quelques centaines de lieues de Pétersbourg qu'est récolté le blé qui s'y mange; sur les bœufs qui y sont abattus, un septième seulement a été nourri dans les gouvernemens d'Arkhangel et d'Esthonie; les six autres septièmes arrrivent de l'Ukraine ou des bords de la Caspienne sous le nom de bœufs circassiens, après un voyage de deux ou trois mois. Une prévoyance supérieure et les canaux de la Néva tiennent l'approvisionnement de la capitale toujours au complet; sur tant d'autres points qui ne sont pas à proximité des voies fluviales, l'insuffisance est habituelle, comme l'atteste l'élévation constante du prix des céréales.

La zone du centre est la zone vitale de l'empire russe. Son ciel est moins âpre, ses terres sont fertiles, sa population est nombreuse, presque tous les développemens industriels s'y sont agglomérés, et par cela même elle est le siége de transactions commerciales étendues. Dans la région supérieure de cette zone, l'industrie domine; la région inférieure est particulièrement agricole.

Les efforts de la Russie pour s'approprier l'industrie européenne datent de Pierre le Grand; la tentative a réussi depuis 1815. Le rétablissement de la paix fut partout le signal d'une reprise ardente du travail; le continent, sous le coup d'un avertissement impopulaire, mais efficace, le blocus napoléonien, avait compris la nécessité d'apprendre à lutter contre l'Angleterre, et la Russie y fut aussi excitée par les mesures des deux empereurs Alexandre et Nicolas, et même par leurs exemples. Tout l'y conviait : la quantité de matières premières qu'elle avait sous la main, et l'assurance d'un placement garanti, soit par les besoins de 60 millions d'âmes en Europe et de 5 millions en Sibérie, soit par le trafic avec les nations de l'Asie. On sait que son territoire se prolonge dans le nord de ce continent jusqu'aux mers du Japon, en côtoyant l'Anatolie, la Perse, la Tatarie, la Mongolie, la Chine, et lui assigne une fonction commerciale à exercer par terre aussi bien que par mer. Il était légitime de vouloir préluder à cet avenir en soldant avec des objets de confection indigène les marchandises asiatiques. Ce n'était pas non plus une consi-

dération futile que celle de l'intérêt des populations rurales, à qui la longueur exceptionnelle de la saison morte permettrait de faire alterner avantageusement les travaux des champs et ceux des manufactures. Enfin il y avait l'ambition de s'élever sous tous les rapports au niveau des autres états européens. Ce furent les seigneurs qui donnèrent l'exemple, les uns entraînés par un généreux patriotisme, les autres par les bénéfices que promettait l'industrie; la main-d'œuvre était toute trouvée dans leurs serfs, et c'est pourquoi il y a tant de fabriques dans les villages du centre de la Russie. Derrière les seigneurs, la bourgeoisie s'avança avec défiance, ignorante encore, mercantile à la façon levantine, mal préparée, mais s'avançant toujours et laissant les seigneurs tenter l'expérience, jeter leur feu, se rebuter des mécomptes, puis les remplaçant en grande partie, et demeurant maîtresse du champ de bataille, d'où la noble avant-garde avait presque entièrement disparu.

Cependant des instructeurs européens concouraient au succès; le gouvernement soutenait par un tarif protecteur tous ces établissemens qui avaient à supporter les intérêts usuraires du capital de fondation, les échecs inséparables de tout début, et souvent ne trouvaient pas à vendre des produits d'un prix exorbitant. Il reste beaucoup à faire, ce qui est fait est décisif. La Russie a amélioré ses vieilles industries, telles que la préparation des peaux, la fabrication des cordages et des toiles à voiles; elle a naturalisé chez elle une foule d'industries étrangères; elle fabrique de la porcelaine, de la verrerie, des glaces, du papier, des produits chimiques, du tabac, du sucre de betterave, du savon, des chandelles; elle façonne la laine, la soie, le coton, selon les meilleurs procédés, et elle a ses usines métallurgiques. Enfin elle a fondé des écoles pour former des ouvriers, des contre-maîtres et des directeurs. Chose remarquable, la métropole industrielle du pays, aussi bien que la métropole commerciale de l'intérieur, est la vieille capitale qui n'a pas cessé d'en être la métropole religieuse : c'est Moscou. D'après les derniers renseignemens publiés, on y compte 1,485 établissemens de filature et de tissage occupant 118,000 ouvriers, et 6,387 fabriques diverses occupant 19,900 ouvriers. Voilà ce qu'est devenu le sanctuaire du vieil esprit russe, la citadelle de la noblesse incorrigible. Rien ne subsiste de l'ancienne Moscou que le Kremlin, monument indestructible de la tradition publique; le reste se renouvelle avec un cachet national. La capitale répudiée est plus russe que Pétersbourg; elle n'est pas moins moderne à cette heure, et elle doit à sa situation centrale une importance incomparable. Lorsqu'elle sera mise en rapport direct avec l'Europe par les chemins de fer, qui sait si elle ne disputera pas la prééminence à

Pétersbourg, qui fut le Versailles d'un réformateur, et qui restera un grand port? Qui sait si l'unité de l'empire n'y résidera pas une seconde fois?

Il ne nous est possible de faire apprécier l'importance de ce mouvement producteur de la Russie que par quelques détails sur les industries principales. Nous avons peu de chose à dire de l'industrie linière : elle est née si naturellement dans un pays qui produit le lin sous toutes les températures et en exporte par tonnes les graines et les filamens, qu'elle ne s'est pas encore constituée à l'état manufacturier. Presque partout cette industrie est répandue à l'état patriarchal; la quenouille, le rouet et le métier mettent un peu d'aisance dans une foule de villages. Il n'existe que trois filatures à la mécanique, dont une à Moscou; il n'y a aucun établissement de tissage. La fabrication des soieries est organisée; elle emploie moitié de soies indigènes provenant du Caucase, moitié de soies de France, d'Italie, de Turquie et de Perse. Le commerce des soies entre la Perse et la Russie est assez ancien pour que le père de Pierre le Grand, le tsar Alexis, voulant le protéger, ait fait construire par un Hollandais l'un des premiers bâtimens de guerre russes, qui, lancé sur l'Oka, devait descendre le Volga jusqu'à la Caspienne. Les produits de cette fabrication sont estimés à une somme de 60 millions pour toute la Russie, de 30 millions pour la province de Moscou. L'industrie de la laine est plus avancée : elle emploie de 34 à 35 millions de kilogrammes de matière première, dont 700,000 de laine peignée et filée sont de provenance étrangère; elle fabrique les draps grossiers des paysans, les draps de l'armée, les draps de la garde, qui, jusqu'en 1822, étaient tirés de l'Angleterre, des draps de qualité ordinaire, moyenne, supérieure, notamment en Livonie et en Pologne, des tapis, des couvertures, des châles, des camelots, des mérinos, des mousselines de laine, etc. La valeur totale de ses produits dans tout l'empire, y compris le royaume de Pologne, est d'environ 184 millions; il en faut déduire 50 millions pour la province de Moscou et les autres provinces centrales, qui font surtout la draperie grossière et moyenne. Enfin la plus développée et la plus récente des industries russes est celle du coton. L'exemple fut donné par l'empereur Alexandre, qui fonda à Pétersbourg la première filature et la plaça sous la protection de l'impératrice-mère. Le personnel de cette filature se composait de six mille ouvriers appartenant à la catégorie des enfans trouvés et traités en ouvriers libres; les enfans abandonnés ont du moins en Russie l'avantage d'être réputés de race affranchie. De 1824 à 1825, 400,000 kilogrammes de coton brut et 3 millions de kilogrammes de coton filé suffisaient à la Russie, qui met présentement en œuvre plus de 30 millions de kilogrammes de

coton, dont 2 millions seulement de coton filé. En 1834, la consommation de la France ne dépassait pas 36 millions de kilogrammes de coton brut. Sur les 224 millions de francs qui représentent la valeur des produits de l'industrie cotonnière russe, 100 millions figurent au compte des provinces centrales de Kostroma, Vladimir et Moscou, et une extension rapide est promise à cette industrie, parce qu'en outre de l'exportation chez les nations asiatiques, les étoffes de coton envahissent les classes inférieures; l'indienne pénètre dans les villages de l'empire. Le reproche commun qui pourrait être adressé aux producteurs russes, c'est qu'ils n'ont pas encore obtenu le bon marché; mais, parmi les causes de cherté de leurs tissus, il faut noter le transport dispendieux des matières premières venant de l'intérieur ou du dehors et la circulation difficile des produits manufacturés.

C'est encore à la zone centrale que se rattache l'industrie métallurgique. Sans doute les principales usines ne sont pas celles des provinces de Kalouga, d'Orel, de Penza, de Riazan, de Vladimir, mais c'est à Nijni-Novgorod que sont expédiés par la Kama, qui les transmet au Volga, les produits des usines situées le long de la chaîne de l'Oural. Cette région isolée réunit presque toutes les richesses minérales de la Russie, fer, cuivre, platine, or, etc. Ces richesses se retrouvent avec la même abondance de l'autre côté de l'Oural, dans la Sibérie, qui n'est pas moins précieuse par la fertilité d'une partie de son vaste territoire et par sa contiguité avec les nations asiatiques. On sait que la Russie est redevable de cette acquisition au génie entreprenant d'un bourgeois notable, d'un Strogonof, souche de l'illustre famille de ce nom, qui aida de ses moyens un aventurier cosaque à s'en emparer; cet autre Pizarre en fit hommage aux tsars de Moscou dans la seconde moitié du XVIe siècle, vers le temps même où les nations européennes s'établissaient sur divers points du globe, comme si de son côté la Russie n'avait dû former qu'une puissance compacte et d'une seule pièce. En attendant que la Sibérie soit exploitée, la contrée ouralienne l'est déjà. L'industrie y forme une sorte de colonie sous un code particulier. La concession de chaque mine a été pourvue d'une dotation en sol forestier et en population, à la charge par le concessionnaire de nourrir les travailleurs, de payer les taxes, d'entretenir les églises, les hôpitaux et les écoles, le salaire de l'ouvrier n'étant que de 20 centimes. Jamais industrie n'a été mieux protégée contre la concurrence étrangère. Peut-être faudrait-il reprocher aux maîtres de forges russes, sauf quelques exceptions éclatantes parmi lesquelles on compte MM. Demidof, de s'être laissé décourager par les distances ou endormir par leurs priviléges, et de n'être pas assez soucieux d'améliorer leurs

procédés, d'accroître leur production, longtemps stationnaire, toujours insuffisante. Le Russe est loin de connaître encore les mille usages du fer; il s'en passe chaque fois qu'il peut le remplacer par le bois. Cependant la production totale de la fonte et du fer en barre, qui, en 1782, n'était que de 80 millions de kilogrammes, équivaut actuellement à 320,000 tonnes; on exporte en Angleterre des fers propres à la fabrication de l'acier, et en Amérique de grosses tôles fort recherchées. C'est la province de Perm qui représente cette industrie avec le plus d'honneur. Sur les 85 usines appartenant à des particuliers, l'état en a une trentaine, la province de Perm en compte 47; elle contient en outre les mines de cuivre les plus productives. Le rendement annuel en cuivre est de 5 à 6 millions de kilogrammes, dont plus d'un cinquième s'exporte. Nous ne ferons que mentionner les manufactures d'armes, de faux, de faucilles, de coutellerie, de quincaillerie, d'ustensiles en cuivre, etc., qui font la célébrité de Koursk, d'Orel et de Toula, villes situées sur la ligne de Moscou à Théodosie, et nous ne consignerons plus qu'un fait. Vers 1824, l'importation des machines pour les ateliers russes était évaluée à 200,000 fr.; la moyenne annuelle est maintenant de 12 à 13 millions, quoiqu'on en construise en Russie même. Pétersbourg par exemple a des établissemens pour la construction des machines; à Nijni-Novgorod, les ateliers de l'une des compagnies du Volga ont ajouté sept *steamers* à la flottille du fleuve et livré en quelques années six machines à vapeur d'une force totale de 700 chevaux. Nul doute que la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod ne hâte le développement moral et industriel de cette région de l'est, intéressante à plus d'un titre; les villes s'y créent sans bruit. Perm, récemment bâtie sur la Kama, a déjà 12,000 habitans; la population augmente sur tous les points; le sol suffit à la nourrir; les terres du gouvernement d'Orenbourg se défrichent; les émigrations de l'intérieur en prennent le chemin, et bientôt la solitude et l'inculture disparaîtront de cette lisière de l'Europe, d'où partent les caravanes de l'Asie, d'où partiront plus tard des colons volontaires pour la Sibérie.

C'est l'activité industrielle, on le voit, qui distingue surtout la région supérieure de la zone centrale; quant à la région inférieure, agricole par excellence, elle porte le nom significatif de *terre noire*. Sa surface est formée d'une couche épaisse d'humus d'une fécondité inépuisable. Elle s'étend de la Podolie, dans l'ouest, au gouvernement d'Orenbourg, dans l'est, et comprend 95 millions d'hectares. Cette région privilégiée a sa page dans l'histoire. Lorsque les Tatars dominaient sur les bords de la Mer-Noire, en Crimée, sur le cours inférieur du Volga, les cultivateurs y étaient exposés à des incursions perpétuelles; ils se retirèrent dans les provinces septentrio-

nales, plus éloignées de l'ennemi, mieux défendues par des forêts, des marais, des rivières; le sol ingrat se peupla, le riche plateau devint désert. Cependant, lorsque vers le milieu du XVIe siècle la prise de Kazan et d'Astrakan sur les Tatars y eut ramené la sécurité, seigneurs et prêtres se le partagèrent; ils attirèrent les paysans par l'appât de conditions avantageuses et d'un terroir meilleur. A cette époque, les paysans, inhabiles à posséder la moindre parcelle de terre, appartenaient aux propriétaires du sol par une aliénation de leur personne perpétuelle ou temporaire. Les uns, moyennant la concession de l'usufruit d'un lot de terrain, s'étaient obligés à demeurer attachés au domaine seigneurial à tout jamais, eux et leurs enfans; les autres ne contractaient qu'un engagement, à l'expiration duquel ils allaient offrir leurs services ailleurs. Sur l'appel des seigneurs de la *terre noire*, une foule de cultivateurs, des deux classes sans doute, descendit joyeusement du nord vers ce nouveau Canaan. Ce fut un événement. Les villages se dépeuplèrent autour de Moscou même, si l'on en croit l'ambassadeur anglais qui y résidait en 1589; mais les seigneurs du nord, voyant leurs biens abandonnés, réclamèrent auprès du tsar. Entre la noblesse et la monarchie, le conflit était plus vif que jamais. Depuis la décadence des Tatars, c'était à qui s'emparerait de la suprématie vacante, et comme le trône était occupé par un usurpateur, meurtrier du dernier descendant de Ruric, la noblesse était en veine d'arrogance. Le tsar Boris Godounof avait à se consolider. Un ukase déclara tous les paysans attachés irrévocablement au domaine où ils se trouvaient à l'heure de la promulgation; tous furent soumis à un régime uniforme. Pleine satisfaction fut donnée aux propriétaires du centre et du nord, grands et petits. Cet ukase, dont la *terre noire* fut l'occasion, dicté au tsar par l'aristocratie russe, la mit en possession directe de la population rurale. Ce n'est pas à la glèbe simplement, c'est à un maître que le serf fut lié, double lien difficile à rompre. Le serf russe est moins le frère du serf de notre moyen âge que celui de l'esclave antique ou du nègre. C'est pourquoi, sous la maison de Romanof, qui fut portée au trône après de longs troubles, la noblesse a pu perdre toute importance politique sans cesser de posséder le sol, que les paysans n'avaient pas qualité pour acheter, n'étant eux-mêmes qu'une chose, une matière à trafic, une propriété donnant un revenu. On verra bientôt où en est ce servage, qui s'est régularisé à l'heure où il finissait dans l'Europe occidentale.

Selon tous les voyageurs, quelles que soient leurs opinions, rien n'égale la fécondité de la *terre noire*. Sur une foule de points, la couche d'humus a deux mètres d'épaisseur; nulle part elle n'exige un labour profond; on ne la fume jamais, on la laisse reposer, et la coutume de plusieurs villages est de la mettre en jachère pendant cinq

années pour s'assurer quinze années d'un bon rapport. Elle produit du lin, du chanvre, du tabac, des céréales surtout. Sur les 520 millions d'hectolitres récoltés dans l'empire des tsars, sa part est des quatre cinquièmes environ. C'est le grenier de la Russie, c'est l'un des greniers de l'Europe. C'est cette *terre noire,* dans les provinces de Volhynie et de Podolie, à l'ouest, qui exporte par Odessa; c'est encore elle, dans les provinces de Simbirsk, de Penza, de Tambov et de Voronège, à l'est, qui exporte par les ports de la mer d'Azof et de la Crimée. Le milieu de cette région productive, — de Toula, qui en est la limite nord, à Orel, d'Orel à Koursk, et de Koursk à Kharkov, qui en est la limite sud, — fera ses exportations par Théodosie dans la Mer-Noire, et par Liebau dans la Baltique. On peut juger de la valeur de ce milieu par l'importance des villes qui viennent d'être nommées, et qu'on avait déjà citées pour leurs manufactures. Toula, avec son beau pont suspendu en fer sur l'Upa, compte de 50 à 60,000 habitans; Orel et Koursk en ont plus de 30,000; Kharkov n'était sous Catherine II qu'un village de Cosaques, c'est aujourd'hui une ville élégamment construite, chef-lieu de l'Ukraine, avec 30,000 habitans, 224 fabriques, 9,000 ouvriers, — dont quelques-uns sans doute descendent des compagnons de Mazeppa, — un enseignement universitaire, et de beaux champs aux alentours. Toutefois la fertilité de cette terre, qui alimente Moscou et une partie de la région industrielle, ne profite qu'imparfaitement aux provinces plus éloignées et mal servies par leurs communications. Plusieurs gouvernemens du nord sont fréquemment exposés à la pénurie, quelquefois à la disette, tandis qu'au centre il y a encombrement des magasins, avilissement des prix, avarie de la denrée. Par exemple, dans les gouvernemens de Vitebsk et de Pskov, l'hectolitre de seigle vaut habituellement 10 francs, accidentellement 20 francs, et dans les gouvernemens de Koursk et d'Orel il vaut de 2 à 3 francs. En 1843, on fut obligé d'autoriser l'importation des blés étrangers dans les provinces septentrionales, particulièrement en Esthonie, pendant que la farine de seigle se vendait 2 francs 40 c. dans les provinces centrales. Enfin on cite des localités où, malgré trois ans de cherté des céréales en Europe, la difficulté des transports a maintenu en réserve et en épi jusqu'à cinq récoltes successives, au détriment des propriétaires, tant il est vrai qu'il n'y a pas de terre promise sans bonnes routes, sans chemins de fer surtout. Les voies fluviales dont Pétersbourg est doté n'ont pas même toujours permis aux grains achetés pour l'exportation d'y arriver en temps utile, soit à cause de la longueur du trajet, soit à cause de l'interruption de la navigation par les glaces, interruption qui, sur le Volga et ses canaux, est de près de six mois.

Mais si les glaces interceptent les voies fluviales, la neige n'in-

terceptera-t-elle pas les voies ferrées? Il convient premièrement de mettre en dehors de l'objection les sections méridionales du réseau, qui ne seront pas plus sujettes à cet inconvénient que les chemins de fer de nos climats tempérés. Dans la zone du sud, la neige n'est ni assez habituelle ni assez régulièrement persistante pour que l'on y ait adopté le traînage; l'usage reçu est qu'il se fasse aux frontières mêmes de cette zone un échange de la voiture contre le traîneau ou du traîneau contre la voiture, selon qu'on va du sud au centre ou qu'on vient du centre au sud. Quant aux lignes des zones centrale et septentrionale, on peut en juger d'après ce qui s'est passé sur la ligne de Pétersbourg à Moscou : de 1851 à 1856, la circulation y a été suspendue trois jours. Il ne s'agit donc que de comprendre dans les frais d'exploitation la dépense spéciale de l'enlèvement des neiges, dépense qui est quelquefois aussi nécessitée sur les chemins de la Prusse et sur le chemin de l'est en France, et qui est évaluée en Russie à un millier de francs par kilomètre.

La zone méridionale semble, comme la zone septentrionale, tenir dans la culture russe, actuellement du moins, un rang inférieur. Ce qui la caractérise, ce sont les steppes qui partent du sud de la Bessarabie, suivent le littoral de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, et se terminent dans les provinces de Stavropol et d'Astrakan. Ces steppes sont des plaines unies souvent à perte de vue, offrant de loin en loin des bouquets de bois et plus généralement des broussailles, çà et là coupées de ravins, présentant par intervalle de légères ondulations ou des éminences tumulaires, dont plusieurs affectent la forme conique et sont surmontées de statues grossières, monumens encore inexpliqués des peuplades qui ont visité cette terre. En outre elles sont parsemées, dans presque toute leur étendue, de marais et de lacs salans; frappées ici de stérilité en raison de la nature saline du sol, là elles se couvrent au printemps et à l'automne d'une végétation spontanée et luxuriante, d'herbes de la hauteur d'un homme, de milliers de fleurs aromatiques. Les terres arables de bonne qualité ne font pas défaut; si les steppes pénètrent dans la région de la *terre noire,* des filons de cette terre riche se prolongent aussi jusque dans les steppes et appellent la culture. Sous le règne de Catherine II, des émigrations allemandes des bords du Rhin vinrent s'établir sur le cours inférieur du Volga; des memnonites de la secte des anabaptistes abandonnèrent la Prusse, où ils étaient persécutés, pour jouir en paix de la concession de champs fertiles entre le Dniéper et la mer d'Azof. L'empereur Paul avait aussi proposé dans ces steppes un asile et une œuvre de colonisation au prince de Condé et à son armée, qui faillirent accepter. Cependant la population sédentaire et agricole s'y accroît lentement; les

habitans, Tatars ou Cosaques en majeure partie, se livrent à l'élève des chevaux et du bétail, que favorisent l'abondance des pâturages et la liberté du parcours, qui plaît à leurs vieilles habitudes nomades. Sur les 18 millions de chevaux que l'on attribue à la Russie, les steppes en nourrissent à peu près le quart. Les races en sont distinguées et pleines de feu. Les troupeaux de gros bétail sont de 5 ou 6 millions de têtes, et fournissent un contingent annuel aux deux autres zones, qui, entre elles deux pourtant, en réunissent 18 millions; avec les 2 millions de la Finlande et de la Pologne, c'est un total de 25 millions de bêtes à cornes pour l'empire. Le total des bêtes à laine est du double. Sur ces 50 millions de pièces, la zone méridionale en contient 12 millions, dont 8 millions de race ordinaire et 4 de race fine. Ainsi cette zone envoie en Russie, pour l'usage intérieur ou pour l'exportation, des troupeaux, des cuirs, du suif, des laines. Le sel est aussi un de ses principaux produits; le centre et l'ouest tirent une partie de leur approvisionnement en sel des provinces de Perm et d'Orenbourg, qui ont des mines de sel gemme; l'autre partie provient des steppes, dont les lacs et les marais défraient largement les pêcheries du Dniéper, du Don, du Volga, de la mer d'Azof et de la Caspienne. Chaque année, de mai à septembre, les seules salines de la Crimée expédient de 88 à 176,000 tonnes; c'est un chargement de retour pour les voitures qui apportent des grains aux ports de la Mer-Noire. Faute de communications avec le sud, les provinces du nord en font venir jusqu'à 130,000 tonnes de l'extérieur. Enfin, entre le Donetz, l'un des affluens du Don, et le Dniéper, sur la ligne de Moscou à Théodosie, existe une ressource bien autrement enviée de toute nation industrielle : ce sont des gisemens d'anthracite et de houille, dont il n'a encore été extrait que 40 ou 50 millions de kilogrammes. S'il est vrai qu'on ait aussi trouvé du charbon de terre dans l'Oural, et que de premières explorations aient fait reconnaître des bancs houillers aux environs de Kharkov et de Toula, dans le rayon même de Moscou, une pareille découverte vaut celle des gîtes aurifères de la Sibérie.

Nous ne suivrons pas la zone méridionale jusqu'à sa région caucasienne, où, sous l'action d'un soleil ardent, croissent l'olivier, le mûrier, le figuier, le grenadier, la canne à sucre, où le coton et les plantes tinctoriales réussiraient à merveille. Déjà quelques provinces musulmanes qui bordent la Caspienne, notamment celle de Derbent, cultivent la garance avec assez de succès pour en obtenir chaque année 1,500,000 kilogrammes; l'importation de la Russie n'a jamais dépassé 2 millions de kilogrammes, et on sait quelle est la part des soies du Caucase dans la fabrication des soieries de l'empire. Nous nous arrêterons avec le chemin de fer en Crimée. Sèche

et nue dans quelques-unes de ses parties, cette presqu'île est dans d'autres le jardin de la Russie. Ses vignobles comptent des ceps originaires de la Grèce, de l'Italie et de la France. Un autre vignoble a été planté sur les rives du Volga, près d'Astrakan, et constitué par les soins de Pierre le Grand, qui voulait que la Russie eût et fît de tout, même du vin.

IV.

Il serait superflu d'insister sur la facilité d'échanges que les chemins de fer procureront à ces trois zones. La zone centrale est aussi le centre du réseau; elle communique avec le sud par la ligne de Moscou à Théodosie et secondairement par l'embranchement sur le Dniéper, avec l'est par la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod, avec le nord par la ligne de Moscou à Pétersbourg, avec le nord-ouest par la ligne de Koursk à Liebau, avec l'ouest indirectement par l'intersection de la ligne de Liebau et de celle de Varsovie. Les trois zones entrent ainsi les unes dans les autres pour la répartition des denrées alimentaires, des matières premières, des produits manufacturés. En même temps les frontières maritimes et les frontières de terre sont mises, par cet ensemble d'artères, à la disposition du pays tout entier pour l'écoulement au dehors et l'afflux au dedans. Si ces chemins de fer, dans la pensée du gouvernement russe, sont exclusivement stratégiques, ils servent admirablement aussi les progrès pacifiques de l'empire; on a vu quels avantages le travail agricole et industriel pourra en retirer. Le réseau n'exercera pas sans doute une action moins féconde sur le mouvement commercial intérieur et extérieur de la Russie.

Les points importans de la circulation à l'intérieur sont presque tous sur les voies fluviales. A Rybinsk, où les canaux du nord se rattachent au Volga, telle est l'affluence des arrivages et des départs durant la saison de la navigation, que le chiffre des affaires est estimé à 200 millions. Ce port, qu'on s'est plu à décorer de quais de granit, d'une bourse et de boulevards plantés d'arbres, est alors envahi par une foule extraordinaire de marchands, de mariniers, de hâleurs de bateaux, d'artisans de toutes les professions; sa population d'hiver est de 6 à 7,000 âmes; sa population d'été est de 130,000. De Rybinsk à Nijni-Novgorod et de Nijni-Novgorod à Astrakan fonctionnent plusieurs bateaux à vapeur : les uns servent au transport des marchandises et des voyageurs, les autres au remorquage. Ceux-ci font concurrence à des bateaux-machines qui, avec une ancre fixée dans le fleuve, un cabestan mû par soixante chevaux quelquefois, et un câble du cabestan à l'ancre, opèrent la

remonte ayant dix barques à la remorque. Nous ignorons le nombre des barques en service sur le Volga; mais il a été calculé que quelques provinces intéressées à cette navigation construisent chaque année 9,000 barques plates ne faisant qu'un voyage, du port de 730,000 kilogrammes chacune. A Nijni-Novgorod, la foire s'ouvre en août et dure quatre semaines. Pendant trois mois, c'est un va-et-vient continuel de voitures et de voyageurs sur la route de Moscou à ce rendez-vous des produits russes, européens, asiatiques. Avant de nous y arrêter, nous ferons observer que parmi les foires innombrables qui se tiennent dans les divers gouvernemens on en compte 128 auxquelles il se fait habituellement pour 200,000 fr. de vente (1); chaque année, il s'y porte environ pour 820 millions de marchandises; il s'en débite pour 5 ou 600 millions. Nous citerons, sur le trajet ou à proximité de la ligne de Moscou à Théodosie, les foires de Korennaïa, où il se traite pour 14 millions d'achats, de Poltava, où il s'en fait pour 34 millions, de Kharkov, où le montant de la vente des chevaux, des laines et des objets manufacturés atteint à 50 millions, et nous n'oublierons pas la foire d'Irbite, au pied de l'Oural, où il se fait pour près de 120 millions d'affaires sur les marchandises de rebut, les tissus façonnés, bariolés ou imprimés qui sont passés de mode. On y apporte aussi des fabriques de Toula 50 ou 60,000 de ces petits instrumens nommés *harmonica*, destinés à la Chine, dont ils flattent le goût musical.

Venons enfin à la foire de Nijni-Novgorod, dont nous parlerons d'après celle de 1852, qui a été l'objet des études les plus exactes. Nijni-Novgorod, peuplée de 33,000 habitans, se divise en deux villes. La ville haute, avec le Kremlin obligé, sorte de Capitole russe commun à toutes les vieilles cités, occupe un promontoire presque à pic de 120 mètres d'élévation, au pied duquel l'Oka et le Volga se rencontrent en déployant de chaque côté une nappe de 1,000 mètres de large. La ville basse occupe les deux rives de l'Oka, qui sont réunies par un pont de bateaux; sur la rive droite, elle s'abrite derrière le promontoire; sur la rive gauche, elle s'étend en plaine avec un vaste bazar bâti en pierre, des canaux faisant ceinture au bazar, et un égout d'architecture vraiment romaine. La ville basse est le quartier principal de la foire. La petite mer formée par le confluent de la rivière et du fleuve, les milliers de barques mâtées qui la couvrent, — au-delà, sur la rive gauche du Volga, une plaine immense parsemée de nombreux villages et terminée par une ligne de forêts épaisses, composent, avec la ville haute et ses tours, un de ces sites

(1) On trouvera dans l'*Annuaire des Deux Mondes* pour 1855-56 d'intéressans détails sur le mouvement des foires russes.

pittoresques assez rares en Russie; mais un spectacle encore plus curieux peut-être, c'est celui d'une multitude de 2 à 300,000 visiteurs de toutes les nations, de tous les costumes, de toutes les langues. La valeur totale des marchandises apportées en 1852 à Nijni-Novgorod est représentée par une somme de 258 millions; les marchandises russes y figuraient pour 197 millions, les provenances européennes pour 25, et celles d'Asie pour 36 millions. Parmi les marchandises russes, les tissus de coton, de laine, de lin et de chanvre comptaient pour plus de 74 millions; — le fer en barres et l'acier, le fer et l'acier ouvrés, le cuivre de première fusion, tant en planches qu'en feuilles, et les diverses fabrications métalliques, pour plus de 46 millions; — les pelleteries, cuirs bruts et ouvrés, pour près de 37 millions; — les articles alimentaires, sucre raffiné, sel, grains et farines, produits des pêcheries, vins et spiritueux, pour 24 millions; — le tabac, pour 3 millions 1/2; — le restant, en articles divers, pour 23 ou 24 millions. Parmi les marchandises européennes, les drogueries et les matières tinctoriales, dont une faible partie seulement arrivait de la Perse, comptaient pour 10 millions; — les vins, pour plus de 5 millions; — les tissus de soie, de laine et de coton, comprenant des cotonnades anglaises unies, des batistes d'Écosse, des indiennes de Mulhouse, etc., pour plus de 6 millions 1/2. Les marchandises asiatiques consistaient en fourrures, en tapis et en soies expédiés par la Perse, en pelleteries de Khiva et de Boukhara, en coton brut et filé de même origine, et en 42,000 caisses de thé, d'une valeur de 27 millions.

Ces détails donnent une idée des exigences de la consommation de la Russie; au commerce russe proprement dit il faut ajouter toutefois le commerce asiatique, encore modeste, mais favorisé par le gouvernement dans des vues politiques. Le chiffre total de ce commerce est de 80 à 100 millions : — 6 millions avec la Turquie d'Asie, 17 millions avec la Perse, 23 ou 24 millions avec Khiva, Boukhara, Khovan, Taschkend, villes tatares, et la steppe des Khirgiz. En général, la Russie exporte chez ces nations des cotonnades, des tissus en laine, des métaux ouvrés, etc., et reçoit des matières premières; pourtant la Perse fournit annuellement pour 7 millions de tissus de soie et de coton aux provinces caucasiennes, où la mode persane s'est conservée. Quant au commerce avec la Chine, il est de 50 millions environ; l'article presque unique de la Chine est le thé, qu'on porte à 25 ou 26 millions; elle prend l'équivalent en métaux ouvrés, en pelleteries et peaux préparées, en tissus de lin et de chanvre, en cotonnades et en draps qu'elle place en partie dans la Mongolie septentrionale. Ces échanges ont leur centre à Kiakta, à 6,000 kilomètres de Moscou; ils sont l'objet de la sollicitude du gouvernement. Le thé introduit par les caravanes en Russie est d'un prix plus élevé

que celui qui s'importe de Canton en Europe; or cette cherté tient moins à la longueur du trajet qu'à une compensation imposée par les marchands chinois, qui n'achètent à un prix fort les draps et les cotonnades russes, grevés par les frais de transport et surtout par ceux d'une fabrication encore coûteuse, qu'à la condition de vendre leur thé au-dessus du cours. Cependant toute importation en Russie autrement que par les caravanes est frappée de droits prohibitifs, et les partisans des boissons chaudes supportent l'indemnité chinoise à la gloire et au profit de l'industrie nationale; c'est une prime d'encouragement pour l'aider à faire en Chine un commencement de concurrence aux tissus anglais, en y envoyant chaque année pour 5 ou 6 millions de cotonnades et 11 ou 12 millions de draps. Les draps, qui entrent depuis longtemps dans ce trafic, étaient tirés autrefois de la Silésie et de la Pologne; ils sont fournis aujourd'hui par les manufactures russes, qui ont à corriger, par la modicité du prix de revient, ce que ces transactions ont de factice. Quoi qu'il en soit, tandis que la Grande-Bretagne et l'Amérique entr'ouvrent le Céleste-Empire par mer et au sud, la Russie y fait sa brèche au nord et par terre, de sorte que l'intégrité de la clôture aura peine à se maintenir. La Russie fait plus : pendant sa guerre européenne, elle vidait avec la Chine une contestation pendante à propos d'un territoire arrosé par le fleuve Amour, non moins étendu que la France, et en prenait possession. Ses regards sont tournés de ce côté depuis longtemps. On a dit que Pierre le Grand, rêvant au point sur lequel il fixerait la capitale de son empire, avait d'abord choisi l'embouchure du Don dans la mer d'Azof; ce qui est plus étrange, c'est qu'il délibéra sérieusement avec lui-même s'il ne fonderait pas Pétersbourg sur les rives lointaines de l'Amour; un mémoire rédigé par ses ordres, exhumé tout récemment des archives de l'empire, ne laisse aucun doute à cet égard. Le géant voulait tout étreindre à la fois; en tout cas, il indiquait prophétiquement la seule mission où son peuple ne fera pas fausse route, une mission civilisatrice dans la Haute-Asie.

Un mot maintenant sur le commerce de l'empire avec les nations européennes. La Russie expédie des céréales, des bois, du lin, du chanvre, des graines oléagineuses, du suif, de la laine, de la potasse, etc.; elle reçoit des objets manufacturés, des spiritueux et des vins, des denrées coloniales, du sel, du charbon de terre. En 1852, ce commerce, Finlande et Pologne non comprises, s'est élevé à 862 millions, dont 408 pour l'exportation, 454 pour l'importation; en 1853, il a atteint pour la totalité à 920 millions; en 1822, la limite était de 360 millions. Quelle en sera la progression sous l'influence du réseau?

Toutes les lignes sont placées dans la direction même des cou-

rans commerciaux du pays, que les ports de Liebau et de Théodosie tiendront ouvert en toute saison. Traversant les régions industrielles et agricoles, elles feront un appel incessant aux facultés productives de l'empire. La Russie exporte 99 millions de kilogrammes de lin et de chanvre, 120 millions de kilogrammes de graines oléagineuses, 11 ou 12 millions de kilogrammes de laine, 60 millions de kilogrammes de suif, etc. Depuis dix ans, l'exportation des céréales a été, année moyenne, de 11 millions d'hectolitres, et en 1847 de 27 millions. Si dès à présent elle a de pareils excédans disponibles, que sera-ce quand la certitude des débouchés remplacera la nonchalance par le zèle, la routine par de bons procédés? Que sera-ce quand la fertilité de la *terre noire*, comparable à celle des terres vierges du Nouveau-Monde, sera énergiquement sollicitée? L'hectare ne rend que de 5 à 6 hectolitres de grains, c'est-à-dire moitié de ce qu'il rend en France, et la proportion est la même pour les autres cultures; que le rendement augmente, il y aura une surabondance de matières premières, produites à plus bas prix que partout ailleurs, qui primera les denrées similaires de l'Amérique du Nord, et une masse de céréales qui parera à nos crises alimentaires dans les années les plus stériles, qui fera fléchir nos mercuriales dans les années les plus fructueuses. On ignore à la fois tout ce que la Russie peut fournir de grains, et à quel taux réduit elle peut les livrer. Les ports de la Mer-Noire, qui en sont le principal débouché, ne laissent pas d'être éloignés de la zone centrale; si Taganrog reçoit une partie de ses expéditions par le Volga et le Don, Odessa et les autres ports ne reçoivent les leurs que par des voitures, d'une charge de 8 à 10 hectolitres, faisant le trajet en six semaines ou deux mois; la Crimée seulement voit défiler par Pérékop jusqu'à 300,000 de ces véhicules. Le surenchérissement qui résulte de ce mode de transport ne permet pas à l'Europe de se ressentir de la faveur du prix d'origine; mais lorsque les lignes de Théodosie et de Liebau prendront les céréales sur place pour les transporter en quelques jours sur les bâtimens de la Mer-Noire et de la Baltique, il en sera tout autrement. Serait-ce donc la Russie qui faciliterait la solution de la question des subsistances? Il est admis que les céréales, chose de première nécessité, devraient être produites en quantité et à bon marché; il est reconnu que le tarif du pain fait la hausse ou la baisse du tarif des autres denrées; on essaie de toutes les améliorations dans la culture, la récolte et la mouture des grains pour maintenir le régulateur au degré le plus bas. Quoi qu'on fasse pourtant, parviendra-t-on dans nos états européens à modifier les deux élémens constitutifs du coût des grains, la main-d'œuvre et le sol? Sur nos territoires limités, le champ des céréales est encore restreint par la place que récla-

ment d'autres cultures avantageuses; on ne saurait donc jamais espérer une abondance qui avilisse le prix, et ce prix est toujours relevé par les exigences de la main-d'œuvre. Comment réussira-t-on à changer ces deux termes du problème? L'Angleterre ne l'a pas cru possible. Avertie par sa situation particulière, elle a compris que les céréales ne pouvaient être fournies à bas prix que là où se trouvent réunies comme *maximum* l'étendue du sol cultivable, et comme *minimum* la modicité de la valeur du travail; elle a établi une division de l'atelier agricole entre les peuples qui produisent la quantité à bon marché et le peuple anglais, qui ne peut produire que la qualité à haut prix; elle tire presque tous ses grains du dehors. Est-il sage aux autres nations de l'Occident de s'interdire les bénéfices d'une pareille division du travail et de ne recourir qu'accidentellement aux greniers extérieurs? Quoi qu'il en soit, la Russie est sans comparaison la plus opulente, la moins chère et la mieux située de ces *mines à grains* indispensables pour maintenir la base de l'alimentation au taux le plus déprimé; il ne lui manquait que des chemins. Si elle exporte davantage, elle prendra plus de retours; ses échanges se multiplieront avec l'Europe; son industrie aura en même temps à satisfaire une population devenue plus aisée. Tels sont les résultats de l'annexion du marché russe au marché européen, et la transformation agricole, industrielle et commerciale de cet empire est inévitable; elle est prochaine, si ses habitans ne sont point une race somnolente.

Personne assurément n'ignore que la Russie a déployé une activité surprenante dans l'équipement de ses armées et de ses flottes, dans la construction de ses arsenaux maritimes et militaires, de ses ports, de ses canaux, de ses villes; mais on fait honneur à l'autorité de l'initiative et de l'exécution de ces choses, et l'on s'est habitué à considérer la nation russe comme passive, ne pouvant et ne voulant rien que par la vertu d'en haut. On en ferait presque une agrégation d'automates, ne se mouvant que par le souffle et la main du tsar. C'est une erreur : on ne saurait méconnaître l'admirable instinct de sociabilité qui caractérise le Russe, malgré l'attitude d'intimidation où s'est trop souvent complu son gouvernement vis-à-vis de l'étranger, et il y aurait la même injustice à le supposer inerte, parce que son gouvernement fait beaucoup et a l'air de tout faire. Pour nous, nous avons constaté ce que le Russe produit, consomme, vend, achète; c'est la preuve par chiffres de ce qu'il y a en lui de spontané et de vivace. Quel que soit le régime social de ce pays, tout y est jeune, le sol et l'homme; humilié comme bourgeois, avili comme serf, l'homme obéit à une sorte d'impulsion climatérique, il cède à un tempérament généreux; il va comme si l'immensité du

territoire le provoquait à des efforts immenses; l'élan de cette Europe slave sera prodigieux dès que le stimulant y sera appliqué. Et n'y a-t-il donc pas un autre stimulant dans le désir de l'émancipation? Comment tout moyen de délivrance ne serait-il pas saisi avec un redoublement d'énergie? C'est le travail qui non-seulement a enrichi les peuples européens, mais encore qui a contribué à y relever la dignité humaine. L'industrie n'est pas coupable de la servitude, qui est plus ancienne qu'elle; tout au contraire elle a graduellement affranchi les classes moyennes et inférieures. Les choses ne se passeront pas autrement en Russie; elles y seront même accélérées par la puissance des exemples et des procédés nouveaux. D'ailleurs l'émancipation y a été préparée avec une persévérance qui honore la maison des Romanof; seulement la bonne volonté du gouvernement le plus absolu n'en fait jamais autant que ce qu'on nomme la force des choses.

La bourgeoisie russe est à l'état de caste inférieure, lorsque sa sœur d'Occident est la tête de la société. La différence s'explique. La bourgeoisie européenne a eu des ancêtres, des foyers, un patrimoine; elle a hérité des institutions municipales de Rome, de villes déjà vieilles, toutes pénétrées de l'esprit communal, dont le type s'est reproduit dans les cités ultérieurement établies. De souche plus antique que les barons, elle a défié les oppressions féodales. S'entendant de commune à commune, parce que le territoire était borné et que les communes étaient voisines, — puisant une fierté nouvelle dans son aisance accrue ou acquise par un négoce que les communications rendaient facile, par une industrie dont les produits trouvaient des consommateurs, — avec un hôtel-de-ville entre l'atelier et le comptoir, en face de l'université et du parlement, — elle a pu se faire ce qu'elle est devenue, la force de nos sociétés, le résumé de leurs progrès antérieurs, le principe de leurs progrès futurs. Rien de pareil en Russie; tout y est récent. Lors de l'invasion des Tatars, la classe intermédiaire venait de naître; dispersée sur un territoire énorme, morcelé, à peine peuplé, elle ne fit pas corps d'une ville à l'autre, elle n'eut pas même d'existence propre dans les villes dominées par les princes. Sans contact avec les peuples modernes, sans filiation directe avec les peuples anciens, elle n'eut à se prévaloir auprès de ses maîtres ni d'une fortune gagnée aux affaires, ni du reflet des lumières antiques, ni même du sentiment de ses droits, qui étaient écrasés, et dont elle n'avait retrouvé la notion nulle part. Ce fut sans sa participation, sans profit immédiat pour elle, que les tsars conquirent le pouvoir sur la noblesse, et lorsque Novgorod, république marchande modelée sur Lubeck et Brême, eut été sacrifiée par eux à la nécessité de fonder la monarchie, il ne resta rien de vif dans cette

classe, dont la nullité donna toute latitude à l'autocratie. Enfin cet élément intermédiaire ne s'accroît numériquement qu'avec lenteur; le servage, rigidement maintenu, lui a fourni trop peu d'adjonctions. Là est le secret de l'absence prolongée d'un tiers-état russe, il n'avait pas où se recruter. En conséquence, cette classe n'est encore sur aucun point à l'état de groupe organisé; des créations de villes en vertu d'un décret ont augmenté la population urbaine sans constituer une cité, et Catherine II, en l'autorisant à tenir des assemblées triennales pour la discussion de ses intérêts communs et l'élection d'un représentant, ne put faire prendre au sérieux ce simulacre d'institutions municipales. Son institution des trois *guildes*, ou corporations de marchands, à laquelle elle attacha quelques priviléges, fut mieux accueillie, et ce fut la première inauguration de l'aristocratie bourgeoise russe. Quarante années de paix depuis 1815 l'ont aidée à conquérir la richesse, l'importance sociale, et à satisfaire ainsi l'ambition légitime qu'allumait encore en elle le spectacle d'une partie de la noblesse, appauvrie par ses prodigalités et par la division des fortunes, en vertu de l'égalité des partages. Grâce à la paix, elle bénéficia de spéculations plus vastes, qui la tirèrent en même temps des vues étroites de son mercantilisme traditionnel; mais c'est l'industrie surtout, l'industrie largement pratiquée, qui fut son piédestal. On a vu comment, ayant cédé aux seigneurs l'honneur du premier pas et le danger des expériences, elle accapara ensuite le plus grand nombre des manufactures; aujourd'hui elle possède de gros capitaux, dont elle apprendra à se mieux servir en se familiarisant davantage avec le mécanisme du crédit et de l'association; elle a une clientèle innombrable dans tous les petits trafiquans et dans les ouvriers des fabriques. Enfin la plupart des beaux hôtels de Moscou, précédemment habités par la fleur des descendans des Varègues et des Tatars, sont la propriété de fabricans et de marchands fils de moujiks, ou encore moujiks eux-mêmes. Le faubourg Saint-Germain de Moscou est envahi par ces parvenus, qui jettent aussi un œil d'envie sur la propriété territoriale. Voilà les preuves de leur habileté et de leur esprit d'entreprise. D'après ce qu'ils ont fait, qu'on juge de ce qu'ils pourront faire dès qu'ils verront de nouveaux moyens de se pousser dans la voie ascendante où ils doivent s'élever encore pour être au niveau de la classe supérieure, et pour dire : « Hier nous étions des parvenus, aujourd'hui nous sommes arrivés. »

Quant au servage, il est entamé. Sur la population agricole, évaluée à 49 millions d'âmes, les cultivateurs mâles sont comptés pour 24 millions. Il y en a près de 2 millions de libres : les colonistes étrangers et israélites, les *odnodvortsy*, tenant de l'état la jouissance de quelques terres pourvues de serfs et possédant d'autres

terres en toute propriété, et les paysans affranchis. Voilà la catégorie de la liberté. La seconde catégorie comprend 9,600,000 paysans de la couronne environ, censitaires des domaines de l'état et payant une rente modique : c'est la transition entre la liberté et le servage, c'est l'objet d'envie des autres serfs, qui souhaiteraient tous appartenir à la couronne. La troisième catégorie comprend les vrais serfs, 11,500,000, appartenant à environ 110,000 propriétaires, grands ou petits. Cependant il y a aussi des degrés dans la servitude. Selon l'usage primitif, chaque serf, pourvu d'un terrain qu'il cultivait pour ses besoins, devait quelques jours de corvée par semaine pour la mise en valeur du bien seigneurial. Dans le siècle dernier, une partie de la noblesse, qui de tout temps a séjourné à la ville plutôt qu'à la campagne, préféra au revenu de ses terres gérées par des intendans un revenu déterminé par le nombre de ses serfs; en d'autres termes, elle ne fit cas du sol que pour nourrir des paysans qu'elle frappait d'un impôt de capitation. C'est de cet abus criant, blâmé par Catherine II dans l'une de ses instructions, que date la première atteinte portée au régime de la glèbe, parce qu'il impliquait le remplacement de la prestation en nature par une redevance pécuniaire, et qu'en abolissant la corvée, il rendait aux serfs l'exercice d'une certaine liberté. Pourvu que la redevance soit payée, il leur est permis de ne travailler qu'à leur profit, où bon leur semble, comme ils l'entendent. Moscou contient environ 190,000 serfs qui s'engagent dans les manufactures, ou font tout autre métier. Il y a dans toute la Russie environ 7,000 paysans munis de la permission de faire du trafic; quelques-uns sont millionnaires et toujours serfs. Il est bien entendu que la redevance payée aux maîtres est proportionnelle aux gains présumés de la profession. Enfin on prétend que dès aujourd'hui les deux tiers du sol productif sont sous le régime de la rente, et l'on doit cette justice à l'empereur Nicolas qu'il tenta, par un ukase du 2 avril 1842, de généraliser cette transformation de la servitude. Eh bien! est-ce que la prévision de nouveaux progrès et de nouveaux bénéfices pour l'agriculture, en vertu de communications nouvelles, ne conduira pas tous les propriétaires à l'adoption de ce régime? Des contrats équitables assureraient l'exploitation féconde du sol. Cet état de choses serait le fermage moins la liberté; mais la liberté suivrait l'aisance. Par l'effet seulement de la division incessante des propriétés, conformément à la loi de l'égalité des partages, le nombre des propriétaires augmente, la part de chacun se réduit, et les paysans traiteront de leur rachat avec plus de facilité. A cette heure même, d'après des statistiques avérées, les deux tiers des 11,500,000 serfs appartenant aux particuliers servent de garantie hypothécaire aux prêts que les *lombards* et la banque

ont faits à leurs seigneurs, une tête de serf répondant de 240 francs. La noblesse finira par être expropriée plus d'une fois au profit de nouveaux nobles qui se rendront acquéreurs, mais quelquefois aussi au profit des paysans eux-mêmes. Il y a quelques années, un village qui avait été engagé par un prince fut mis aux enchères, et, moyennant 516,000 francs, réunis par enchantement, les paysans se firent adjuger à eux-mêmes le village et leurs personnes. D'ailleurs, dans cette dissolution de la propriété territoriale, il faut s'attendre à voir intervenir les fabricans et les marchands, qui ne laisseront pas échapper une occasion de faire fructifier leurs capitaux dans l'agriculture, et comme il leur est interdit de posséder des serfs, parce qu'ils ne sont ni nobles ni anoblis, ils seront des auxiliaires de l'émancipation. On doutera peut-être de l'aptitude des nouveaux affranchis à s'administrer dans leurs villages; les paysans russes sont habitués depuis bien longtemps à délibérer sur leurs affaires, ils élisent librement leurs *anciens*, et ils discutent leurs intérêts selon les règles du bon sens et de l'urbanité même, de l'aveu de tous les observateurs. Tandis que l'élément municipal était étouffé dans les villes, où la noblesse avait en quelque sorte ses donjons, il prenait racine dans les villages, où il suppléait des maîtres absens; la liberté vivifiera ce germe de commune rurale, créé entre gens ne se possédant pas et sur une terre non possédée, témoignage vigoureux de l'instinct moral qui poussait les paysans russes à se faire société quand on les faisait troupeau.

Voilà donc des acheminemens à l'émancipation, auxquels s'en ajouteront d'autres provenant de l'industrie. Il y a aujourd'hui trois classes d'ouvriers : les travailleurs libres, les paysans de la couronne ou des particuliers, qui disposent de leur temps pour toute l'année ou pour l'hiver seulement; — les serfs tenus à la corvée (ce dernier cas est ordinaire dans les fabriques fondées par des propriétaires qui se sont faits manufacturiers ou par des manufacturiers qui ont pris à bail pour quatre-vingt-dix ans des terres avec leurs serfs); — enfin les serfs achetés par des fabricans avec autorisation, pour être employés chaque jour de la semaine. On en viendra à reconnaître que le travail gratuit et contraint est ingrat, que l'homme ne rend qu'autant qu'il reçoit, et la corvée disparaîtra partout comme la forme de labeur, sinon la plus odieuse, du moins la plus improductive. Déjà l'ouvrier salarié apparaît comme le compagnon indispensable du développement de l'industrie.

Ainsi la modification du sort des serfs et de la classe intermédiaire sera le complément de cette conquête intérieure, dont les voies ferrées seront l'instrument décisif. Ce n'est pas une vaine utopie; il ne peut y avoir une évolution progressive du pays sans le progrès même

de ceux qui la lui feront faire. La civilisation, au lieu de séjourner dans la couche superficielle de la nation ou de consister dans la juxtaposition d'un appareil militaire, administratif, académique, pénétrera dans la nation même, et s'infiltrera peu à peu jusque dans les masses. La barbarie disparaîtra de l'Europe; un peuple chrétien s'élèvera au rang des autres peuples chrétiens du globe. De tels changemens ne se sont guère accomplis dans le passé que par les révolutions et les guerres, qui ont eu leur rôle providentiel. L'homme a sans doute mérité que la Providence soit aujourd'hui plus douce dans le choix des moyens, et des capitaux associés, maniés dans des vues généreuses, appliqués habilement aux opérations industrielles, suffisent pour l'extension de l'ordre le plus avancé.

V.

Il ne nous resterait maintenant qu'à présenter une évaluation approximative du revenu de ces chemins de fer, si nous ne jugions convenable de tenir compte jusqu'au bout de l'esprit de défiance qui voit l'ambition de la Russie prête à tirer de la paix même des forces nouvelles. Après avoir fait sortir de l'énergie surexcitée d'une population de 65 millions d'âmes une puissance inouie de production, la Russie remplacerait, dit-on, la passion de la guerre, de l'envahissement et de la monarchie universelle par la passion de l'accaparement des marchés et du monopole! On veut qu'elle cherche une autre issue et des armes plus sûres à tant de visées ambitieuses forcées de se contenir, et qu'en renonçant à peser sur le monde du poids d'une nation militaire, elle entende se faire compter comme une nation industrielle de premier ordre, sinon d'un rang exceptionnel. Les états européens, ajoute-t-on, n'ont tous ensemble qu'un territoire limité dont la population aura bientôt rempli le cadre; pour elle, son territoire habitable, de la Vistule à l'Amour, offre au peuplement des espaces indéterminés. Tandis que l'Europe conservera ses proportions, elle acquerra celles d'un colosse plus fort que jamais par sa prospérité. Alors ne sera-t-elle pas de fait l'arbitre de l'Europe? Se soumettra-t-elle modestement à un équilibre qui sera rompu en réalité? Qui répondra de son abnégation future? Donc la question fatale de suprématie pourra se représenter après comme avant la transformation économique de la Russie; elle n'aura changé de voie que pour mieux atteindre le but.

Nous avons reproduit l'observation sans l'affaiblir, et il sera aisé de prouver ce que nous affirmions plus haut, qu'aucune éventualité ne prendra l'Europe occidentale en défaut. Sans doute la pondération des forces concourt à rendre les états réciproquement respectueux de

leur dignité, mais l'Europe ne se trouvera jamais à la merci d'une magnanimité suspecte, parce qu'il y a pour elle une série d'agrandissemens parallèles à ceux de la Russie; devant elle est une carrière où déjà elle occupe des positions; sa marche est toute tracée : elle n'a qu'à suivre sa pente.

A cette heure, la Russie gagne à se recueillir en elle-même; l'Europe se fortifiera en sortant de chez elle. Les migrations barbares sont épuisées, les migrations civilisatrices se continueront d'après une direction nouvelle, et l'espace ne fait pas défaut à l'Europe, autour d'elle ou même à ses portes, si elle tient à ne pas se disperser. Regardons la Méditerranée; l'Angleterre y a ses colonies insulaires. La France a fondé un état sur les côtes de l'Afrique. Est-ce que le reste du littoral, si heureusement exploité par les Grecs et les Romains, sera abandonné à la barbarie par l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, puissances méditerranéennes comme la France, et qui, sans avoir à le conquérir, y peuvent implanter des colonies? Ce bassin n'offrira pas perpétuellement le fâcheux contraste du bord septentrional florissant, du bord méridional inculte et dégradé, lorsque la vapeur les rapproche pour une destinée commune. Ce n'est pas tout. Est-ce que l'Occident ne fera rien des deux Turquies? Sans doute ce n'est pas pour d'indignes morcellemens qu'il a arraché l'empire ottoman à la Russie; le partage était la solution de l'Europe divisée, l'intégrité est celle de l'Europe confédérée. Cet empire d'ailleurs mérite l'indépendance, parce qu'il est le foyer d'intelligence et de sociabilité de l'islamisme; mais l'indépendance pour lui ne doit pas consister à se tenir isolé des états qui l'ont pris sous leur sauvegarde; tels ne sont pas ses vœux. Tôt ou tard il se rattachera à l'Autriche par un chemin de fer qui de Constantinople ira sur Belgrade, au Golfe-Persique par un chemin de fer qui de Constantinople traversera l'Anatolie, et suivra la vallée de l'Euphrate jusqu'à Bassora. Le chemin de Belgrade est à l'étude, le chemin de l'Euphrate a été partiellement concédé sur l'initiative de l'Angleterre; le reste viendra. Il y aura donc une grande voie de terre s'étendant de l'Allemagne aux mers de l'Inde, restauration des routes commerciales de l'antiquité, qui partagera avec le canal de Suez le transit de l'Asie. Ainsi, tandis que la Russie se liera au réseau européen par ses voies ferrées, l'empire ottoman se reliera pareillement au même réseau. Le pendant obligé des chemins de fer russes, ce sont les chemins de fer turcs. Les uns se font, les autres se feront. En ce temps de communications rapides, les chemins de fer se croisent avec les chemins de fer, de même qu'au temps de l'immobilité les forteresses s'alignaient face à face. En effet, si jamais la Turquie avait besoin d'être protégée, cette voie de terre, du centre de l'Europe à l'Océan indien, se-

rait éminemment stratégique; mais, outre sa destination militaire et commerciale, elle servira à l'expansion, devenue probable, des populations européennes vers l'Orient. On sait que l'Europe a des oscillations alternatives vers l'Orient et l'Occident. Au moyen âge, longue période orientale qui a instruit son génie commercial et industriel; depuis la réforme, longue période occidentale qui lui a fait reconnaître toutes les terres du globe pour en prendre possession au profit de son industrie et de son commerce. Après cette marche à l'ouest, qui a eu pour résultat l'assimilation du Nouveau-Monde, la voilà qui reprend sa route vers l'est, c'est-à-dire vers l'ancien continent, qu'elle doit régénérer. Dès la dernière moitié du XVIIIe siècle, elle a assis un empire dans la péninsule indienne; durant la première moitié du XIXe siècle, elle n'a cessé d'agir sur les deux Turquies. La voie de terre que nous avons indiquée, dont les jalons commencent à se poser, permettra à son mouvement de s'opérer par une progression régulière dans toute l'Asie-Mineure, qui lui est ouverte.

Grâce à l'établissement de cette voie monumentale, de ses nombreux embranchemens et des lignes qui se coordonneront successivement avec la ligne principale, la région occidentale du continent asiatique, comprise entre la Méditerranée, la Mer-Noire, la Caspienne, les rives de l'Indus et l'Océan indien, région avec laquelle l'Europe antique ou moderne a eu tant de contacts accidentels ou suivis, sera annexée au monde civilisé, dont les frontières auront été reculées par l'application des voies ferrées. Les émigrations suivront cette extension des frontières. Le courant qui, depuis trois siècles, se dirige au-delà de l'Atlantique et verse présentement jusqu'à trois cent mille âmes par année sur le Nouveau-Monde, ce courant obéira à un souffle irrésistible, et se retournera vers l'ancien continent, où le Danube et la Méditerranée le conduiront si facilement et si vite. Les jachères immenses de l'Asie-Mineure ne sont pas moins attrayantes que les savanes de l'Amérique, et elles sont de plain-pied avec l'Europe; la bête de labour de la vallée du Rhin s'y acheminerait sans avoir d'autre mer à traverser que le détroit du Bosphore ou des Dardanelles. Ici, sans aucun dérangement des possesseurs du sol, il y aura place pour d'innombrables contingens de nos populations agricoles et industrielles, et leur implantation sera aisée dans ce pays, où toutes les nations se sont façonnées à vivre côte à côte, toutes les langues à se comprendre, tous les cultes à se tolérer. Ces territoires, dont l'opulence sommeille, seront régénérés, et avec eux ces races orientales, douées de la beauté, de l'intelligence, du soleil, n'ayant besoin que d'une lumière morale nouvelle. C'est par l'adjonction de ces provinces asiatiques que la base territoriale du monde européen sera élargie : — d'une part, une ag-

glomération de contrées et de populations, la plus vaste qui ait jamais existé; de l'autre, une confédération de nations indépendantes et autonomes, la plus équitablement unie qui se soit jamais édifiée. Ce sera la transformation de l'empire romain : l'Europe est partie de cet empire en ruines; au bout de dix-huit siècles, elle l'aura reconstitué, par un labeur commun, dans des conditions humaines et dans des proportions supérieures.

Voilà la série des agrandissemens de l'Europe occidentale, sa réponse à la Russie. Si la Russie, par son entreprise actuelle, cherche une revanche, l'Europe a une victoire dont elle profitera; comme la Russie, elle deviendra moitié européenne, moitié asiatique; en se contrebalançant, leurs accroissemens matériels garantiront le bon accord; l'équilibre ne périra pas. Et quand il plairait à certaines imaginations impatientes de se transporter à l'autre extrémité de l'Asie pour découvrir en Chine le nouveau théâtre de la question d'Orient qui vient de se vider en Turquie, théâtre sur lequel se retrouveraient à l'état d'hostilité flagrante la Russie, l'Angleterre et l'Amérique du Nord peut-être, que faudrait-il en inférer? Eh! sans doute, puisque l'Europe entière est comme emportée à la régénération de l'ancien continent, la Russie prendra sa part de cette œuvre; du jour même où elle a dû rétrograder devant Constantinople et les deux Turquies, de ce jour peut-être elle a tourné ses regards vers l'Asie reculée, vers cette masse énorme peuplée de 4 ou 500 millions d'âmes, empire des Birmans, Mongolie, Cochinchine, Chine et Japon, masse encore réfractaire à l'initiation européenne, vers laquelle elle peut se diriger sans sortir de son territoire, en trouvant l'emploi utile de sa force exubérante et en suivant encore dans sa marche l'étoile de Pierre le Grand. Déjà la Chine est en proie à l'une de ces révolutions qui, après bien des péripéties, appellent l'intervention étrangère. Tout présage qu'il y aura là une dernière lutte des civilisations de tous les âges, un choc suprême de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Toutefois, si l'ascendant de l'Europe doit s'y établir, la victoire demeurera encore à l'équilibre, qui doit faire le tour du monde jusqu'à conciliation entière des prétentions et des intérêts des peuples; l'Europe appliquera le principe souverain qu'elle applique depuis trois cents ans : ce n'est rien de plus, ce n'est rien de moins. Cela dit, puisqu'en étendant nos prévisions jusqu'aux bornes du probable, nous pouvons envisager l'avenir avec sérénité, laissons passer ces chemins de fer qui soulèvent tant d'ombrages et de questions, et terminons par des chiffres.

Trop d'élémens nous feraient faute, on se l'imagine bien, pour qu'il nous fût possible d'évaluer le revenu immédiat des chemins de fer russes avec une rigueur mathématique; dès-lors nous serions

réduit à faire remarquer que le réseau bénéficiera de presque toute la circulation existante, circulation considérable, on s'en souvient, si l'expérience du chemin de Pétersbourg à Moscou ne nous autorisait à présenter une appréciation moins vague.

En 1855, le rendement brut de la ligne de Pétersbourg à Moscou, pour le transport des voyageurs et des marchandises, a été de 20,957,296 francs, soit par kilomètre 32,542 francs; l'année dernière, il a été de 30,013,032 francs, soit par kilomètre 46,604 francs. Les tarifs du réseau ne seront pas moins favorables. Il n'y a donc rien de hasardé à avancer que ses 4,162 kilomètres, à 45,500 francs par kilomètre, donneront une recette brute de 189,371,000 francs. Si l'on porte les frais d'exploitation à 50 pour 100, le revenu net sera de 94,685,500 francs, ce qui représente plus de 8 1/2 pour 100 sur un capital de 1,100 millions. Peut-être est-il assez naturel de craindre, dans une opération lointaine, un surcroît de dépenses qui diminuerait le revenu présumé, qui altérerait même le taux de la garantie. Si cela arrivait, la concession du minimum d'intérêt à 5 pour 100, de la jouissance du réseau durant quatre-vingt-cinq ans, et des autres faveurs accordées par le gouvernement russe, n'aurait été qu'un leurre. Pourtant un territoire faiblement accidenté ne comporte pas des tours de force dispendieux. Le peu de relief du sol sur plusieurs parties du tracé offrira même des facilités exceptionnelles. La main-d'œuvre est à meilleur marché qu'ailleurs, les bois sont à bon compte. Quant au matériel, rails, locomotives, machines, etc., la compagnie n'aura garde de les demander aux établissemens de la métallurgie russe, qui sont reculés dans les terres et travaillent à des prix surélevés; elle s'adressera aux usines de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, et l'on notera en passant que l'industrie occidentale retiendra toute la portion du capital destinée à en solder la fourniture, 300 millions peut-être, circonstance atténuante de l'expatriation des capitaux européens. Il va de soi que l'entrée en Russie est franche de tous droits de douane. Puisque la dépense ne doit être grossie par aucun incident particulier, il suffit donc qu'elle ait été fixée à une limite qui laisse de la marge. D'après le capital admis, le kilomètre reviendra à 273,000 francs pour une seule voie, les terrassemens et les ouvrages d'art devant être établis pour deux voies. Or, en France, le kilomètre de chemin de fer, dans les mêmes conditions, revient à 228,000 fr., sur lesquels plus de 30,000 francs sont imputables à l'acquisition des terrains. Ce sont des chiffres officiels. En Russie, le maximum des indemnités de cette nature ne saurait dépasser 2,000 francs, soit à cause du bon marché des terrains particuliers, soit à cause de l'abandon gratuit des terrains de la couronne, dont les lignes pro-

jetées traversent les domaines sur de très grandes longueurs. En conséquence, sur une moyenne de 273,000 francs, il y aura un reliquat assez considérable pour couvrir toutes les éventualités ou pour augmenter le trafic des lignes principales par la création de voies subsidiaires.

En résumé, sous le rapport des avantages, l'opération se place au rang des meilleures opérations de ce genre; elle ne sort des proportions ordinaires que par la puissance des moyens et la fécondité des résultats, et à tous ces résultats la civilisation ne court aucun risque, elle ne perd jamais, elle gagne toujours, quoi que la Russie puisse vouloir. Cependant, si les apparences ne sont pas décevantes, la Russie abandonne ce que la politique de Pierre et de ses successeurs jusqu'à ce jour a eu d'insociable et de farouche. Pierre voyait dans la civilisation une sorte d'héritage dont l'initié ne pouvait être bien saisi que par la servitude ou la mort de l'initiateur. Il fallait en finir avec une pareille prétention, qui n'est elle-même qu'un reste de barbarie. Aujourd'hui, n'en doutons pas, la Russie comprend qu'elle ne peut continuer ses traditions qu'en ce qu'elles ont de généreux. Nous tenons pour un acte non équivoque de ces dispositions nouvelles l'exécution de ses chemins de fer. Si, comme on l'a souvent répété, Pétersbourg a été une fenêtre ouverte pour faire pénétrer l'air de l'Europe en Russie, le réseau fera mieux encore : il placera la Russie et l'Europe dans le même milieu atmosphérique. Nous ne pourrions y voir une menace pour l'Occident sans accuser le gouvernement russe de démence et de vertige; nous aimons mieux lui accorder le mérite d'avoir profité de l'expérience, et y voir un présage de rapprochement. Certes, lorsque d'un bout à l'autre et dans tous les sens l'Europe aura un même système de circulation et que chacune de ses nations sera placée dans les meilleures conditions relatives de production et d'échange, ne sera-t-elle pas bien près d'avoir le même système économique? N'aura-t-elle pas conquis les garanties de paix les plus multipliées et les plus solides? C'est pourquoi nous regardons les grands travaux destinés à relier les états entre eux comme des signes d'intentions pacifiques, et, pour quiconque y voudra réfléchir, la Russie ne pouvait mieux prouver la sincérité de sa signature au bas du dernier traité qu'en se proposant de s'incorporer matériellement à l'Europe. Que d'autres voient dans ses chemins de fer des préparatifs d'envahissement; l'Europe, ayant conscience de sa dignité et de sa force, serait plutôt en droit d'y reconnaître un hommage rendu à son ascendant par une puissance qui l'avait longtemps défiée.

E. Barrault.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1857.

Dans cet ensemble des choses qui apparaît à chaque instant sous nos yeux, il est toujours un certain nombre d'épisodes distincts, d'une importance inégale, d'une nature éphémère ou durable, et qui résument la politique du moment. Aujourd'hui, si l'on procède par élimination, le dernier mot des élections anglaises a été dit, le ministère britannique garde sa situation, une sorte de halte s'est faite entre la crise électorale qui vient de finir et l'ouverture du parlement, qui va reprendre ses travaux. Il y a peu de jours encore, la rupture diplomatique qui a éclaté entre l'Autriche et le Piémont créait comme un nouveau ferment de trouble. La difficulté subsiste sans doute au nord de l'Italie, comme subsiste au sud de la péninsule le différend entre les deux puissances de l'Occident et le roi de Naples. Seulement ici le temps est un peu invoqué comme souverain médiateur. L'Autriche et la Sardaigne, après avoir publié leur querelle, ne semblent pas disposées à se départir d'une certaine modération d'attitude; l'une et l'autre surtout désavouent la pensée de ces formations de camps militaires dont on a parlé, et qui eussent été une trop visible, une trop belliqueuse attestation d'un périlleux état d'hostilité, de telle façon que la complication disparaît presque, ou du moins elle ne survit que parce qu'elle se lie à cette situation de l'Italie qui est toujours un des plus terribles problèmes de la politique européenne. Que reste-t-il donc? Il reste des difficultés diverses, l'affaire de Neuchâtel, que la conférence réunie à Paris s'efforce de conduire à un dénoûment heureux, le mouvement électoral qui agite en ce moment les principautés danubiennes, — et de tous les problèmes actuels, le moins grave peut-être n'est pas cette question chinoise qui apparaît dans le lointain de l'extrême Orient. Si lointaine que soit la question, elle n'est pas moins sérieuse, surtout pour l'Angleterre, et elle intéresse l'Europe elle-même, comme tout ce qui est de nature à influer sur la civilisation du monde.

Les faits sont assez connus. Il y a quelques mois déjà, l'Angleterre, la France et les États-Unis, par des considérations diverses, cherchaient diplo-

matiquement à combiner une démarche commune pour demander au Céleste-Empire le renouvellement des traités de commerce qui vont expirer et pour obtenir des conditions plus favorables aux intérêts européens. — Cette démarche collective se préparait, lorsque les autorités anglaises en Chine, pressées par les circonstances ou trop emportées par un zèle d'action, prenaient l'initiative de mesures d'hostilité qui ont eu un singulier retentissement en Angleterre, qui ont un moment ébranlé le cabinet de Londres, et qui ont fini par imposer au gouvernement de la Grande-Bretagne la nécessité d'une guerre qu'il eût voulu peut-être éviter. Il résulte de là plusieurs conséquences qui se déroulent aujourd'hui : la situation de tous les Européens en Chine s'est subitement aggravée, toutes les passions nationales des Chinois contre les étrangers se sont réveillées, et l'Angleterre s'est créé une position particulière; elle a marché en avant et a ouvert le feu, au lieu d'agir par la voie de la diplomatie, comme elle l'avait d'abord proposé.

Deux faits principaux, on le voit, sont en présence : il y a la politique que la France et les États-Unis auront à suivre pour sauvegarder leurs intérêts, et il y a la guerre qui est venue s'imposer à l'Angleterre. On pourrait ajouter une dernière considération, faite pour peser dans la balance : c'est la difficulté de cette guerre. Les Anglais éclairés et prévoyans ne méconnaissent pas la gravité d'une telle situation. S'ils mettent le pied sur le sol chinois, s'ils marchent sur Pékin, ils craignent de donner des forces nouvelles aux insurgés qui entretiennent depuis si longtemps la guerre civile, de faire tomber dans l'anarchie et la dissolution cet empire de trois cents millions d'hommes, et de voir se fermer pour leur commerce un immense débouché. Aussi, en envoyant un nouveau négociateur, lord Elgin, et en expédiant des soldats, en se préparant en un mot à tous les événemens, l'Angleterre ne néglige-t-elle rien pour alléger le poids et diminuer les complications d'une lutte dont elle mesure la gravité sans trop savoir encore comment elle pourra s'y soustraire. De là les efforts tentés récemment par le cabinet anglais pour amener sur son terrain les États-Unis et la France, pour provoquer ces deux gouvernemens à l'action. L'Angleterre n'a pas réussi auprès des États-Unis : le cabinet de Washington envoie des forces navales en Chine et un négociateur, M. Reed; mais il refuse de se laisser entraîner dans la guerre, et maintient l'indépendance de son action. Le cabinet de Londres ne semble pas avoir eu plus de succès dans ses tentatives auprès du gouvernement français, qui a déjà envoyé des forces maritimes avant que les dernières hostilités eussent éclaté. Lord Elgin est venu récemment à Paris avant de partir pour la Chine; ce que le ministère anglais demandait peut-être, c'était un concours effectif, l'appui de forces de terre; sans aller jusqu'à cette limite extrême, la France sera du moins représentée dans les événemens, et appuiera l'Angleterre par une sérieuse démonstration. Pour le moment donc, c'est l'Angleterre seule qui est engagée dans la guerre, à moins d'une soumission des Chinois, et elle envisage cette lutte comme toutes les entreprises proposées à sa puissance. Il est constant d'ailleurs que dans tout ce qui s'est passé à Canton il y a eu des faits dont le gouvernement anglais, sous l'empire d'une nécessité pressante, peut bien accepter la responsabilité, sans que les autres états soient obligés de s'y associer encore. Qu'on remarque bien en effet que s'il n'y a point à balancer aujourd'hui, cette guerre a eu pour

point de départ des actes jugés sévèrement, même en Angleterre. Mais tous les intérêts européens ne se trouveront-ils pas bientôt enveloppés dans une solidarité fatale? Tous les étrangers ne seront-ils pas des Anglais pour les Chinois? Déjà la haine furieuse des populations s'est manifestée, dit-on, par le massacre des Européens, par l'incendie des magasins de Hong-kong. Jusqu'à quel point alors Français et Américains pourraient-ils rester spectateurs inactifs? Ce ne serait plus une guerre particulière d'une origine douteuse, ce serait une lutte ouverte entre la civilisation et la barbarie chinoise, et c'est ce qui fait de cette question lointaine une question de politique universelle, dont nul ne peut prévoir les développemens et les suites.

La Chine est loin; pour le moment, la politique européenne se résume dans d'autres faits moins vagues et plus faciles à saisir. La question de Neuchâtel, débattue depuis deux mois dans une conférence, est toujours pendante; elle a traversé néanmoins, selon toute apparence, les phases les plus difficiles. On ne peut dire véritablement qu'elle n'ait eu ses péripéties. Il y a trois mois, la guerre semblait imminente entre la Prusse et la Suisse. Bientôt on croyait presque à une solution immédiate par cela seul qu'une conférence était réunie. Peu après, les négociations se prolongeant, on finissait par croire à l'impossibilité d'une transaction, à l'impuissance définitive de la diplomatie, et pendant ce temps la diplomatie cherchait laborieusement une issue à travers les prétentions les plus opposées. Ces prétentions étaient très opposées en effet, et il y a eu même un instant où tous les moyens de rapprochement direct entre la Suisse et la Prusse se sont trouvés réellement épuisés; il y avait trop de distance entre les conditions primitivement proposées par le cabinet de Berlin et les concessions offertes par le conseil fédéral de Berne. C'est alors justement que la diplomatie s'est mise à l'œuvre et que les autres puissances ont pris l'initiative d'un arrangement qu'elles ont dû présenter à l'acceptation de la Prusse et de la Suisse. L'arrangement devait nécessairement prendre un milieu entre les prétentions contraires, tendre à concilier tous les intérêts, toutes les susceptibilités même. Il paraît avoir été unanimement adopté par les quatre puissances désintéressées dans l'une des dernières séances de la conférence, et il a été immédiatement transmis à Berlin, tandis que l'un des plénipotentiaire suisses, le docteur Kern, se chargeait d'aller à Berne le soumettre lui-même au conseil fédéral. Quelles sont les conditions de cette transaction? Le roi de Prusse, on le sait, tenait essentiellement à conserver le titre de prince de Neuchâtel et de Valengin; la Suisse refusait au contraire de reconnaître ce titre, signe d'une souveraineté désormais abolie. Le roi Frédéric-Guillaume pourra porter encore ce titre de prince de Neuchâtel, auquel il tient; seulement ce droit ne résulte pas du traité même, où il n'en est nullement question : il est inscrit dans un des protocoles de la conférence et placé sous la sanction des quatre puissances. Autre difficulté : la Prusse réclamait deux millions comme indemnité; la Suisse refusait non-seulement la somme en elle-même, mais encore elle n'admettait pas cette qualification d'indemnité. La conférence dit que la confédération helvétique paiera un million à la Prusse, et elle supprime le mot d'indemnité. Quelques autres sacrifices sont imposés aux deux parties sur les divers points en litige. Le roi de Prusse avait demandé que la révision de la constitution de Neuchâtel fût ajournée à six mois, et que le droit de vote fût exclusivement réservé aux habitans

natifs du canton. Cette condition a disparu entièrement. De son côté, la Suisse s'engage à couvrir d'une amnistie complète tous les faits se rattachant à l'insurrection royaliste de l'an dernier, et elle se charge de tous les frais occasionnés par ces événemens. Les revenus des propriétés de l'église annexées au domaine de l'état en 1848, les biens dépendant des hospices, des fondations pieuses, ne pourront être détournés du but de la fondation ou de leur destination primitive. A ces conditions, l'article du traité de Vienne qui consacre la souveraineté du roi de Prusse est abrogé, et Neuchâtel devient exclusivement canton libre, souverain et indépendant, comme tous les autres cantons dans la confédération helvétique.

Maintenant quel sera le sort de ce projet? Il ne peut être douteux, bien que les plénipotentiaires de la Prusse et de la Suisse ne se soient pas crus autorisés à accepter les propositions des quatre puissances médiatrices sans en référer à leurs gouvernemens respectifs. La Prusse n'a évidemment nul intérêt à prolonger des difficultés qui ne seraient plus que d'inutiles subterfuges pour défendre des droits de souveraineté désormais chimériques. La Suisse a moins d'intérêt encore en ce moment à laisser les négociations se rompre et la question reprendre tout à coup la gravité périlleuse qu'elle avait cet hiver. En définitive, le résultat est là : Neuchâtel reste canton suisse, exclusivement suisse en fait et en droit, et c'est bien le moins d'acheter par quelques sacrifices, d'ailleurs secondaires, une transaction qui a le suprême mérite de placer le fait sous la sanction du droit. C'est ce qu'a déjà pensé, à ce qu'il paraît, le canton de Neuchâtel lui-même, à qui l'arrangement proposé a été communiqué; c'est sans nul doute l'opinion du conseil exécutif de Berne, dût-il avoir à soutenir quelques luttes avec l'assemblée fédérale, et c'est ce que pensera aussi la Prusse, si son adhésion n'est même déjà connue. Il y a d'ailleurs une raison plus forte qui doit assurer le succès de cette transaction, conçue et préparée avec autant de dextérité que de ménagement pour tous les intérêts : c'est que celui des deux états qui refuserait d'y souscrire se mettrait nécessairement dans une position difficile vis-à-vis des quatre puissances médiatrices; il ferait bien plus encore, il se mettrait en flagrante et directe opposition avec l'opinion publique de l'Europe, qui a suivi les péripéties de cette négociation sans les connaître toujours exactement, sans se rendre compte même parfaitement de ce que c'était que la question de Neuchâtel, mais en condamnant d'avance celui qui pousserait la résistance au point de faire sortir un trouble général d'une difficulté de cette nature. L'intervention de l'opinion publique dans ces affaires délicates a parfois ses dangers, cela est possible; elle peut déranger les combinaisons de la diplomatie en tenant en éveil les susceptibilités : l'opinion néanmoins peut souvent aussi être un appui utile. Elle a été ici l'auxiliaire la plus efficace de la diplomatie, par cela même qu'elle a toujours réclamé une transaction pour que cette question de Neuchâtel disparût enfin de la politique, et emportât avec elle ces chances de conflit pour une souveraineté si étrangement disputée.

Et quand cette affaire de Neuchâtel aura disparu de la scène, l'Europe n'aura pas tout fini : elle aura le lendemain à régler une autre question de souveraineté, ou du moins la question d'une organisation nouvelle pour les principautés danubiennes. Il y a plus d'un an déjà, les plénipotentiaires de l'Europe, réunis pour signer la paix, inscrivaient dans le traité de Paris le

principe de la reconstitution des provinces du Danube, en reconnaissant aux populations roumaines le droit de faire entendre leurs vœux. Cette promesse commence à se réaliser aujourd'hui après une année, et elle se réalise au milieu de toutes les agitations d'une crise électorale. C'est le moment en effet où vont être élus les divans appelés à être les organes des besoins et des intérêts de ces populations. Le combat est déjà commencé, et il se livre, on peut le dire, autour d'une seule idée, celle de la réunion des deux provinces. Si l'on consulte le sentiment intime des populations roumaines, cet instinct de nationalité qui ne trompe pas, il n'est point douteux que la masse du pays est favorable à la fusion des deux provinces. Un comité électoral s'est formé à Jassy; il a publié un programme, et les points les plus saillans de ce programme sont l'union des principautés, la création d'un pouvoir héréditaire, l'établissement d'une seule assemblée générale législative, représentant les intérêts de toute la nation. Partout la même pensée s'est manifestée sous des formes diverses, et il est au moins bien clair que l'opinion favorable à l'union des deux principautés est très puissante; elle a même gagné du terrain dans ces derniers temps. Or c'est justement ce progrès qui a irrité toutes les passions hostiles, intéressées à empêcher l'expression d'un vœu dans ce sens. Le gouvernement lui-même en Moldavie s'est mis à l'œuvre pour diriger les élections selon ses vues. Le dernier caïmacan de la Moldavie, M. Balche, qui est mort il y a quelque temps, était déjà entré dans cette voie; son successeur, M. Vogoridès, marche plus hardiment encore à son but. Toute manifestation favorable à l'union a été interdite; les préfets ont reçu l'ordre de disperser par la force les comités qui s'étaient organisés pour les élections. Les arrestations se sont succédé, des violences ont été exercées contre les personnes les plus paisibles; non-seulement la censure a été rétablie, mais même les journaux qui se sont faits les défenseurs des idées d'union n'ont pu continuer à paraître en se soumettant aux prescriptions de cette censure. Le gouvernement moldave a trouvé du reste le moyen de perfectionner encore ce système de liberté! En même temps qu'il réduit ses adversaires au silence, il répand de son côté des publications, accusant ceux qui ne peuvent lui répondre de ne prêcher l'union que pour introduire le socialisme en Moldavie et remplacer la religion grecque par le catholicisme. Le socialisme a été employé à bien des usages; il lui était réservé encore, à ce qu'il paraît, de se trouver mêlé à l'idée d'une reconstitution nationale des principautés. Que les violences exercées par M. Vogoridès aient pu avoir tout d'abord un certain succès, cela n'a rien de surprenant : il agissait seul dans l'omnipotence de ses caprices; mais aujourd'hui les membres de la commission européenne des principautés sont arrivés sur le Danube. L'envoyé français, M. de Talleyrand, a été reçu avec de vives acclamations à Bucharest. C'est sous les yeux des représentans de l'Europe désormais que les élections vont se faire, et, s'ils ne peuvent encore tout empêcher, ils assureront un peu mieux du moins une liberté qui jusqu'ici a été dans les firmans turcs bien plus que dans la réalité.

Est-il dans les affaires intérieures de la France des incidens de nature à rappeler les regards et à distraire l'attention de ces questions diplomatiques ou du spectacle des autres pays? Non, le corps législatif poursuit ses travaux silencieux, touchant déjà au terme d'une session qui est la dernière de

la législature actuelle, et qui aura été sans doute plus pratiquement utile qu'elle n'a été bruyante. Le grand-duc Constantin, qui débarquait récemment à Toulon et qui a visité nos établissemens maritimes de la Méditerranée, arrive aujourd'hui à Paris; le frère de l'empereur de Russie va trouver les fêtes qui ont accueilli déjà depuis quelques années la reine d'Angleterre, le roi de Sardaigne, le prince de Prusse. En même temps de nouveaux chemins de fer viennent encore d'être inaugurés : il y a quelques jours, c'était celui de Chaumont, hier c'était la voie qui pénètre jusqu'au cœur de la Bretagne, jusqu'à Rennes. Par une sorte de compensation, s'il y a peu de faits d'un caractère politique, il s'élève depuis quelque temps toute sorte de polémiques de journaux. Il y a des polémiques sur les élections prochaines, et ceux qui provoquent ce qu'ils appellent les anciens partis ne voient pas qu'ils veulent trop prouver quelquefois. Il y a aussi des discussions sur les ascensions miraculeuses de saint Cupertin; mais par-dessus tout il y a eu la grande polémique engagée par un journal anglais, le *Times*, ni plus ni moins que sur ce sujet, la décadence de la France. Le *Times* a étudié l'histoire trop réelle de nos révolutions, il a feuilleté notre code civil au chapitre des successions, il a mesuré la taille de nos conscrits, et il reste convaincu que tout s'en va dans notre pays, que la taille même des hommes diminue. Le journal anglais aura probablement oublié, il y a quelques années, de répondre à un livre écrit par un révolutionnaire français sur la décadence de l'Angleterre, et aujourd'hui, les élections le laissant libre d'ailleurs, il aura rédigé sa réponse sous la forme d'un chapitre sur la décadence de la France. Sans doute tout n'est point fait pour rehausser le cœur en certains momens de notre histoire, et il n'y a aucune raison pour nous de n'être pas modestes. Le *Times* ne voit pas cependant qu'il a en face un pays qui a trompé des yeux plus clairvoyans. La France a une merveilleuse ressource : c'est le don de traverser le feu, non sans se brûler, mais sans y rester; c'est cette faculté d'évolution et de changement qu'elle possède plus que tout autre peuple, dont elle abuse souvent, et qui fait que, si elle tombe facilement dans le mal, elle s'en relève aussi aisément. Il y a une différence notable entre l'Angleterre et la France : la première sait tirer parti de tout, même de ses fautes; elle sait se tromper, si elle y a quelque intérêt; la France se trompe avec désintéressement, et tant qu'on ne lui aura pas ôté son esprit, qui est l'explication de sa supériorité et de ses mobilités, on n'en aura pas fini avec elle.

C'est ainsi que dans le mouvement des choses publiques, en dehors de tous les faits officiels, diplomatiques, économiques, administratifs, il s'agite toujours des questions qui touchent aux côtés les plus intimes de l'existence des peuples, et qui replacent en quelque sorte la politique sous la lumière de la philosophie et de l'histoire. De toutes ces questions, qui renaissent de temps à autre, qui passent dans les polémiques, toujours agitées et jamais résolues, l'une des plus sérieuses et des plus délicates peut-être est celle que pose un écrivain consciencieux, M. Dupont-White, dans un livre sur *l'individu et l'état*. L'auteur remue de nouveau ce problème sans l'éclairer d'un jour bien inattendu il est vrai, sans le dégager peut-être assez des obscurités d'une étude abstraite, mais avec talent et avec la sincérité d'un esprit qui cherche la vérité. Sans doute les rapports de l'individu et de l'état ne

sont par eux-mêmes qu'un fait secondaire qui se rattache à des phénomènes supérieurs, qui dépendent entièrement de lois plus générales; mais ces rapports, tels qu'ils sont, tels qu'on les voit chaque jour, ont le singulier avantage de donner la mesure des idées qui règnent, de montrer les tendances d'une société. M. Dupont-White, il nous semble, incline singulièrement vers l'état, en étendant les droits et les limites de son intervention légitime. Ce n'est pas qu'il nie le droit de l'individu, mais il lui donne le rôle subordonné; il le restreint au domaine privé, le plus souvent il voit en lui plutôt un obstacle au progrès qu'un instrument nécessaire de toutes les grandes choses. M. Dupont-White se donne peut-être assez beau jeu, lorsque, traçant le programme de ce qu'il faudrait faire pour donner satisfaction à l'individu de notre temps, il indique la suppression du budget de l'instruction publique, du budget des cultes, du budget des travaux publics, la suppression de la banque, des offices ministériels, du régime protecteur, des hôpitaux, de la loi sur le travail des enfans, de la loi sur les heures de travail, etc. Il n'en faudrait pas tant. L'individu tel que nous le connaissons n'est pas si difficile, et ceux qui réclament pour lui n'ont pas de si grandes prétentions. Ils demandent simplement que l'état reste ce qu'il doit être, le protecteur et le médiateur de tous les intérêts, l'instrument toujours puissant de la défense nationale, le négociateur de toutes les transactions diplomatiques, le garant de la paix publique, en laissant à l'individualité humaine le droit d'intervenir dans toutes les affaires. Il n'y a qu'à regarder notre temps et à voir ses tendances. Quelle est sa direction? Ce ne sont point à coup sûr les droits de l'état qui sont en péril. L'état vit, et quand on le menace, quand on l'ébranle, il se relève tout à coup avec une force nouvelle et plus grande. C'est bien plutôt l'individualité humaine qui s'affaiblit et disparaît dans la confusion, et c'est le sentiment individuel qu'il faudrait réveiller en lui montrant ce qu'il peut, ce qu'il doit, et ce qui lui est permis quand l'homme, en exerçant ses droits, obéit à une loi morale supérieure, qui le stimule et le contient à la fois.

Cependant la littérature qui vit par l'imagination, par toutes les facultés créatrices et poétiques, cette littérature se remue, cherche à attester sa présence par une activité apparente et produit peu réellement. Elle souffre d'un mal invétéré et profond : elle semble s'être séparée du sentiment de la vérité morale, de l'observation fidèle et sincère de la vie humaine. Que lui reste-t-il? Elle en est à l'imitation, ou elle se réfugie dans quelque combinaison dont l'unique originalité consiste à mêler ensemble beaucoup de matérialisme et de vides abstractions qui prennent le nom d'idéal. La littérature romanesque surtout s'agite plus qu'elle ne vit, elle se démène plus qu'elle ne marche; elle reprend, en les exagérant, de vieux sophismes et de vieilles peintures qui ressemblent à des fragmens inédits d'autrefois, et c'est ainsi que dans un moment où l'on ne voit naître ni *André*, ni *Colomba*, la grande nouveauté est *Madame Bovary*, œuvre de M. Gustave Flaubert, écrivain de Rouen, puisqu'il est avéré que nous avons aujourd'hui une école de Rouen, comme nous avons eu une école de Marseille. M. Gustave Flaubert est le romancier de cette école de Rouen dont le poète est M. Bouilhet, auteur de *Melœnis* et de *Madame de Montarcy*. M. Bouilhet imite M. de Musset dans son poème, l'auteur de *Ruy Blas* dans son drame; M. Flaubert imite

M. de Balzac dans son roman, comme il imite M. Théophile Gautier dans quelques autres fragmens qui ont été récemment publiés. L'auteur de *Madame Bovary* appartient, on le voit, à une littérature qui se croit nouvelle, et qui n'a rien de nouveau, hélas! — qui n'est même pas jeune, car la jeunesse, en ne s'inspirant que d'elle-même, a moins d'expérience, moins d'habileté technique, et plus de fraîcheur d'inspiration. M. Gustave Flaubert imite M. de Balzac, disons-nous; il imite du moins tous ses procédés, ses descriptions minutieuses, ses prétentions d'analyse et de dissection, ses néologismes étranges et barbares : il ne peut parvenir à s'assimiler cet art qui a mis parfois un cachet si vigoureux dans les ébauches puissantes ou grossières de l'auteur du *Père Goriot*. Qu'est-ce donc que cette héroïne de la Normandie, *madame Bovary?* C'est encore une femme incomprise de province, qui passe des Ursulines, où elle a fait son éducation, à la ferme de son père, qui prend un petit verre de curaçao avec son prétendu, accepte pour mari un pauvre officier de santé veuf, se donne sur son chemin deux ou trois amans, fait une banqueroute de huit mille francs pour satisfaire ses goûts de luxe, et finit par s'administrer une forte dose d'arsenic qu'elle dérobe chez son ami l'apothicaire Homais, notable de Yonville-l'Abbaye, arrondissement de Neufchatel. Les perplexités d'un pauvre médecin vulgaire et obtus, la suffisance de l'apothicaire voltairien, un étudiant en notariat, un jeune fermier dégrossi homme à bonnes fortunes, les petitesses de la vie de province, c'est là le monde où l'auteur a placé la figure resplendissante de son héroïne.

Pour une personne d'un tempérament si idéal, c'est vraiment du malheur de ne rencontrer qu'un étudiant en notariat pressé d'acheter une étude et de se ranger, ou un jeune et robuste fermier gâté par ses succès auprès des Danaé du théâtre de Rouen. Pour une femme qui s'est si bien accoutumée dans la ferme de son père à goûter toutes les somptuosités de la vie la plus raffinée, il est cruel, on n'en peut disconvenir, de rester en route faute de huit mille francs. L'aventure est peu poétique; elle prouve de plus ce qu'il y a de danger pour une femme de province à faire des dettes et à poursuivre un peu trop ardemment l'idéal par la commodité de l'*Hirondelle,* voiture qui fait le service de Yonville-l'Abbaye à Rouen. On finit par l'arsenic, et c'est ce qui a fait sans doute que la justice, qui avait évoqué ce roman devant elle pour certains détails un peu libres, a fini par lui donner bien heureusement l'absolution légale pour le renvoyer devant son vrai juge, qui est le bon goût. Ce n'est pas, il faut bien le remarquer, que *Madame Bovary* soit un ouvrage où il n'y ait point de talent; seulement dans ce talent il y a jusqu'ici plus d'imitation et de recherche que d'originalité. L'auteur a un certain don d'observation vigoureuse et âcre; mais il saisit les objets pour ainsi dire par l'extérieur sans pénétrer jusqu'aux profondeurs de la vie morale. Il croit tracer des caractères, il fait des caricatures; il croit décrire des scènes vraies et passionnées, ces scènes ne sont qu'étranges ou sensuelles. Par une bizarrerie de plus qui ne saurait surprendre, ce roman contient évidemment une idée, une pensée sociale, bien que cette pensée ne soit point facile à démêler, et l'auteur, sous forme de compliment, dit à l'avocat qui l'a défendu, à M. Senart, que par sa magnifique plaidoirie il a donné à l'œuvre *une autorité imprévue.* Que la parole de M. Senart ait donné une autorité imprévue à *Madame Bovary,* il est inutile de le rechercher; il resterait à savoir si

Madame Bovary peut rendre le même service à la parole de M. Senart.

Quel est d'ailleurs aujourd'hui le roman, la nouvelle, le conte où n'apparaisse point l'idée sociale et régénératrice ? C'est le propre de cette littérature à laquelle se rattache, il nous semble, M. Gustave Flaubert. Cette littérature prend aisément le ton apocalyptique, elle fait de ses personnages des prédications vivantes de démocratie humanitaire. Dans une collection de petits récits qui s'appelle *les Six Aventures,* M. Maxime Ducamp va jusqu'en Nubie pour révéler la grande idée, et c'est à propos de l'histoire d'une Nubienne vendue à un pacha qu'il s'arrête tout à coup pour parler de l'état stupide d'infériorité où les femmes sont tenues encore en France « par une législation brutalement incomplète, qui, grâce à la puissante impulsion donnée par les apôtres d'une doctrine basée sur des principes éternels, ne tardera pas à disparaître. » L'idée, le monde nouveau, l'émancipation universelle! c'est là aussi le sujet de *la Païenne* de M. Laurent Pichat. Le vieux monde est assez maltraité dans ce conte; il est représenté par divers personnages qui parcourent toute l'échelle du ridicule, depuis le pair de France, qui est sans doute aujourd'hui sénateur, jusqu'au savant officiel, qui est toujours de l'Académie. Le monde nouveau! il a pour représentant un jeune écolier imberbe de dix-huit ans, Daniel d'Espouilly, qui parle fièrement de la démocratie à son père et à sa mère, et qui, cela dit, part pour l'Amérique, où il trouve la bien-aimée de ses rêves dans la fille d'un instituteur français que ses disgrâces ont poussé en Californie. Le monde nouveau est aussi quelque peu représenté par un certain Louis Beaudoin, un autre exilé volontaire en Amérique, qui s'est lié d'amitié avec l'héroïque Daniel, et qui, revenant en France, est chargé par son ami de préparer sa famille à son mariage. Or savez-vous ce que fait cet étrange chargé de pouvoirs? Il noue tout simplement une intrigue d'amour avec la propre mère de son ami, Mme Suzanne d'Espouilly, qui a eu, il est vrai, bien d'autres aventures, mais qui rachète son passé par une passion dégagée cette fois de tout préjugé. Il faut voir comment Louis Beaudoin prend possession en souverain de cet intérieur de Suzanne d'Espouilly, et fait maison nette de tous ces savans d'autrefois, de tous ces oisifs de salon! Il faut voir aussi comment Daniel, revenant d'Amérique plus vite que ne l'auraient voulu les deux amans, afin de faire autoriser son mariage, humilie cette vieille société en l'invitant à la cérémonie de ses noces! Ce sont de jolis personnages, qui n'ont qu'un malheur, celui de ne pas vivre, et d'être, pour tout dire, des caricatures précieuses. Hélas! le vieux monde, comme on l'appelle, a ses faiblesses, ses ridicules, ses vices, si l'on veut; le monde qui nous est promis, s'il est tel qu'on le peint, est-il donc si merveilleux? A-t-il le droit de reprocher à l'autre ses laideurs morales? Le monde qu'on nous décrit a tous les vices et même les ridicules du vieux monde, et il a les siens propres. Une chose doit frapper dans beaucoup de ces peintures, qui ont la prétention de révéler l'idéal des sociétés nouvelles. Autrefois les héros et les héroïnes de romans qui se livraient à leurs passions, à leurs sens, ne prenaient pas tant de peine pour déguiser une liaison; ils étaient licencieux souvent, ils n'étaient pas trop guindés. Depuis que le monde nouveau est annoncé, tout change. Mme Bovary a des soifs de félicité et d'ivresse; Mme Suzanne d'Espouilly s'initie aux idées de l'avenir en allant avec son amant sous les ombrages de Versailles; elle épure sa vie par cet

amour suprême qui lui fait entrevoir les destinées futures de l'humanité. Il n'y a point certainement ici moins de matérialisme; c'est un matérialisme plus âcre, plus ardent, plein d'ambition et de prétentions à l'idéal, et le plus grand malheur est de voir souvent un certain art, des dons faciles prodigués dans ces peintures puériles ou bizarres; c'est de voir des esprits croire qu'ils vont trouver la nouveauté dans les débris de toutes les vieilles inspirations, lorsqu'en suivant une direction meilleure, par un travail plus sévère, avec un sentiment plus élevé et plus juste de la vérité et de la vie, ils pourraient à leur tour contribuer à charmer, à éclairer et à épurer l'intelligence des hommes lassés de sophismes.

L'intelligence, de quelque nom particulier qu'on la nomme, qu'elle s'appelle le goût en littérature ou l'opinion en politique, joue un rôle singulièrement actif dans notre siècle. L'opinion publique en effet, ce n'est point autre chose que l'intelligence s'appliquant à suivre les intérêts contemporains et intervenant partout, comme on l'a vu déjà dans la question de Neuchâtel. C'est l'opinion allemande, ou, si l'on veut, c'est la passion allemande qui a déterminé la politique suivie dans ces derniers temps par l'Autriche et la Prusse vis-à-vis du Danemark; c'est aussi l'opinion européenne qui a peut-être fini par retenir un peu cette politique, au moment où elle semblait tout près de s'engager dans une voie scabreuse. Les affaires de Danemark touchent aujourd'hui à un point où une solution doit nécessairement sortir de la situation même qui vient de se produire. Deux faits caractérisent cette situation, ainsi que nous le disions l'autre jour : les cabinets de Vienne et de Berlin, répondant aux dernières notes du Danemark, ont renouvelé récemment leurs représentations diplomatiques, en modifiant un peu toutefois l'objet de ces représentations, et en même temps une crise ministérielle éclatait à Copenhague. On sait où en était resté ce démêlé entre les deux puissances allemandes et le gouvernement danois. Si la Prusse et l'Autriche avaient maintenu l'intégrité de leurs réclamations primitives, en menaçant, au cas d'un refus du Danemark, de faire intervenir la diète de Francfort, rien ne pouvait empêcher la question de prendre un degré nouveau d'importance, de devenir en un mot européenne. Pour qu'il en fût ainsi, la France et l'Angleterre n'avaient nullement à se livrer à des manifestations diplomatiques et à publier leur opinion; elles n'avaient, si elles ont été interrogées, qu'à constater un fait qui découlait de la nature même des choses, puisque l'indépendance et l'intégrité de la monarchie danoise ont été l'objet d'une garantie européenne. Les cabinets de Vienne et de Berlin l'ont bien senti, et la diplomatie allemande a imaginé une combinaison ingénieuse qui consiste à réclamer pour les duchés un droit de consultation, non plus sur l'organisation générale de la monarchie, mais seulement sur leur propre constitution provinciale. Ainsi on évitait de laisser la question prendre un caractère européen. Telle est la proposition que les cabinets de Berlin et de Vienne ont fait parvenir au gouvernement du Danemark, en lui laissant un délai de quelques jours pour apprécier la valeur de cette transaction. C'est dans l'intervalle que la crise ministérielle a éclaté à Copenhague.

Quel rapport y avait-il entre ces deux faits? Il y a eu coïncidence, simultanéité, plutôt que corrélation directe et intime. La vraie cause de la crise ministérielle a été la position particulière que M. de Scheele, ministre des

relations extérieures et des affaires du Holstein, s'était faite dans le cabinet danois. M. de Scheele est un homme capable, mais qui s'est créé des inimitiés nombreuses et dans le Holstein et dans le reste du Danemark par une politique acerbe, par une ambition de prépondérance personnelle. Sa force venait des appuis qu'il avait su se ménager dans l'entourage le plus intime du roi. Des divisions existaient depuis longtemps déjà entre M. de Scheele et ses collègues; elles produisaient même, il y a quelques mois, une première crise qui se terminait par une espèce de compromis. La paix cependant était peu sincère; malgré tout, les dissidences ont persisté : elles se sont réveillées plus particulièrement, dit-on, à l'occasion d'une circulaire récente sur le scandinavisme, que M. de Scheele avait cru devoir expédier sans consulter ses collègues, et qui n'a point laissé d'irriter le gouvernement suédois. Le fait a d'autant plus surpris, que l'an dernier encore le ministre des affaires étrangères de Copenhague ne négligeait rien pour se maintenir dans les bonnes grâces de la famille royale de Suède. Dans cette circonstance même, on a vu un témoignage de plus de cette politique entièrement personnelle que prétendait suivre M. de Scheele, tantôt cherchant à plaire à la Suède, tantôt se rapprochant de M. de Manteuffel au sujet des affaires du Holstein, tantôt enfin s'efforçant de gagner la faveur de la Russie, comme le laisserait croire sa dernière circulaire sur le scandinavisme. Cela a suffi pour déterminer une crise qui par elle-même n'avait rien d'imprévu.

Dès que le ministère a eu donné sa démission, M. de Scheele s'est mis à l'œuvre pour former un nouveau cabinet; il s'est adressé à des hommes anciens, à des hommes nouveaux; il n'a éprouvé que des refus. Le roi, mécontent de ne pouvoir garder son ministre de prédilection, n'a pas voulu non plus tout d'abord maintenir les autres membres du cabinet; il a fait appel à M. Bluhme, à M. de Tillisch, qui ont successivement décliné la mission qui leur était offerte. Enfin, au bout de huit jours, la démission de M. de Scheele a été acceptée, et des deux ministères qu'il exerçait, l'un, celui des affaires étrangères, a été confié provisoirement au ministre de la marine, tandis que le ministre de la guerre était chargé des affaires du Holstein. Tout n'était pas fini encore cependant. Le président du conseil ministre des finances, M. Andræ, a reçu la mission de compléter le cabinet, et sur son refus c'est au ministre des culte, M. Hall, que ce soin est échu. D'un autre côté, M. de Bulow, qui a rempli une mission diplomatique extraordinaire à Vienne et à Berlin, a été appelé à Copenhague. C'est, comme on voit, un travail qui n'est pas sans difficultés. Au reste, malgré les interpellations qui leur ont été adressées dans le Rigsraad, les ministres se sont retranchés dans un silence absolu sur la cause de cette crise. Dans tous les cas, il résultait de cet incident une première conséquence : c'est que le Danemark, faute d'un gouvernement, ne pouvait répondre, dans le délai voulu, aux propositions de l'Autriche et de la Prusse. Les deux puissances allemandes ne sauraient évidemment se refuser à attendre la reconstitution d'un cabinet à Copenhague. Maintenant, quand le ministère sera reconstitué, quelle sera sa politique? quel accueil fera-t-il aux communications de l'Autriche et de la Prusse? Tous les intérêts légitimes, toutes les opinions sensées appellent justement cette transaction, que redoute le parti aristocratique, et qui peut ôter à cette question ce qu'elle a de plus actuellement périlleux.

L'Espagne, après bien des traverses, arrive enfin au moment où sa situation redevient complètement régulière : c'est aujourd'hui même que les chambres s'ouvrent à Madrid. Avant d'arriver à cet instant de l'ouverture des cortès, l'Espagne encore une fois s'est trouvée cependant, il y a peu de jours, en présence d'une conspiration carliste dont le gouvernement a saisi tous les fils. Des arrestations ont été opérées à Madrid et dans les provinces. Il y a un an, il y avait au-delà des Pyrénées des conspirations démagogiques; il y a aujourd'hui des conspirations carlistes : ce sont les excès opposés de situations fort différentes. Ce nuage écarté, il ne reste qu'un événement d'un intérêt supérieur, l'ouverture des chambres. Ce n'est point la reine, en ce moment retenue par un état de grossesse, qui doit ouvrir personnellement les cortès; elle doit être remplacée par le président du conseil. Le discours royal ne conserve pas moins toute son importance; il est conçu, à ce qu'il paraît, de façon à résumer les traits principaux de la situation de l'Espagne. Dans les affaires extérieures, il y a plusieurs faits : la cour de Madrid a repris ses rapports avec Rome; les relations avec la Russie, interrompues depuis vingt-cinq ans, ont été renouées; des difficultés ont surgi avec le Mexique à la suite des assassinats commis sur des Espagnols, mais ces difficultés mêmes semblent approcher d'un dénoûment pacifique, et l'Espagne est la première intéressée à ce résultat, ne fût-ce que pour empêcher les États-Unis de se mêler d'une querelle dont ils profiteraient assurément. Au point de vue intérieur, le discours de la reine annonce la proposition prochaine de diverses réformes d'un ordre tout politique et constitutionnel. Or quel sera l'objet et quelles seront les limites de ces réformes? Des modifications seraient introduites dans le règlement intérieur de la chambre des députés, de façon à restreindre le droit d'interpellation et à diminuer le nombre des discussions inutiles. La principale réforme concernerait le sénat, où une part serait faite à l'élément héréditaire. Les sénateurs héréditaires seraient choisis parmi les grands d'Espagne jouissant d'un revenu territorial de cent mille francs. La dignité et le revenu, constitué en majorat, passeraient à l'aîné de la famille lors de la mort du titulaire. On a tant parlé de ces réformes au-delà des Pyrénées, qu'elles ne causent point maintenant une grande émotion. L'important est aujourd'hui dans les discussions qui s'élèveront au sein des chambres et dans les rapports qui vont s'établir entre le gouvernement et les partis.

Dans les anxiétés si nombreuses et si variées de la vie présente, l'Espagne a conservé un sentiment qui est toujours une force pour une nation : elle aime son passé. Il y a mieux, comme ses révolutions intérieures n'ont jamais eu le caractère d'une rupture violente et radicale avec tout ce qui a existé autrefois, elle se sent encore pour ainsi dire vivre dans ce passé, auquel elle se rattache par mille liens intimes. Ce n'est pas le sentiment d'un parti, c'est un sentiment universel et national. L'Espagne aime qu'on lui rappelle certains noms, certaines périodes de son existence. Un habile et sérieux écrivain, M. Antonio Ferrer del Rio, n'a fait que répondre à cet instinct profond dans une récente et remarquable *Histoire du règne de Charles III.* Ce règne, commencé vers le milieu du dernier siècle, a duré jusqu'à la veille de la révolution française. Le nom même de Charles III résume toute une époque, et il est resté populaire au-delà des Pyrénées. Dans les souvenirs

du peuple espagnol, il vient après celui d'Isabelle la Catholique, et les esprits éclairés le mettent au même rang. Cela s'explique aisément. Le nom de la première Isabelle se lie à la plus belle époque de l'histoire de l'Espagne, à cet instant merveilleux où le génie espagnol était dans son épanouissement et prenait en quelque sorte possession de lui-même. Deux siècles plus tard, Charles III préside à une renaissance dont le point de départ est la révolution dynastique qui mettait la maison de Bourbon à la place de la maison d'Autriche. C'est de là en effet, c'est du traité d'Utrecht et de l'avénement définitif de la maison de Bourbon que date l'ère nouvelle pour la Péninsule, et c'est ce que M. Ferrer del Rio met en relief en décrivant avec éloquence la détresse profonde où les derniers rois autrichiens, ces pâles héritiers de Charles-Quint, avaient laissé le pays.

Le XVIIIe siècle a eu en Espagne un caractère particulier qui ressort des récits mêmes de l'historien nouveau. Ce n'est point, comme en France, un siècle de grand mouvement philosophique, mais en même temps violent, irréligieux et dissolu; c'est un siècle de grand travail intérieur, supérieurement décrit par l'auteur de l'*Histoire du règne de Charles III*. On ne connaît guère ce XVIIIe siècle espagnol que par quelques faits saillans, comme l'expulsion des jésuites, le pacte de famille, la guerre contre l'Angleterre. Il est bien moins connu par ce côté de rénovation pratique, par ce retour graduel de la vie accompli à l'aide de tout un ensemble de réformes dans la législation civile, dans les finances, dans l'administration économique. Politiquement, l'Espagne restait la même, elle ne cessait pas d'être une monarchie absolue; matériellement, comme puissance, elle se relevait, elle se faisait compter en Europe. Dans ce mouvement de renaissance, si on l'approfondissait, on verrait figurer tout un groupe d'hommes éminens, Aranda, Campomanès, La Ensenada, Florida-Blanca, Jovellanos. Au milieu de ces hommes apparaît Charles III. Ce n'était pas un grand roi, si l'on veut, dans le sens ordinairement attaché à ce mot; c'était un roi éclairé, homme de bien, qui, en étant pieux, ne craignait pas de toucher aux abus de l'église, et qui, en tenant fort à son pouvoir, aimait les réformes. Qu'a-t-il donc manqué à ce mouvement? Il lui a manqué de durer, d'être continué par le successeur de Charles III, le faible Charles IV, et c'est ce qui donne à ce règne, dont M. Ferrer del Rio s'est fait l'historien, l'intérêt d'une œuvre trop tôt interrompue. L'Espagne souffre peut-être encore de cette interruption d'un travail qui l'eût bien plus sûrement conduite à ses transformations contemporaines, et voilà comment le présent se lie toujours au passé dans l'histoire d'un pays.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Pendant que les concerts et les soirées plus ou moins musicales se multiplient d'une manière effrayante pour la sécurité publique, les théâtres lyriques s'endorment, ou ne donnent que de rares occasions de parler de leurs faits et gestes; mais, contrairement au proverbe qui dit que le silence de l'histoire est une marque de félicité pour les peuples dont elle ne s'occupe pas, les théâtres lyriques, pour ne pas trop faire parler d'eux, n'en sont ni

plus heureux ni plus florissans. L'Opéra surtout est dans un état fâcheux; rien ne s'y fait qui soit digne de mémoire. — Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé? — Par la faute des nombreux chimistes et physiciens qu'on a consultés. Si votre fille est devenue muette, prenez-vous-en aux médecins qui l'ont soignée. Trop de gens se mêlent de guérir l'Opéra; il n'y a plus de responsabilité, partant plus d'initiative. La parole est à des discoureurs de bas étage, dont la plume n'a jamais eu d'autre valeur que celle d'intimider les honnêtes gens. C'est peut-être à des importunités plus ou moins intéressées qu'on doit la traduction du *Trouvère* sur la scène de l'Opéra, et il n'a sans doute pas dépendu de ces mêmes conseillers que le premier théâtre lyrique du monde ne devînt une sorte de nécropole de tous les ouvrages de M. Verdi. Cependant, pour dédommager un peu le public de l'ennui que lui ont fait éprouver les cloches et les enclumes du compositeur lombard, l'Opéra s'est enrichi d'un mauvais ballet de plus, *Marco Spada*. C'est le sujet de l'opéra-comique de MM. Scribe et Auber transporté tel quel d'un théâtre à l'autre avec les mêmes péripéties et le même dénoûment. L'invention n'a point paru trop heureuse, et M. Auber, qui aurait pu et qui aurait dû s'épargner la peine de broder sur ce canevas de charmans souvenirs, en a éprouvé une fatigue qui n'est que trop sensible. Le seul attrait qu'offre *Marco Spada* est la lutte inégale de deux *ballerine* italiennes, la Rosati et la Ferraris. La Rosati est surtout une mime excellente, dont la physionomie expressive et le geste plein d'élégance sont les qualités principales. Pourquoi donc l'avoir mise en présence d'une rivale qui brille par d'autres avantages, tels que la vigueur d'un jarret d'acier et la prestidigation de ses pieds incomparables, qui semblent à peine effleurer la terre qui les porte? Ce duel entre deux talens de nature différente, dont on n'a pas su ménager les propriétés respectives, n'est pas toujours agréable à voir. Pour accompagner ce malencontreux ballet de *Marco Spada*, l'Opéra a fait l'effort d'accoucher d'un petit ouvrage en un acte dont le héros est *François Villon*, qui sut le premier,

. . . . . dans les siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Rien n'est plus difficile que de concevoir une fable qui, en un si court espace de temps, puisse offrir quelque intérêt sur la scène de l'Opéra. On ne peut ni dessiner un caractère, ni développer une passion. Les plus habiles y sont ceux qui, franchissant rapidement les épisodes intermédiaires, s'arrêtent à une ou deux situations importantes auxquelles le musicien puisse se prendre et donner un relief suffisant. Le *libretto* de *François Villon*, qui est le fruit d'une muse pédestre, nous voulons dire de M. Got, de la Comédie-Française, est après tout estimable, et ce n'est pas la faute du poète si l'accueil qu'on a fait à ce lever de rideau n'a pas été plus chaleureux. La musique de *François Villon* est la première œuvre dramatique de M. Edmond Membré, compositeur peu connu du public, et dont la renommée discrète s'est épanouie doucement dans quelques salons de bonne compagnie. M. Roger, de l'Opéra, toujours empressé à venir en aide aux jeunes musiciens qui aspirent à la lumière, a pris sous sa protection plusieurs compositions légères de M. Membré, telles que *Page, écuyer et capitaine*, qu'il a chantées dans le monde et dans les concerts avec succès. Appuyé et prôné

ainsi par un virtuose de mérite, M. Membré a vu se lever devant lui bien des obstacles, et a pu pénétrer jusqu'au grand sanctuaire de l'Opéra, dont les portes ne devraient s'ouvrir qu'à des compositeurs éprouvés. On assure même que M. Membré nourrissait l'espoir de débuter sur ce grand théâtre par un ouvrage en cinq actes qu'il a composé dans la solitude, et dont il a fait entendre dans les salons les morceaux importans. Pourquoi M. Membré n'a-t-il pas tenu ferme à ses prétentions un peu ambitieuses? Puisqu'il était décidé à jouer le tout pour le tout, il eût mieux valu se présenter avec un ouvrage en cinq actes et tomber avec fracas que de venir se brûler les ailes au grand lustre de l'Opéra en bourdonnant quelques chansonnettes. M. Membré aurait mieux agi encore en refusant une faveur aussi dangereuse et en allant s'essayer la main sur une scène moins importante. M. Membré est le troisième ou quatrième exemple de la fragilité des réputations d'atelier et de l'impuissance des coteries pour constituer une réputation durable. Que j'en ai vu mourir de jeunes compositeurs... que les applaudissemens préventifs des amis ont étouffés avant l'heure de la moisson! Cependant il serait injuste de méconnaître le talent réel de M. Membré et quelques morceaux bien venus qu'on trouve dans *François Villon*. Nous avons remarqué ce passage de l'air que chante le poète amoureux :

> Un bracelet, c'est tout. Pourtant, pauvre rêveur,
> Je l'ai conservé là, ce mystérieux gage;

celui de la bohémienne Aïka :

> Des chagrins... elle en eut, ma mère,

et plusieurs autres chœurs pleins d'allégresse. Ce n'est donc pas une certaine habileté ni d'heureuses inspirations qui manquent à M. Membré, mais un peu de variété dans les idées et l'habitude de s'entendre. M. Obin fait assez bien valoir le personnage du poète gaulois, dont il est chargé.

Le théâtre de l'Opéra-Comique, n'étant pas très heureux avec les compositeurs vivans, est obligé de s'adresser à ceux qui sont morts et enterrés depuis longtemps. Aussi a-t-on repris, il y a quelques jours, un opéra de bonne humeur, *Joconde*, que le public a revu avec d'autant plus de plaisir qu'on ne le gâte pas souvent par de telles friandises musicales. *Joconde* est l'heureux fruit d'un hymen fécond entre Étienne, de spirituelle mémoire, et Nicolo, compositeur aimable et facile. Né à l'île de Malte en 1775, Isouard, qui s'est fait connaître sous le nom de Nicolo, eut à surmonter beaucoup d'obstacles avant de pouvoir entrer dans la carrière où il s'est illustré. Il vint à Paris au commencement de ce siècle, après avoir longtemps habité l'Italie, et particulièrement la ville de Naples, où il connut le vieux Guglielmi, qui lui donna des conseils, ainsi que d'autres maîtres de l'école napolitaine, alors défaillante. Nicolo se produisit sur le théâtre de l'Opéra-Comique par un petit ouvrage, *le Tonnelier*, qui n'eut aucun succès; puis il écrivit successivement *Michel-Ange*, *le Médecin turc*, *l'Intrigue aux fenêtres*, et vingt opéras faciles, parmi lesquels nous citerons *les Rendez-vous bourgeois*, joyeuseté carnavalesque qui n'a pas quitté le répertoire, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*, *Joconde*, et *la Lampe merveilleuse* au Grand-Opéra. Nicolo est mort à Paris le 23 mars 1818. *Joconde* est de l'année 1814. Martin y chantait le rôle

de Joconde et Mme Boulanger celui d'Édile. La pièce, bâtie sur le conte bien connu de La Fontaine, est fort amusante, et les pointes grivoises dont le texte est parsemé s'y trouvent suffisamment gazées pour n'effaroucher que les imbéciles. La musique de Nicolo est très agréable, facile, mélodique et toujours en situation. Presque tous les morceaux de la partition de *Joconde* sont devenus populaires. Qui ne connaît le grand air descriptif du premier acte : *J'ai longtemps parcouru le monde,* où l'on remarque un léger ressouvenir de l'air de Leporello : *Madamina, il cattalogo è questo;* les jolis couplets chantés tour à tour par Joconde et la malicieuse Édile :

Dans son amoureux délire,
Un berger jeune et discret;

la charmante chansonnette du second acte : *Parmi les filles du canton;* la belle romance de Joconde : *Dans un délire extrême,* et le quatuor :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle?

Dans le groupe de musiciens qui appartiennent à l'école française depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à l'avénement de Rossini, Nicolo occupe un rang fort distingué entre Berton et Boïeldieu, dont il fut l'émule et le rival jaloux. Si Boïeldieu n'eût fait en 1825 *la Dame Blanche,* où l'influence du génie de Rossini est déjà visible, l'histoire pourrait hésiter entre l'auteur du *Chaperon Rouge,* de *la Fête du Village voisin,* de *Ma Tante Aurore,* du *Nouveau Seigneur de Village,* du *Calife de Bagdad,* et celui de *Joconde,* de *Jeannot et Colin,* de *Lully et Quinault.* Tous deux avaient plus d'instinct que de savoir, plus de grâce, d'esprit et de sentiment, que de force et de passion. Dans l'œuvre de Boïeldieu avant *la Dame Blanche,* comme dans celui de Nicolo, on trouve la finesse, la grâce, le bon sens dramatique, qui sont les propriétés de la nation française, mêlées à une forte dose de mélodie et d'imitation de l'école italienne. L'influence de Cimarosa, de Guglielmi et de Paesiello est aussi sensible dans les opéras de Boïeldieu, de Nicolo et de Berton, que celle de Pergolèse dans les charmans chefs-d'œuvre de Monsigny et de Grétry. La France et l'Italie, qui sont les deux filles aînées de la race latine et celles qui ressemblent le plus à l'*alma parens,* n'ont jamais cessé de s'entendre et de mêler leurs eaux comme deux fleuves qui se croisent. Si Brunetto Latini se vantait déjà au XIIIe siècle d'écrire dans la langue française, parce qu'elle était la plus répandue en Europe, si Boccace et l'Arioste ont pris aux poètes et aux conteurs de la France la substance de leur double épopée, si Palestrina enfin est sorti de l'école du contre-pointiste français Goudimel, l'Italie a bien payé depuis à la France sa dette de reconnaissance en fécondant le génie un peu timoré de la race gauloise par les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Michel-Ange, des Léonard, des Titien, et enfin de Rossini, le dernier géant qu'ait produit cette terre de promission.

Joconde est monté avec soin. Mlle Lefebvre chante et joue avec esprit le rôle de la petite paysanne. M. Mocker est toujours un comédien charmant sous le costume du comte Robert, et M. Faure chante le rôle important et si difficile de Joconde avec un véritable talent. Qu'il y prenne garde toutefois : sa voix, d'un timbre *caverneux,* commence à *vibrotter* d'une manière dés-

agréable, et il se pourrait que M. Faure, qui est dans la fleur de ses ans, survécût au virtuose.

Le Théâtre-Lyrique fait toujours merveille. *La Reine Topaze* et *Oberon* remplissent chaque soir la salle et la caisse de la direction. Les recettes du chef-d'œuvre de Weber l'emportent même sur celles que produit l'agréable partition de M. Massé, malgré le concours et la bravoure de Mme Carvalho. On ne se lasse pas d'entendre cette musique, qui semble venir d'un monde enchanté où ne pénètrent que les artistes divinement inspirés. Mme Meillet a remplacé Mme Rossi-Caccia dans le rôle si important de Rezia. Mme Meillet s'acquitte avec zèle et souvent avec bonheur d'une tâche qui exigerait une voix et une cantatrice comme Mme Malibran.

Qu'on ne dise pas de mal du théâtre lilliputien où règne et gouverne M. Offenbach : il rend des services réels à l'art de Duni et de Gavaux, puisqu'il accueille les inconnus et qu'il leur permet de glisser sur l'herbette de ses prés, où l'on peut tomber sans risquer de se casser le cou. Aussi les petites partitions s'y succèdent-elles comme des ombres chinoises. *Le Docteur Miracle*, qui a tant fait parler de lui et qui a été couronné par des membres de l'Institut, ne méritait pas, ce nous semble, une telle apothéose. La pièce est au moins très médiocre, et des deux partitions qui ont été composées sur un texte suranné, celle de M. Bizet nous paraît la mieux venue. Si le temps, qui a ruiné tant de grands empires, emporte un jour le royaume d'Yvetot fondé par M. Offenbach, les mauvais *libretti* en seront la cause. Ce serait pourtant dommage, car nous avons distingué aux Bouffes-Parisiens une jeune personne, Mlle Aurélie Marchal, dont la grâce, la voix fraîche et les bonnes manières nous semblent dignes d'un meilleur sort.

Les anciens élèves d'Alexandre Choron se sont réunis cette année, comme les années précédentes, en un banquet fraternel où ils ont ravivé le souvenir de leur illustre maître. Une grand'messe en musique de la composition de M. Nicou-Choron, artiste d'un vrai mérite et gendre du fondateur de l'école célèbre de *musique classique et religieuse*, a été exécutée dans l'église de la Madeleine, au milieu d'une foule compacte de fidèles empressés. Cette messe, d'un très beau style, a été exécutée par deux cents instrumentistes et chanteurs sous la direction de M. Dietsch, maître de chapelle. M. Duprez a dit un motet de Cherubini avec cette profondeur de sentiment et cette phrase ample et pleine d'horizon dont il garde le secret. Sa digne fille, Mme Van den Heuvel, a chanté un *O salutaris* de M. Nicou-Choron qui a ému la nombreuse assemblée qui l'écoutait. La cérémonie a été digne de l'homme vénérable dont je m'honore d'avoir été le disciple. P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

MATTHESON ET SON TEMPS.

Theoretiker von Zopf und Schwerdt. Mattheson und seine Zeit, von W. H. Riehl, Stuttgart.

Étant dans le Hanovre il y a quelques années, j'en visitais les musées et les bibliothèques, à la recherche des moindres traces de cette étrange famille

des Kœnigsmark, dont l'histoire, ou, si on l'aime mieux, le roman, me passionnait beaucoup à cette époque. Ce fut en paperassant dans les archives de la petite ville de Wolfenbüttel, et en quelque sorte à la cour du duc Antoine-Ulric de Brunswick, l'un des princes allemands du XVIIe siècle qui s'entendait le mieux à tourner un madrigal français, que je fis connaissance d'une grave et plaisante figure de diplomate et de musicien, — Mattheson. Si, au lieu de s'escrimer pendant quarante ans comme il l'a fait sur l'histoire et la théorie de la musique, l'auteur du *Parfait Maître de Chapelle* eût écrit sur la poésie et les beaux-arts, il aurait peut-être sa place marquée entre Winckelmann et Lessing. Il a appliqué à la musique les grandes facultés de son esprit éminemment initiateur; il a, par une admirable divination des besoins nouveaux, essayé de rattacher au mouvement général des idées un art jusque-là retenu dans les étroites bornes du métier. Et pourtant, si l'on excepte quelques rares savans, tout le monde l'ignore; l'Allemagne, si verbeuse d'ordinaire à l'endroit de ses lettrés et de ses artistes, se tait obstinément sur celui-là. Je me trompe, il existe sur Mattheson (et c'est là tout) quelques pages excellentes de M. Riehl, l'homme le plus épris de curiosités musicales qui se rencontre en ce moment de l'autre côté du Rhin.

Cependant cette individualité si profondément oubliée de nos jours exerça une influence des plus vivaces et des plus remuantes sur son temps, lequel était celui des Haendel et des Bach, celui d'où les Gluck et les Mozart allaient sortir. D'ailleurs il s'en fallait que Mattheson fût seul; les agitateurs de cette espèce ne procèdent point isolément, ils viennent quand l'heure les commande et s'appellent légion. Le croirait-on? A une époque où la production littéraire n'atteignait pas la dixième partie de ce qu'elle est à présent, il se publiait en fait de littérature musicale deux fois autant d'ouvrages que nous en voyons aujourd'hui. Dans cette fulminante polémique qui préparait les voies de l'avenir, Mattheson ne pouvait figurer qu'au premier rang. On le voit dirigeant les uns, combattant les autres, et montrant toujours par quelque endroit, dans ses plus brutales sorties, la puissance et l'élévation de sa nature. C'est ainsi que nous l'entendons, à une époque où les notions les plus frivoles avaient cours, en présence de l'école littéraire de Gottsched et du ridicule engouement où l'on vivait de notre poésie classique, prêcher l'étude de l'histoire nationale et le retour aux grandes origines de l'art. Ceux qui prétendent que la musique n'est qu'un simple amusement des sens, il les renvoie aux Grecs, à la plastique des anciens; il intitule un de ses principaux ouvrages *le Patriote musical,* et parle de la mission politique et religieuse de l'art en termes où l'homme d'état se trahit presque. N'en est-ce point assez pour inspirer le désir d'aborder de plus près cette physionomie et de voir en même temps se grouper autour d'elle diverses figures de l'époque?

Dès le berceau, Mattheson fut un enfant prodige, autant vaut dire un enfant gâté; à neuf ans, s'il faut en croire M. Riehl, il enseignait en public, et c'était à qui dans la ville prendrait des leçons du petit drôle. Ainsi, dès sa première jeunesse, se développe chez lui ce besoin de spéculer sur le paraître, cet amour de l'effet, qui caractérise entre toutes la société de ce siècle, fâcheux travers dont il ne sut jamais trop se défaire, et qui du reste ne devait lui porter qu'un assez mince préjudice en des temps où l'on passait très volontiers condamnation sur la moralité d'un homme, pourvu que

cet homme eût bonne mine et grand air, qu'il eût la jambe leste, l'œil vif, la perruque bien poudrée, et qu'il sût galamment manier une épée. Le vice en talons rouges, la corruption en habit brodé, beaucoup d'élégance, infiniment d'aplomb, de la bravoure et de l'esprit argent comptant, de la dignité même parfois, voilà Mattheson. Chez lui, le grand seigneur et l'aventurier se coudoient; il y a de l'homme de génie et de l'enfant perdu. Pour savant, il l'était autant qu'on peut l'être et versé à fond dans le répertoire universel des connaissances humaines : un véritable cerveau encyclopédique, Léonard de Vinci doublé de Cagliostro. Virtuose, maître de chapelle, diplomate, organiste, jurisconsulte, courtisan, il avait épuisé l'érudition, pratiqué tous les arts, exercé tous les métiers. Qui l'eût pris en défaut sur les langues modernes eût été bien habile, et quant à l'antiquité grecque et latine, il en possédait l'*alpha* et l'*oméga*. Parlerai-je de ses connaissances musicales lorsque chacun sait qu'il fut le théoricien le plus habile de son siècle? Remarquez toutefois que je dis théoricien, et non point compositeur, car l'imagination était sa partie faible, et ses écrits sur la musique l'emportaient de beaucoup sur sa musique même, laquelle n'avait guère que des qualités médiocres, qu'encore on n'osait pas lui reprocher tout haut, car maître Mattheson n'entendait point raillerie sur l'article, et sa rapière aimait fort à reluire.

Après avoir commencé par l'étude de la musique, nous le voyons passer d'abord à la jurisprudence, et plus tard servir en qualité de page chez le comte de Güldenlow, vice-roi de Norvége, où il apprit les manières de la cour et la pratique des affaires, tour à tour compositeur, écrivain, secrétaire d'ambassade, et se mêlant avec un égal succès de beaux-arts, de littérature et de politique. Un trait pour caractériser l'espèce d'ubiquité musicale de ce singulier personnage et montrer ce qu'était l'art dramatique à cette époque : dans les opéras écrits par lui, — mais cela seulement aux beaux jours de sa jeunesse, car plus tard, étant devenu sourd, il dut abandonner complétement la pratique pour la théorie, — dans les opéras de sa composition, Mattheson s'attribuait d'ordinaire une des premières parties, qu'il exécutait en virtuose de renom. Or, quand il lui arrivait d'avoir fini son rôle avant la chute du rideau, il n'avait garde de se tenir pour satisfait, et cherchait à se rendre utile sous une autre forme. Ainsi dans sa *Cléopâtre,* où il jouait Antoine, on le voyait héroïquement se poignarder sur la scène, puis un moment après ressusciter au pupitre du chef d'orchestre et conduire l'opéra jusqu'à la dernière mesure. Tout ce qu'avait lu cet homme, tout ce qu'il avait amassé d'érudition classique épouvanterait un philosophe. D'ailleurs, s'il faut ne rien cacher, l'érudition était alors bien autrement que de nos jours en honneur dans la littérature musicale, et ses instincts naturels ne portaient nullement notre homme à mettre sa lumière sous le boisseau. C'était le temps des hautes investigations et des savantes hypothèses, le temps des philologues et des bonnets carrés. Athanasius Kircher tenait en émoi toutes les imaginations avec sa prétendue découverte de la musique des anciens Grecs, et dans un divertissement donné à la cour de Suède, le grave professeur Meibom, qui ne se contentait point de si peu, s'évertuait à danser une gigue lydienne sur une ariette de ballet composée au siècle de Périclès.

Critique, polémiste, agitateur, polygraphe, Mattheson a produit, je ne dirai

pas des volumes, mais des montagnes d'esthétique, de gloses et de commentaires. Le grand but qu'il se proposait, c'était d'écrire autant d'ouvrages qu'il vivrait d'années : cette magnifique ambition fut encore dépassée, car n'ayant vécu que quatre-vingt-trois ans, il eut le bonheur inestimable de mettre au jour quatre-vingt-huit volumes, et quels volumes! Remarquez que je n'entends parler ici que des travaux livrés à l'impression, et me tais sur les manuscrits, dont, s'il fallait en croire M. Riehl, la somme serait encore plus copieuse. Convenons qu'auprès de ce géant, les plus illustres d'aujourd'hui ne sont que de pauvres pygmées, car alors on n'avait pas encore inventé la race des collaborateurs, et tout ce que signait un écrivain était son œuvre. Les traductions lui servaient de délassement, et la locomotive, une fois lancée à toute vapeur, s'en allait à travers des espaces incalculables : soixante-neuf feuilles d'impression en un mois, que vous semble du chiffre, surtout si vous considérez qu'il s'agissait d'un livre d'histoire, solide et compacte comme les in-octavos allemands de ce temps-là! Il va sans dire que tout ce qu'un pareil auteur pouvait produire n'était point absolument chef-d'œuvre, et qu'à l'or sorti de sa plume beaucoup de clinquant se devait mêler. Néanmoins cette verve continue, cette veine d'application intarissable, témoigne d'un certain degré de puissance, et même, en faisant la part du fatras, on ne peut s'empêcher, quand on parcourt ses principaux ouvrages, de remarquer çà et là divers passages empreints de cette profondeur d'idée et de cette coloration de style qui dénotent dans l'histoire et la critique des beaux-arts un génie vraiment original. C'est à Mattheson, on peut le dire, que l'esthétique allemande doit les procédés de discussion encore en faveur aujourd'hui. Avant lui, Printz et les littérateurs de la période précédente n'employaient que le latin, et ce fut l'auteur du *Parfait Maître de chapelle* qui le premier remplaça le jargon pédantesque par la langue de tout le monde, un allemand corsé, nerveux, parfois même un peu brutal, mais qui dit ce qu'il veut dire et carrément. Cet exemple de Mattheson fut bientôt suivi par tous les écrivains de l'époque, et l'esthétique musicale se trouva de la sorte affranchie des entraves routinières du passé. Il y eut dans le mouvement dont Mattheson donna le signal, et qui du reste ne devait point se borner à la musique, quelque chose de cet esprit de réforme et d'émancipation qui caractérise en littérature la fameuse période connue en Allemagne sous la dénomination de *Sturm und Drang Periode*. Cette réforme de la langue au point de vue technique, cet art merveilleux de *germaniser* l'expression et de remonter sans cesse au radical, ont même tellement frappé M. Riehl, qu'il n'hésite pas à prononcer le nom de Luther, nom bien grave en pareil chapitre, mais qui prouve du moins quel immense cas font certains bons esprits en Allemagne des services rendus par Mattheson à leur langue. Ainsi que nous l'observions, il faut s'attendre cependant à de terribles inégalités, et savoir séparer le bon grain de l'ivraie, car pas n'est besoin de remarquer que nous ne touchons point à Goethe. Aussi parfois, quels mélanges imprévus, quels singuliers contrastes! A côté d'un excellent morceau d'histoire, d'une suite de commentaires exposés du meilleur style, une phraséologie lourde et nauséabonde, tantôt se hérissant d'expressions pédantesques, tantôt se panachant de mots empruntés au vocabulaire des halles. Que dire en outre de ces préfaces, dont une, dédiée au landgrave Ernest-Louis de Hesse, s'ouvre

par cet impayable exorde : « Si Dieu n'était point Dieu, qui mieux que votre altesse sérénissime mériterait de l'être? »

La critique de Mattheson, aphoristique et tranchante, rappelle souvent Lessing, mais avec un ton beaucoup moins parlementaire, car c'était alors le beau temps des luttes homériques. Quand on avait épuisé la discussion, on en venait aux voies de fait, et les adversaires, las de s'apostropher, se jetaient leurs épais bouquins à la tête :

« Ma plume t'apprendra quel homme je puis être!
— Et la mienne saura te faire voir ton maître!
— Je te défie en vers, prose, grec et latin! »

C'était, au naturel, l'admirable scène des pédans de Molière, ou, si vous l'aimez mieux, ce duo grotesque des deux basses qu'on retrouve dans presque tous les vieux opéras bouffes. Un docteur de cette pléiade illustre, Sorge, passa sa vie à rédiger d'énormes volumes tout gonflés d'injures et de venin, et cela à propos de rondes et de croches, et comme il s'agissait de réfuter un de ses livres, maître Marpurg, son aristarque, n'imagina rien de mieux que de réimprimer l'ouvrage mot pour mot, en mettant sous chaque phrase une annotation destinée à la rendre ridicule. Quant à Mattheson, il ne se contentait point de si peu, et lorsqu'il s'était assez escrimé de la plume, il remettait vaillamment à son épée le soin de vider ses querelles musicales et littéraires.

A la suite d'une de ces impitoyables polémiques, Haendel et lui se rencontrèrent sur le pré. L'attaque fut chaude et vive, aussi la riposte. L'auteur du *Messie* avait, on le sait, la tête près du bonnet et ne souffrait point qu'on dédaignât sa musique. Le plus célèbre, le plus influent théoricien de l'époque aux prises avec son compositeur le plus illustre, l'affaire était de conséquence, et d'autant plus curieuse que les deux adversaires, par la masse de leur corpulence, la rougeur et la boursouflure du visage, la violence colérique du tempérament, se ressemblaient prodigieusement. L'un et l'autre firent en gentilshommes. L'assaut ayant duré vingt-cinq minutes, Haendel, qui jusque-là avait tenu ferme comme un roc, essaya de rompre; ce que voyant Mattheson, il se fendit avec vigueur et l'allait transpercer d'outre en outre, quand son épée se heurta contre un obstacle métallique. A quoi tient la destinée des chefs-d'œuvre? Un simple bouton d'acier de moins à l'habit que Haendel portait ce jour-là, et de combien d'oratorios et de cantates, de musique sacrée et profane la postérité n'eût-elle pas été privée!

Gardons-nous de croire cependant que Mattheson ne procédât jamais qu'au nom de son amour-propre ou de ses haines. De plus nobles mobiles le dirigeaient, et lui-même nous avoue que sa polémique littéraire n'était en résumé autre chose que le « commandement du devoir et de la conscience, » que le vrai réformateur ne manque jamais d'observer rigoureusement. Rien n'est plus beau que ces emportemens superbes d'un grand esprit qui s'autoriserait au besoin, contre les profanateurs de l'arche sainte, de l'exemple du divin maître chassant du temple les usuriers et les marchands. D'ailleurs ces violences et ces paroxysmes n'étonnaient personne en un temps où c'était la coutume de traiter les questions musicales et littéraires avec cette fougue ardente et passionnée qui devait signaler plus tard les débats politiques. Et nous-mêmes, serions-nous donc en droit de nous récrier, nous tous qui jadis

avons pris part aux luttes si tapageuses du romantisme? Seulement, il faut bien le dire à notre éloge, jamais sur ce champ de bataille la frénésie n'alla aussi loin. Ces terribles assauts entre musiciens ont un caractère particulier, et le naturel s'y montre dans toute sa rudesse inculte, dans tout le fruste éclat d'une énergie que nulle éducation n'a policée. Veut-on avoir un simple échantillon des aménités de cette polémique, qu'on lise les lignes suivantes inscrites en tête d'un libelle rédigé contre Mattheson et portant le millésime de l'année 1728 : « Une paire de soufflets musicaux et patriotiques au sieur Mattheson, le moins musicien des patriotes et le moins patriote des musiciens, lequel ne fait que multiplier dans chacun de ses ouvrages les preuves de son infamie et de son cynisme; une paire de soufflets qui, vigoureusement appliquée sur les deux joues par les honorables virtuoses Musander et Harmonio, serviront, il faut l'espérer, à lui éclaircir l'ouïe et l'intellect. »

Si grotesques aujourd'hui que nous semblent ces passes-d'armes entre vieux pédans barbouillés de doubles-croches, cet état de constante polémique n'en témoigne pas moins d'un zèle ardent et sincère pour la science et pour l'art. Rions de ces perruques magistrales, mais n'en rions pas trop, car c'est d'elles que procède l'esthétique moderne. Bien avant Lessing et son *Laocoon*, bien avant que dans les autres arts une voix se fût élevée pour clore l'ère du *rococo*, Mattheson posait en musique les vrais principes du beau dans la forme et dans l'expression. Il faut le voir, ce cuistre sublime, pourfendre les hérésies de son temps et s'armer en guerre contre ces praticiens ridicules qui s'acharnent à vouloir soumettre la musique aux traditions de la poésie et de la peinture! Celui-ci, voulant *peindre* la folie du roi Saül, n'imagine rien de mieux que d'attacher à la queue les unes des autres les harmonies les plus discordantes; celui-là s'amuse à traduire en agréables symphonies les *Métamorphoses* d'Ovide! rêves d'harmonie imitative dont le bon sens de Frédéric II faisait justice (1), marottes éternellement baffouées et toujours reprises. Nous-mêmes, à l'heure où je parle, où en sommes-nous avec ces *romances sans paroles* et ce galimatias ridicule mi-partie musique et dialogue que tant de bonnes gens appellent encore en Allemagne l'*opéra de l'avenir!* Quel Mattheson nouveau se lèvera pour venir en aide au bon sens outragé? quel réformateur virulent déblaiera le sanctuaire obstrué, et du bout de ce fouet dont il aura dispersé les charlatans, tracera d'une main ferme la ligne de démarcation qui doit exister entre les arts?

C'est un curieux spectacle que la peine que se donnent ces preux de la littérature musicale pour étendre au-delà du possible les limites de leur science et de leur art. Ainsi Mattheson veut absolument nous démontrer les rapports qui existent entre l'harmonie musicale et l'harmonie des sphères; il n'hésite pas à rédiger à ce point de vue de volumineux traités de métaphysique et d'histoire naturelle où se trouve exposé l'emploi que la médecine doit faire de la musique comme agent thérapeutique. A l'en croire, rien ne vaut une bonne audition musicale pour aider à la transpiration, il suffit d'un simple rondo agréablement exécuté pour rendre inoffensive la piqûre de la

(1) Frédéric II. *Œuvres posthumes*, t. XI, p. 19. Voir la lettre à d'Alembert : « Je ne suis qu'un dilettante, et je ne décide point sur des matières qu'à peine il m'est permis d'effleurer; mais vous avez voulu que je vous dise ce que je pense, le voilà. »

tarentule, et l'histoire du castrat Farinelli, dont la voix charmait les sombres ennuis du roi d'Espagne, lui sert à classer l'art des sons dans la psychiatrie. C'est avec la même gravité naïve qu'un autre écrivain illustre de la pléiade, Marpurg, divise son histoire de la musique en diverses périodes : la première qui s'étend depuis Adam et Ève jusqu'au déluge, la seconde qui va du déluge à l'expédition des Argonautes, et enfin la troisième qui comprend le siècle de Pythagore, où il s'arrête. Et pourtant, qui le dirait? en dépit de ce fatras ridicule, l'ouvrage est empreint par moment d'un tel caractère de sincérité, il apporte à l'étude de l'antiquité tant et de si précieux renseignemens, que les plus érudits en tiennent compte, et que c'est encore là qu'il faut aller chercher la source du peu que nous savons sur la musique des anciens Grecs.

Soyons justes néanmoins, et convenons que ces hommes, qu'il est si facile de tourner en ridicule pour avoir voulu étendre hors de propos le domaine d'une science dans laquelle tout était à créer, promenèrent le regard divinateur du vrai génie au-delà de l'étroit horizon des théories de leur époque, et se sont trouvés définitivement avoir émis des vues qui, cinquante ans plus tard, passaient pour des découvertes de l'esprit moderne. Lorsque Goethe et Novalis (1) établissaient entre la musique et l'architecture cet admirable parallèle proverbial en Allemagne, et que depuis l'ouvrage de Mme de Staël tout le monde connaît en France, ces deux grandes intelligences en lesquelles, à de si divers degrés, s'incarne l'esprit des temps nouveaux, ne faisaient en quelque sorte que formuler un pressentiment de Mattheson. Lui aussi définit la pantomime « une musique muette dépourvue de formes mélodiques et harmoniques, une espèce de silhouette purement rhythmique d'un morceau. » Et quand ce même Mattheson imaginait pour la musique cette devise prophétique : *discordiâ concors*, se doutait-il qu'il résumait en deux mots le grand art des Weber, des Cherubini et des Beethoven? Tels sont les éclairs précurseurs de la science moderne qui nous frappent à chaque pas dans le chaos de ces épais volumes conçus et rédigés en des jours où l'esthétique, il faut l'avouer, ne brillait pas d'un bien merveilleux lustre.

On a beaucoup reproché à ces agitateurs littéraires et musicaux de la première moitié du XVIIIe siècle d'avoir délibérément répudié la tradition de l'art du moyen âge et de s'être livrés à la guerre la plus impitoyable tant contre les anciens chorals que contre toute espèce de compositions classiques dues au style religieux des XVIe et XVIIe siècles. Rien de plus juste au fond que ce reproche, qui du reste les atteint sans les entamer, car, en le méritant, ils n'en étaient que mieux dans l'esprit de leur époque. S'ils eussent fait autrement, s'ils n'eussent pas, pour une centaine d'années au moins, déblayé le terrain obstrué par tous ces bons vieux maîtres de la tablature liturgique, et préparé ainsi la voie à la musique moderne, à la *musique galante*, comme on dit en Allemagne, jamais nous n'aurions eu cette immortelle renaissance inaugurée par Haydn, et dont Mozart fut le Raphaël. Ce retour aux graves études du passé, cette restauration du style pur et canonique qui aujourd'hui, au lendemain d'une grande période parcourue, nous

(1) « L'architecture est une musique solidifiée, la musique une architecture flottante. » On prête aussi cet aphorisme à Schlegel; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il appartient à Mattheson, et que Goethe, Novalis et Schlegel n'en ont donné que des variantes.

apparaît comme le signe manifeste d'une salutaire réforme, n'eût jamais été, en ces heures de tendance et d'aspiration vers l'avenir, qu'une de ces fâcheuses manœuvres dont les cerveaux routiniers se servent d'ordinaire pour enrayer la marche du temps. Pendant que ceux-ci étendaient jusqu'aux astres le domaine de la musique, ceux-là au contraire s'évertuaient à le restreindre outre mesure. Ainsi Mitzler en voulait faire purement et simplement une science exacte comme les mathématiques; d'art il n'en était plus question, tout au plus s'agissait-il d'une nouvelle branche de la philosophie. C'est aussi ce mouvement d'idées qui poussa vers la discussion esthétique des mathématiciens de profession tels que Euler et Bernouilli par exemple, lesquels, ayant par circonstance appliqué à la musique leurs hautes facultés d'investigation, ont droit de figurer dans cet illustre groupe des fondateurs de la littérature musicale. Du reste, c'est un des signes du temps que ce zèle vigoureux pour l'histoire et la théorie d'un art qui, comme l'a si bien dit ici même M. Charles de Rémusat, devait être l'art moderne par excellence. A tout le monde la matière paraît neuve, et neuve elle est en effet, car c'est un art nouveau qu'un vieil art qui se régénère. Aussi avec quelle fougue ne s'empressent-ils pas les uns et les autres à coopérer à l'œuvre qui s'élabore! Comme ils sont tous liés, mathématiciens et philosophes, littérateurs et gens du métier, disputant, glosant, argumentant à l'envi, en attendant que Haydn, Mozart et Beethoven viennent accomplir la transformation préparée!

Et notons que ce n'est point seulement en Allemagne que cette littérature musicale prend carrière de la sorte, mais aussi et à la même heure chez toutes les nations ayant qualité pour intervenir dans les questions d'art. Chose plus curieuse, on collabore à distance, on se tend la main par-dessus les Alpes; le plus subtil, le plus profond entre les antiquaires italiens, le père Martini, s'associe au prince-abbé Gerbert, la lumière des docteurs du pays rhénan. C'est à Bologne que ces deux fortes têtes se rencontrèrent et s'entendirent pour composer, d'après les sources antiques et modernes, la première histoire universelle de la musique dont on se fût jamais avisé jusque-là. Dans la répartition mutuelle de l'immense tâche, Martini s'attribua l'introduction générale, laissant à l'illustre abbé de la Forêt-Noire les recherches sur la musique religieuse, sa spécialité naturelle. En peu de temps, tous deux eurent amoncelé de vrais trésors qu'ils échangeaient et se passaient de l'un à l'autre avec cette bonne grâce et ce zèle exempt d'envie des grandes intelligences travaillant en commun. Gerbert, mettant à profit les priviléges de son rang, visita les différens cloîtres de l'Allemagne, fouilla toutes les bibliothèques, compulsa un à un tous les manuscrits ayant trait à la musique, et finit par rassembler dans sa retraite de la Forêt-Noire une des plus précieuses et des plus rares collections de documens qu'on ait vues. Tout cela malheureusement devait être perdu pour la postérité. A peine le docte religieux avait-il commencé le classement de ses innombrables richesses, qu'un incendie, éclatant tout à coup, vint en quelques heures anéantir, avec le monastère qui le contenait, le fruit de tant de laborieuse et sublime patience. Il semblait que la destinée, qui se joue si volontiers des efforts de l'homme, n'eût permis à ce digne abbé de réunir tant de matériaux que pour les détruire plus à son aise en une seule fois. A quoi bon en effet toutes ces paperasses pour s'en aller reconstruire, à travers la nuit des temps, les

origines douteuses d'un art dont, à proprement parler, la véritable et sérieuse histoire allait seulement commencer? La perte à ce point de vue ne serait pas trop regrettable, d'autant plus que le monument *ære perennius* que l'illustre prince-abbé et l'imperturbable professeur de Bologne avaient alors à cœur d'élever en commun n'en vit pas moins le jour. Les hommes de cette trempe ne se détournent jamais de leur voie, et les épreuves de ce genre ne font que les raffermir dans leur dessein.

Quel investigateur passionné, quel infatigable antiquaire, était en musique ce Gerbert, on ne l'imagine pas. J'en dirai autant de son collaborateur de Bologne, dont l'influence fut d'ailleurs sans bornes sur son époque. Jamais enseignement ne jouit d'un pareil crédit. Avoir été l'élève du père Martini passait dans le monde musical pour le plus beau titre de gloire, un simple mot approbatif émané de sa bouche d'oracle valait mieux pour l'avenir d'un artiste que tous les diplômes académiques. Comme on voyait aux jours d'Abailard s'acheminer vers Paris des multitudes de jeunes gens altérés de la parole du maître, ainsi des bandes de disciples fervens affluèrent dans Bologne, et telle était l'immense autorité du père Martini, telle était la considération universelle dont il marchait environné, qu'on a quelque peine à se figurer que semblable chose ait pu avoir lieu en plein XVIIIe siècle, et qu'on se croirait presque transporté au sein de quelqu'une de ces périodes naïves du passé qui, grâce à l'absence de cet esprit de scepticisme et de fronde, de ces raffinemens de critique et de sagacité, permettaient à un homme de se développer tout entier sans encombre et de valoir librement ce qu'il vaut.

Maintenant, si du spectacle auquel nous venons d'assister nous reportons nos regards sur ce qui nous entoure, quelle différence entre ces hautains et vigoureux polémistes du bon vieux temps, ces paladins de la double-croche, à la perruque ébouriffée, à l'épée toujours bien affilée, et l'honnête monde d'à présent, si tranquille et si casanier! Des savans illustres, la musique en possède encore, et rien n'indique, Dieu merci, que la race en doive disparaître. En France, en Allemagne, en Italie, il en est bien de huit à dix que l'on pourrait nommer; mais, je le demande, qui s'occupe de leurs recherches? En dehors d'un petit cercle d'initiés, quelle influence exercent leurs travaux et leurs doctrines? Où sont-ils, les grands agitateurs de l'opinion publique? J'avoue qu'en France je n'en vois guère, et que de l'autre côté du Rhin mes yeux ont beau chercher, ils ne découvrent rien. Peut-être me citera-t-on M. Richard Wagner, ce doctrinaire, hélas! trop fameux, du radicalisme musical! Sans aucun doute M. Richard Wagner voudrait jouer un rôle; malheureusement le public s'entête à ne se point vouloir prêter à cette fantaisie; pour se battre, il faut être deux, et jusqu'ici la mauvaise étoile de M. Wagner semble vouloir que les adversaires lui manquent. Aussi n'est-ce point un spectacle médiocrement bouffon que de voir ce duel à outrance, cette lutte d'extermination, où M. Wagner s'obstine avec des adversaires qui lui jouent le malin tour de ne point apparaître. Il défie le monde entier, et l'indifférence publique seule lui répond. Parlez-moi de Mattheson et des polémistes de son époque. Ceux-là du moins combattaient au milieu du vacarme, les applaudissemens ni les huées ne leur faisaient défaut, et s'ils pouvaient avoir à craindre quelque chose, ce n'était certes pas l'indifférence de la galerie. Ajoutons, à l'honneur de ces guerroyeurs imperturbables, qu'ils combattaient

pour des principes généraux, et non pour de misérables questions d'amour-propre et d'intérêt personnel. Pleins de foi dans l'avenir d'un art dont ils fixaient la théorie, ce qu'ils voulaient les uns et les autres, c'était la musique, et non pas *leur* musique. Ils avaient le verbe grossier et trivial, ils étaient *forts en gueule :* qu'importe, si leur langage remuait la foule, si ce style bizarre et imagé popularisait la science moderne? Aujourd'hui cuistres pédantesques, demain musicastres frivoles, leur autorité ne laissait pas un instant de s'exercer partout, et les gens du métier, non moins que le sgens du monde, reconnaissaient leur compétence. Bien plus, quelques-unes de ces œuvres que tant d'alliage critique et polémique semblait devoir entraîner ont été maintenues à flot pa r la justesse de raisonnement et l'esprit de clairvoyance qui les anime. Il en a été ainsi du *Parfait maître de Chapelle* de Mattheson, resté en Allemagne un admirable monument d'esthétique musicale, où la philosophie la plus avancée aurait peine à trouver à reprendre. D'une part, on jetait à bas le moyen âge, — transports furieux d'inonoclastes en perruque, qui seraient grotesques sans ce pressentiment sublime de l'art nouveau qui les agite à leur insu; — de l'autre, on se martelait le bon sens pour trouver le secret de la musique antique, insoluble énigme qui, pendant toute la durée du XVIIIe siècle, tint les plus fortes têtes en échec, et dont la découverte reste un mystère comme la pierre philosophale, avec cette différence toutefois que dans la fabrication de l'or la théorie aussi bien que la pratique devaient nous demeurer interdites, tandis que pour la musique grecque le désappointement ne devait du moins pas être si universel. J'ignore en effet si jamais les savans parviendront à nous démontrer d'après quelles règles les Grecs composaient leur musique; mais ce qui à mes yeux ne souffre point de doute, c'est qu'un homme, un génie s'est rencontré qui a donné à la musique moderne la majesté de l'art antique, et que cet homme s'appelait Gluck.

Ce qui nous frappe en effet dans Gluck, et ce que nous ne pouvons omettre d'indiquer à propos du mouvement d'études musicales où figure Mattheson et d'où ce grand maître est sorti, — c'est la filiation nette et directe par laquelle il se rattache aux Grecs de la plus pure époque. Son art, comme celui des anciens, procède uniquement de la manifestation de l'idée, il l'expose, il s'y attache, il la suit dans ses évolutions naturelles, toujours clair, élevé, conséquent. A-t-il à peindre un doux sentiment, tout est douceur dans les instrumens qu'il emploie, tout est analogie et symbole dans les voix de son orchestre. Là où le sujet n'offre point de contrastes, la musique n'en admet point, et vous pouvez vous laisser aller à l'émotion du tableau qu'il évoque, certain qu'une nuance intempestive n'en viendra pas tout à coup altérer l'harmonie. Au point de vue de cet inaltérable culte de la forme classique, de cette plasticité qui jamais ne se dément, Gluck est en musique un véritable statuaire du temps de Périclès. Les grands principes de ce vigoureux génie vous frappent bien plus encore lorsque vous comparez les partitions de Gluck avec les opéras des autres maîtres, de nos contemporains surtout, où si souvent le plus incroyable désaccord règne entre l'idée dramatique et les instrumens appelés à l'exprimer, à ce point que vous entendez tous les jours les cuivres prendre la parole dans une scène qui semblait ne vouloir éveiller que des sentimens de la nature la plus douce. Est-ce à dire que Gluck renonce au contraste,

et se prive par là d'un des grands moyens d'effets qui existent au théâtre? Non certes; seulement il ne l'emploi qu'au moment où la situation le commande. Le contraste est une curiosité du cerveau humain, un besoin du génie épris de changement et d'antithèses : aussi la plupart du temps ne lui voit-on d'autre raison d'être que cette curiosité et ce besoin; mais alors il faut bien reconnaître qu'il ne produit sur nous qu'un effet secondaire et ne nous cause que ce plaisir qui naît du changement. Autre chose est quand le sujet l'indique et le réclame, quand le sentiment dramatique lui demande une expression plus vraie et plus puissante. Dans sa manière de faire usage du contraste et de l'opposition, Gluck a toujours en vue d'obéir aux lois d'une rigoureuse esthétique. Chez lui, le *forte* et le *piano*, comme aussi les nombreuses nuances qui vont de l'un à l'autre, ne cessent pas un instant d'être en fidèle concordance avec les gradations de sentiment, avec l'accent plus ou moins énergique, plus ou moins doux et pathétique de la déclamation. Il faut ici que tout *forte* signifie un sentiment qui s'accentue davantage, tout *piano* une situation qui cherche à se détendre, qu'un *rinforzando* soit l'avant-coureur d'une émotion soudaine et véhémente. Vous auriez grand'peine à trouver de ces oppositions à effet, contre-sens techniques dont la musique de nos jours foisonne à tel point que les oreilles n'y prennent en quelque sorte plus garde : la note lugubre en pleine joie, le motif guilleret au sein de l'épouvante et du désespoir, et mille autres ornemens qui finissent par faire perdre à l'art contemporain toute destination sérieuse. Quand le ciel de Gluck est calme, aucun nuage, si imperceptible qu'il puisse être, n'en trouble la lumineuse transparence; quand il est sombre et morne, aucun rayon n'y perce à travers la nuit profonde. Si vous aimez les contrastes et les péripéties, attendez un de ces momens où l'âme, en proie à la tourmente des passions, flotte pareille au vaisseau battu par la tempête; alors, croyez-le bien, les antithèses ne vous manqueront pas, vous verrez la paix et la fureur alterner sans transition, les rhythmes violens jaillir des rhythmes calmes, et les plus noires ténèbres succéder sans crépuscule au jour le plus radieux. Dans *Alceste*, où les situations et les sentimens ne varient guère, je dirai même que ce système, auquel Gluck demeure inflexiblement attaché, engendre par moment une certaine monotonie, tandis que dans *Armide* au contraire et dans les deux *Iphigénie*, ouvrages où l'action abonde en traits hardis, en fortes émotions, cette manière de n'employer jamais le contraste par des raisons purement techniques, mais comme un moyen de mieux rendre l'expression et la vérité, produit des effets qu'il faut compter au nombre des plus sublimes conceptions de l'art musical.

A ce point de vue, et si extravagante que cette opinion dût sembler aux honnêtes gens qui de nos jours estiment que Gluck a besoin d'être *renforcé*, je n'hésiterais pas à soutenir que l'auteur d'*Alceste* et d'*Iphigénie* est le plus grand artiste en fait d'instrumentation qui ait jamais existé. Personne avant lui ne s'était douté du parti qu'on pouvait tirer de l'orchestre, et depuis aucun ne l'a surpassé dans le but qu'il se proposait. Que les modernes aient découvert des ressources instrumentales, des variétés de formules, des effets de sonorité qu'il ignore, c'est là un fait hors de discussion; ce que je prétends avancer et soutenir, c'est que dans la connaissance approfondie des instrumens en tant que moyens d'expression des caractères, des mouvemens

du cœur et des passions, dans l'intelligente et souveraine distribution des forces sonores et des analogies qu'elles peuvent avoir avec les phénomènes psychologiques, bien peu, même parmi les plus illustres, lui doivent être comparés. Qu'était-ce, avant Gluck, que l'instrumentation? Quelque chose d'aride et de conventionnel, beaucoup moins un art qu'un métier dont on apprenait professionnellement les règles immuables : *Oboi coi flauti, clarinetti coi oboi*, etc. Charles-Marie de Weber persifle très spirituellement dans un de ses écrits cet apprentissage routinier qu'on se transmettait de maître à élève avec l'imperturbable aplomb des statuaires de la vieille Égypte hiératique. Gluck fut le premier à changer tout cela, le premier qui fit de l'orchestre un réflecteur sonore des sensations de l'âme, et qui, après avoir assigné à chaque instrument une voix propre et spéciale, s'imposa la loi de ne l'employer jamais que dans la mesure du caractère qu'il lui avait reconnu, de sorte qu'à dater de cette heure l'orchestre eut des échos pour toutes les joies, pour toutes les plaintes, pour toutes les fureurs de l'homme et des dieux.

Ces voix, de quelque façon d'ailleurs qu'il les assemble et qu'il les mêle, resteront dans l'avenir incessamment fidèles à leur destination native, et vous pouvez compter que le trombone, instrument des passions déchaînées, organe des esprits de haine et de rage, n'assourdira point vos oreilles au milieu d'une scène de tendresse et d'amour. Il en sera de même des clairons, des hautbois, de tous ces instrumens éclatans ou sinistres (1), hier encore morceaux de bois et de métal inertes, et que son souffle créateur convoque désormais à la vie de l'intelligence. Quels soins minutieux ne faut-il pas qu'il eût portés dans cette étude particulière des instrumens pour s'être ainsi rendu compte non-seulement du caractère général de chacun, mais des mille et une nuances dont il est susceptible dans ses modifications les plus secrètes! Il sait ce que tel ou tel instrument vaut dans ses moindres détails, ce qu'il peut dans le haut, dans le bas, dans les régions intermédiaires, dans les *forte* et les *piano*, dans les sons brefs et prolongés, ce qu'il peut comme *solo* et comme auxiliaire, ce qu'il perd et gagne, quelles modifications il subit selon la nature et le nombre des autres instrumens qu'on lui adjoint; mais ce que cette connaissance incomparable lui a surtout appris, ce qu'il ne se lasse pas de démontrer par son exemple, c'est que les instrumens ne produisent d'effet solide et pénétrant que lorsqu'on sait en économiser l'emploi, et que le luxe et la pro-

(1) Un artiste de grand mérite et qu'on aura toujours raison de consulter quand il s'agit de Gluck, M. Delsarte, nous faisait remarquer dernièrement le singulier rôle attribué au hautbois dans cette classification des instrumens. Qui le croirait? Le hautbois, cet inoffensif et pastoral accompagnateur des gaietés champêtres, devient chez Gluck l'instrument funèbre par excellence, et dans la sublime scène du second acte d'*Orphée* c'est lui dont la voix nazillarde et vipérine répond seule aux esprits infernaux, alors que les trombones semblent affecter de se taire. Au premier abord, l'idée paraît singulière, et l'on en veut presque à Gluck de rejeter ainsi parmi les méchans cet humble roseau, accoutumé aux amoureuses plaintes. Cependant, dès qu'on s'attache à le suivre dans ce chœur d'*Orphée*, on est frappé de cet accent morne et sinistre que personne n'avait soupçonné dans l'innocent pipeau dont Gluck, en dépit des usages consacrés, fera systématiquement l'organe de la fatalité. C'est ainsi que toujours, rompant avec la donnée ordinaire, il réservera les trombones et les trompettes pour nous peindre les splendeurs et les jouissances des champs élyséens.

digalité des moyens rendent au contraire impossible toute action caractéristique : précepte de vérité dont nos grands maîtres modernes ont, hélas! médiocrement tenu compte, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en écoutant leurs opéras. Gluck a montré au drame lyrique la voie qu'il devait suivre pour se rapprocher de la nature et de la vérité. Je n'ai point à parler ici du degré d'influence qu'il a exercée sur les plus grands maîtres; je n'ai point à démontrer par quels liens les Mozart, les Beethoven, les Weber, les Cherubini, les Méhul et les Spontini se rattachent à cette haute tradition, ce qu'ils en ont pris et ce qu'ils en ont laissé; ce que j'ai voulu seulement indiquer en passant, c'est le caractère antique de Gluck, la grandeur et la simplicité de son art, et sur ce point je ne pense pas que la contradiction soit à redouter. Tous ceux en effet qui auront jamais entendu *Orphée, Alceste, Iphigénie en Tauride* avec les ravissemens que ces sublimes inspirations commandent, tous ceux qui se souviendront de cet unisson âpre et forcené, coupé de si brutales dissonances, par lequel les esprits infernaux accueillent l'époux d'Eurydice, dont ils étouffent sous un aboiement féroce la voix plaintive et suppliante, tous ceux qui auront présentes à la mémoire les diverses péripéties de cette émouvante scène où la puissance de l'harmonie apaise et dompte les monstres qui reculent à regret et comme fascinés, tous ceux qui auront assisté au spectacle du désespoir d'Oreste, qui auront prêté leur oreille et leur âme à l'auguste affliction d'Iphigénie, — tous ceux-là reconnaîtront que pour composer une telle musique il fallait un cerveau sur lequel eût passé le souffle de l'antiquité.

Dans ce monde des lettres et des arts, tout n'est qu'action et réaction. Les savans du XVIIIe siècle avaient systématiquement, en haine du moyen âge, tourné leurs études du côté de l'antiquité grecque; les savans de nos jours n'ont de goût et de feu que pour les origines de la musique sacrée, et semblent ne s'être imposé cette pénitence que pour nous faire expier le rêve olympien de leurs fougueux prédécesseurs. Malheureusement ce sont là des travaux isolés dont se soucie à peine la classe de lecteurs à laquelle ils sont spécialement adressés. Ce n'est point la science qui manque au siècle, c'est, hélas! bien plutôt le siècle qui manque à la science. Pour m'en tenir à cette simple question de l'érudition musicale, je vois, en Allemagne comme en France, divers groupes possédés du meilleur esprit, et qu'échauffe un saint zèle investigateur. Ceux-ci, préoccupés d'un certain idéal historique, voudraient dégager la musique du bloc de marbre qui la retient, et faire pour elle ce que tant d'écrivains célèbres ont fait pour la poésie et la peinture. Ceux-là, plus naïvement absorbés dans le culte et la contemplation du passé, voudraient pouvoir doter l'art des sons de quelques-unes des réformes qu'ont values à la peinture l'étude des temps pré-raphaélesques, à l'architecture la revivification du style roman et germanique, à la poésie la mise en lumière des romans de chevalerie et des chansons populaires du moyen âge. Je le répète, de tous ces travaux péniblement conduits, la vie est désormais absente, et ces efforts si consciencieux restent sans influence sur personne, les simples lettrés s'en éloignant comme d'une affaire en dehors de leur compétence, et les musiciens se tenant d'avance pour informés, attendu qu'un musicien a pour besogne d'écrire beaucoup d'opéras, et que l'étude de l'histoire de son art est une distraction dont il doit savoir se pri-

ver. « Je peins les belles femmes tout simplement parce qu'elles sont belles, » disait un Vénitien de la vieille roche; il se peut qu'en peinture cette philosophie soit la bonne. Tout ce que je sais, c'est qu'en musique ce n'était point celle de Gluck, ni de Mozart non plus, ni de Beethoven. Aussi cette indifférence où l'on vit aujourd'hui en matière d'érudition musicale m'afflige et m'épouvante. Mendelssohn, cet esprit doux et fort, honnête et puissant à la fois, dont la France n'a pas encore mesuré toute l'élévation, Mendelssohn ne s'y est pas trompé, et quiconque saura lire dans son œuvre y verra l'influence des conquêtes de l'érudition moderne. Aujourd'hui les musiciens de profession ont bien d'autres choses en tête : il leur faut satisfaire à d'incessantes commandes, flatter le mauvais goût de la cantatrice régnante, être les complaisans du public et des directeurs de spectacles. Parlez-leur de travaux, de découvertes intéressant l'histoire de l'art qui les occupe, ils les ignorent; insistez, ils les liront peut-être, mais sans conscience, sans profit, et pour revenir imperturbablement au train-train routinier, à ce rococo d'hier et d'avant-hier, plus vermoulu que toutes les vieilleries du temps passé. D'ailleurs, pour ces esprits mondains, uniquement absorbés dans les combinaisons les plus frivoles, un savant n'est jamais qu'un *dilettante,* un homme à côté de la question et qui trouve son plaisir à fouiller des textes oiseux, car l'important est de faire beaucoup d'opéras, et non point de connaître l'histoire de la musique, de savoir d'où l'on vient, où l'on va, et de quel mouvement d'idées procède tel ou tel système.

Quelle différence entre le calme, la solitude, le délaissement auxquels nous assistons de nos jours, et l'agitation que menaient autour d'eux ces reîtres littéraires du XVIIIe siècle, ces incorrigibles batailleurs toujours prêts à mettre flamberge au vent pour une discussion de doubles croches! Ceux-là savaient du moins faire respecter leurs théories, et n'y allaient pas de main morte. Ils étaient factieux, pédantesques, bretteurs, ils avaient la perruque près du tricorne; mais en dépit de ces mines grotesques et peut-être à cause de tout cet appareil, ils passionnaient la foule à des questions auxquelles de nos jours restent insensibles les gens les plus faits pour s'y intéresser. Aussi nous a-t-il paru curieux de les montrer dans le mouvement, l'effervescence et le vacarme de l'action, se démenant la perruque en tête et l'épée au côté, et, tantôt de la plume, tantôt de leurs discours forains, aidant à la vigoureuse impulsion d'une époque où Gluck, Haydn et Mozart allaient naître. Rions de ces propagandistes boursouflés, de ces zélateurs matamores, dont l'immense savoir égalait l'impertinence; mais n'en rions pas trop, car si l'épaisse et crasse suffisance, si le charlatanisme survivent encore, nous avons malheureusement vu disparaître l'esprit militant d'érudition et de prosélytisme, et l'absence de ce puissant auxiliaire pourra bien être cause que l'histoire un jour reprochera aux musiciens de notre âge d'avoir sottement laissé à l'écart tant de matériaux dont la poésie et les arts du dessin ont su précieusement profiter pour retremper leur forme et se régénérer. H. BLAZE DE BURY.

V. DE MARS.